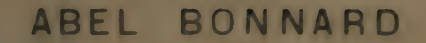

Librairie E. Droz
25, Rue de Tournon, Paris




ABEL BONNARD

LA VIE ET L'AMOUR

— ROMAN —

PARIS
BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, RUE DE GRENELLE, 11

1913

LA VIE ET L'AMOUR

DU MÊME AUTEUR

Les Familiers. *Prix National de Poésie, 1906.* (Société française d'Imprimerie et de Librairie)..... 1 vol.

DANS LA BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

à 3 fr. 50 le volume.

Les Royautés (poésies) (ouvrage couronné par l'Académie française)............................ 1 vol.

Les Histoires. La Sous-Préfète ; le Prince persan (poèmes).. 1 vol.

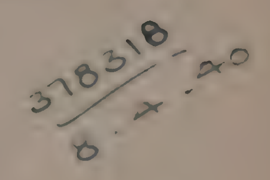
IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE

30 exemplaires numérotés sur papier du Japon
et 40 exemplaires numérotés sur papier de Hollande.

ABEL BONNARD

LA VIE ET L'AMOUR

— ROMAN —



PARIS
BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, RUE DE GRENELLE, 11

1913

LA VIE ET L'AMOUR

PREMIÈRE PARTIE

I

« Je vous écris, André, parce que je ne peux pas dormir et que, peut-être, en essayant de vous dire tout ce qui m'agite, j'obtiendrai de me l'apprendre à moi-même. Mais ne vous en prenez pas à mes mots : derrière eux, tâchez de m'entendre. Je souffre, André. Pendant toute cette soirée au théâtre, j'ai bien vu que je vous déplaisais. Déplaire ! Faut-il qu'un si petit mot soit devenu l'exécuteur de notre amour ? Que faire pour ne pas vous déplaire ? Être une autre ? Je ne peux pas. Je sens bien qu'il y a des moments où ma présence ne fait que parer les femmes qui sont là. Vous causiez avec cette petite Mme Eberin et je sentais que sa niaiserie même vous paraissait agréable et fraîche, en même temps que vous regardiez son joli cou. Moi, je parlais avec Meyran, il le fallait bien, et je voyais que cela vous déplaisait encore, que j'eusse l'air de lui plaire. Par mo-

ments vous me parliez aussi, mais sans que jamais vos yeux donnassent à vos paroles un acquiescement sincère. Tout cela est trop difficile. Je regarde mes amies, le soir. Presque toutes sont jolies, au moins quand elles se sont arrangées, légères, brillantes, avec leurs diamants et leurs rires. Plusieurs, en plus de leurs avantages, ont un petit amour pour pouvoir se dire qu'elles ont tout. Elles croient aimer et ça ne les change même pas! Moi, c'est vrai, je demandais autre chose. Mais je m'imaginais aussi qu'une fois qu'on était dans l'amour, on n'avait qu'à y habiter comme dans un palais magnifique, où la vie était merveilleuse et simple. Voyez comme je suis naïve! Et pourtant, ce fut ainsi! Dis, est-ce que tu te souviens autant que moi? Nos deux immenses mois si courts en Sicile? Je me rappelle tout ce que tu me dis, tu le sais, et tu m'as dit une fois que le supplice des amants était de se souvenir et que leur bonheur passé leur revient en flèches. C'est vrai, j'en suis toute criblée. Comme les lignes des monts étaient belles, proclamant la majesté de la terre au milieu du ciel! Et le temple, qu'on apercevait à mi-hauteur, au-dessus de nous, avec ses colonnes, et dont tu disais qu'il semblait la lyre de la montagne! Et pendant ce temps-là, pour les autres, c'était l'hiver! Je me souviens encore de ces choses dans les mots où tu me les donnais. Comme nous étions sincères! Quel bonheur sans cause nous saisissait parfois quand nous suivions un petit sentier! Nous regardions autour de nous la magnificence du monde. Il était justifié, nous n'aimions pas que quelqu'un nous dérangeât, même un paysan, et nous appelions les hommes : les ennemis. Mais, André, mon plus beau souvenir, celui qui me fait le

plus de mal, la plus belle arme que j'aie contre moi, c'est, avant de partir, la nuit où nous sommes montés au flanc de l'Etna en éruption. Déjà le printemps commençait là-bas. La montagne était couverte d'amandiers en fleurs, un clair de lune bénin éclairait la mer, et dans toute cette clémence, le mont se faisait à lui seul son orage et ses éclairs. Le feu coulait du cratère et soudain il atteignait un châtaignier ou un amandier qui, au lieu de fleurir, brûlait, comme s'il eût été frappé d'une foudre d'en bas ; et tu disais, enivré, que c'était la fête, la bacchanale du feu et, autour de nous, tu me montrais, dans les orangers, les oranges comme des fruits plutoniens où il reparaissait encore. « Ce n'est pas terrible, me disais-tu, c'est seulement d'une gaieté trop formidable pour les hommes. » Tu disais qu'il était las, ce feu nourricier, de se cacher sous les plantes et les cultures, de ne jamais se dévoiler, et qu'à la fin, déchirant sa robe et rejetant tous ses masques, même son masque de fleurs, la vie montrait à nu sa face d'or bouillant. Tout cela donnait envie de se dépasser, de se détruire dans une espèce de joie impossible, et de mourir pour continuer. Mais, en t'écoutant, je pensais aussi que tu m'oubliais. Alors, comme si tu m'avais devinée — tu me devinais toujours en ce temps-là, — tu es revenu doucement à moi, tu m'as dit que nous n'avions que nous, tu t'es mis à me parler de moi à voix basse ; c'était comme si tu m'avais recréée. Et comme tu avais pris mes mains et que tu les tenais une fois de plus, moi, en ayant honte de n'être pas davantage, j'étais contente pourtant d'avoir un peu de jeunesse et de beauté, pas pour moi, André, pour toi !

— J'ai bien senti que c'était fini, le jour où nous sommes revenus. Le vent avait harcelé le paysage et son tumulte est tombé le soir brusquement. Le petit train tardait, comme d'habitude, et le gérant de l'hôtel, un Autrichien, m'offrait un gros bouquet frais en souhaitant mon retour ; il avait l'air de croire qu'il serait facile. Cependant, il me semblait que nous faisions une chose absurde en allant nous remettre parmi les autres, et qu'en revenant nous nous trahissions. Je te regardais, j'attendais tout de toi ; alors tu m'as dit qu'il ne fallait pas être si triste, que nous ne nous séparions pas ; c'est la première fois que tes paroles m'ont un peu déçue.

— Si, nous nous séparions, nous nous séparions de notre amour ! Nous redescendions parmi les autres, nous nous soumettions à eux ; vous l'avez bien senti comme moi. Pourtant je sais qu'il y eut des moments où votre destin paraissait encore s'aplanir. Je revois ce jour de la fin d'avril dernier où nous avions trouvé près de Saint-Cloud un endroit qui ressemblait à de la vraie campagne, entre des paravents de verdure. Tout était encore brouillé de printemps, les plantes poussaient, les oiseaux essayaient leurs chants, et il y avait un azur encore trop grand qu'envahissaient à peine les premiers feuillages. Oh ! laisse-moi tout revoir. On n'apercevait qu'une petite maison basse et aspergée de lilas. Tu m'assurais qu'il était mieux que nous fussions revenus, que des sentiments s'usent quand rien ne les gêne, que ce qu'on prend pour des obstacles, ce sont des remparts. Cela me décevait un peu, j'aurais cru que ce n'était vrai que pour les autres. Mais je me disais : il

sait, il faut le croire. Puis j'écoutais ta voix, elle était pleine d'amour. Je me résignais à recevoir du bonheur, au lieu d'en créer : il faisait si doucement chaud ! Je sentais sur ma figure l'ombre des premières feuilles, légère comme une paupière. Des gens étaient passés en tenant des branches fleuries et à mesure qu'ils s'éloignaient leurs cris et leurs chants s'amincissaient jusqu'à l'extase.

« J'ai tort, n'est-ce pas, de tant me souvenir, c'est presque un vice. Il me semble que ces moments de notre amour se sont massés en une seule montagne d'or et que notre bonheur passé nous veut pour victimes. Pourtant tout ce que j'ai reçu n'a fait que me rendre plus avide. Je ne suis pas raisonnable. Peut-être ne m'aimez-vous plus. Moi-même, si sûre de vous aimer, je me sens pleine parfois de sentiments si confus que je n'ose plus croire que c'est de l'amour. Ce qu'exprime ce grand mot doit être si simple ! Ne pourrions-nous pas nous aider un peu contre nous ? Mais si ce qui nous arrive est fatal, plutôt que de redevenir comme les autres en croyant rester comme nous, et de ne durer que pour descendre, il vaudrait mieux, tout de suite, nous perdre quand nous pouvons nous reconnaître encore... Non, André, je n'ai pas dit ça ! mais je suis comme ces gens que l'abîme attire parce qu'il les épouvante : j'ai le vertige de nous quitter — je souffre, je souffre. Il y a des moments où je t'en veux de m'avoir ainsi enflammée, où je regrette lâchement mon ancien loisir... J'ai tort encore, n'est-ce pas, d'être si franche ? Toute franchise détruit un malentendu sur lequel on pouvait vivre pendant quelque temps. Pourtant c'est toi qui m'as dit qu'il fallait

être ainsi. Tu m'as dit tant de choses auxquelles je voudrais obéir ! Mais il me semble parfois que nous avons des principes plus beaux que nos actes. Je ne sais plus. Pensez que je n'ai pas d'autre expérience que celle de notre amour ! Je cherche la vérité en me faisant mal. Je viens d'aller jusqu'à la fenêtre. J'ai vu en soulevant les rideaux les étoiles splendides et sèches dans le ciel d'hiver. Il me semble que je sens leurs vibrations au bout de mes nerfs. Avant, ce n'était pas ainsi ; j'étais cantonnée dans ma personne, je voyais les choses de moi ; maintenant je suis mêlée à tout, je sens tout et je ne sais plus rien, je suis folle. Enchaîne-moi avec tes bras, André, avec tes bras !

LAURE.

II

Quand André Arlant reçut cette lettre de sa maîtresse, il l'attendait impatiemment : depuis quelque temps elle réparait ainsi le malaise de leurs rencontres, et ces lettres qu'elle lui envoyait étaient comme des cris d'elle plus vrais que sa présence même. Il la lut avec une émotion dont il fut heureux, parce qu'elle lui rendait leur amour. Il commença une longue réponse où lui aussi voulait être franc ; mais, à mesure qu'il écrivait à la jeune femme, il touchait à trop de choses qui n'étaient pas éclaircies, en même temps qu'il perdait l'élan qui l'avait reporté vers elle. Alors il lui adressa seulement quelques mots, pour lui demander de venir.

Elle vint et quand ils furent ensemble, ils se sentirent si unis qu'ils cherchaient avec étonnement ce qui avait pu les séparer. Heureux, ils se parlaient ardemment, comme pour enchaîner tout l'avenir à cet instant.

— Écoute, lui disait-il à voix basse, je veux te mêler à moi ; tu seras à moi tout entière. Tu ne toucheras plus à rien d'étranger. Je t'entourerai, tu seras mon île.

Et voyant qu'elle se taisait :

— Tu le veux? dit-il, comme s'il eût douté qu'elle eût besoin de tout cet amour. — Tu veux que ce soit ainsi?

Elle dit qu'oui.

— Tu croyais que c'était déjà fait?

Elle fit signe que non, de la tête. Elle semblait regarder devant elle des obligations nouvelles, de nouveaux devoirs, et peut-être un nouveau bonheur.

Il lui parlait de l'intérêt qu'il se sentait parfois pour elle, si obstiné, si profond qu'il dépassait le désir même qu'elle pouvait lui inspirer. Mais pour traduire ce sentiment, il n'y avait plus de paroles opulentes, et plus fort que tous les autres, il ne pouvait s'exprimer que par des mots sans prestige. Pendant qu'André parlait ainsi à Laure, il semblait presque dédaigner le plaisir qu'elle lui avait si souvent donné. Ce plaisir, pourtant, il le lui demanda encore. Quand il l'eut reçu, ce fut comme si tout l'avenir qu'ils s'étaient promis manquait sous leurs pieds dès les premiers pas. Alors ils se rappelaient que ce n'était pas la première fois que leur amour essayait ainsi de se ranimer, mais, dans ces crises où ils avaient cru le faire renaître, ils ne voyaient plus que les derniers spasmes de leur bonheur. Elle s'en alla. Seul, il se sentit si écœuré et si triste qu'il chercha par instinct un appui ailleurs. Il s'approcha de la table où traînaient des pages du roman qu'il avait commencé d'écrire, et essaya vainement d'y prendre quelque intérêt : l'amour, alors même qu'il ne le contentait pas, lui flétrissait tout le reste. Il déplia les journaux du soir. Il y avait eu des troubles en province, une séance agitée à la Chambre, le premier mi-

nistre avait parlé : l'avenir accumulait ses orages au-dessus des nains qui prétendaient le régir. Ces gros événements rendaient l'importance d'un amour presque dérisoire. Pourtant cet amour, c'était son histoire, mais sa pensée y revenait vainement, car, incapable de s'affranchir de son obsession, il ne l'était pas moins d'approfondir son état jusqu'à en atteindre les causes. Il sentit toutefois qu'ainsi ramené à lui, il serait forcé de s'examiner. Mais, éludant encore cette épreuve, il ne prit de sa personne qu'une vue tout extérieure, comme on se regarde en passant dans un miroir. Il avait trente-deux ans. Il avait écrit trois romans qui avaient réussi et où l'on trouvait des dons d'observation très puissants, unis à un sentiment sincère et sérieux de la vie. Pourtant, jusque-là, il avait surtout regardé les autres et il n'acceptait pas sans malaise de retrouver en lui les mêmes problèmes qu'il avait étudiés en eux. Jeune encore, il était déjà sorti de cette première jeunesse où la nature porte les êtres, il arrivait à un âge où l'on ne vit plus que par ce qu'on vaut. Il avait commencé un autre roman, dont la rédaction avançait plus lentement, et il savait bien que, s'il en était ainsi, c'était à cause du progrès qu'il faisait et du sentiment plus profond qu'il prenait des choses. Néanmoins toutes ces difficultés l'irritaient et le pire était qu'elles reparaissaient plus aiguës dans l'amour où il aurait voulu les oublier. Inquiet, énervé, souffrant, il refusa de s'enfoncer davantage dans ses pensées : il sortit, et pour revenir aux apparences, il alla retrouver les autres.

Laure Préault avait vingt-huit ans. Née dans une famille d'une bonne noblesse provinciale, du comte

et de la comtesse d'Huvière elle avait grandi d'abord à la campagne, puis à Paris, au couvent. Sa mère, toujours souffrante, avait l'égoïsme dolent des malades et considérait toute gaieté autour d'elle comme un oubli de ses propres maux. Elle n'aimait que son fils, frère aîné de Laure. Mais le vieux comte d'Huvière était un homme d'une qualité rare. Enfermé dans un mariage maussade, attentif à gérer une fortune médiocre, rien de réel n'aurait existé dans sa vie s'il n'avait pas eu sa fille. Elle lui ressemblait, sinon que, par un renversement singulier, aussi sensible et délicate que son père, elle paraissait avoir la hardiesse et la décision qui manquaient à celui-ci. Sous prétexte de l'élever, il se réfugia auprès d'elle. Ils causaient, plaisantaient ensemble, ils lisaient les mêmes livres et M. d'Huvière maintint dans son esprit tout ce qu'il savait afin d'en faire part à sa fille. Il jouait bien du piano, et quand elle fut devenue grande, les jours de sortie, elle lui demandait presque chaque fois de faire un peu de musique. Il s'asseyait devant l'instrument, et bientôt une sonate de Mozart montait, à la fois capricieuse et solide, comme un palais classique couvert de glycines. Laure écoutait, et brusquement elle était triste et pleine d'immenses désirs ; tandis qu'elle s'abandonnait à la musique, le vieux musicien était oublié. Soudain elle le revoyait, elle regardait ces longues mains qui couraient sur le clavier, ce fin visage un peu jaune auquel l'application prêtait une expression plus naïve, et elle sentait avec une brusque émotion tout ce qu'il y avait dans son père de fragile, de rare et de méconnu. Elle aurait voulu lui témoigner qu'elle, au moins, savait bien ce qu'il valait. Elle s'approchait de lui. Et lui, aussi, avec cette sen-

subtilité plus vibrante que nous prêtent un instant les arts, regardait cette grande fille qui se dégageait de l'âge ingrat, cette inconnue qui sortait de lui, sa fille ; et sachant bien que les êtres, dès que vraiment ils existent, ont aussitôt leur secret, il essayait de deviner celui qu'elle dérobait, d'imaginer son destin, et contemplant ces larges yeux sérieux et cette bouche où luisait encore la trace d'un rire : « Tu es gaie, lui dit-il un jour, tu n'es pas légère. »

Laure d'Huvière avait des amies : Ursule d'Idrifonds, Mathilde Le Halleur, Estelle d'Escouves, fille du colonel. Quand elle fut en âge de paraître dans le monde, comme sa mère ne pouvait guère l'y mener, plusieurs personnes se trouvèrent chargées de ce soin. Parfois c'étaient deux vieilles filles, parentes de M. d'Huvière, pauvres et entêtées de leur noblesse : ne s'étant pas mariées, elles auraient trouvé injuste et offensant que leur nièce eût plus de bonheur. Parfois Laure était patronnée par sa tante, Mme d'Alberon. Celle-ci était une personne considérable. Deux fois veuve et n'ayant pas eu d'enfants, elle avait gardé de son premier mariage avec un banquier une grande fortune et du second, avec un ambassadeur, une grande autorité. Il ne lui avait manqué que d'avoir été belle ; mais le temps, à mesure qu'elle vieillissait, effaçait ce désavantage, en même temps qu'il donnait plus de prestige à sa robuste santé. Elle s'occupait de tout, de la politique et des arts, non qu'elle s'intéressât vraiment à ces choses, mais elle les considérait plutôt comme des ornements de sa propre personne, et elle n'aurait pas voulu que rien arrivât sans qu'elle s'en fût mêlée. Elle s'ingénia

de sa mère, dont le visage lui avait plu, et la protégea quand elle eut le temps. Mais ce que Laure préférait de beaucoup, c'était d'être accompagnée par son père. Alors, en revenant, tandis qu'encore animée, elle se moquait des gens avec la causticité si juste des jeunes filles, il riait et s'amusait avec elle, se joignait à ses railleries, sans paraître songer à la conséquence que tout cela pouvait avoir pour le caractère de sa fille et pour son destin. Elle refusa coup sur coup deux mariages que Mme d'Alberon avait eu la bonté de lui ménager, et sa nature parut changer brusquement, en même temps que sa santé s'altérait : elle n'aima plus que la campagne, les courses à cheval, les promenades solitaires : la vie de la famille d'Huvière, qui était toujours restée à demi provinciale, le redevint tout à fait. Laure, durant cette période, s'écarta même de son père. C'est après deux années passées ainsi qu'elle fut demandée en mariage par Jacques Préault. Cette demande la surprit elle-même, comme ses parents, car c'est à peine s'ils avaient vu quelquefois ce jeune homme de trente-quatre ans, maigre, hésitant, et toujours d'une courtoisie guindée. Il était leur voisin, l'été, dans le château que son grand-père, le fameux industriel, avait fait restaurer avec une indiscrétion hardie et brutale. Dès que la demande fut prononcée, Mme d'Huvière déclara qu'il fallait l'accepter. On lui représentait vainement que le père du jeune homme était mort fou : ces objections l'impatientaient sans la convaincre. Elle répondait non seulement en signalant la parfaite correction du prétendant, mais encore en avançant l'exemple de son frère, homme d'une vigueur exceptionnelle et qui faisait des prouesses

d'athlète. Elle avait trop souvent blâmé les mariages d'argent pour ne pas avoir envie d'en faire faire un à sa fille. Celle-ci d'autre part ne reçut pas de son père le secours qu'elle en attendait. Hardi dans ses sentiments, il redevenait timide devant les actes. Mme d'Huvière, enfin, disait que c'était vouloir sa mort que de lui refuser cette satisfaction. Il fallut la lui donner, et elle n'en mourut pas moins presque aussitôt après.

C'était pour Laure Préault une chose singulière que de se rappeler ses années de mariage : elle s'étonnait qu'elles eussent pu être si vides. Son mari lui avait toujours marqué cette politesse trop ponctuelle où elle n'avait d'abord vu qu'une affectation de bourgeois. Ensuite, pour quelques crises et quelques colères où elle l'avait surpris, elle avait soupçonné qu'il ne s'enfermait peut-être dans ces manières correctes que par précaution contre soi-même. Sa plus vive joie était d'accueillir chez lui beaucoup de monde et parfois, tandis qu'elle présidait à un grand dîner et que, toute lointaine qu'elle se sentît, elle n'en disait pas moins à chacun ce qui convenait, elle avait surpris les yeux de son mari, ces yeux d'un éclat faux et bizarre qui parfois la gênait, fixés sur elle avec une expression de reconnaissance. Pour elle, rien n'eût alors soutenu sa vie, si elle n'avait pas retrouvé son père. Veuf et libre, celui-ci goûtait ces dernières années de loisir que le destin met parfois en compensation au bout des existences sacrifiées. Il ne parlait jamais à Laure d'elle-même, comme s'il eût craint de menacer ainsi le précaire bonheur qu'ils goûtaient ensemble. Ils allaient dans les musées, aux concerts, ils firent même de petits voyages. Toutes les dispositions que présentait

le caractère de sa fille, mais qui eussent pu alors s'effacer. M. d'Huvière les y confirma pour toujours. D'elle-même elle était portée à voir les gens comme ils sont ; il la rendit dédaigneuse et délicate, fière, difficile. Il donna à tous les vagues et profonds dégoûts dont elle était pleine une expression générale, et il l'encouragea dans ses exigences en même temps qu'il l'affermissait dans ses dédains. Jacques Préault, cependant, vivait toujours dans le même douteux équilibre que détraquaient par moments des goûts forcenés, où s'avouait toute sa faiblesse. Il chassait avec passion. Pour rivaliser avec son frère qui toujours l'avait éclipsé et humilié, il s'était mis à conduire des autos à des vitesses extrêmes, et c'est ainsi qu'un jour, sa voiture ayant été brisée dans un accident, on le rapporta mourant à sa femme.

Ce ne fut pour celle-ci qu'une scène dramatique et il ne dépendit pas d'elle d'avoir une grande douleur. A ce moment-là, M. d'Huvière était déjà atteint par la maladie à laquelle il devait succomber, et le chagrin qu'elle en ressentait absorbait toute son âme. Le vieillard supportait la douleur avec un stoïcisme discret, où se révélait la trempe solide de cette âme si délicate. Laure, éperdue, le soignait plus avidement à mesure qu'il allait plus mal, et comme, un jour qu'il avait fait allusion à sa mort prochaine, elle avait éclaté en sanglots en lui disant que sans lui elle serait seule : — « Mais non, répondit-il, tu seras libre. » Et la regardant avec ce sourire lassé des malades, qui a besoin, pour se produire, d'écarter tant de souffrances : — « Ce qui me plaît, dit-il, c'est que si j'ai valu quelque chose, ce n'a été que pour toi. »

Quand il fut mort, en effet, elle s'aperçut de sa solitude. Jusque-là il l'avait protégée des autres ; elle se retrouva parmi eux. Son frère, officier, servait en province et s'était marié. Estelle d'Escouves avait épousé M. de Cardun. Mathilde Le Halleur était devenue la marquise d'Arsvilliers. Ursule d'Ildrifeuds, toujours malade, vivait avec sa tante, Mme Lemellier. Laure avait avec Mme d'Alberon des relations étroites qui semblaient supposer de l'affection. Elle était fort entourée, et bien des hommes s'étaient approchés d'elle, mais il avait suffi que son père lui eût donné le dédain de la grossièreté pour que la plupart de leurs hommages ne pussent guère la flatter. Au fond, elle ne savait pas ce qu'elle était. Elle n'en avait pas moins une réputation faite de ces deux ou trois adjectifs qu'on accorde négligemment à celles qui ne fournissent rien à la chronique scandaleuse. L'opinion la plus commune était qu'elle finirait par épouser son cousin Robert de Lombaye, aimable garçon qui se trouvait avoir dépensé en même temps sa fortune et sa jeunesse, et ceux qui veulent supposer partout quelque chose de clandestin ne se gênaient pas pour prétendre qu'ils étaient déjà liés. Il y avait un an que M. d'Havière était mort, quand Mme d'Arsvilliers, profitant de quelques jours de congé que lui consentait son mari, voulut emmener Laure en Italie, pour la distraire de son deuil. Elles y retrouvèrent Robert de Lombaye, et Octave Préault, oncle du mari de Laure, vieux garçon qui ne s'intéressait à rien mais que son désœuvrement faisait dépendre de tout le monde. Tout ce que la jeune femme avait vu l'avait soudain éveillée et elle avait ressenti ces grandes émotions qui la rendaient un peu farouche

et lui faisaient toujours désirer de demeurer seule. Ses compagnons ayant été bientôt rappelés en France, elle leur avait dit qu'elle allait les suivre, et différait son retour. Alors elle avait rencontré André Arlant. Elle le connaissait à peine mais elle avait lu ses romans, et elle savait que son père les admirait. Leur amour, aussitôt, avait commencé. Déjà inquiet et troublé, André retrouva par elle une vie fleurie. Charmé de ce qu'elle était, et ne souhaitant que de lui plaire, il avait à la fois, pour y parvenir, la conviction qui lui venait de son amour et l'adresse qui lui venait de son expérience. Lui-même, il semblait à Laure tout différent des hommes qu'elle avait connus jusque-là. En même temps qu'elle sentait ce qu'il y avait en lui d'ardeur, elle goûtait perpétuellement ce qu'il gardait de délicatesse. Ce n'était même pas quand il lui parlait d'elle qu'il la persuadait le plus, mais quand il lui parlait de ce qu'ils voyaient, du monde et des choses, et qu'il semblait partout allumer des flammes. Elle s'aperçut soudain de tout ce que la vie pouvait devenir, de tout ce qu'elle-même elle pouvait être. Son deuil n'avait fait que la prédisposer à renaître avec plus de joie. Elle accueillait tout ce qu'il disait, elle avait moins de charme encore par ce qu'elle était, que par ce qu'elle paraissait sans cesse prête à devenir. Elle se livra à lui d'un tel élan qu'avec la franchise qui était en elle, elle se demanda si jusqu'alors elle ne s'était pas trompée sur sa nature. Mais, toujours, le sentiment qu'il n'était pas comme les autres justifiait et rassurait son amour. Il lui avait fait tant de dons qu'elle était presque heureuse de pouvoir lui répondre en se donnant à son tour. Ils avaient passé l'hiver en Sicile et elle avait

même su être adroite pour expliquer cette absence aux autres et protéger son bonheur. Ils s'aimaient et, entourés de leurs joies comme d'un nuage de roses, ils apercevaient de loin, avec une indifférence divine, les peines et les misères des hommes. Elle croyait à tout sans penser à rien, et aucune des promesses qu'il lui faisait ne pouvait l'étonner. Lui croyait vraiment l'aimer et jouissait de la sincérité de ce sentiment comme du plaisir le plus rare. Il pensait même avoir trouvé en elle quelques-unes des qualités qu'il n'avait jamais rencontrées réellement chez les autres femmes : elle était vraie, fière, sincère. Mais tout cela, il ne se le disait qu'en passant, et comme pour augmenter seulement sa joie de la saisir, sans réfléchir que si elle était vraiment ainsi, elle eût peut-être mérité qu'on prît envers elle de plus grands engagements. Il mettait une sorte de gloire à l'étonner de bonheur et il jugeait avoir assez fait. Il croyait l'aimer, mais ne lui livrait que le présent.

Ce séjour avait déjà épuisé la nouveauté de leur plaisir, quand ils durent revenir. Dès lors leur amour s'altéra ; ils s'étaient connus dans la trompeuse liberté du voyage ; chacun d'eux, à leur retour, vit l'autre repris par toutes les obligations de sa vie, sans être assez sûr qu'il s'y prêtât malgré lui. S'interdisant d'exercer l'un sur l'autre la moindre surveillance, les sentiments qu'ils contenaient n'en agissaient en eux que plus passionnément. Par nature elle avait trop besoin de secret pour ne pas se plier à toutes les dissimulations qui leur étaient nécessaires, mais elle souffrait profondément, sans se l'avouer, de ce qu'il y avait de furtif et de hon-

teux dans leur liaison : elle sentait que ce qu'il faut ainsi cacher ne peut être beau. Ils avaient espéré qu'ils pourraient se retrouver de nouveau pendant l'été et recommencer à jouir d'un bonheur volé. Mais Laure ne put se soustraire aux engagements qu'elle avait avec sa tante. André, d'autre part, devait travailler. Séparés, ils s'écrivirent des lettres fiévreuses et vaines. Mais quand, à l'automne, il la retrouva, toujours fidèle, avec une tristesse qui lui donnait plus d'ardeur, alors leur amour prit quelque chose de sombre, de savant, d'avare, qu'il n'avait pas eu encore; comme si, en renonçant à illuminer leur vie, il leur eût valu des minutes plus âpres et plus précieuses, où il concentrait ce qu'il pouvait leur donner. Quand elle était là, qu'il la saisissait, le pouvoir qu'ils avaient de se détruire les enivrait comme un vertige. Ils descendaient dans des joies dont ils croyaient ne pas revenir. Enfin ils se retrouvaient las, déçus et comme désolés d'exister encore. Cependant, toujours douce, elle s'appuyait à lui. Elle comprenait bien où ils en venaient et n'aurait pas su cependant quel reproche lui adresser. Peu à peu la foi qu'elle avait eue en lui avait diminué : il ne lui apparaissait plus comme un vainqueur, comme un maître de sa vie. Mais, au lieu de l'orgueil glorieux qui les avait d'abord unis, le sentiment de leur malaise et de leur misère commune les liait d'une autre manière. Essuyant de son visage les expressions hagardes ou mornes qui l'avaient un instant couvert, elle lui souriait d'un sourire triste et purifié où reparaissait sa conscience, et lui, alors, sentait la piqûre d'un remords subtil et secret, comme si, en la traitant comme il venait de le faire, et en se servant ainsi d'elle contre elle-même,

il avait commis un crime insaisissable et certain, et sacrifié à leur plaisir ténébreux l'existence possible d'un autre bonheur. Alors l'idée de ce qui aurait pu être se présentait de nouveau à lui : il sentait qu'aimer, c'est construire. Il parlait doucement à la jeune femme de tout ce qu'il voulait faire. Elle, aussi, lui demandait des conseils, comme pour qu'il inspirât tous les actes de sa vie. Puis elle devait partir. André ne subissait jamais ce moment là sans gêne et sans honte. Pourtant il la laissait aller ; mais il avait senti la misère de leur liaison : ils ne donnaient à leur amour que des étreintes et des paroles.

Dans quelque état qu'ils se fussent quittés, quand ils se revoyaient, ils ne se sentaient jamais sûrs l'un de l'autre. Ils avaient sans cesse besoin de se fournir des gages nouveaux, et ces gages n'étaient jamais que des mots. Ils souffraient ; André devenait irritable et presque méchant. Il sentait bien qu'il lui faudrait trouver en lui les causes de cet état ; mais il différait cette recherche, il aimait mieux tout remettre jusqu'à la prochaine fois où il la verrait, comme si ç'avait été à elle de tout arranger, de donner une renaissance claire et facile à leur amour.

III

La marquise d'Arsivilliers se trouvait être, plus par habitude que par choix, la meilleure amie de Laure Préault. Un peu plus âgée que celle-ci, petite, assez maigre, le teint sans fraîcheur, elle avait l'air grise et comme couverte de poussière. Elle avait d'abord beaucoup souffert de n'être pas jolie, puis avait courageusement essayé de trouver néanmoins des raisons de vivre. Mais elle avait l'ambition d'éprouver de grands sentiments plutôt qu'elle n'était capable de les ressentir. Elle avait deux enfants qu'elle s'accusait elle-même de ne pas savoir aimer assez : quant à son mari, il s'était bien vite désintéressé de son agitation, dès qu'il s'était cru sûr qu'elle ne se traduirait point par des actes. Elle vivait ainsi pleine de sentiments brouillés et d'efforts contraires auxquels personne ne faisait attention, et en même temps qu'elle souffrait de sa solitude, elle était humiliée de son abandon. Alors elle reportait sur Laure les transports d'une amitié sèche et convulsive, à laquelle celle-ci répondait : non qu'elle se reconnût beaucoup d'affinités avec

Mathilde, mais elle sentait ce qu'il y avait de sincère dans l'inquiétude de son âme et cela l'attachait à elle.

Mme d'Arsvillers se plaignait sans cesse de la vie mondaine, mais ne vivait pas moins des plaisirs qu'elle croyait dédaigner. Elle recevait beaucoup, et voulait voir aussitôt tous les gens dont elle entendait parler, comme s'ils avaient dû lui apporter une révélation subite ; puis elle se détachait d'eux dès qu'elle les connaissait, et cela la flattait encore, car elle croyait qu'il y avait une supériorité à être déçue. Le dîner qu'elle donnait ce soir-là avait pour centre M. Priseur, savant et philosophe soudain illustre, qui, ayant écrit des ouvrages dont s'emparait l'esprit de parti, voyait ses livres devenir fameux sans que ses idées fussent comprises, et éprouvait avec un peu de mélancolie ce que la gloire comporte de méconnaissance. Accablé d'invitations, il se rendait presque à toutes, par une sorte de gaucherie à les refuser. Quand il arriva chez Mme d'Arsvillers, qu'il n'avait rencontrée qu'une fois, il était à peine huit heures, et il ne trouva que son mari. Celui-ci ne s'occupait guère des choses de l'esprit, mais, parmi les artistes et les savants, il consentait à admettre ceux dont on parlait, négligeant les autres, à peu près comme dans une course on ne regarde que les gagnants. Il fut fort embarrassé d'avoir à accueillir à lui seul le savant, car il ignorait jusqu'au titre de ses ouvrages. Heureusement il prit texte de l'absence de sa femme pour parler de la rage qu'ont toutes les femmes d'être en retard, et cela fit une conversation où il n'était point besoin de connaissances particulières.

— Comment expliquez-vous cela ? demanda-t-il à M. Priseur.

— Mais, dit celui-ci qui avait besoin de temps pour penser, je ne sais pas, c'est peut-être...

A ce moment Mme d'Arsvillers parut, puis survinrent d'autres invités, Mme Braager, M. de Minière, morose parce qu'il vieillissait, M. de Lizy, tranquille parce qu'il était vieux, la vieille Mme Mastien, Charles Meyran, le beau Mathieu de Garbe d'Hermy. Quand André arriva, ils échangeaient quelques phrases dont l'insignifiance lui fut presque bienfaisante, tant elle semblait repousser au loin et rendre presque intraduisibles toutes les choses sérieuses dont on peut souffrir.

Il attendait Laure, mais dans son attente troublée, il était déjà moins capable de refléter son image que ne l'eût été un étranger. Elle entra. Il entendit M. de Lizy murmurer derrière lui : « Comme Mme Preault est charmante ! » Ce fut comme s'il avait eu besoin d'être averti : pendant une seconde, il ne fit que la voir, il vit cette pâleur mate et chaude qui lui plaisait ainsi qu'une sorte de fierté physique et qui semblait, au milieu des autres, la rendre lointaine, ce corps si droit qu'elle paraissait grande, ces cheveux châtains, pleins d'un or sourd, rejetés sur le côté en une seule onde. Pourtant, quand il prit sa main pour la baiser, il sentit à quelque chose d'indéfinissable qu'ils étaient encore l'un à l'égard de l'autre, dans le même état d'incertitude inquiète. A table, il ne se trouva pas auprès d'elle, ni du même côté, mais entre Mme Mastien et Mme de Sivaudi. Celle-ci, jeune, mais chétive et d'aspect ingrat, s'habillait avec cette coquetterie des laides, qui est à la fois excessive et sans confiance. Bafouée autrefois

et abandonnée par un mari indigne, elle avait d'abord eu quelque honte de ses malheurs, puis, à mesure qu'ils s'estompaient dans sa mémoire, elle finissait par en être fière : elle se figurait avoir traversé des orages et, levant au plafond ses yeux gris qu'elle croyait bleus : « La vie... », disait-elle.

Les voix devenaient plus hautes, c'était un dîner réussi. Il y avait ce choc des mots qui fait croire à la rencontre des idées. Chacun de ceux qui parlaient avait pourtant en soi, dans son présent ou dans son passé, de quoi se sentir misérable. Mais, décidant et tranchant, il semblait que la vie fût pour eux un problème résolu, et ainsi, entre les fleurs et les lumières, ce dîner ressemblait à un banquet de vainqueurs.

André avait souvent pris part à ces conversations, avec autant d'entrain qu'aucun autre ; ce soir-là, sans savoir pourquoi, il en sentait d'une manière pénible la prétention et l'inanité. Tout en répondant à Mme de Servandi, il se penchait un peu, il voyait Laure. Elle s'était animée, elle riait : il apercevait ses dents. Elle avait à côté d'elle ce Charles Meyran pour qui André n'avait eu jusque-là que de l'indifférence, mais qu'il commençait à détester spécialement, depuis qu'il le voyait trop souvent avec Laure. « Croit-il donc qu'il est vraiment auprès d'elle? » se dit-il agacé. Il n'y avait aucun doute qu'il le croyait. André aurait souhaité qu'elle témoignât un ennui visible et même impoli, qu'elle marquât qu'elle n'avait rien de commun avec ceux qui l'entouraient. Au contraire, elle se replaçait parmi eux, elle ne s'en distinguait pas, et le jeune homme détesta brusquement ses beaux yeux qui mettaient dans sa familiarité celui à qui

elle parlait. Il sentit que la jalousie l'exaltait, et, pour se distraire de son obsession, promena ses regards sur les convives.

M. de Lézy disait par moments un de ses mots trop fins pour être entendus. M. d'Auvilliers était satisfait, en somme, de voir réunies à sa table les personnes qu'il y recevait ce soir-là, et il avait quelque gratitude à sa femme de les attirer, comme si ç'avait été une compensation à tout ce qu'il trouvait inutile en elle. La plupart des convives s'intéressaient surtout à M. Priseur : ils ressentaient pour lui, puisqu'on en parlait, une curiosité très vive, mais toute matérielle, et qu'ils assouvissaient, pour ainsi dire, en le regardant. Après l'avoir ainsi rencontré, ils croieraient l'avoir connu et en parleraient sans même penser à lire ses ouvrages. On écoutait ce qu'il disait. Seul, Mathieu de Garbe d'Hermy, beau, béat, avantageux, sûr d'être à jamais sans pensée, ne prêtait nulle attention aux propos du vieux savant et considérait seulement sa présence en cette maison comme une preuve de plus de l'extravagance des femmes du monde.

André causait avec Mme Mastien. La vieille dame, sous ses cheveux blancs, était restée si claire qu'elle donnait encore l'impression d'être blonde. Femme très fidèle et très vertueuse, elle avait toute sa vie aimé une sœur inquiète et passionnée, de sorte que, sans avoir rien fait elle-même, elle excusait toutes les fautes qu'elle n'avait pas commises et avait comme une expérience chaste de l'amour. Elle parlait avec cette mesure qui ressemble à de la pudeur, et justement, ce soir-là, elle avouait à André combien le langage des jeunes femmes lui paraissait choquant par ce qu'il avait sans cesse

d'indiscret. André, en l'approuvant, se demandait si sa maîtresse ne tombait jamais dans ce défaut. Au même moment, Mme Branger avait posé à M. Priseur une question technique : le savant s'efforçait d'y répondre scrupuleusement, **sans aucune adaptation** à la circonstance, comme s'il eût été à son cours. Mais Mme Branger, qui ne lui avait adressé cette question que pour montrer qu'elle était capable de la formuler, ne l'écoutait déjà plus. Décontenancé, il se retournait vers Mme d'Arsivilliers. Mais il ne rencontrait, pour s'y reposer, que les bons yeux gris de M. de Minière. Il essayait de faire entendre comment les vérités scientifiques qui nous paraissent le plus solides, ne sont jamais que des hypothèses qui offrent l'avantage de mettre en ordre tous les phénomènes, et n'ont ainsi qu'un sens relatif.

— En somme, interrompit Mme d'Arsivilliers, rien ne prouve que la terre tourne autour du soleil.

— Ni même, enchérit Mathieu de Garbe d'Hermy, que deux et deux font quatre!

Et il sourit, fort satisfait que la conclusion de toute science fût qu'il ne valait pas la peine de rien apprendre. Mais M. Priseur atterré se tut. Ces simplifications subites l'épouvantaient. Subtil chasseur d'idées, tandis qu'il s'approchait d'une d'elles tout doucement, on avait fait du bruit, elle s'était sauvée. Jusqu'à la fin du repas, on le vit sourire, approuver, mais il ne prononça plus une phrase.

Après le dîner, des groupes se formèrent dont le plus considérable entourait toujours le savant. M. de Minière, qui avait étudié autrefois et qui depuis continuait à lire beaucoup, aurait voulu s'entretenir avec lui. Mais Mme Branger se mêlait

à leur conversation, et Mme d'Arsivilliers, pour repousser Mme Branger dans son ignorance, prononçait pêle-mêle les mots les plus spéciaux. M. de Lizy regardait cela, avec un sourire retenu. André s'approcha de lui et ils s'assirent sous le grand portrait où le maréchal d'Arsivilliers, aimable et galant, semblait gracieusement inviter les gens à pénétrer dans la bataille qui roussissait le fond du tableau. André regardait M. de Lizy : sa figure rouge aurait pu paraître commune, sans deux petits yeux très fins qui y brillaient. Son esprit n'était peut-être pas très étendu, mais aussi ne parlait-il pas de ce qu'il ignorait. Il avait le goût très français de connaître des caractères et le besoin de n'être pas dupe. Autour de lui tout changeait, et, demeurant seul fidèle à des manières plus délicates, il devenait presque un sauvage, rien qu'en restant un homme poli.

André, en conversant avec lui, enviait presque ce vieillard qui n'était plus qu'un observateur, et, incertain, doutant de tout et las des excès qu'il avait cherchés, rêvait d'une vie modérée et toute en finesse. Cependant Mme Branger, les voyant causer, pensa qu'ils devaient médire et vint de leur côté pour en profiter. M. de Lizy la laissa subir un instant la gêne qu'elle apportait, puis, avec la malice d'un vieillard que les plus petites choses amusent, il prit plaisir à la décevoir en entamant l'éloge des gens présents, et celui même de Mme d'Arsivilliers, qu'il fit avec les mots les plus fins. Mme Branger parut un instant surprise, comme si elle avait pensé qu'on se jouait d'elle. Puis elle se mit à l'unisson, mais avec de grosses louanges quelconques.

André ne s'approchait pas de Laure, et cependant ils n'étaient là que pour se rencontrer. Quoiqu'elle fût assise de telle manière qu'elle ne pouvait pas le voir, il sentait bien qu'elle aussi n'était attentive qu'à lui. Cependant, il la regardait et il faisait malgré lui sur elle des remarques défavorables dont il était triste. « En somme, elle n'a pas de si jolies épaules que ça, » se disait-il. Elle se confondait avec les autres, elle ne tranchait point parmi eux comme une merveille unique, et on aurait dit que maintenant, en effet, pour se rallier à elle, il lui demandait cette supériorité évidente et presque impossible. Il entendait ce qu'on disait dans le groupe où elle se trouvait. On parlait d'une pièce dont la répétition générale avait eu lieu quelques jours avant, à prétentions à la fois réalistes et poétiques : deux hommes s'y disputaient mollement et se partageaient la même femme, qui se livrait à eux en faisant des phrases. Le jeune Meyran trouvait le sujet banal. Mais Mme de Seivandi admirait la pièce, et l'on distinguait qu'il y avait dans cet ouvrage quelque chose d'abject et d'ambitieux qui lui donnait le sentiment de la passion.

André écoutait, guettait, et il entendit que Laure avait assisté à la première représentation avec Mme de Candun, qu'il n'aimait guère. Cela lui déplut d'autant qu'elle ne le lui avait pas dit. Alors, content d'avoir un avantage sur elle, il vint enfin lui parler.

— Ah, dit-il, vous êtes allée là?

— Oui, répondit-elle.

— Et cela vous a plu? demanda-t-il, déjà armé.

— Oh non! dit-elle.

Il fut presque déçu que l'occasion de leur désac-

cord leur manquât. Cependant ils étaient ensemble ; ils s'éloignèrent un peu des autres.

— Vous vous êtes amusée, ce soir? dit-il.

Elle fit un geste évasif, et il parut seulement à André qu'elle niait le plaisir qu'il lui avait vu prendre :

— Et vous?

Alors, en lui répondant, il lui parla des autres, de leur misère, de leur vanité, et, quoique ce qu'il disait fût tout général, elle savait bien qu'il n'aurait pas parlé ainsi, s'il avait été content de leur propre amour.

— D'ailleurs, reprit-il, il n'y a pas de quoi s'étonner. Ils ne peuvent pas être différents.

— Mon Dieu, répliqua-t-elle, quel carnage! Mais alors, qui admirer, qui croire?

— Moi! dit-il, et prononcé sur un faux ton de badinage, ce mot était encore ce qu'il avait dit de plus sincère. Il avait besoin d'elle, il aurait voulu l'appeler à lui. Mais il avait l'air sec et cruel.

— Vous? répondit-elle, et l'ambiguïté même de sa voix exprimait le refus, presque la révolte. Elle regardait ce visage de tyran, elle sentait bien qu'il voulait l'arracher à tout, mais elle ne savait plus où il l'emmenait, elle résistait. Troublée et déconcertée par lui, elle avait repris ce soir-là, parmi les gens ordinaires, un sentiment d'elle-même heureux et facile. Elle le perdait de nouveau dès qu'elle se rapprochait de lui. Cette pensée qu'il n'était pas comme les autres, qu'elle avait eue tant de fois à l'avantage de son amant, elle l'avait pour la première fois contre lui.

Ils sentirent leur misère et ils se turent. Il leur semblait qu'il n'y avait plus rien au monde. Cepen-

dant, à côté, c'était le moment où, entre les miroirs et les lumières, la conversation se fait aussi brillante que ce qui l'entoure, où il semble que les plus lourdes questions deviennent légères et que l'esprit les soulève en se jouant ; et, muets tous deux, humiliés, ils entendaient des paroles : vie, bonheur, amour.

Quelques autres personnes étaient arrivées. Le jeune Arsailly, débile et gourmé, s'acquittait ponctuellement de ses politesses. Laure se sentait si détraite qu'elle fut heureuse, comme d'un secours, de voir M. Joffand s'approcher d'elle. Âgé de cinquante ans passés, il paraissait bien portant, heureux, avec sa belle barbe bouffante partagée en deux. Collectionneur de tableaux, il vivait dans une familiarité tout extérieure avec les œuvres d'art, ne s'intéressait pas moins à la littérature et à la musique, et, plein de curiosité, il manquait seulement de pénétration ; par une singulière conséquence, on eût dit que son père, avocat célèbre, lui avait laissé une disposition à être dupe des mots. Du moins, sa crédulité lui gardait une sorte de fraîcheur.

Assis près de Laure, il se mit à lui parler de leurs amis communs, de Mlle d'Idrifonds, dont il demandait des nouvelles.

— Elle ne va pas mieux, dit Laure ; elle est dans le Midi, j'irai peut-être la voir.

André entendait ; il connaissait ce projet et savait que, pour peu que leur amour se ranimât, Laure ne s'en irait point. Cependant lui-même devait répondre aux compliments qu'une dame lui faisait sur ses ouvrages, et comme Laure entendait aussi, il lui semblait, avec un étonnement étrange, que l'homme à qui l'on parlait ainsi de ses livres n'était pas le même auquel elle venait de se heurter.

M. Joffard faisait l'éloge de Mlle d'Idrefonds.

— Vous l'aimez beaucoup, n'est-ce pas? dit-il.

— Oh oui, répondit la jeune femme, avec d'autant plus d'élan peut-être, qu'elle jetait là les sentiments qu'elle n'avait pas pu dépenser ailleurs.

« Elle peut donc avoir hors de moi quelque chose d'important », se dit André, et il en souffrit, mais avec une sorte de sécheresse indignée. Alors il fut repris du besoin de la dominer, sans rien lui donner, et lui qui avait tant joui du secret de leur amour, il eût voulu que tout le monde, maintenant, vît qu'elle lui appartenait, comme une esclave.

— Vous allez dans le Midi, Madame, dit Jacques Meyran, en s'approchant, familier. Il se mit à se plaindre de l'hiver parisien, mais, malgré ces plaintes, on le sentait content de soi et de tout, robuste, satisfait, tranquille, paré des attributs superbes de la médiocrité. André, par contraste, mesura mieux la détresse de son propre état. — Oui, reprit Meyran, je vous envie d'aller là-bas.

— Eh bien, venez-y, lui dit Laure.

André crut qu'elle l'y engageait. Il se leva. Tout ce qu'il arrivait encore à se dire, c'était qu'il ne se possédait plus, qu'il lui fallait, autant que possible, interrompre la suite de pensées qui s'agitaient en lui. D'ailleurs on s'en allait. M. Priseur prenait congé de toutes les personnes présentes, avec la courtoisie très exacte d'un homme encore peu mondain. André fit de même. Quand il s'approcha de Laure, ils se regardèrent, et il y eut dans ce seul regard plus de franchise qu'il n'avait pu en entrer dans toutes leurs paroles : ils comprirent qu'ils se perdaient, qu'ils pouvaient encore réparer par un mot leur désac-

cord. Mais Mme Branger les observait et ils eurent la même gêne à sentir que leur amour risquait d'être deviné au moment même de sa déchéance. Puis chacun en voulait à l'autre. Ils se quittèrent sans s'être rien dit.

IV

André revenait et voyant, à travers les glaces de sa voiture, Paris béant et noir, souillé par la pluie, regrettait déjà les salles éclairées qu'il s'était cru avide de quitter, mais où, il s'en apercevait maintenant, la présence des autres le soutenait. Rentré chez lui, il fit la lumière dans toutes les chambres et cette clarté déserte excita encore son esprit. Il souffrait. Il aurait au moins voulu que sa souffrance eût quelque chose de profond, et elle était seulement cuisante et toute en surface. Il aurait voulu se sentir blessé et il souffrait seulement comme un homme couvert de piqûres. En lui mille sentiments, mille pensées surgissaient sans qu'il y fût pour rien, sortaient de tous les plis de son être, se heurtaient comme dans un combat de nains, et il n'était que le théâtre passif de cette agitation. Alors, plein de ce tumulte strident, il sentit à nouveau, d'une façon plus impérieuse, la nécessité de descendre en soi, fût-ce au prix d'une douleur plus insistante, et connaissant la puissance de ses moyens d'investigation pour les avoir souvent exercés sur les autres, il en fut presque heureux,

comme un chirurgien qui, avant de se servir de ses instruments, en éprouve la pointe et le tranchant. Pourtant, avant d'avoir rien tenté, il niait déjà que sa recherche pût avoir des résultats : il se persuadait qu'il fallait renoncer à débrouiller la confusion de ses sentiments, et qu'elle était l'effet de la vie; ou bien, au contraire, il craignait l'humiliation de trouver, comme cause authentique de tourments qui lui paraissaient si personnels, une de ces vérités bien communes qu'on répète à satiété sur l'amour. Il alla jusqu'à la table où traînaient les pages éparses qu'il avait commencé d'écrire : comment aurait-il pu travailler, quand il ne gardait plus rien de certain? Comment l'hymne sérieux du travail serait-il sorti de lui, quand toutes ses forces se contrariaient et qu'il devait, impuissant, entendre et subir cette dissonance affreuse? Il en voulait à sa maîtresse. Toute son âme réclamait contre elle. Il lui en voulait de suspendre ainsi son activité, d'avoir pris en lui tant d'importance, comme si elle fût arrivée à ce résultat par une sorte d'adresse et de ruse. S'il cherchait les raisons de sa rancune, il ne trouvait que des griefs pauvres et aigus, que leur mesquinerie rendait presque inavouables. Avec un esprit d'enquête aveugle et fureteur, il pensait à ce qu'elle avait pu être, avant lui, hors de lui, avec d'autres, et ses soupçons indécis lui donnaient autant d'aversion contre elle qu'auraient pu le faire les pires certitudes.

Elle l'obsédait, et il ne savait plus rien d'elle. Il n'en devinait plus rien par instinct. Il l'avait brouillée et fatiguée de tant de pensées contraires qu'elle ressortait de tout cela comme une morne inconnue. Elle ne lui apparaissait même plus tout entière. Il

ne voyait plus que des détails d'elle, et seuls se représentaient à son esprit avec un étrange éclat, des moments où elle lui avait déplu, et qu'il croyait avoir négligés, rejetés. Maintenant, il s'apercevait qu'un espion soigneux les avait conservés en lui, pour les ressortir à l'heure opportune. Tous les sourires sincères qu'elle avait adressés à d'autres, il les revoyait comme autant d'infidélités. Il se souvenait de certains mots qu'elle avait dits, supputant ce qu'ils prouvaient de la véritable nature de Laure, et délirant, il essayait misérablement de les peser dans des balances exactes. Qu'était-elle ? Alors, lassé et excédé de revenir ainsi à elle sans cesse et si vainement, il aurait voulu qu'elle fût là, pour l'étreindre une fois de plus et l'oublier en la saisissant, pour se tuer avec elle dans le plaisir. Mais, dans le voisinage sournois des souvenirs charnels, d'autres images se substituaient furtivement à celle de sa maîtresse. Il revoyait d'autres femmes qu'il avait connues, il rentrait peu à peu dans son passé. Là, encore, une déception l'attendait. Comme tous ceux qui ont couru quelques aventures, il croyait garder en soi des trésors. Mais tous ces souvenirs dont il s'imaginait être riche, c'était beaucoup s'il les évaluait vaguement, ce n'était presque plus rien, s'il les vérifiait. Il avait cru pénétrer dans sa mémoire comme dans un temple où un culte diligent flattait encore les anciennes idoles, et il avançait entre des autels ruinés où quelque fragment de leur statue, un bras, une hanche, reposait seul, tandis que, sur tout cela, l'oubli répandait ses lierres. Pourquoi s'en étonnait-il ? Qu'elles eussent été faites de curiosité, de désir, ou de volupté, quel don sincère y avait-il eu dans ses anciennes amours ? Qu'avaient-

elles été, sinon de la séduction tendre? Sur des êtres différents, il poursuivait les mêmes plaisirs. Avec l'insouciance de son âge, il s'était à la fois prodigué et réservé, prodigué dans le présent, réservé pour l'avenir. Aucune de celles qu'il avait connues ne lui avait paru assez belle pour qu'il lui livrât sa destinée. Et elles aussi, malgré leurs mots éperdus ou prétentieux, elles étaient d'accord avec lui pour voler à la vie tout ce qu'elle peut donner de plaisirs, sans y prendre aucun engagement. Ce qu'ils appelaient leur amour n'était fait que de leurs égoïsmes unis. Quand ils se quittaient, ils étaient quittes. Pourtant, plus d'une fois, il n'avait pu empêcher ses sentiments de grandir, il avait cru avoir découvert un être. Une femme se livrait à lui, et la lumière qu'elle recevait de l'amour paraissait un moment monter d'elle. Alors il écoutait avec un peu de pitié les autres juger en deux ou trois mots négligeants celle que, seul, il croyait connaître. Puis, peu à peu, le rayon magique s'éloignait, et lui aussi, sans même s'en apercevoir, arrivait à ne plus penser de celle qui un moment l'avait ébloui que ces deux ou trois mots qu'en disaient les autres.

Il en venait enfin à s'examiner, mais cet examen qu'il aurait dû mener avec une sévérité attentive, il le faisait dans la fièvre et l'énervement. Jusqu'alors il n'avait vécu qu'à la surface de soi-même. Content de ses dons, il ne s'interrogeait guère sur la nature qui les supportait. Il lui suffisait de percevoir confusément qu'elle n'était pas vile et de la croire généreuse, parce qu'elle nourrissait de fougueux désirs. Comme beaucoup d'hommes, il avait besoin de l'amour sans vraiment croire en lui. Tandis que son travail lui donnait un appui solide, il n'avait en

somme demandé à l'amour que de beaux moments, et ces moments il les voyait encore resplendir, indifférents et pareils comme des joyaux, sur toutes ses amours mortes. Mais qu'avait-il besoin de revenir sur ce passé? S'il le regardait dans sa mémoire, rien n'était plus vain et plus aboli. Rien n'était plus important s'il se regardait soi-même, car il était tel que ce passé l'avait fait. Avec Laure aussi, il ne s'était pas conduit d'une autre manière, et il avait seulement cru l'aimer davantage, parce qu'il la saisissait avec plus de joie. Pourtant, il devait reconnaître qu'il n'était plus tout à fait le même qu'avant. Ce qui rend les jeunes gens si insouciants, c'est qu'ils croient que ce qu'ils font ne compte pas encore dans leur propre vie. André, au contraire, se sentait maintenant dans le présent de sa destinée. Les rêves qu'auparavant il reculait dans l'avenir, il comprenait que c'était à lui maintenant de les accomplir. Alors il rencontrait ce qu'il y avait d'essentiel dans son amour avec Laure. Il y avait un rêve. Le rêve d'une vie où tout aurait été à la fois ardent et sûr, comme du feu brûlant sur du marbre, où l'amour n'aurait pas seulement été une cause de jouissances, mais un principe inépuisable d'activité pour tout ce qu'ils portaient de plus noble en eux. Parfois, avec une émotion indicible, il avait senti qu'il pouvait la rejoindre au delà même de tout le plaisir qu'elle lui donnait, à ces profondeurs où l'âme est seule comme une nymphe au bord d'une source. Alors il ne pensait même plus à ce qu'elle était; il se sentait responsable d'elle. C'était lui qui l'envelopperait et qui la créerait sans cesse, dans cette vie où ils seraient mêlés. S'il en était ainsi, pourquoi ne l'épousait-il pas?

Il suffisait qu'il se fût posé cette question pour être mieux renseigné sur soi que par toutes les délibérations. Il sentait aussitôt le refus de sa nature : Laure n'était plus pour lui une proie assez riche, un butin assez tentant. Fussent-ils repartis ensemble, qu'ils n'auraient pu que regretter leur premier bonheur sans pouvoir le reproduire, et cette certitude écrasait tout. Alors André connaissait combien était frêle et vaine cette idée qu'il portait en lui, d'une vie fondée sur l'amour. Il faisait ce rêve, mais y croyait-il? Il éprouvait même une gêne à s'avouer qu'il l'avait formé, comme si c'eût été une preuve de naïveté que de nourrir un tel idéal. Tout ce qu'il croyait savoir, dans la sévérité de son esprit et dans son expérience, s'opposait à la possibilité d'un tel bonheur. Il ne voyait plus dans cette idée qu'un mirage qu'il était enfantin de poursuivre, et qui, posé au delà de la réalité, ne représentait lui-même rien de réel. Puis, un tel bonheur eût-il été possible, il se demandait encore si Laure était bien celle avec qui il aurait fallu l'essayer. Elle ne lui apparaissait plus que comme une plante à laquelle il avait arraché ses fleurs. Alors ses doutes sur elle recommençaient. Dans tous les gages qu'elle lui avait donnés, elle ne lui semblait plus avoir cédé qu'à l'attrait de son propre plaisir. Dans ses plus franches ardeurs, il ne voyait plus que ces incendies d'un moment dont tant de femmes sont capables. Incertain comme il l'était devenu, ce qu'elle était dans l'instant suffisait à déterminer tout son sentiment sur elle. Pour un rien, il était prêt à la trouver légère ou médiocre, à l'excuser en la rabaissant. De toutes manières, elle n'était plus pour lui une exception. Il la remet-

tait parmi les autres. Il était tout disposé à la juger, non plus selon ce qu'il avait cru d'elle, mais selon ce qu'il pensait des femmes. Et il sentait bien qu'elle-même doutait de ce qu'elle était, n'avait plus de foi en elle, et ces sentiments qu'il devinait confirmaient les siens. C'était quand ils s'étaient donné tous les plaisirs faciles de l'amour qu'il leur aurait fallu commencer à s'aimer vraiment : ils s'en rendaient bien compte parfois, mais ils étaient sans force pour rien entreprendre.

Enfin, André rencontrait sourdement le dernier obstacle qui s'opposait en lui à l'existence d'un tel bonheur. Pour le rendre possible, il eût fallu de sa part un don absolu, et au fond de sa vanité d'homme, il ne voulait pas renoncer à l'orgueil de ses nouvelles conquêtes et de ses désirs changeants.

Soudain, écartant toutes ses pensées, un souvenir s'imposait à lui. C'était, l'automne d'avant, à la fin de novembre, dans un de ces jours de brume où il semble que le temps se soit arrêté, que la paix navrante des champs élysées vienne expirer sur la terre. Ils se promenaient au Bois tous les deux, et, comme pour ne pas déranger l'immobilité des choses, ils avaient fini par s'asseoir sous un arbre noir, rayonnant et morne, au centre d'une grande pelouse dont les confins s'évanouissaient dans la brume. Là, dans la défection de tout ce qui les entourait, ils avaient senti qu'ils n'avaient de ressource qu'en eux, et André s'était mis à parler à Laure avec une tendresse si profonde que c'était comme si une source venait de s'ouvrir en lui. Et à mesure qu'il lui parlait, il se sentait en effet une passion intime pour ce qu'elle était, et le goût profond de la choisir. Ce qu'il se disait alors, ce n'était même pas :

« je l'aime », mais quelque chose de bien plus secret, de bien plus rare, de plus ravissant : « je pourrais vraiment l'aimer », et c'était comme la promesse d'une vie nouvelle. Elle, cependant, ne remuait point, mais sans que sa figure changeât, il voyait son visage pâle s'altérer jusqu'à paraître mourir ; et convaincue à la fin, elle avait laissé sa tête rouler sur l'épaule de son amant et lui avait dit dans un souffle : « Emporte-moi pour toujours. » Brusquement contracté, il s'était repris, il avait fait semblant de ne pas entendre ; et tout ce qu'il avait continué à lui dire, ce n'avait plus été que des mensonges.

Maintenant, il connaissait clairement la misère de leur état : une extrême irritation, aucune puissance. Ils s'excitaient mutuellement au dégoût de la vie où ils étaient engagés, et ils n'auraient pas pu s'en donner une autre. Ils s'exaspéraient sans se satisfaire, et, pour s'assouvir, ils n'avaient toujours que les caresses dont ils devenaient à la fois plus avides et plus dégoûtés. En même temps, sans se le dire, ils souffraient de ce qu'il y avait de clandestin dans leur liaison. Plus d'une fois déjà, André avait éprouvé ce que comporte d'abject ce rôle flatteur de l'amant : jamais il ne l'avait mieux senti qu'avec cette jeune femme, libre pourtant, mais qu'il avait plus sincèrement liée à lui. Alors, il pensa que, dès le début, il aurait fallu l'aimer autrement ; mais il aurait aussi fallu qu'il ne fût pas le même ; tout cela était accompli. Il était fatigué de remuer des suppositions inutiles. Pourtant, s'il n'avait pas vraiment osé prendre Laure, il n'en avait pas moins voulu la garder. Son amour ne diminuait pas d'importance, il changeait de contenu :

il se dénaturait au lieu de s'affaiblir. Maintenant plus que jamais André avait besoin d'attacher à lui la jeune femme : mais, au lieu de la persuader et de la gagner, il n'aspirait plus qu'à la réduire et à l'asservir. A mesure qu'il livrait à sa maîtresse moins de soi-même, ses prétentions n'en devenaient que plus âpres. Lâche et exigeant, il la soupçonnait dans tous les sentiments qu'elle éprouvait hors de lui, il voulait qu'elle les lui immolât. Mais bien loin de s'enorgueillir d'un tel despotisme, il sentait si profondément ce qu'il avait de mesquin et de sordide qu'il en devenait honteux. Bientôt, peut-être, il ne s'intéresserait plus à elle que par de la haine. Cependant il ne pouvait pas empêcher la perversion de son amour. Il ne pouvait pas arrêter en lui la croissance de toutes ces ronces vénéneuses ; il ne pouvait que les faucher par un acte.

— Je la quitterai, dit-il tout haut, en passant sa main sur son front brûlant.

Il répéta : « Il faut la quitter, » et il était presque soulagé de s'imposer ce pauvre et dernier devoir ; l'idée d'intervenir enfin dans les sentiments qu'il ne faisait que subir le restaurait un peu dans sa dignité virile. Il s'aperçut d'ailleurs avec une sorte d'ironie qu'il n'avait pas à choisir, que cet acte était le seul qui fût encore ouvert devant lui, comme une issue au bout d'un souterrain, et qu'il dépendait seulement de lui d'y arriver plus ou moins vite. Maintenant, en repensant à sa maîtresse, il ne se demandait plus ce qu'elle était, il la revoyait seulement, ses poignets, ses bras, et, comme s'il l'eût brutalisée, il se reprochait d'avoir mêlé toute cette fragilité féminine à son orage intérieur. Il se promit de nouveau qu'il la quitterait, et il lui sem-

blait que la douleur même qu'il aurait de cette rupture serait presque, dans sa simplicité et dans sa franchise, comme un retour à la vie, après les supplices de sécheresse où il se débattait. Puis, au delà de cette douleur, il apercevait de nouveau une vie en ordre, où le travail serait séparé du plaisir, où il jouirait tour à tour de l'un et de l'autre. Toute la facilité qu'il avait d'abord cru trouver dans son amour lui apparaissait maintenant hors de lui. Il s'était livré à sa sincérité, sans prévoir jusqu'où elle le mènerait ; il avait peur, à présent, qu'elle le conduisît à une vie trop malaisée, il voulait revenir sur ses pas, retrouver les autres vivants à la surface des choses, mener une existence pareille à la leur, en donnant seulement plus de finesse aux mêmes plaisirs. Il pensa à deux ou trois femmes qui l'attiraient, et comme elles lui étaient indifférentes, il put croire qu'elles lui plaisaient, et chacune, dans sa fausse nouveauté, lui paraissait avoir de quoi le séduire. Du reste, ses pensées se brouillaient. Épuisé, il obtenait enfin de s'endormir; tout ce qui avait été en lui si dur, si massif, s'effritait, se pulvérisait maintenant comme une ruine. Il pouvait croire que rien de cela n'existait plus. Mais tandis qu'il gardait juste assez de conscience pour jouir de tout cet anéantissement, en s'enfonçant dans le somme, il craignait déjà son réveil.

V

Laure avait passé quinze jours dans le Midi, et tandis qu'il ne voyait dans cette absence qu'une espèce d'infidélité et comme une preuve de détachement, la jeune femme, sous prétexte d'aller voir son amie, avait voulu pouvoir penser toute seule à André, à leur amour, à elle. Laure le fit avec courage. Jusque-là elle s'était confiée à lui. Mais, puisqu'ils n'étaient pas heureux, redevenant seule malgré soi, elle dut s'avouer tout ce qui la décevait, la gênait et la souillait, et chacun de ces aveux, dès qu'elle se l'était fait, devenait irréparable. Les opinions ordinaires n'agissaient pas sur son âme : elle ne connaissait que ce qui lui arrivait. Elle souffrit beaucoup, mais décida de ne plus compter que sur soi, et quand elle était poussée encore à appeler André à son secours, elle se souvenait de toutes les fois où elle l'avait déjà fait en vain, pour s'interdire désormais ces humiliations. Il avait souvent loué la fierté de Laure, mais jusqu'alors celle-ci n'en avait jamais témoigné envers lui. Pour la première fois elle se servait contre lui de son caractère ordinaire.

Elle était revenue. Elle était là, devant lui, et

ne pouvant se parler d'eux, ils se parlaient des autres, mais tandis qu'ils semblaient ainsi s'éloigner d'eux-mêmes, ils ne cherchaient qu'un détour pour se rapprocher et se heurter, dans une de ces disputes où ils mettaient leur dernière sincérité. Ils s'entretenaient du séjour qu'elle avait fait près d'Antibes, à propos duquel André était plein d'une curiosité soupçonneuse, qu'il ne découvrait qu'à demi, en affectant presque l'indifférence, comme s'il n'avait pas voulu que Laure pût être flattée de l'intérêt jaloux qu'il lui portait. En citant les gens avec qui elle avait vécu là-bas, elle dut lui nommer Mme de Candun. Elle savait qu'il n'aimait pas qu'elle fréquentât cette jeune femme, connue pour sa légèreté. En effet, il haussa un peu les épaules :

— Décidément, dit-il, quelle amitié!

Et il prononça quelques mots sur Mme de Candun, où il essayait d'atteindre obliquement Laure, de lui faire entendre que, pour avoir une telle amie, il fallait qu'elle portât dans son caractère quelque chose qui lui ressemblait. Laure sentait l'attaque et voulait répondre.

— Enfin, dit-elle brusquement, que lui reprochez-vous? Elle ne fait jamais que ce que nous faisons.

— C'est vrai, dit-il, et ils s'affrontaient enfin, ils étaient face à face. Mais, tandis qu'ils se regardaient ainsi, ils étaient punis comme par une disparition d'eux-mêmes, ils ne se rencontraient plus que dans leurs défauts. Chacun avait envie de crier à l'autre :

— Où es-tu, toi que j'ai aimé?

Cependant, au lieu de pousser ce cri sincère, il lui répondit en feignant de lui donner raison, d'enve-

lopper tous les êtres dans la même indulgence, sans demander à aucun de valoir plus que les autres, et il savait bien que c'était de cette manière qu'il la contrariait le plus. En effet, elle aurait voulu protester. Tandis qu'il s'attachait à décrire strictement la misère réelle des êtres, ce qu'il disait semblait à Laure, une fois de plus, en même temps exact et injuste, elle trouvait qu'il parlait des vivants comme si ç'avaient été des morts. « Au lieu de tout cela, se disait-elle, pourquoi n'excite-t-il pas en moi tout ce que je pourrais être? »

— Mais enfin, dit-elle, tout le monde n'est pas ainsi.

— Mais si, tout le monde.

Elle le regarda, et poussée par le besoin d'en revenir à eux :

— Même moi? demanda-t-elle.

Il la regarda aussi, et avec un sourire faux :

— Même vous, répondit-il.

Et soudain, se tournant vers elle :

— Voulez-vous que je vous dise ce que nous sommes, nous, notre histoire?

En ce moment, il était plein de méchanceté. Mais, sa rigueur, il l'exerçait sur lui-même, il était prêt à s'infliger la vérité, comme pour se punir de n'avoir pas su être différent.

Elle se dressa. Il lui faisait horreur. Il ne lui paraissait plus qu'un destructeur atroce, armé seulement pour le mal, et qui, non content d'empoisonner le présent, allait encore leur détruire leur passé. Elle voulut le lui retirer, le garder pour elle seule. Ce qu'il souffrait, elle ne le discernait pas.

— Taisez-vous, cria-t-elle.

En effet, il se tut, mais, sans aucune transition, poussé par une impulsion aussi violente que celles qui font tuer, il se jeta sur elle, il la saisit, et jamais, peut-être, elle ne lui avait promis une volupté plus sauvage. Mais il la sentit qui se raidissait, se refusait. Son désir n'en fut que plus furieux, de la soumettre, là, aussitôt. Cependant, il ne le fit pas, il la lâcha.

Ils restaient en face l'un de l'autre, elle appuyée à une table, et n'osaient pas encore se regarder, chacun se refaisant une figure qu'il pût montrer à l'autre. A la fin, elle releva craintivement les yeux vers lui, elle vit son visage pâle, dur, fermé.

— Laure, dit-il au bout d'un moment, je crois qu'il vaut mieux que je vous laisse partir. C'est encore une mauvaise journée. Et las des paroles, mais voulant du moins tout prendre sur soi : « C'est ma faute, ajouta-t-il, pardonnez-moi. »

Alors elle soupçonna combien il souffrait, mais trop loin d'elle pour qu'elle pût lui porter secours. Puis, en elle, son amour-propre vibrait encore. Elle remit son chapeau sans rien dire et recula. Mais, avant de partir, comme pour lui faire entendre qu'elle ne voulait pas le perdre :

— A dimanche, dit-elle timidement.

— A dimanche, dit-il.

Ils s'étaient promis de faire, ce jour-là, une promenade. Le dimanche arriva. Dès qu'André fut à côté d'elle, dans l'auto qui les emportait, il sentit que leur réunion ne faisait plus rien de vivant, de riche. Ils se disaient des mots indifférents, leur voix même n'était pas naturelle. Chacun d'eux était comme ligoté dans ses nerfs. Tandis qu'André feignait de cacher à Laure son ennui, il ne faisait que

le lui laisser voir plus perfidement, et, détournant la tête, il regardait passer des femmes dehors, vaguement tenté par n'importe laquelle.

On était à la fin de février. C'était une de ces journées informes où deux saisons sont mêlées, mais le printemps ne s'annonçait encore que par la mollesse de l'hiver. Ils descendirent de voiture auprès du grand Trianon. De grosses nuées encombraient l'espace sans arriver à s'y arranger, et sous ce ciel chargé d'eau, la galanterie du petit palais avait quelque chose de transi et de pitoyable. Ses colonnes mêmes, roses et jaunâtres, semblaient faites d'une matière malsaine et corrompue, comme s'il y avait eu des feuilles mortes prises dans leur marbre. Du toit d'une maison, une fumée montait, très bleue dans l'air gris.

Ils entrèrent dans le jardin et descendirent la rampe. Le sol était fangeux et les feuilles de l'ancien automne y faisaient encore une pâte humide.

— Prenez garde, dit-il, vous mouillez vos pieds.

— Ça ne fait rien, répondit-elle.

Elle était oppressée et ne voulait pas parler, de peur qu'il s'en aperçût et crût qu'elle cherchait à l'apitoyer. Ils passèrent près de deux bassins ronds, emplis d'une eau d'un noir bleu comme de l'encre. Ils virent une fontaine, de marbre et de bronze doré, qui semblait avoir froid dehors. Ils parvinrent enfin à une grande allée au sol couvert d'herbe. Les arbres se dressaient, hauts et calmes, nus encore, et l'épaississement des touffes de gui ressemblait, dans leurs branches, à une araignée au milieu de ses toiles. Le lierre s'élevait sur leurs troncs mouillés et dardait sa petite tige aiguë comme une tête de serpent. Arrivés au bout, une haie les

arrêta et ils aperçurent tous deux la campagne rase et l'immense mélancolie de l'espace pauvre. Comme une étoffe, il semblait retomber à longs plis autour des branches d'un maigre pommier, âpre et isolé. Mais, tandis qu'ils regardaient, ils entendaient aussi chanter un oiseau, et ce chant, tout froid qu'il était, annonçait déjà un printemps où il n'y aurait rien pour eux.

— Revenons, dit-elle.

Ils revenaient. Des petites filles cherchaient dans l'herbe, avec des cris perçants, des fleurs qui n'y étaient pas encore. André, cependant, en aperçut une et se baissa pour la cueillir : c'était un petit calice béant, pâle et qui semblait regarder. Il fit, pour la tendre à Laure, un geste qu'elle ne comprit pas, puis la rejeta brusquement.

— Comme vous la jetez, dit la jeune femme.

— Eh bien, dit-il, je l'ai respirée.

Soudain il sentit ce qu'il y avait de faux et de honteux dans tous ces mots. Au moment où il mesurait toute son indigence, il subsistait donc en lui un comédien prêt à prendre des attitudes. « Au moins, soyons simples, se dit-il avec dégoût, puisque nous sommes deux pauvres. »

Ils croisaient quelques lourds promeneurs. L'un d'eux se retourna pour regarder Laure. André seul ne la voyait plus ; la présence de la jeune femme n'était pour lui que l'écho lointain d'un être déjà perdu.

Ils étaient remontés vers le château, ils apercevaient maintenant sa façade morne. Tout, autour d'eux, offrait encore le caractère battu et amorti de l'hiver. Sur le plâtre malsain d'un vieux mur, rampaient des taches d'une richesse souterraine. Mais en

eût dit que les choses ne se tenaient plus, qu'elles fondaient dans un vil dégel, que l'air sans ressort se détendait et s'affaissait sur elles. Il n'y avait plus que des taches, les unes auprès des autres. Des moineaux sales et charbonneux sautillaient par terre. Un arbre blessait l'espace de ses branches nues, pareilles à des épines. Mais dans ce délabrement, rien n'était plus sinistre que les statues. Debout encore, rongées, infirmes, incomplètes, malades de temps et d'ennui, le faible aspect humain qui les disputait au néant les rendait plus tristes que des pierres. Chacune semblait trahir ce qu'elle aurait dû proclamer : un Hercule disait qu'il n'y avait plus de force, une Vénus qu'il n'y avait plus d'amour, un Apollon qu'il n'y avait plus de gloire.

André s'arrêta un instant près d'une urne de marbre. Très grande, elle semblait contenir la cendre des siècles et faite à leur dimension. Sur ses flancs tournait une petite bacchanale antique : c'était la fête des sens, crue et saine. André mesura avec amertume comme il était loin de tout cela.

« Est-ce que je l'aime? se demanda-t-il brusquement, est-ce qu'il reste quelque chose en moi qui l'aime? » Et il lui parut qu'en lui rien ne répondait. Cependant ils échangeaient quelques mots, et André, avec l'antagonisme méticuleux qui les séparait maintenant, remarquait que, sans les efforts auxquels il s'obligeait, le silence entre eux fût devenu insupportable. Il s'agissait encore du séjour qu'elle avait fait dans le Midi; André parlait de la mer, qu'il avait envie de revoir :

— J'irai bientôt, dit-il, comme s'il avait eu, tout prêt, un projet qu'elle ignorait.

Elle répondit qu'elle préférait les forêts. Ils se contredisaient avec des ménagements et une espèce de politesse dérisoire. Mais, tandis qu'avec une misérable perversité et par une dernière vexation, ils prenaient plaisir à opposer leurs goûts, leurs desseins, ils sentaient que rien au monde ne les tentait plus.

Elle citait des personnes qu'elle avait vues là-bas et lui, écoutant tous ces noms : « Voilà, pensait-il, ceux avec qui elle doit vivre. » Et lui posant la question qu'il avait toujours retenue jusqu'alors :

— Et Meyran, dit-il, y était ?

— Non, dit-elle.

Alors il ressentit décidément tout ce qu'il y avait de pauvre, de tortueux, d'affecté dans ce qu'ils étaient l'un avec l'autre et, plein de dégoût, il eut besoin que cela finît.

— Laure, dit-il en se tournant vers elle, il faut nous quitter.

Elle s'attendait bien à recevoir un coup, mais n'aurait pas cru que ce fût pour si tôt. Elle pâlit tellement qu'elle parut reculer; elle ne dit rien et il lui sembla qu'elle avait poussé en soi-même un cri qui n'avait pas été entendu; les yeux dilatés, de la tête elle lui fit signe que oui. Et aussitôt il fut plein de révolte, comme si elle avait dû protester, repousser ce qu'il avait paru décider, empêcher que ce qu'il avait cru fatal arrivât. « Elle sent donc aussi qu'il le faut », pensa-t-il, avec étonnement et colère; et aussi : « elle peut donc se passer de moi ». Il se rappelait d'autres femmes, faites à toutes les péripéties de l'amour, qui, en de tels cas, avaient réclamé, pleuré et à qui ces larmes redonnaient une nouveauté d'un instant. Puis cette

révolte même fut lâche : « Eh bien, oui, que nous nous quittions », se dit-il, plein d'une désolation presque calme.

Ils revenaient. Leurs corps qui s'étaient si profondément connus se frôlaient à peine. Ils étaient surpris que tout fût pareil à ce qu'ils avaient vu quelques minutes avant, alors qu'ils pouvaient croire encore qu'ils étaient ensemble, dans cet instant piètre et maussade qu'ils regrettaient déjà. Quelque chose en eux s'agitait faiblement pour les réunir, mais ce dernier effort était écrasé sous la masse de tous ceux qu'ils avaient déjà faits en vain. Pourtant, comme c'était la dernière fois qu'ils étaient l'un avec l'autre, ils auraient voulu que cette promenade lugubre, sur un sol boueux, durât longtemps. Arrivée à une croisée de chemins, elle tourna timidement la tête vers lui. Tous deux savaient bien lequel était le plus court. Cependant il montra l'autre :

— Je crois que c'est par là, dit-il.

Et par un dernier accord, ils se trompèrent.

Mais ils ne purent empêcher qu'ils revinssent à la rampe et tandis qu'ils la gravissaient, la porte, à chaque pas qu'ils faisaient, devenait fatalement plus grande et plus proche et tous deux étaient pénétrés de cette morne épouvante qu'on ressent en songe. A ce moment le soleil se dégagea à demi, une clarté jaune erra sur les arbres et s'arrêta sur un pin, dont le tronc orangé semblait émettre cette lumière, au lieu de la recevoir. André aurait voulu parler à Laure, mais tous les mots lui paraissaient abjects et prétentieux. Tous étaient inutiles, puisqu'ils se quittaient. Près de la porte, ils s'arrêtèrent. Peut-être alors se seraient-ils parlé. Mais, un couple venait vers eux, deux amoureux : lui,

malingre, sans doute un petit commis, portait des vêtements étriqués, le chapeau planté en arrière pour qu'on vît le commencement de sa chevelure, et il exhibait une cravate rouge et jaune, gonflée comme une gorge d'oiseau. Elle, grosse fille rougeaude et pataude, sous un chapeau à plumes qui oscillait, avait cette grotesque apparence d'élégance que les grands magasins prêtent aux plus pauvres. Ils se bousculaient en riant, avec des bourrades, et elle vacillait sur des talons Louis XV, entre les flaques. Ils venaient vers Laure et André comme pour les séparer. Elle s'écarta.

— Adieu, dit-elle tout bas. Quand le couple fut passé, elle n'était plus là. André resta immobile. Il se sentait comme vidé de sa force et de ses organes. Il n'avait en lui qu'un sentiment affreux de néant, un dégoût qui allait jusqu'à la nausée. Il franchit la porte à son tour. Un groupe en débouchait derrière lui, de gens bruyants et riants, avec des manteaux, des casquettes, des lunettes et tout juste d'automobile ce qu'il en fallait pour autoriser cet accoutrement. Ils s'entassèrent dans leur petite voiture qui partit en ballottant. André se crut seul. Mais un mendiant s'approcha de lui d'un pas souple et mou et grommela sa prière. André le regarda : il avait l'air fait d'un paquet de hardes et sa face, sans traits distincts, n'offrait que des yeux de bête entre une barbe et une chevelure confuses. André se sentit lui-même si indigent, si absolument dénué de tout, qu'il lui parut incroyable de pouvoir donner. Il prit dans sa bourse une pièce d'or, la mit dans la paume de l'homme. Celui-ci qui murmurait déjà son remerciement ordinaire, l'étouffa soudain dans un gro-

gnement. La main se ramassa avec une sorte de voracité sur son butin. L'homme disparut. André demeura. Il lui semblait qu'il ne bougerait jamais plus. Soudain, atteint comme par des piqûres, il leva la tête. Le ciel était devenu d'un gris uniforme, il commençait à pleuvoir.

VI

Le lendemain, il pleuvait toujours. André était chez lui. Comme les blessés qui ne bougent point pour ne pas éveiller leur mal, il demeurait immobile, inerte, avec sa douleur latente. Sa pensée ne revenait pas encore sur lui. Seules, telles que des feux follets sur l'eau empoisonnée d'un étang, quelques idées vaines voltigeaient sur cette fausse paresse. Regardant la pièce encombrée d'objets menus et de bibelots où il se trouvait, il se disait que les lieux mêmes où il vivait n'étaient pas selon son goût, mais selon celui des autres. Il aurait souhaité ne voir autour de soi que des parois nues, un espace austère. Seul, sur une console, un buste antique lui plaisait, parce qu'il était dur, froid, résistant.

Il entendit qu'on avait sonné et crut qu'une visite lui serait insupportable. Mais, au fond, il était presque soulagé que n'importe qui vînt le distraire. Et soudain, plein de sa détresse, il pensa que les autres aussi avaient à vivre, à traiter ce problème que lui-même résolvait si mal, et pour savoir comment ils faisaient, il se sentit plein d'une curiosité avide et pour ainsi dire naïve, et il attendit.

Claude Lerton parut et il ne se doutait guère de l'examen auquel il s'exposait. Camarade d'André depuis l'enfance, fils d'un père mort jeune, choyé par une mère craintive, il avait toujours passé pour délicat, et ayant obtenu ce mot pour sa santé, il l'avait gardé pour sa nature. Il écrivait des opuscules auxquels l'art de l'éditeur prêtait une apparence de rareté, sans pouvoir jamais aller jusqu'à faire un livre. Néanmoins, fier de cette incapacité, il considérait avec fatuité la minceur de ses ouvrages.

Il était d'une taille moyenne, fluet, blond, élégant comme un petit personnage d'estampe et toute l'importance qu'il donnait à son costume semblait en retirer à sa personne. Il s'assit, se plaignit du temps et parla d'une exposition de miniatures persanes d'où il venait. Il s'intéressait aux arts, non sans finesse, mais cet intérêt même paraissait moins venir d'un goût sincère pour eux, que d'un éloignement de la vie, dont il craignait la grossièreté. A force de vouloir trop se préserver, il finissait par ne plus toucher à rien et vivait dans l'inanité, au milieu d'un petit appartement studieusement arrangé, où il ne fallait pas changer la place d'un bibelot, de sorte qu'il y avait à la fin, dans ce jeune homme, quelque chose d'une vieille fille. Pourtant il avait presque toujours quelque amour qui irisait sa vie, comme une flamme dans une veilleuse, et André, qui cherchait où résidait sa sincérité, eût voulu l'amener sur ce sujet. Après quelques phrases de dégoût et d'ennui, le jeune homme y vint de lui-même. Obstinément aimé par une femme plus âgée que lui, il se plaignait de ne pouvoir lui répondre par des sentiments aussi riches, il incriminait sa propre nature.

Mais, tout en l'expliquant, il se comparait à des types déjà classés, aux héros de certains romans et ainsi, au moment même où il semblait se menacer par un examen plus sincère, il ne faisait que se soutenir par une complaisance plus secrète, se flatter par une affectation nouvelle et éluder la vérité qu'il avait l'air de poursuivre. Il se mirait au lieu de s'observer, et dans la manière même dont il faisait allusion à son cas, il y avait déjà quelque chose de si apprêté et de si convenu, qu'André se demanda s'il ne guettait pas son histoire pour en faire un petit livre.

« Pourtant, se disait-il, il faut bien qu'il ait pour vivre quelque soutien. » Il regardait le jeune homme, il le voyait comme s'il l'eût reçu dans un cabinet de miroirs.

— Et ton travail? demanda-t-il.

— Ah! justement, répondit Lerton d'une voix plus simple. J'ai fini ces poèmes en prose, tu sais, dont je t'ai parlé. Mais, avant que le livre paraisse, je voudrais en faire passer quelques pages dans des revues. Et alors...

Il commença à rendre compte à André de ce qu'il avait déjà fait dans ce but. Quoiqu'il se crût dédaigneux, il avait cette ambition avide et tatillonne des amateurs, qui se nourrit de miettes. Il désirait qu'on parlât de lui, et, après s'être targué d'écrire pour peu de gens, il ne lui aurait pas déplu d'être lu par tout le monde. A la fin, il se leva. Dans le vestibule, comme il partait, il rencontra Pierre Minot. Il était facile de voir qu'ils avaient l'un pour l'autre l'aversion instinctive qui oppose l'amateur au professionnel, mais ils se serrèrent la main avec une cordialité affectée, chacun se jugeant sans doute

bien adroit de dérober à l'autre ses sentiments véritables. Miniot entra ; il était court, rouge, ses cheveux blonds coupés presque ras, la bouche tremblante, un peu spasmodique. Il s'assit et, quand il eut soufflé :

— Ah! dit-il, j'ai vu le ministre, et j'ai parlé net...

Pierre Miniot voulait être décoré, et comme André l'avait aidé dans ses premières démarches, il venait depuis lui en raconter la suite et ne semblait pas douter un instant que ce ne fût pour son ami une affaire aussi importante que pour lui-même. Miniot avait été le camarade d'André Arlant au lycée et à la Sorbonne. Apte à tourner des phrases d'aspect littéraire sans avoir dans l'esprit de quoi les remplir, il obtenait alors des triomphes scolaires que la vie avait mal continués. Forcé d'exécuter des besognes, il croyait que cela l'empêchait d'accomplir des œuvres. Du moins il avait écrit des livres de critique, où il s'en prenait tour à tour à chacun des romantiques et l'étudiait sans faveur : il se serait jugé dupe s'il avait, où que ce fût, reconnu l'existence d'une grandeur sincère. Il avait cependant beaucoup de bribes d'idées, il ne manquait pas d'intelligence, mais tout ce qu'il en possédait ne servait qu'à justifier son inintelligence principale qui tenait autant à son caractère qu'à son esprit : il n'aurait plus cru être critique, s'il n'avait plus critiqué. Il craignait l'humiliation d'admirer et, quoique crédule, s'estimait plein d'ironie parce qu'il en avait le ton et les mines.

Du moins parlait-il sincèrement, pour raconter ses visites : il rapportait comment il avait exposé ses titres, rappelé le succès qu'avaient eu certains de ses livres, car s'il était mécontent, dans l'ensemble,

de tout ce qu'il avait obtenu, il n'en était pas moins vain dans le détail. Puis il nommait tous ceux qui, ayant son âge, étaient décorés déjà, cherchait quelles démarches il pourrait encore tenter, et était prêt à s'infliger mille petites humiliations cachées, pourvu qu'elles rapportassent à sa vanité une satisfaction ostensible. Ce ne fut que lorsqu'il eut tout dit, qu'il se retrouva assez libre d'esprit pour penser à Claude Lerton.

— Eh bien, demanda-t-il en reprenant son air sarcastique, Lerton a-t-il encore écrit quelque chose? Et va-t-il livrer cela à l'éditeur?

Sans cesse il se servait ainsi d'expressions affectées, comme s'il l'avait fait à dessein, mais, en vérité, parce que sa nature ne le portait pas à en trouver de plus simples.

— Et, reprit-il, sur quel papier, Japon, Chine, Hollande?

Il parlait avec un tremblement léger de la voix et comme il cherchait perpétuellement à dire des choses mordantes qu'il ne trouvait pas toujours, il en arrivait à prononcer d'un ton aigrelet des phrases presque innocentes.

André lui répondit qu'en effet Lerton avait travaillé, écrit quelques poèmes en prose, mélanges de rêverie et de pensée.

— Des pensées, dit Minot, je ne savais pas qu'il en eût.

— Tu en jugeras, repartit André, car il veut t'apporter quelques-uns de ces poèmes.

Pierre Minot dirigeait une revue dont un jeune homme riche faisait les frais. Il leva la main pour faire entendre qu'il réservait son jugement :

— Nous verrons, dit-il, nous verrons.

Toutefois l'idée d'un hommage le désarmait déjà. Il fumait un cigare qu'André lui avait offert et savourait ce moment de repos avec l'attention au moindre plaisir qu'ont ceux qui travaillent presque sans cesse. Cependant, comme il laissait errer ses yeux autour de lui, sur les meubles et les murs de la chambre, ses regards étaient si expressifs qu'André, qui les surprit dans cette inspection, comprit qu'il regardait s'il y avait de quoi envier.

Miniot se leva et s'approcha d'une table où traînaient quelques feuillets couverts d'écriture. André regretta de les avoir laissés là, mais il était trop tard pour les retirer. Miniot se pencha sur eux; incapable de rien créer, il avait pour le travail d'André une curiosité singulière, comme s'il avait pensé qu'il y avait là un secret et presque une recette qu'on pouvait surprendre. Il lut la dernière phrase écrite, qui déplut à André dans la voix de son ami. Comme elle se terminait par le mot : inquiétude. — « Inquiétude, reprit Miniot, au fond, toi aussi, tu es un romantique.

— Un romantique, répéta André. Il aurait bien voulu s'étayer de quelques adjectifs. Mais tous les mots lui paraissaient aussi vains que la pluie qui tombait dehors.

— Tu sais, reprit Miniot, comme pour présenter à André la récompense de ses efforts, que je veux toujours faire cette étude sur toi, que je t'ai promise.

— Pas encore ! dit André. Quand tu seras décoré.

Pierre Miniot ne releva pas ce mot. Il partit bientôt après, trouvant qu'en somme André Artaut avait pris bien peu d'intérêt à ce qu'il lui avait rapporté de ses efforts, l'accusant d'égoïsme et armant déjà mille pensées contre lui. André resta seul : il les

revoyait Minot, Lerton. Ils étaient extrêmement différents, et pesaient tous deux le même poids. C'étaient des compagnons que le hasard lui avait donnés, et à qui l'habitude faisait faire figure d'amis. Maintenant, il les avait vus. Misérables, ils n'étaient pourtant que médiocres. Claude Lerton eût été incapable de rien de très vil, et tout occupé qu'il fût de ses petites ambitions, parfois il accédait sincèrement à l'ennui. Minot travaillait courageusement et ne voulait même pas qu'on l'en plaignît ; l'un n'était pas sans quelque mérite tordu et faussé ; l'autre pouvait prétendre à quelque finesse. Mais chacun durait sur ce qu'il y avait en lui de plus mesquin. Tous deux n'étaient que des chercheurs de riens. Comme ces insectes qui vont d'un brin à un autre, tout le parcours de leur vie était déterminé par les petits avantages qu'ils poursuivaient successivement. L'amour avait fait apercevoir trop de choses à André : il ne pouvait plus rien avoir de commun avec eux. « Au moins, se dit-il, au moins une misère plus profonde. »

Alors, enfin, il souffrit, il s'abandonna à sa souffrance. Maintenant, il revoyait Laure, elle lui apparaissait facilement, tout entière ; même ce qui avait pu lui déplaire en elle, ne lui paraissait plus que touchant. Mais, pour la retrouver ainsi, il avait fallu qu'il la perdît. Leur séparation était comme un événement fatal aux causes duquel il ne remontait plus et dont ils étaient tous deux les victimes, sans qu'aucun en fût l'auteur. Il pensait seulement qu'il ne la reverrait point : il ne recevrait plus de lettres d'elle, il ne partagerait plus avec elle tous ses sentiments, et se détaillant ainsi son malheur, il le voyait se rétracter dans sa vie et y devenir immua-

brable; puis il le contemplait de nouveau dans son centre obscur : il ne la reverrait plus. Alors, avec un triste soulagement, il pensait à tout ce qu'il lui avait donné, à tout ce qu'il avait dépensé pour elle de sincérité, et il en était humblement heureux. « Peut-être, se disait-il, cela durera en elle et l'aidera encore quand elle m'aura oublié. » Nulle jalousie ne persistait en lui, il ne souhaitait plus à Laure que du bonheur. Comme dans un parc desséché que raniment soudain des jets d'eau, les tendresses, les regrets, les plaintes, tous ces sentiments renaissaient en lui, et maintenant qu'ils étaient inutiles et que leur amour était fini, ce qui jaillissait de son âme, c'était vraiment de l'amour.

Par brutalité envers soi et pour s'infliger plus de souffrance, il se leva, passa dans une autre chambre et revint bientôt, tenant un tiroir plein de lettres ; c'étaient toutes celles qu'il avait reçues d'elle. Il évitait de les regarder, il n'aurait pas pu en lire une seule. Il s'assit devant le feu, en jeta une à la flamme. Avec une contraction affreuse du cœur, il entendit le craquement du papier, pareil à l'écrasement délicat d'un insecte; la page se recroquevilla, devint noire et avant qu'elle s'abîmât en poussière, y apparurent, dans un instant d'existence merveilleuse, tracés en or rouge, les mots.

Il jeta d'abord les lettres lentement, une à une; mais il lui semblait qu'il y en avait trop, que cela ne finirait plus, et il se mit à les lancer si vite dans le feu, que plus d'une fois celui-ci faillit en être accablé. Comme un artisan qui s'empresse pour suffire à sa besogne, la flamme allait, venait, saisissait une lettre, puis une autre. Soudain André s'aperçut qu'il ne lui en restait presque plus. Alors il les lâcha

de nouveau une par une, comme un avare, et enfin, il n'en eut plus qu'une, la dernière. Elle était courte. C'était peut-être un billet quelconque, peut-être un des cris suprêmes de leur amour. Il la prit, il la jeta. La flamme la happa, la consuma et, désormais sans travail, s'affaissa sur elle. Le foyer était plein d'un monceau soyeux, funèbre et léger. De cet amas de feuillets noircis, il ne sortait qu'un fragment qui n'eût pas été dévoré. André se précipita, le saisit, le retira : il n'y avait pas un mot sur lui, pas un trait : ce n'était qu'un morceau de papier blanc, le coin d'une page.

Alors, avec une terreur subite, il se dit qu'il avait anéanti toute trace matérielle de leur amour, qu'il ne lui restait plus que ses souvenirs. Il se demanda s'ils étaient puissants, et il les sentit insister en lui, comme s'ils eussent poussé une porte close. Il les délivra.

Il avait la tête renversée, les yeux fermés, comme un mourant. Tous ses souvenirs se jetaient sur lui, beaux, splendides. Ils le pressaient, l'étouffaient, le frappaient de leurs armes d'or. Mais parmi eux, comme un meurtrier privilégié, il y en avait un qui se faisait jour, écartant les autres, et quand André eut été rejoint par lui, il appartint à celui-là seul.

C'était le premier jour où il l'avait vue. Ce matin-là, à Pise, il s'était éveillé léger, libre, fait pour l'avenir. Il était sorti. Une lumière spacieuse et toute en longueur baignait la ville harmonieuse. L'Arno était volatil comme un fleuve d'air. Le long des palais des ombres transparentes étaient étendues par terre. André avançait, dans les rues dallées. Il était arrivé au Musée : en bas deux vieux gardiens bavardaient naïvement, se parlant des oiseaux

chat, le secret de l'art d'apprivoiser les plus farouches. Dans la cour le soleil réchauffait quelques petites fleurs. Il était monté au premier étage. Il jouissait du plaisir d'avancer sans bruit, à travers les salles, sur le tapis de sparterie qui les parcourait. Et soudain, il l'avait vue. Elle était là, dans un grand fauteuil ancien, et, fatiguée sans doute, elle s'était endormie. André, ravi, s'était arrêté ; elle dormait, sans que son corps souple, abandonné, perdît ses lignes, et sa jeunesse n'aurait pu mieux se révéler que dans ce sommeil. Autour d'elle les tableaux, les portraits pleins d'une vie fascinante et silencieuse, semblaient la garder et la protéger. Dehors tout continuait d'être noble, la lumière abordait sur un vieux toit rose. Elle dormait, et ce sommeil était charmant comme un aveu, comme une confiance où elle livrait tout son visage. André, enchanté, ne bougeait pas. Il lui semblait que commençait une vie nouvelle.

Il rouvrit les yeux, désespéré. Il rentra dans le présent. Dehors il ne pleuvait plus. Le ciel s'était dégagé et la ville noire et morose regardait au loin les teintes trop faibles et presque irréelles du couchant, pareil à ces ballets dont on essaye d'amuser des rois hypocondres. Le soir entrait dans la chambre avec sa misère : il semblait défaire les objets qui n'étaient plus que des taches. La glace paraissait déborder et se répandre sur le mur, le buste de marbre lui-même s'amollissait, comme s'il y avait eu pour lui un poison dans l'ombre. André ne pensait plus. Il y avait dans sa détresse le dégoût de toute une vie. « Je partirai, se dit-il humblement, je partirai. » C'était tout ce qu'il pouvait faire et qui ressemblât encore à un acte.

VII

Depuis qu'André l'avait acquise, c'était sa véritable maison : une villa sur la pente des monts Albains, bâtie au XVIIe siècle, partout timbrée de l'écusson de son premier maître, où l'on voyait un phénix renaissant dans son brasier, et pour cela nommée *la Fenice*. Au haut de ses jardins qui redevenaient incultes, mais d'où s'élevaient toujours des statues et des jets d'eau, elle regardait fuir la pente plantée de vignes et d'oliviers, puis comme une table immense où chaque heure venait tendre sa nappe d'une couleur différente, la plaine égale s'arrondir, tandis qu'au delà, comme pour emporter l'horizon plus loin encore, la mer étendait sa large zone vaporeuse. Les amples lignes du paysage remontaient de chaque côté, jusqu'à venir, derrière la villa et au-dessus d'elle, se rattacher à la montagne de Jupiter, pleine et ferme, qui supportait tout le ciel sur son épaule et voyait les deux lacs jumeaux, enfoncés dans leur cratère, dormir à ses pieds. Là André s'était retrouvé plus d'une fois, dans la liberté de la solitude. Il avait connu là des délices infinis. Les autres hommes ne le contenant plus, il lui semblait que

ses limites s'envolaient, qu'il devenait démesuré, et parfois, le soir, le pays étant désert, son âme seule, comme un orchestre, lui avait paru le remplir. Alors, voyant se dégager de lui des sentiments inépuisables et, les comparant à ce qu'il avait obtenu, il était étonné de n'avoir pas eu dans sa vie des histoires plus belles et plus magnifiques. Cette fois-ci, il ne retrouva plus dans la solitude les mêmes états. Les puissances qu'il portait en lui s'étaient mesurées à la réalité, elles avaient beau reparaître à ses yeux, maintenant que tout était accompli, avec une apparence de grandeur, il n'était plus dupe de leur prestige illusoire. Il avait espéré travailler, mais il en fut incapable. Il n'avait pas l'esprit assez libre, non plus qu'il ne pouvait fournir l'effort austère et persévérant que réclame le travail. L'âme en désordre, il rêvait, et l'image de Laure, comme une noyée, passait dans ces rêves. Abîmé près d'une fenêtre, il regardait la plaine, la mer, les nuages. Pendant la journée ceux-ci semblaient calmes et bénins. Mais à mesure que le soir venait et que le soleil s'approchait d'eux, une folie étrange les gagnait. Au delà de la terre neutre et déjà abolie par l'ombre, en face des petits villages qui ne voulaient rien voir, ils déployaient et étalaient leurs pompes horribles. Parfois un orage éloigné flottait comme une feuille, du côté des îles. Parfois la pluie traînait sur la mer ses lugubres écharpes vertes. Parfois, tellement l'espace était vaste, on y voyait plusieurs soirs ensemble, l'un trouble, l'autre voilé, l'autre pur et abritant tout un pays sous sa caverne limpide. Les nuages flamboyaient, se cherchaient, se dévoraient, excessifs et impuissants comme des rêves. Ceux qui ne se rejoignaient point s'adressaient d'immenses signaux dont

tout l'espace était traversé. On croyait voir toutes les passions, Orgueil, Colère, Désir, s'exaspérer jusqu'à la fureur et se consumer en silence. Après le jour plein d'humbles travaux, il y avait là-bas des pontifes, des rois sanglants, des vierges sacrifiées. Mais tandis que tous ces nuages se combattaient et s'abîmaient dans le même désastre, un seul d'entre eux, d'un blanc à peine atteint d'un peu de rose, s'éloignait, comme un ermite, sur les sentiers suaves du ciel, si chaste, si net, si candide, que l'âme entière eût voulu le suivre.

Ces drames et ces orgies, après que le soleil avait disparu, persistaient encore longtemps. Mais le croissant s'avançait de l'Occident, hostile et froid, comme pour dissiper ces prestiges. André se retrouvait épuisé sans avoir rien fait, pendant que dehors la nuit grave et pure dressait sur le monde son enceinte de cristal. Parfois aussi, l'après-midi, il sortait. Il traversait le village où fermentait un peuple bruyant et noir. Il remontait la longue rue. Des hommes se querellaient et blasphémaient, des mères appelaient leurs enfants, avec un cri qui donnait à leur visage la convulsion régulière des masques antiques. Les vieillards seuls étaient muets et, contre les murs, ils s'exposaient au soleil, desséchés et tordus comme de vieux ceps. Les bêtes se mêlaient aux gens. Des ânes passaient, agents d'injures, et gardant dans leur disgrâce quelque chose de propre et de fin; des dindes gloussaient, la forge tintait, et par-dessus tout cela l'horloge de l'église, faite pour avertir au loin les campagnards, sonnait l'heure et la répétait à chaque quart d'heure, et tout ce bruit s'élevait dans le ciel avec les fumées, jusqu'aux cercles du vol d'un faucon qui, tournant très

haut, semblait faucher de ses ailes droites les dernières rumeurs, pour qu'aucune n'atteignît et n'offensât les régions du silence splendide et immaculé.

André sortait du village. Parfois il allait jusqu'au lac de Nemi, calme et abstrait, pareil à un puits de vide. Ou bien, il s'étendait sur la pente herbeuse, à la lisière des bois où le printemps sortait par mille pointes. Ainsi gisant, il entendait un piétinement sourd et pressé qui se rapprochait, quelques bêlements grêles, et il était soudain entouré de moutons voraces qui broutaient tout en avançant. Il se soulevait et, tandis que le troupeau s'arrêtait, parlait un moment avec les bergers. Tenant leurs houlettes rudes, ils étaient couverts de toisons qui leur donnaient un caractère animal; entre leurs grandes oreilles décollées, leur visage, d'une stupidité calme et douce, ne reflétait que la saison. La vie n'entretenait pas en eux d'orage incessant : leurs chiens paraissaient plus vifs et plus intelligents qu'eux-mêmes. André, regardant ces hommes, les sentait si différents de lui qu'il s'étonnait d'appartenir à la même espèce. Il leur donnait quelque monnaie, puis il écoutait le troupeau s'éloigner et il lui semblait que ce bruit décroissant emportait son âme. Comme s'il avait perdu son sang, il laissait sa vie s'échapper. Tandis que l'azur triomphait au-dessus de lui, il ne sentait plus son dessin, sa forme. En lui rentrait l'antique sentiment des métamorphoses. Un chant lointain semblait répandre une incantation sur le paysage. Un feuillage qu'il apercevait ne lui paraissait pas hors de lui. Il lui semblait qu'il se résolvait dans un anéantissement comble, il embrassait tout, il n'existait plus. Soudain son cœur

battait et ce battement l'enchaînait dans sa personne. Non, il ne s'échapperait pas.

Pourtant, dans cet état indéfinissable de profusion et de néant, quelques images se détachaient, s'imposaient à lui comme des symboles. Dans le parc presque forestier d'une villa voisine, il allait souvent voir un aigle de trois ans qu'on venait de faire captif. Sain et superbe encore de liberté, il avait, sans qu'une de ses plumes dépassât les autres, le volume lisse et parfait d'un aigle de basalte ou de porphyre. Quand André s'approchait de sa volière, loin de montrer la moindre inquiétude, il renversait seulement sa tête sur le ressort puissant de son cou, et dardait sur lui le regard de son œil rond et cru, que la paupière nettoyait incessamment comme un joyau. Parfois aussi il relevait lentement une de ses serres vers son bec d'airain, comme pour mettre toutes ses armes ensemble. On sentait que nul ne pouvait lui arracher ce qu'il avait une fois saisi. L'impunité hardie, le droit qui vient de la force, n'auraient pu être proclamés aussi orgueilleusement par nulle autre créature. En immolant à soi d'autres animaux, il ne faisait que les sacrifier légitimement à une plus belle existence. L'important était qu'il vécût. « Vis, prends », disait-il.

André, quand il revenait, sur le chemin à mi-côte, apercevait un grand chêne qui s'éployait dans le ciel et bientôt arrivait à ses pieds. Cet arbre aussi était fort. Mais cette vie grandiose n'avait eu besoin d'aucun carnage ; c'était un géant nourri de rosée. Athlétique et innocent, debout comme un magistrat entre la montagne et la mer, il recevait les vents qui venaient de l'une et de l'autre et les conciliait dans

son murmure. André, d'en bas, regardait sa masse légère, pareille à une cité salubre où l'air avait des passages, où le regard aboutissait par des endroits à des places vides, à de petits agoras d'azur. Le jeune homme, immobile, écoutait le perpétuel langage de l'arbre. Cette vie sérieuse et pure, à la fois ailée et captive, où l'on produit sans détruire, où l'on ne s'augmente que de soi, mais où l'on fait passer en soi l'univers, il le savait, c'était le travail.

Il rentrait à *la Fenice*. Là, dans les salles garnies de quelques vieux meubles luxuriants et dorés, il retrouvait un objet qui lui plaisait entre tous. C'était un lustre de cristal, si immatériel qu'il semblait n'être fait que d'air plus solide. La lumière venait se blesser sur la tranche de ses pendeloques et y saigner en arcs-en-ciel. Il suspendait au-dessus des choses sa récolte merveilleuse et toujours changeante, il semblait n'être incolore que pour attirer en lui toutes les couleurs, n'être rien que pour tout avoir. Il conseillait de ne pas exister séparément, de s'anéantir dans la possession des choses. Il disait : « Contemple. »

André, songeur, le voyait s'embraser des feux du couchant, puis froidir dans l'air nocturne jusqu'à n'être plus qu'un pâle et bleu météore. Alors entrait une femme qui portait les lampes. André, chaque fois qu'il venait à *la Fenice*, l'employait volontiers. Grosse et jaune, le ventre saillant, elle offrait cet aspect presque bouffon que la destinée inflige souvent aux pauvres gens dont elle a fait ses jouets. Mais ses yeux brillaient d'une expression affectueuse.

— Eh bien, Mimma, demandait André, comment allez-vous?

Elle remuait doucement la tête et sans même se s'aviser qu'elle ne parlait pas d'elle :

— Pas bien, disait-elle. Mon dernier est malade, il a la fièvre, le médecin va venir.

Cela représentait une dépense imprévue, mais cette idée même disparaissait dans son inquiétude de mère. C'était la femme du menuisier. Arrivée avec son mari, vingt ans avant, d'un autre village, on n'avait pas encore fini de les traiter en étrangers, et elle avait parfois raconté à André ce qu'on leur témoignait d'hostilité. Mais elle ne s'étonnait point de cette résistance, fière seulement que son mari ne fût pas un buveur et que ses enfants aussi fussent honnêtes. Elle ne pensait qu'à eux. Elle disait simplement et du ton le plus naturel, les mots qui exprimaient le sacrifice et l'abnégation. Involontairement, par tout son exemple, elle conseillait de servir, et ce conseil émanait d'elle comme une auréole. André, en la regardant, avait honte du faste inutile de son âme et de son esprit. Il aurait voulu lui rendre de grands honneurs, et cependant, si on avait essayé de lui parler de ses vertus, elle aurait cru qu'on se moquait d'elle.

Mais, tout cela, c'étaient des rêves et après ces jours que rien de fixe ne marquait, il arrivait à la nuit. Parfois il ne pouvait dormir. Une force trompeuse l'animait, et dans la fête inquiète de l'insomnie, ses pensées, ses désirs, ses sentiments s'intriguaient comme des masques dans un palais illuminé. Parfois, au contraire, il tombait dans un sommeil épais. Tout à coup, comme si on lui avait frappé sur l'épaule, il s'éveillait. Un silence impérieux pesait

sur les choses, tout était noir, il étouffait d'ombre. Alors, comme s'il avait eu besoin de ces ténèbres pour y voir clair, il se surprenait dans son désordre et dans sa détresse. Un regret fulgurant le traversait, il pensait à Laure, il la regrettait, non pas même pour ce qu'elle valait, mais uniquement pour n'être pas seul, comme une compagne. Il ne demeurait en lui rien de certain, il ne savait pas ce qu'il était, et seule, sur ces doutes et ces débris, se dressait, écrasante, l'idée de la mort. Soudain, le cœur battant, il entendait l'horloge sonner. Et comme elle répétait minuit en y ajoutant les quarts, elle frappait seize ou dix-huit coups, et André croyait qu'elle proclamait une heure monstrueuse, une heure sans nom, et que la terre, échappée de sa voie, tombait à jamais dans la nuit.

VIII

— Enfin, si je n'étais pas venu te chercher ici, que devenais-tu? Tu te faisais ermite? Tu te changeais en arbre?

Celui qui parlait ainsi à André, sur la terrasse de *la Fonce*, tandis qu'autour d'eux le paysage se plongeait dans le soir, était le peintre Paul Debreane. André aimait sa franchise et sa loyauté, et la manière ingénue dont il jouissait de tout avec l'innocente sensualité des artistes. Fait pour d'autres temps, il passait indemne à travers le nôtre, célèbre d'ailleurs pour ses portraits et pour quelques décorations grandioses.

— Enfin, demanda-t-il, tu travailles?

— Non, répondit André. Et toi?

Il sentait rôder autour de lui la sollicitude inquiète de son ami. De la claire opulence où il vivait, le peintre essayait de se figurer les états plus troubles d'André Arlaut, et s'approchait de lui d'une façon timide et affectueuse. Mais à la question que celui-ci venait de lui adresser, il répondit spontanément, avec un peu de cruauté involontaire.

— Oh! moi, dit-il, j'ai peint tout le temps.

Il avait passé l'hiver dans une maison qu'il possédait non loin de la mer, dans les montagnes génoises.

— Paul, reprit André, que tu es heureux! Toutes les beautés du monde se jettent à ton cou, doge, seigneur, sultan des heures!

C'est sur ce ton magnifique qu'en plaisantant ils se parlaient autrefois, et il suffit qu'André l'eût repris pour qu'ils se retrouvassent dans toute leur amitié.

— Mais, s'écria le peintre, en profitant de l'occasion qui s'offrait, tu étais comme moi! Tu avais tant de puissance pour jouir de tout et l'esprit si net pour n'être pas dupe!

Il se tut un moment, puis, s'arrêtant devant son ami :

— André, demanda-t-il, je peux te parler?

— Mon cher Paul! répondit le jeune homme avec émotion. Il s'était levé et à travers l'ombre transparente, il regardait son ami, cet homme robuste, un peu corpulent, avec son visage noble, sa barbe soignée, cet air royal et bienveillant des grands peintres.

— Sûrement, s'écria André, tu peux tout me dire.

— Tu as eu quelque histoire, reprit Debrenne, encore un amour?

— A peu près, dit André en souriant.

— Oui, poursuivit Debrenne, avec des empêchements, des obstacles...

— Mais non, pas d'autre obstacle que moi.

Debrenne s'arrêta :

— André, dit-il, tu es devenu faible.

— C'est possible.

— Et naturellement, reprit le peintre en donnant à ses pensées une expression générale de peur d'offenser son ami, ce qui vous rend ainsi, c'est

l'amour, ou ce que vous appelez de ce nom. D'abord, vous ne croyez pas en lui. Vous ne pensez en prendre que les plaisirs. Puis vous y êtes pris vous-mêmes. Les femmes finissent par vous donner quelque chose de leur désir sans courage. Et qu'est-ce que ce désir, ce besoin, ce rêve? Vous ne pourriez même pas le définir. Rien de réel en tout cela, sinon les femmes. André! On dirait que tu ne les connais plus! Tu sais bien que tes sentiments et les leurs ne pourront jamais vraiment se répondre. Le moindre des tiens aura quelque chose de sérieux : il se développe dans un être habitué à mettre ce qu'il est dans ce qu'il éprouve. Un sentiment, en elles, même s'il est vif, restera futile. Ce qu'elles aiment dans l'amour c'est l'importance qu'il leur donne. Elles le convoitent par égoïsme. Elles veulent tout avoir, et l'amour aussi, mais elles ne renonceraient à rien pour lui.

Et comme André se taisait :

— Ce n'est pas juste? demanda-t-il.

— A peu près, répondit André. Il n'est pas difficile d'être juste, en gros.

L'image de Laure venait de lui apparaître. Il pensa à tout ce qu'il y avait eu en elle de sincérité. Il avait connu un être, il ne le renierait pas. A ce moment, sans que Debrenne s'en doutât, il préserva son secret.

— Que de confusion dans tout cela, reprit le peintre, et comme les anciens en usaient mieux! Ils ne demandaient à l'amour que la volupté. Après quoi, s'ils voulaient vraiment être secondés, ils se retrouvaient entre hommes. L'amitié était l'appui des âmes viriles. Mais il n'y a plus d'amitié, depuis que l'âme des hommes s'égare et s'avilit dans l'amour.

Il se tut un moment, puis il reprit :

— C'est plus que de la faiblesse, c'est de la lâcheté. Oui, vouloir tout avoir en une chose, prétendre régler sa vie en une fois, cela semble une aspiration sublime, mais c'est surtout un expédient commode pour éviter les vrais devoirs et s'épargner les efforts austères. Car, si l'on admet que la fonction de l'homme est dans le travail, une telle conviction ne prête plus aux phrases lyriques, et demande un courage un peu soutenu dont la plupart des hommes sont bien incapables. Aussi, vois-tu, sous tous les mots pompeux dont on le déguise, pour eux, de trente à quarante ans, l'amour n'est que la fuite de leur énergie.

— Non, dit André, c'est quelque chose de plus :

— Quoi donc ?

— C'est le drame de la rencontre des êtres.

— Bah! reprit le peintre. Regarde. Tu sens bien où tu en es. Et la vie pourrait être si belle pour toi, avec tes facultés si puissantes! Tu n'aurais qu'à les administrer : travail, plaisir, sagesse.

— Oui, repartit André, une, deux, travail, une, deux, plaisir, comme une gymnastique. Et moi, dans tout cela, où vivrais-je? Qu'est-ce que je deviendrai, si je ne me livre à rien? Et mon travail même, d'où sortira-t-il? Non, non, mon cher Paul, la vie n'est pas dans une telle distribution ; crois-moi, la vie n'a qu'un centre.

Et venant à son ami :

— Pour toi, continua-t-il, c'est bien plus simple. Tu es attelé à la beauté du monde. Je me réjouis de ton superbe bonheur. Et pourtant, pardonne-moi, il me semble parfois que ce n'est que de la santé. Pour moi, la vie n'est pas quelque chose que j'aie

reçu, mais quelque chose que je voudrais obtenir. La vie n'est pas où nous habitons, c'est un royaume éloigné qu'il faudrait atteindre. Comprends-tu ! J'aspire.

— Et tu crois qu'une femme ?... dit Debrenne.

— Je sais bien que je te parais faible, poursuivit le jeune homme ; comment ne pas avoir l'air faible dès qu'on est un peu sincère ? Il me serait facile, à moi aussi, de me draper dans deux ou trois adjectifs. Mais alors je ne vaudrais pas plus qu'un mort, et le seul principe dont je sois sûr, c'est de vouloir vivre sans complaisance. Je n'arrêterai pas ma nature. Je sais bien qu'ainsi je perds d'anciens avantages, que je quitte d'anciens abris. Qu'obtiendrait-on si l'on ne renonçait à rien ? Qui sait ? J'atteindrai peut-être une vie nouvelle.

Il parlait ainsi, et de ses propos sortait une espèce de persuasion qui venait moins de ses arguments qu'elle n'émanait de ce qu'on sentait en lui de besoins sincères. Cependant, au moment même où une confiance audacieuse l'entraînait vers l'avenir, il se rappela soudain ce qu'il avait derrière lui de misérables défaites.

— Et puis, dit-il sur un autre ton, tout cela importe si peu ! Que veux-tu, je suis inquiet, comme l'a dit Minet le rongeur. Jusqu'à ce que la mort daigne interrompre le jeu, il faut que chacun de nous fasse les frais de sa nature. Le mieux est de s'y soumettre sans prononcer de grands mots.

Il se tut. La nuit était tombée, les étoiles brillaient sur le paysage fermé et pur. Les deux amis étaient aux deux bouts de la terrasse.

— Sois heureux, dit Debrenne de sa voix grave.

Et, revenant vers André :

— En tout cas, maintenant, tu es libre et tu viens chez moi?

— Oui, dit André.

Alors Debrenne se mit à parler des mois qu'il venait de passer dans sa maison, avec un modèle, une toute jeune femme qu'il décrivait à son ami : « Tu verras, dit-il, je suis sûr qu'elle te plaira. C'est une vraie blonde, une Cérès jeune. » Et tandis qu'il célébrait ainsi cette inconnue, il semblait ouvrir un monde de la Beauté, opulent, clair, loyal, où l'amour, avec son faux idéal, ne pouvait pas s'introduire. Puis il parla de ce qu'avait été l'hiver :

— Que n'étais-tu là? Imagine-toi ces petites montagnes aigues, incrustées dans un azur mince, l'air scintillait comme par fragments, tout était propre, pur, gai, grêle, les villages se contractaient sur leurs rochers, des monts lointains brillaient au fond d'un ciel net, comme des diamants taillés à facettes. La glace pendait au flanc des ravins. Et quand il a fait plus froid encore, les pauvres gens se sont mis sur le dos tout ce qu'ils avaient de hardes, tu sais, ces vieilles loques dont l'usage a transmué la couleur, de sorte qu'ils étaient couverts d'habits aux tons les plus rares, jaunes, verts, bleuâtres, mauves, roses. Et comme ils couraient et battaient la semelle pour se dégourdir, tout cela avait l'air d'une fête fantasque, d'une espèce de carnaval âpre et capricieux du froid, sous ce ciel clair et fragile. Comme ça t'aurait plu autrefois!

— Mais, dit André, maintenant encore! Je ne suis pas mort!

Il se sentait investi par une vigueur soudaine et farde, comme étonné de retrouver sous sa main tant de beaux plaisirs auxquels il avait cru être devenu

indifférent. Ils rentrèrent dans la grande salle où le feu était allumé : il ronflait joyeusement et les vieux meubles, reflétant sa splendeur sur leur bois doré, semblaient vivifiés dans toutes leurs lignes.

— Tu te souviens, dit Debrenne, ce soir où nous avons quitté Palerme sur un bateau à voiles, quand nous étions assis à l'avant et que les hautes vagues retombaient comme des glycines...

— Et cette aurore, dans le Liban, dit André, tu te rappelles...

Comme le feu dans la cheminée, grondaient et s'enflammaient leurs souvenirs.

IX

André avait été l'hôte de Paul Debrenne, puis, avec la jeune femme que le peintre ne retenait plus, il avait quitté sa maison et avait passé l'été sur la côte génoise, dans une auberge où il avait déjà habité autrefois. Sa compagne était belle et, près d'elle, il avait laissé les heures de volupté s'accumuler et pourrir comme des roses. Pourtant il n'avait pas pu la traiter seulement comme un superbe animal. Il avait malgré lui commencé à s'intéresser à elle. Quelques petites qualités naïves, comme des fleurs des champs près d'un temple, vivaient dans sa magnifique beauté. Un jour, tandis qu'il rêvait, elle lui avait demandé qui il aimait.

— Toi, avait-il répondu.

Elle avait haussé les épaules.

Elle était partie. Il demeurait. Comme rien ne le tentait vraiment, il hésitait entre plusieurs projets, pensant surtout à des voyages. Il éprouvait une peine singulière à donner une forme à son avenir. Parfois aussi il se promettait de travailler, et remettait toujours au lendemain de le faire. Le soir, il

descendait au bord de la mer, et s'étant déshabillé, il s'y jetait à la nage. Alors il lui semblait qu'il était affranchi de tout. Mais il fallait revenir, poser de nouveau le pied sur la grève.

Une fois, en remontant du rivage, il vit qu'on mettait en état les jardins de la villa voisine, et sut ainsi que sa propriétaire allait arriver. Il la connaissait. Mme Hemmer était la femme d'un très riche banquier, qui, bien qu'elle fût arrivée à la vieillesse, n'avait pas voulu demeurer davantage ce qu'elle avait été jusque-là. Entraînée par l'exemple, et sans nulle autre raison, elle avait soudain résolu d'écrire. Elle s'était sentie pleine d'idées, au point d'en être étonnée, et avait voulu commencer un roman ou faire des vers; dès le début, elle avait été arrêtée par les difficultés insurmontables. Elle aurait peut-être renoncé à son projet, si elle n'avait lu et entendu vanter quelques poèmes en prose de Claude Lerton. Ce fut pour elle une illumination. Elle avait découvert le genre qui lui convenait. Bien loin qu'il fallût contraindre les mots pour composer un de ces poèmes, tout ce qu'on écrivait, au contraire, ne pouvait manquer d'en faire un, et, de plus, ce genre d'ouvrages avait un prestige plus rare qui faisait défaut au banal poème en vers.

Elle arriva et fut aise de retrouver André Arlant, dont la conversation l'amusait. André venait parfois la voir dans l'après-midi. Il trouvait chez elle Mme Cirremon, vieille personne parasite, et une jeune femme, Mme d'Isse, que Mme Hemmer protégeait. Mince, blonde, un peu trop longue, celle-ci avait la finesse spécieuse que prête aux gens une complexion maladive. Tandis que son mari, ingé-

nieur, avait été envoyé dans l'Afrique du Sud, pour le compte d'une entreprise de métallurgie, elle, sur le conseil des médecins, était venue en Italie, pour y passer tout l'hiver, et quand Mme Hemmer s'en irait, elle devait se rendre à Rome et de là à Naples. Mme Hemmer plaisantait André sur ses voyages et ses disparitions auxquels elle attribuait toujours une raison amoureuse, et tandis qu'il s'en défendait, il surprenait les yeux gris de Mme d'Issé fixés sur lui avec une curiosité silencieuse. Mme Hemmer parlait aussi à André des travaux littéraires auxquels elle s'adonnait : elle n'avait plus de paix depuis qu'elle s'y livrait. Elle n'osait plus éprouver la moindre émotion sans se juger astreinte à la traduire, ni être effleurée par l'impression la plus légère, sans croire qu'elle avait reçu l'ordre solennel de l'inspiration.

— N'est-ce pas? disait-elle, il faut travailler!

Et elle employait les mêmes mots, et se créait les mêmes devoirs qui eussent pu obliger les plus grands artistes.

André prit l'habitude de se promener avec Mme d'Issé. C'était la fille d'un musicien connu autrefois, oublié depuis, et qui avait vécu d'une façon assez irrégulière. Elle raconta sa vie à André, dans des confidences qu'aucune discrétion ne voilait et qui cependant n'étaient pas précises. Elle avait eu une petite fille qui était morte. Son mari était plus âgé qu'elle. Elle faisait souvent allusion à un jeune homme très riche, qui, ne l'ayant pas épousée, sans qu'elle expliquât pourquoi, ne lui restait pas moins attaché et, à cause d'elle, viendrait peut-être en Italie pendant l'hiver. Mais, tandis qu'ils par-

laient ainsi, ils passaient entre les petits jardins où bouillonnait la riche effervescence de l'automne, et parfois une de leurs phrases inachevées avait la grâce fugitive d'une de ces feuilles mortes, qu'emportait la brise. André sentait qu'il plaisait à la jeune femme, et par ce sentiment où il croyait qu'elle dépendait de lui, c'était lui, déjà, qui dépendait d'elle. En même temps, il lui rendait ces soins qu'on doit aux malades et qui ont l'air de protéger en eux une fragilité plus exquise. Parfois ils s'asseyaient au bord de la mer, et après qu'ils avaient causé, le jeune homme goûtait un plaisir délicat à laisser passer dans le silence l'instant où il aurait pu dire quelque chose de plus tendre.

Mme Hemmer recevait des visites presque chaque jour. On avait bâti non loin de là un gros hôtel qui s'emplissait en septembre et d'où lui venait beaucoup de monde. Un jour, André trouva chez elle, outre Mme Cirremon et Mme d'Issé, M. Joffand, qui parcourait l'Italie en auto avec son neveu, M. et Mme Livrain, qui voyageaient de la même manière, Jacques Arsailly, jeune homme affecté qui s'intéressait aux arts pour en recevoir quelque importance. M. Joffand dépeignait les beautés de son voyage et en appelait à son neveu, bon garçon robuste et simple, qui se contentait de soutenir les descriptions de son oncle en disant : « C'était fou! c'était fou! » de l'air le plus calme. M. et Mme Livrain avaient de quoi répondre à M. Joffand. C'était un de ces petits ménages parisiens, qui, subordonnant tout au désir de paraître, vivent élégants et gênés : mais ils venaient de faire un héritage et ce voyage en auto était leur première ostentation. Ils voulaient visiter des

petites villes, aussi gloutonnement curieux de celles dont on parle, que brutalement dédaigneux de celles dont on ne dit rien, et se rendre enfin à Venise. Mais M. Livrain insistait un peu trop sur les plaisirs de l'auto, d'une manière qui montrait combien ils étaient nouveaux pour lui, et sa femme s'en aperçut, non point qu'à son ordinaire, elle fût fine et sensible, mais elle l'était contre son mari.

— Alexis, dit-elle, déguisant son avertissement sous un ton de plaisanterie, vous parlez trop de votre auto.

— Mais quoi, Jeanne? demanda-t-il naïvement.

Il reçut d'elle un regard si net qu'il se tut. Les yeux d'André, au même moment, rencontrèrent ceux de Mme d'Issé et, ayant tous deux surpris cette scène, ils ne purent s'empêcher de se sourire. Mme Hemmer vantait au petit Arsailly le plaisir de travailler loin de tout, et aussitôt Mme Cirrémon, qui était assise près de la vieille dame, la pressa de lire une de ses productions. Mme Cirrémon s'acquittait ainsi de ses obligations et peut-être, en même temps, se vengeait-elle de ses servitudes, car elle savait bien qu'elle attirait Mme Hemmer dans un piège. Elle courut vers la villa et revint avec des feuillets que la vieille dame se mit à lire. C'était une invocation à la mer où des mots prétentieux ramassés dans les petites revues, se mêlaient à des phrases de pensionnaire, et que Mme Hemmer avait cru rendre lyrique en la semant de points d'exclamations :

« O mer! ô berceau d'Aphrodite! ô grande bleue!...

— Que d'ô, dit André en se penchant vers M. Jolland, et il vit les yeux gris de Mme d'Issé

lui sourire une fois encore. Mme Hemmer ayant achevé sa lecture, on dut la complimenter. Le bon M. Joffand lui disait des mots qu'il finissait peut-être par croire. M. Livrain enchérissait. Par un travers fort commun, il flattait spontanément les personnes très riches, quoi qu'il n'eût rien à en attendre, et adorait en elles, d'un cœur désintéressé, la majesté de l'argent.

— C'est curieux, dit-il, comme cela rend bien l'impression que vous fait la mer !

— Elle est là, ajouta-t-il naïvement, en montrant l'étendue aérienne, indifférente et légère.

— Comme c'est joli, madame, dit Mme d'Isse en regardant encore André à la dérobée, et celui-ci trouva qu'elle se plaisait un peu trop à ces petites complicités. Seule, Mme Livrain ne dit rien à Mme Hemmer, par négligence, et celle-ci le remarqua et en voulut à la jeune femme, non point que d'ordinaire elle fût méchante, mais tous les défauts rentraient en elle par la vanité d'auteur.

On avait apporté le goûter et les carafes pleines de boissons mettaient, près des fleurs, des taches plates et claires. Mme Cirremon mangeait avec un appétit qui faisait remarquer soudain sa maigreur, comme si elle avait dû avoir faim pour toute cette maigreur là. Mme Livrain ne touchait à rien, car elle avait peur d'engraisser, et cette crainte donnait du sérieux à sa vie, jusque-là frivole, et faisait de tous ses repas quelque chose de dramatique. La causerie était animée. Chacun vantait le plaisir de vivre loin des autres, de les oublier. Aussitôt l'on parla d'eux, et ce fut pour répéter toujours les mêmes histoires sur les mêmes gens. Quant à M. Joffand, que son bon naturel éloignait des

médisances, mais qui se piquait de s'intéresser aux caractères, il raconta qu'il avait fait connaissance, à l'hôtel, avec une jeune femme qu'il déclarait extraordinaire, la veuve d'un riche Argentin, Mme Aguirroa. Tout en elle était singulier. Elle détestait certaines couleurs, ne portait presque jamais que du vert ou du rouge. « Il est vrai, ajouta-t-il, qu'elle est brune et que ce sont les couleurs qui lui vont ». Néanmoins elle était pleine de sentiments imprévus et ne vivait que pour la musique.

— C'est une orchidée, dit M. Joffand, pour tout résumer.

— Comme je voudrais la connaître! s'écria Mme Hemmer.

— Et savez-vous qui elle attend? dit le petit Arsailly.

On écouta :

— Sciliver!

Aussitôt le musicien, aussi fameux comme compositeur que comme virtuose, aussi célèbre pour sa vie que pour ses œuvres, fit le sujet de tous les propos. Français et oriental, fils d'un officier de marine et d'une Turque, dont certains prétendaient que c'était une princesse, tandis que d'autres apportaient sur elle des renseignements opposés, il avait vécu à Constantinople, donné à Paris, avec un succès immense, une suite de concerts, fait entendre ses œuvres en France et en Allemagne, et celles-ci, grâce aux désordres de sa vie, représentaient depuis longtemps l'orgie, l'art, la passion et la volupté, tous les dérèglements fastueux. On raconta des traits de sa vie, comment il avait écrit sa *Didon* quand la princesse de Finlande s'était tuée pour lui, comment il avait mis le feu à sa

maison du Bosphore, pour le seul plaisir de la regarder brûler, de son caïque. M. Joffand l'exaltait et le comparait à Liszt. Mme Hemmer hésitait entre la réprobation que de tels actes auraient inspirée jusqu'alors à son âme bourgeoise et l'admiration que sa vocation nouvelle lui imposait envers eux. André entendait distraitement ces propos.

M. Joffand se retourna vers lui :

— Quand retournez-vous à Paris, monsieur Arlant? demanda-t-il.

Il lui parla de leurs amis, et cita plusieurs personnes. Soudain, il nomma Laure Préault. Ce fut pour André comme s'il avait été réveillé.

— Que fait-elle? demanda-t-il avec une curiosité presque violente. Vous l'avez vue?

M. Joffand répondit que la dernière fois qu'il l'avait rencontrée, c'était un soir, en juillet, où il avait dîné à la campagne avec elle, Mme de Candun, Robert de Lembaye.

— Maintenant, poursuivit-il, elle doit être au Vivier, chez Mme d'Albéron.

La curiosité d'André tomba brusquement. Il revit Laure parmi les autres. « Que voulais-je donc qu'il me dît? » pensa-t-il. Il lui sembla soudain qu'il était libre, et, à la fois, qu'il pouvait tout faire et qu'il ne s'intéressait à rien.

Il se retourna vers Mme Livrain :

— Avez-vous vu les jardins? demanda-t-il.

Elle dit que non.

— Venez, je vais vous les montrer.

Ils s'éloignèrent ensemble, suivant une allée en pente : dans les corbeilles, les fleurs brillaient, chacune à sa place, comme des objets dans un magasin, de sorte qu'on n'aurait pas été étonné de voir

pendre à leurs tiges de petites étiquettes portant leur prix.

— Où allons-nous? demanda Mme Levrain.

— Ayez confiance.

— Au contraire, répliqua-t-elle, je me méfie.

— Vous êtes trop aimable.

— Ne plaisantez pas toujours, répondit-elle à André, comme si elle avait été avide de paroles sincères.

Ils s'assirent sur un banc appuyé à des arbres, au-dessus de la mer.

— Vous travaillez, demanda-t-elle au bout de quelques instants, vous écrivez un autre roman?

André fit signe qu'oui.

— Sur quoi? demanda-t-elle avidement, non point qu'elle s'intéressât à aucun livre, du moment qu'il était paru, mais elle aurait toujours voulu savoir ce que les autres ne connaissaient pas encore, et s'attendait à ce qu'il y eût une surprise dans le sujet des ouvrages inconnus.

André répondit :

— Sur l'amour.

— Ah! dit-elle en ouvrant les bras, vous dites...?

— Non! dit-il en secouant la tête, je dis...

Elle se tut et soupira. Selon deux conventions aussi bien reçues l'une que l'autre, l'amour pouvait être considéré comme le principe de toutes les extases ou comme celui de toutes les déceptions. Elle soupira derechef pour faire entendre à André qu'elle le comprenait. Après quelques phrases indifférentes, il lui prit la main. Elle était de ces femmes qui n'ont de mignards que les traits du visage. Ses attaches étaient grosses, mais sa main, courte, pouvait passer pour petite. Il lui en fit compliment, et

cela le fit penser soudain à d'autres mains, perdues pour lui comme celles d'une morte. Ce souvenir fut cause que Mme Livrain put retirer la sienne sans même qu'il s'en aperçût.

Étonnée qu'il ne se donnât pas la peine de parler davantage, elle reprit cependant :

— Vous allez voyager ?

Il dit que oui.

— Pourquoi ne venez-vous pas à Venise ! Oh ! *Venezia* ! J'aimerais tant que vous me la fissiez voir !

— Prenez garde, dit André, si j'y viens, ce sera pour vous.

Elle sourit de contentement, de consentement. Tandis que son mari était assez satisfait par les conditions de son voyage, elle, agacée de le trouver si épais, aurait voulu compléter le sien par d'autres plaisirs plus secrets, sans lesquels elle le jugeait incomplet. Cependant, comme André se taisait, elle se leva.

— Revenons, dit-elle.

— Non, dit-il sans bouger, en lui montrant le banc où il demeurait assis ; revenez.

— Mais mon mari...

— Bah, dit André.

— Vous ne croyez pas qu'il est jaloux !

— Je croyais, répondit-il, qu'il était sûr de votre vertu.

Et reprenant la main de la jeune femme, il la fit asseoir près de lui et lui dit quelques galanteries assez libres. Elle minaudait, en se rengorgeant un peu, comme si la louange l'avait nourrie. « Voilà donc, pensait André, les airs qu'elle croit qu'il faut prendre. » Mais ce qu'elle était lui paraissait beaucoup moins piètre que ce qu'il faisait lui-même.

Elle retira sa main, il la reprit. Mais, comme il ne faisait rien de plus, elle lui jeta un regard sournois, trouvant qu'il était bien lent à pousser son avantage.

— Regardons la mer, dit-elle, comme pour le convier à s'unir à elle dans une émotion poétique.

Le soleil avait disparu en laissant à peine quelques cendres sur l'horizon. La mer tout entière avait l'air de s'évaporer en nuances. Quelques chauves-souris, dans l'air subtil, ressemblaient à des masques suspendus là pour la lune. Pour ressentir pleinement la douceur de ce moment, André était gêné par la fausseté des sentiments qui le remplissaient.

— Revenons, répéta-t-elle.

Ils se levèrent, et, comme l'ombre tombait très vite, elle s'effarait pour de bon et se reprochait, en remontant, d'être restée si longtemps avec André. Quand ils parvinrent devant la villa, ils n'y trouvèrent plus que Mme d'Issé et Mme Hemmer, sur le perron, qui rentrait. Elle se retourna et vit Mme Livrain, à qui elle gardait encore un peu de rancune.

— Madame, dit-elle, votre mari est parti sans vous attendre, avec M. Joffand.

— Mais, madame, répliqua l'autre, je vais le rejoindre.

— Je vous accompagnerai, dit André, si vous voulez bien me le permettre.

A ce moment la lune dont la lueur insistante grandissait de plus en plus au-dessus de la montagne, parut enfin. Ce fut comme si tout le paysage ranimé renaissait dans un autre monde. La mer s'éclaira, l'espace devint diaphane. Au loin un promontoire

vaporeux poudroyait et des lumières le paraient irréellement, comme de grosses perles.

— Madame, dit André en montrant tout cela à Mme Hemmer, quel sujet!

— N'est-ce pas? dit la vieille dame, soudain inquiète. C'était l'heure où elle allait s'étendre avant de dîner, mais elle se demanda si elle n'aurait pas dû faire de ce qu'elle voyait un poème en prose, et son repos fut gâté. Elle rentra cependant.

— Allons, partons, dit un peu sèchement Mme Livrain, et elle s'avança vers le portail.

André se tourna vers Mme d'Isse silencieuse, et qui n'avait pas bougé.

— Vous nous accompagnez? demanda-t-il, il fait si doux!

Elle hésitait, ayant remarqué son absence avec Mme Livrain et se demandant si elle ne devait pas le punir par un refus.

— Faut-il que je vienne? dit-elle.

— Je vous en prie.

Elle était là, debout, dans sa longueur un peu inutile, en face d'André, à quelques pas, séparée de lui par cet air mystérieux du soir qui semble changer les distances. On ne voyait plus son visage, mais toute son attitude semblait sourire. Ambiguë, elle se taisait. L'heure lui allait bien, comme une écharpe.

— Il est étrange de penser que vous allez bouger, dit André. Vous semblez enchantée pour toujours dans votre attitude immobile.

Elle ne répondit pas, il reprit :

— Êtes-vous encore madame d'Issé, ou bien êtes-vous l'heure du soir, qui va se renverser dans le clair de lune?

Sa voix se détachait de lui et il sentait qu'elle passait sur la jeune femme et que c'était comme s'il l'avait caressée de loin. Elle se taisait toujours, se prêtant au jeu, et pour si peu de chose il la trouvait délicate.

— Je ne sais plus quel est votre nom, poursuivit-il, mais je n'ai jamais mieux su tout ce que vous êtes.

Et s'arrêtant chaque fois comme entre les mots d'une litanie :

— Vous êtes tendre, dit-il.

— Vous êtes gracieuse.

— Vous êtes secrète.

— Vous êtes pure.

Il ne se demandait même pas si elle méritait vraiment un de ces mots : sur toute son âme s'étendait une sincérité d'un moment, comme une nuance sur l'eau.

Elle acceptait ces éloges. Ils durent faire un effort pour aller rejoindre Mme Livrain. Elle s'impatientait sur la route.

— Ah! vous voilà, fit-elle, et sa voix suffit à rompre le charme. Ils avancèrent sur le chemin tour à tour obscur ou éclairé par la lune. Les parfums se répandaient sur eux, la brise de l'automne les battait de ses courtes ondes; parfois une petite charrette sortait tout à coup de l'ombre, comme si elle se fût dépliée. Un paysan alerte et ténébreux passait en chantant. Tandis que Mme d'Isse allait d'un pas souple, on entendait le son trop fréquent des petits talons de Mme Livrain, faits pour l'asphalte des villes. Elle s'était mise à citer par ostentation les gens qui logeaient à son hôtel, les nommant tous pêle-mêle : le prince et la princesse Orlando

Palmaramoni, Mme Meyersohn, la princesse d'Orlamonde, fameuse pour ses perles. Pendant qu'elle parlait, André jouait avec sa main pendante. Mme d'Issé se taisait à dessein, voulant marquer son dédain pour ces bavardages. André sentait que ces deux femmes avaient de l'aversion l'une pour l'autre à cause de lui, et les principes fastidieux de la séduction se représentaient à son esprit. Ils arrivèrent près de l'hôtel. De grosses plaques de lumière, fausses et plâtreuses comme des clartés de théâtre, tombaient des globes électriques sur les géraniums qu'elles réveillaient. Au delà du jardin, à travers les grandes portes vitrées pareilles aux glaces d'un aquarium, on voyait bouger quelques taches noires.

— Vous n'entrez pas? dit Mme Livrain.

Et comme André s'y refusait :

— Oui, dit-elle, essayant de deviner ce qu'il pensait, vous, le monde...

Elle s'était retournée vers lui, se cambrait, sentant que la lumière qui tombait sur elle l'éclairait à son avantage. Et ainsi offerte, en effet, elle avait l'insignifiance et l'éclat d'une figure d'affiche.

— Vous viendrez à Venise? reprit-elle.

Il s'inclina sans répondre.

— N'oubliez pas : vous avez promis.

— Vous aussi, dit-il.

Il revenait avec Mme d'Issé. Dès qu'ils eurent tourné le dos à l'hôtel et à ses lumières offensantes, ils revirent le grand paysage délicat que la lune semblait prendre dans ses bras. Une petite maison rustique, aux fenêtres closes, en recevait la pâle clarté avec quelque chose d'aveugle et de souriant. Le sol avait la légèreté d'une gaze. André et

Mme d'Isse ne se parlaient même pas ; ils ne se disaient rien de ce qui avait précédé, comme s'ils eussent été d'accord pour écarter aussitôt et dédaigner ces détails vulgaires. Leur silence les unissait. Ils marchaient côte à côte, sans s'effleurer, mais ils voyaient devant eux leurs longues ombres fluettes qui se touchaient. Quand ils prononcèrent quelques mots, ce fut pour se parler de ce qu'ils voyaient et leurs paroles étaient comme des échos de la beauté des choses. Ils arrivèrent devant la villa :

— Déjà! dit-il. Quel dommage! Vous ne voulez pas rentrer encore?

Elle s'était arrêtée.

— Venez, dit-il.

Elle le suivit et sentit bien qu'elle se soumettait à lui. Ils s'enfoncèrent dans le jardin, couverts tous deux d'une ombre subite. Au loin on voyait le beau promontoire vaporeux, orné de lumières.

— Quelle féerie, là-bas! dit-elle.

— Non, dit-il doucement, ici.

Ils s'assirent sur un banc, sous un arbre obscur. Le reflet de la lune bouillait sur la mer, et les feuilles noires et aiguës, entrant comme des armes dans ce reflet éblouissant, le blessaient et le travaillaient sans relâche. Un cri limpide s'éleva au loin et dura longtemps. Ils prononcèrent quelques mots indifférents, mais c'était leur voix qui les troublait. Il regarda la forme claire de sa compagne, sur laquelle bougeait l'ombre des branches, et il eut soudain envie d'ajouter à cette étreinte irréelle celle de ses bras.

Il le lui dit. Et il s'aperçut qu'il l'avait saisie, qu'il la tenait. Elle essayait de se dégager en silence, mais il resserrait son embrassement, et, tout à coup,

il pensa aux yeux gris de Mme d'Isse, à ses cheveux blonds foisonnants, à tous les aspects d'elle qui lui avaient plu : il songea qu'il tenait tout cela et fut heureux de la brusque sincérité de son désir. Elle n'était plus qu'une grande gerbe où il y avait une bouche qu'il allait atteindre. Il l'atteignit. La jeune femme résista, céda.

Il se souvint de son prénom, et en le prononçant, c'était comme s'il avait enfoncé dans l'énorme serrure de l'avenir une petite clé d'or, et qu'il sentit jouer les ressorts et s'ouvrir docilement la porte immense :

— Christine, dit-il.

Ils restèrent un moment immobiles. L'arbre remuait, l'ombre respirait, ils se sentaient au centre des choses. Elle laissa tomber sa tête sur l'épaule d'André et vaincue, triomphante :

— Vous viendrez à Rome, murmura-t-elle !

X

Huit jours après, André Arlant logeait à cet hôtel où il n'avait pas voulu entrer, quand il avait accompagné Mme Livrain. Les travaux importuns de quelques maçons l'avaient contraint de quitter son auberge, mais, sans qu'il eût besoin de ce prétexte, il était juste que recommençant à vivre comme les autres, il se replaçât parmi eux. Mme d'Esse avait pris froid trois jours avant, en se promenant avec lui, et depuis lors gardait la chambre. Il déjeunait et dînait seul dans la grande salle de l'hôtel, non loin de Mme Aguirrea et du petit Arsailly, qui prenaient leurs repas ensemble, et recevait malgré lui des éclats de leur conversation. Le jeune homme et la jeune femme parlaient de tout, et principalement des arts. Mme Aguirrea n'avait que des jugements extrêmes. Jacques Arsailly les approuvait. Parfois pourtant, se méprenant sur un ton de voix, il était prêt à se tromper d'excès, à abominer ce que Mme Aguirrea, au contraire, allait exalter ; alors, confus de son erreur, il ralliait à la hâte l'opinion de la jeune femme. Celle-ci élevait ou précipitait les

tristes selon son humeur, et parfois un mot, parmi ses décrets, révélait comme un éclair toute l'étendue de son ignorance.

Après déjeuner, André faisait faire un grand bouquet qu'il allait porter à Mme d'Isse. Celle-ci n'avait plus la grâce d'une personne maladive, il ne lui restait que l'infériorité d'une personne malade. Pourtant, étendue sur les coussins de sa chaise longue, sur le balcon de son salon, elle souriait au jeune homme. Elle lui parlait de tout le plaisir qu'ils auraient pendant l'hiver, s'il venait aussi à Naples. Elle se glissait dans son avenir sans rien y déranger, avec une adresse qui prouvait assez son expérience. Il se penchait vers elle, arrangeait les coussins qui la soulevaient, puis, bientôt, cette fausse tendresse se troublait, ils se rapprochaient, leurs lèvres se cherchaient, tandis qu'André respirait, mêlée au parfum voluptueux de la jeune femme, l'odeur amère et prude des médicaments. Le bruit d'un pas, d'une voix, les séparait, et ils restaient l'un en face de l'autre, les nerfs irrités par ces caresses incomplètes. Parfois elle s'émerveillait de ce qui leur était arrivé et ne trouvait jamais qu'il en fût assez étonné. Ou bien elle le questionnait avidement sur les gens qui étaient à son hôtel, obstinée à s'informer de chacun, et André, dans ces menus traits, voyait se révéler toute une nature pour laquelle il ne se sentait aucun intérêt. Mme d'Isse était surtout curieuse de Mme Aguirrea ; et comme André lui expliquait que celle-ci ne l'attirait nullement, bien loin que Mme d'Isse en parût satisfaite, elle semblait plutôt déçue, comme si André, en refusant d'exciter un peu sa jalousie, s'était soustrait aux règles du jeu auquel ils jouaient ensemble.

Parfois, pendant qu'ils causaient, ils voyaient le

petit Arsailly arriver dans le jardin. Quoi qu'il se crût seul, il n'en faisait pas moins ses mines accoutumées, ce qui lui donnait l'air d'un acteur répétant son rôle; André et la jeune femme s'en moquaient gaiement et cette raillerie, mieux que nul autre sentiment, les mettait tout de suite ensemble. Le jeune homme entendait un rire, levait la tête. Il voyait Mme d'Issé et la saluait de son air gourmé.

Parfois Mme Hemmer venait causer avec eux. Elle paraissait ne rien soupçonner et Mme d'Issé s'appliquait à dire devant elle des mots à double entente qu'André seul pouvait comprendre, et elle prenait à ces puériles traîtrises un plaisir qu'il ne partageait point. Un jour, il trouva la vieille dame haletante :

— Grande nouvelle, dit-elle, il arrive!

— Qui donc?

— Scilivier! Il sera ce soir à votre hôtel. Après-demain, il viendra déjeuner ici, Mme Aguirrea me l'a promis.

André ne parut pas ému; Mme Hemmer jugea qu'il était jaloux de la gloire du musicien, et, émerveillée d'avoir été capable d'une remarque aussi perçante : « Je pourrais aussi faire des romans », se dit-elle. Elle demanda :

— Vous le connaissez, n'est-ce pas, monsieur Arlant?

— Un peu, Madame.

— Quel âge a-t-il?

— Près de cinquante ans.

— Il n'a vécu que pour l'amour, n'est-ce pas?

Et donnant ingénument les dates de cette double carrière :

— Quand on a joué son *Ariane*, il a enlevé une

jeune fille! Et quand on a joué sa *Didon*, la princesse de Finlande s'est tuée, après avoir passé deux ans avec lui! Comment donc s'attache-t-il ainsi les femmes? On dit qu'il est si méchant avec elles?

— C'est peut-être ce qu'elles demandent, répondit André.

— On dit, poursuivit Mme Hemmer, qu'il s'habille en Turc, pour composer. Est-ce vrai?

— Il le dit, répliqua André, c'est peut-être vrai.

— Croyez-vous que ça fasse quelque chose?

— Quoi donc, Madame?

— De s'habiller ainsi, pour l'inspiration?

Il regarda la vieille dame et ne put s'empêcher de sourire, en pensant à tous les costumes dont elle allait peut-être s'affubler, pour écrire ses poèmes en prose. Cependant, elle abandonnait tout autre souci pour ne plus penser qu'à son déjeuner. Elle décidait comment elle placerait ses convives et comme Mme Carrémon était de trop, elle l'excluait brutalement, disant qu'elle lui demanderait de déjeuner dans sa chambre. Puis elle gourmandait son jardinier qui n'avait pas d'iris noirs.

Le surlendemain, quand André arriva, elle ne se contenait plus, et donnait sans ménagements des ordres à Mme Carrémon, qui se précipitait pour les exécuter et tâchait de recouvrir de son zèle les marques de sa servitude.

— J'ai dû l'inviter! dit-elle à André, quand celle-ci fut sortie. La petite d'Isse prétend qu'elle est trop fatiguée pour descendre. Je lui en veux un peu. Si vous alliez la voir...

Il s'éloignait, elle le rappela.

— Cher ami, comment faut-il l'appeler?

— Qui?

— Schiver!

— Mais appelez-le : Maître.

— Naturellement! dit-elle.

André trouva Mme d'Isse dans le petit salon attenant à sa chambre. Elle se plaignait de sa malchance, parce qu'elle ne pouvait pas descendre. Il était étonné qu'elle tînt à ce point à ce déjeuner.

— Mais, dit-il, comme elle allait et venait, cela ne vous fatiguerait pas plus de venir en bas.

— Ah, non! Merci, je n'ai pas dormi, j'ai un bouton de fièvre, je suis laide.

Il la regardait, il voyait ce visage un peu gris, cette bouche mince, ces cheveux trop denses de malade. Elle avait perdu tout son charme d'inconnue.

— Pendant que vous vous amuserez en bas, moi, dit-elle, ici... et elle pleurnichait, en faisant l'enfant, ce qui déplaisait au jeune homme. Il savait déjà à quels moments il ne fallait pas la regarder. Cependant, quoiqu'il n'eût aucune envie de se l'attacher, il était piqué qu'elle ne lui appartînt pas davantage.

— Qu'est-ce que je ferai? répéta-t-elle.

— Eh bien, vous penserez à notre amour.

Il la vit sourire et devenir rose.

Elle s'approcha de lui en silence et, les yeux baissés, tendant sa bouche vers lui :

— Je voudrais te plaire, dit-elle, presque humblement. J'aurais voulu être là pour toi.

Ils se donnèrent un baiser prolongé, et, en descendant, André, plein de sentiments contraires d'où résultait un vague ennui, gardait le goût de ce baiser sur les lèvres.

Il se vit dans une glace, ses yeux, sa bouche amère, son front toujours calme, et il fut comme surpris que tous ces beaux signes ne recouvrissent pas plus de choses. Quand il rentra dans le salon, on n'attendait plus que Seiliver. Le petit Arsailly discourait, heureux d'être là, satisfait, béat, croyant vivre. Mme Aguirrea venait d'arriver. Mme Cirremon, s'étant acquittée de ses missions, restait oisive sur sa chaise et reprenait un air d'invitée. Arsailly parlait de Seiliver, qu'il avait déjà rencontré, de sa nature extraordinaire. Mais une telle prétention agaça Mme Aguirrea :

— On croit connaître Seiliver, dit-elle, on ne le connaît pas.

— Pourvu qu'il vienne ! s'écria naïvement Mme Hemmer.

Mme Cirremon tourna vers la vieille dame son œil jaunâtre et se donna le plaisir de dire que Seiliver, fantasque ainsi que tous les artistes, manquait très souvent aux invitations.

— Il viendra, dit Mme Aguirrea d'un air assuré, comme pour faire entendre qu'elle le savait et qu'autrement elle ne serait pas venue elle-même.

Soudain, sans être annoncé par des musiques bizarres, simplement, modestement, il parut. On vit cette tête aux cheveux taillés assez courts, sinon sur le front où ils étaient un peu plus longs, ces yeux troubles et ombreux, cette bouche lourde et ce menton avançant où subsistaient encore les marques d'une nature vulgaire et puissante. Mme Hemmer se troubla dans la récitation de la phrase qu'elle avait préparée, puis on passa dans la salle à manger et le déjeuner commença. La conversation était assez traînante. Mme Hemmer essaya bien de

parler de musique et d'art. Mais, comme il fallait que tous les convives eussent l'air d'accord, sous peine de ne pas former l'élite qu'ils prétendaient être, aucun n'osait avancer une opinion. Scilivér dit quelques phrases de bon sens et on en était presque déçu, de même qu'on était presque déçu que le déjeuner fût simplement bon, tant l'on s'attendait à des choses perverses et malfaisantes.

Cependant Scilivér ne buvait presque pas. Mme Hemmer le remarqua, il lui répondit qu'il s'abstenait ainsi par régime, et parlant de sa santé, il dut en faire mille vanteries, car c'était là une des affectations auxquelles il était enchaîné. En vérité, il était assez fatigué, mais comme un acteur soutenu par son public, en présence de ces gens qui le regardaient, il redevenait un peu ce que ceux-ci croyaient qu'il était. S'animant, s'il n'alla pas jusqu'à rien improviser, il répéta du moins des phrases qu'il avait déjà dites bien des fois. Et comme il racontait son origine à Mme Hemmer, il lui en fit part en ces termes :

— Je suis, lui dit-il, le fils du navigateur et de la sultane.

André l'avait entendu prononcer ces mots sept ans avant. Mme Hemmer ne douta pas qu'il ne les eût trouvés pour elle et en fut charmée. Après le café, l'on passa dehors. Scilivér s'était mis à parler de sa vie à Constantinople, de sa familiarité avec l'ancien sultan, vieillard sanguinaire, peureux et fou de musique. Et non sans une certaine adresse, l'artiste décrivait les concerts qu'ils se donnaient pour eux seuls, dans le petit théâtre morne et presque noir, tandis que dehors le jour rayonnait, que la lumière s'émaillait sur le Bosphore et qu'au-

tour du pavillon où ils étaient enfermés, parmi de grands jardins à demi incultes, des factionnaires étaient raidis dans les jasmins et les lauriers-roses.

Le petit Arsailly s'emplissait goulûment de tous ces détails en pensant à ce qu'il vaudrait à Paris en les répétant. Mme Hemmer, exaltée, prenait en dégoût ses jardins honnêtes. Elle s'écria :

— Ah! quelle vie que la vôtre. Quand on pense à ce qu'est la nôtre en comparaison! N'est-ce pas, monsieur Arlant, poursuivit-elle en se tournant vers André, dont elle avait jugé, avec un peu de dépit, qu'il parlait trop peu :

— Que sommes-nous? conclut-elle.

André avança légèrement la tête et pendant un instant, avec une insaisissable ironie, arrêta sur ceux qui étaient là son regard perçant. Il les vit. Chacun d'eux était lié au rôle qu'il croyait avoir choisi, tous s'imaginaient être libres.

— Mon Dieu, Madame, dit-il, je crois qu'il y a en chacun de nous quelque chose de misérable qui le rendrait intéressant, si nous n'avions pas tant de vanité.

Cette phrase déplut à tout le monde et parut menaçante pour ce qu'elle pouvait contenir de véridique. Seul, le petit Arsailly était prêt à discuter. Mais Mme Hemmer l'interrompit.

— Monsieur Arlant, dit-elle, d'un ton de gronderie, vous êtes un pessimiste.

La conversation s'arrêta. Seliver ne causait pas. Il ne se fatiguait pas pour rien.

— Seliver! dit Mme Aguirrea.

Jusque-là elle avait souffert qu'il se partageât, mais elle voulait enfin montrer ses avantages et déjà ses droits. Ils s'éloignèrent ensemble,

jusqu'à la terrasse et s'y appuyèrent, ayant l'air d'avoir oublié les autres, et jouissant peut-être de se sentir regardés par eux. Ils demeurèrent ainsi un long moment, sans que Mme Hemmer fût choquée de cette impolitesse, car le musicien lui paraissait au-dessus des obligations ordinaires. Ce dont elle souffrit, ce fut plutôt d'un élancement de jalousie, très subtil, très sourd, dans des régions d'elle-même qu'elle croyait mortes. Elle se tourna vers André :

— Ils s'aiment? demanda-t-elle.

— Sans doute.

— Mon Dieu! dit-elle.

Seilver et Mme Aguirroa revenaient. Plus alerte et comme réveillé, il portait sur le visage une expression fourbe qui aurait pu faire prévoir à Mme Aguirroa à quel destin elle était réservée. Mais elle n'y songeait guère, contente seulement d'avoir signalé son intimité avec lui. Ils se rassirent et l'on recommença d'échanger des mots insipides en pensant aux paroles rares qu'ils avaient dû se dire. Mme Hemmer, qui s'était promis de garder son hôte jusqu'au goûter, était pleine d'angoisse dès que la conversation tombait, tant elle redoutait qu'il ne prît congé.

— Vous travaillez, monsieur Seilver? demanda-t-elle avec respect.

— Je travaille toujours, répliqua-t-il. C'était une des réponses qu'il faisait par habitude. En la prononçant une fois de plus, il ne se rappela même pas que, depuis six mois, il n'avait pu rien écrire.

— Et à quoi, demanda Mme Hemmer, si l'on peut savoir?

— A la *Pasiphaé*, s'écria le petit Arsailly, aise

de citer le nom de cet opéra dont tous les journaux avaient parlé et dont Scliver était le seul à savoir que rien n'était fait.

— *Pasiphaé*, c'est... dit Mme Hemmer, honteuse de son ignorance.

Scliver eut un petit rire.

— C'est le vieux mythe de la femme de Minos, dit-il, de la femme amoureuse du taureau.

— Amoureuse du taureau! répéta Mme Hemmer.

Elle avait des enfants et des petits-enfants, un mari auquel elle était toujours restée fidèle. Mais elle entrevit des mondes obscurs, fascinants et monstrueux, et en voulut à ce mari de l'avoir laissée si naïve.

— Monsieur Scliver, dit-elle, parlez-nous de l'amour!

Il eut derechef son petit rire et regarda Mme Aguirrea. Mais il était fatigué.

— Eh bien, répondit-il seulement, d'un air d'évidence, l'amour c'est le combat.

— Le combat! redit la vieille dame, comme si elle avait voulu, en répétant ces mots, en exprimer le suc vénéneux. Alors, demanda-t-elle, un peu étonnée et attristée malgré tout, quand on s'aime, il faut être méchant?

— Oh! pas méchant, dit Mme Aguirrea, comme si elle avait relevé une faute grossière, pas méchant, cruel!

Elle sourit d'un air félin et ce sourire découvrit, au coin de sa bouche, une petite dent habillée d'or.

Mme Hemmer se tut. Elle aurait voulu poser d'autres questions, mais craignait de découvrir son ingénuité, d'autant plus que tous les autres souriaient comme des initiés. André souriait pour

n'avoir pas à parler, le petit Arsailly souriait aussi et, quoiqu'il ne lui fût jamais rien arrivé, il se promettait d'être atroce avec les femmes le cas échéant. Mme Cirremon souriait par imitation.

Le silence se rétablit. Voyant qu'il durait, la vieille dame éperdue voulut à tout prix le rompre. Et comme elle ne trouvait pas autre chose à dire, aimant encore mieux importuner le virtuose que de le laisser partir :

— Monsieur Sciliver, cette journée serait complète, commença-t-elle presque suppliante, si vous vouliez, s'il vous plaisait de jouer, de nous jouer...

— Non, répondit-il. Mais c'est vous, Madame, qui devriez nous lire...

— Moi?

— Oui, dit Mme Agairroa, qui voulait être pour moitié dans tous les propos de Sciliver, il faut nous lire...

On vit alors la vieille dame rougir et, confuse, glorieuse, dire qu'elle n'avait encore rien publié... qu'elle n'aurait pas même cru possible que Sciliver sût qu'elle écrivait.

— Je vais chercher ça, dit en se levant Mme Cirremon, qui aimait mieux prévenir un ordre que de le recevoir. Mme Hemmer lui avait pris les mains, l'appelait : « Chère amie », et dans son trouble, mêlait à ses dernières protestations des renseignements sur la place du manuscrit. Mme Cirremon revint bientôt, tenant des feuillets de papier du Japon, sur lesquels des mots étaient tracés à l'encre dorée.

— C'est justement sur l'amour, dit Mme Hemmer, en prenant les pages, sur l'amour. J'ai écrit ça précisément hier soir, en pensant... Je n'ose pas...

Sehiver fit un geste d'encouragement, la vieille dame commença :

« O Éros, cruel jeune homme, toi dont les griffes nous broient jusqu'à l'âme, oui, déchire-nous, si dans ces tourments...

Ainsi, Mme Hemmer, bonne mère, bonne épouse, en arrivait enfin à humilier ses mérites et à renier en mots ridicules tout ce qui avait donné à sa vie quelque dignité. Sehiver écoutait. Comme déformées dans un miroir grotesque, c'étaient ses propres affectations qui lui étaient ainsi représentées. Il ne s'en apercevait pas. Il avait trop besoin de la crédulité des autres pour n'être pas un peu crédule soi-même. Il écoutait sans ironie. Mais André n'y tint plus. Comme il s'était placé un peu à l'écart, il se leva doucement et ayant fait quelques pas sans bruit, il se trouva de l'autre côté d'un épais buisson de myrtes. Tandis qu'il entendait à peine encore la voix de Mme Hemmer, soulagé, il aperçut tout le paysage. Le soleil y répandait sa paix glorieuse. L'air, le jour, l'eau et la terre s'y rencontraient avec faste comme des personnages royaux. Au loin, la lumière absorbait un promontoire. Des voiles de pêcheurs mouchetaient la mer. Tout était sain, lent, grandiose, régulier. En bas, le petit village élevait ses rumeurs et ses fumées et le bruit d'une dispute montait, serein, dans l'air calme. Le tintement cadencé d'une forge semblait le son même du labeur viril. — Et moi? se dit André malgré lui. Il lui semblait que sa vie se perdait, se divisait, s'égarait comme un fleuve dans du sable. Il ne reconnaissait pas d'importance à tout ce qu'il accomplissait depuis quelque temps, et cependant c'étaient ces choses dédaignées qui faisaient sa vie. Tout tra-

vail était loin de lui. Il ne renonçait pas aux ouvrages dont il avait fait le projet, mais rien ne le poussait à les accomplir. En vain, pouvait-il se flatter d'observer ceux parmi lesquels il se retrouvait il n'était pas d'observation qui pût le dispenser de vivre lui-même. D'ailleurs, il savait bien qu'il n'y avait rien à chercher en eux : il était moins leur spectateur que leur prisonnier. Il avait fermé les yeux. Alors il pensa à Mme d'Issé : parmi tant d'ennuis elle ne lui représentait qu'un ennui plus grave. Il était trop sûr qu'il ne l'aimait pas. Il avait même pour elle un dégoût secret. Il se dit qu'il partirait, s'éloignerait d'elle. Mais il savait aussi que c'est la punition de ces fausses amours d'avoir quelques moments de sincérité grâce auxquels elles retiennent ceux qui s'y sont engagés. Puis le misérable besoin d'une compagne l'attachait à sa maîtresse. Il redoutait d'autant plus de redevenir seul, que rien ne lui aurait plus masqué sa pauvreté et son désordre. Il ne savait pas ce qu'il ferait. Il vivait au jour le jour : l'idée qu'il y avait tout un avenir à épuiser l'ennuyait. Il regretta de n'être pas ambitieux, comme la plupart des hommes. Cela aurait passionné sa vie.

Il s'irrita, à la fin, dans son amour-propre viril, de se sentir dans un si piètre état. Pourtant il était jeune, vigoureux. Dans son esprit même, il lui semblait que ses qualités n'avaient jamais été plus certaines. Il ne leur manquait que de s'exercer. Las de cet affaissement, il voulut éveiller, rencontrer en lui un désir quelconque, mais réel et franc, qui l'attachât à l'avenir, qui lui donnât envie d'atteindre aux heures suivantes. S'étant ainsi aiguillonné, les yeux toujours clos, il attendit. Alors il

sevit une jeune femme qu'il avait remarquée à l'hôtel, depuis deux jours. Brune, elle avait la chair mate et l'œil sournois. Elle était avec un homme, aux épaules carrées, l'air brutal, et qui devait être jaloux. André n'avait encore demandé aucun renseignement sur elle. Mais la veille au soir, comme elle montait l'escalier devant lui, il voyait tout son corps se révéler et chanter à chaque degré. Devant la porte de sa chambre, avant d'entrer, elle lui avait jeté un de ces regards pleins d'une défiance déjà favorable, que les hommes connaissent bien. Celle-là lui plaisait vraiment. Il pensa à une rapide aventure où la présence du gros homme mettait au moins quelque risque, et se rappelant la hardiesse inséparable de sa première jeunesse, stimulé, il gagea en soi-même de la tenter. Il se leva, et revint à pas muets vers les autres.

DEUXIÈME PARTIE

I

— Là, dit Mlle d'Idrifonds, en étalant sa couverture sur l'herbe, nous serons bien ici.

Laure et elle s'étendirent. On était au milieu du mois d'août. Quand André l'avait quittée, Laure était d'abord tombée dans une hébétude par laquelle elle avait été involontairement soustraite à l'excès de son chagrin. Elle avait alors compris que, si elle s'était avoué toute sa douleur, elle n'aurait pas eu la force d'y résister. L'aversion nerveuse qu'elle gardait pour les dernières scènes de leur amour l'empêchait de penser directement à André. Pourtant elle se souvenait de certains soirs où, pendant qu'on parlait autour d'elle, son angoisse croissait tellement qu'elle se demandait jusqu'à quel moment elle pourrait la contenir, et si elle n'allait pas soudain se lever, crier. Maintenant il lui semblait que ses tourments commençaient à entrer dans le passé, mais elle se le disait timide-

ment et sans oser se retourner vers eux, car elle sentait bien qu'elle n'aurait pu y repenser sans qu'ils redevinssent aussitôt présents.

Elle croyait se rapprocher des gens ordinaires et cependant elle s'était rapprochée de Mlle d'Idrifonds qui ne leur ressemblait guère. Celle-ci avait vingt-sept ans et était malade depuis son adolescence, sans que ses médecins trouvassent la cause de son état; en vérité, elle expiait la vie de son père. Didier d'Idrifonds, vieux débauché qui avait épousé à cinquante-huit ans, par goût de libertin et besoin d'argent, la plus jeune des demoiselles Ressenaud. Puis il avait continué à vivre comme devant, loin de sa jeune femme, se vantant d'avoir assez bien rempli ses devoirs envers elle, puisqu'elle n'allait pas tarder à être mère. Elle était morte quelques jours après l'être devenue. Tandis que M. d'Idrifonds, frappé de paralysie, traînait dans l'imbécillité ses dernières années, Ursule avait été élevée par les soins de Mme Lemellier, sœur de sa mère, veuve bourgeoise et riche. La jeune fille vivait avec sa tante, qui s'en servait comme de lectrice, l'envoyait chicaner sur les notes dans les hôtels, en tirait tous les profits possibles et n'en était pas moins sûre, en la gardant auprès d'elle, d'accomplir une bonne œuvre. Toujours souffrante, Mlle d'Idrifonds avait d'abord obtenu des autres cette commisération facile qu'on accorde pour un instant aux malades et qu'on leur retire s'ils ne guérissent pas tout de suite, comme si l'on pensait que c'est par entêtement qu'ils demeurent dans leur état. Ainsi elle s'était trouvée peu à peu éloignée du monde. Laure presque seule lui était demeurée fidèle.

Elles étaient étendues près des sapins, au bout

des prairies. A cette hauteur, la lumière était déjà presque dépouillée de sa chaleur. L'herbe bourdonnait d'insectes. Alentour le gras et vert paysage suisse s'offrait à leurs yeux, mais en face d'elles, au-dessus de ces tas de terre, la grande montagne surgissait, avec sa magie de neiges et de glaciers, et grâce à elle, le monde finissait au moins par quelque chose d'inutile. On eût dit qu'à mesure qu'elle se plongeait plus profondément dans l'azur, elle y transmuait sa matière, et y devenait en même temps plus solide et plus transparente. Ainsi déployée et majestueusement offerte aux rayons qui de toutes parts s'exerçaient sur elle, et pleine de leurs travaux, elle était comme la forge muette et éblouissante du soleil.

Laure, les yeux mi-clos, apercevait ce monde ardent et gelé et se laissait fatiguer par ce spectacle qui lui donnait une espèce de sommeil divin, d'où toute ombre était exclue, une torpeur blanche qui n'était que la lassitude de la splendeur.

— Que c'est beau! dit-elle comme en rêve.

— Oui, dit Ursule. Et quel plaisir de penser que ce soir ce sera autrement, et d'une autre beauté cette nuit, et demain matin d'une autre. Il y a des moments où je me sens contente rien qu'en pensant qu'il y a des mers, des fleuves, des forêts, et que tout cela roule d'aurore en aurore.

— Mon Dieu, dit Laure un peu faiblement, que tu es heureuse!

Son amie lui jeta un regard ambigu, elle reprit plus tendrement :

— Que tu as de mérite à l'être! Tu vas mieux, n'est-ce pas, maintenant?

— Mais non, répondit Ursule, d'un air enjoué.

Seulement j'ai accepté mon état ; alors, ça le change !

Laure regarda la jeune fille et pensant sincèrement à ce qu'elle avait enduré, soupçonna que la vie d'un autre être pouvait aussi exister vraiment.

— Comment as-tu fait ? demanda-t-elle.

— Oh, dit Ursule, je l'ai échappée belle ! Si tu savais, c'est si affreux de souffrir toujours, de voir que votre tourment ne finit jamais, qu'on n'obtient pas un seul jour facile ! De penser qu'on a vingt-quatre ans, vingt-cinq ans et que votre âge vous est volé par la maladie, quand, pendant ce temps, tant de sots trouvent tout simple de se bien porter et y parviennent sans effort. Alors, vois-tu, on est humilié, on ne souffre pas seulement, on enrage !

— Comment as-tu fait ? répéta Laure.

— Eh bien, justement, je me suis aperçue que je devenais odieuse et qu'il m'était permis au moins d'empêcher cela. C'est là le plus malaisé, de se forcer à reconnaître qu'on peut encore quelque chose sur son état, quand on aimerait mieux désespérer, et se dire victime d'une disgrâce sans remède. Pourtant, j'ai bien dû m'avouer que tout ne m'était pas ôté, qu'il dépendait de moi d'être aigre ou douce, bonne ou maligne, et à la fin, moi qui croyais d'abord n'avoir qu'à subir mon malheur, j'ai été presque effrayée de ce qu'il me restait encore de pouvoir !

— Chère Ursule, dit Laure.

— Oh, reprit la malade avec une sorte de satisfaction, j'ai encore bien des mauvais moments, mais ils ne m'empoisonnent plus comme avant.

Elle se tut, puis reprit :

— Tout de même, c'est triste de ne pas aller bien, parce que cela vous contraint encore à penser

à vous, et l'on sent que si l'on était bien portant, libre enfin, on pourrait donner beaucoup, être prodigue...

Elle s'arrêta : un sourire à peine marqué jouait sur ses lèvres, et l'on devinait en effet qu'il ne lui aurait fallu qu'un peu plus de forces pour montrer de la tendresse, de la gaieté, de l'esprit, et qu'elle était, pour ainsi dire, pleine de qualités captives.

— Si tu savais, reprit-elle en plaisantant, comme j'ai dû m'exercer ! D'abord, je me suis contrainte à ne plus haïr les médecins. Je les détestais tellement quand je les revoyais dans le monde, infatués, avantageux : ils devraient avoir honte, pensais-je, ils n'ont pas pu me guérir ! Mais je sentais bien qu'ils m'avaient oubliée. Et puis, je te l'ai dit, peu à peu je me suis aperçue de tout ce qui me restait, les livres, la musique dès que je vais un peu mieux, et même, puisque rien ne m'occupe et ne me distrait, les heures.

— Tu as bien plus que les autres, en somme, dit Laure.

— Peut-être, répondit Ursule. Aussi je ne changerais pas avec eux. Je suis riche, si j'ai tout ce qu'ils laissent. Je me moque bien de leur pitié. Je la leur renvoie. Ils me dédaignent parce qu'ils croient qu'il ne m'est rien arrivé. Ma maladie aussi, c'est une histoire ! Regarde un peu ce que sont les leurs. Aucun n'aurait de quoi rester seul, mais, s'ils ont besoin d'être ensemble, ce n'est que pour se passer les prétentions et les mensonges de leur vanité, comme les faux-monnayeurs qui cherchent des gens à qui glisser leurs mauvaises pièces.

Elle parlait avec une verve où perçait parfois un peu d'âpreté :

— Ils ne sont rien, continua-t-elle, puisqu'ils ne deviennent rien!

— Mon Dieu, dit Laure, tu es sévère.

— Sévère! Tu trouves? Pour eux? Pour les autres?

— Les autres, dit la jeune femme, on n'est jamais sûr de ne pas en être!

— Oh, s'écria Ursule en joignant les mains, c'est toi, Laure, qui parles ainsi, toi qui...

— Ne parlons pas de moi, je t'en prie, s'écria Laure avec brusquerie. Et se levant soudain :

— Il y a trop de mouches, dit-elle en écartant les insectes.

Ursule se leva aussi :

— En ce moment-ci, dit-elle gaiement, ma tante expie par une sieste maussade le plaisir d'avoir trop bien déjeuné, ou bien elle se fait expliquer la politique étrangère par M. Rolland.

Ce M. Rolland était un ancien ministre, homme pénétré de son importance. Ursule, qui savait faire les plus drôles mines, répéta :

— M. Rolland!

Et elle imita le gonflement de joues, l'air béat de l'ancien ministre. Il était gros, rose, avec des favoris assez courts, et sur sa tête chauve quelques dernières ombres brunes qu'Ursule appelait des traces de cheveux.

Elle se sentait allègre et presque folâtre, et savait bien que cet entrain d'un instant ne venait pas d'une meilleure santé, mais seulement de la [illegible] d'avoir bu un peu de café. Tout de même elle en jouissait avec l'avidité des malades à profiter du moindre moment.

— Écoute! dit-elle brusquement à Laure. Nous

allons prendre le funiculaire pour descendre au lac, nous avons nos couvertures et tu rameras, comme l'autre jour. Tu veux?

Laure parut sur le point d'accepter, puis redevint indécise.

— Non, dit-elle, je suis lasse; rentrons.

— C'est drôle, dit Ursule, on dirait que tu as peur d'être contente.

C'était vrai. Laure Préault vivait d'une manière presque peureuse, soulagée de ne plus souffrir, mais n'essayant pas de se réveiller tout à fait, comme si elle sentait qu'elle n'aurait pu l'essayer sans souffrir encore. Quoique rien ne l'attirât dans l'avenir, elle était chaque soir satisfaite qu'un jour de plus fût passé. Si elle n'avait pas suivi ses habitudes, elle n'aurait su que faire. En septembre elle alla comme de coutume rejoindre Mme d'Alberon dans son château. Celle-ci restait longtemps au Vivier, assurant que ce séjour confirmait en elle le bon effet des eaux qu'elle avait prises. Elle se portait très bien, mais sans accepter qu'elle le dût à sa nature, elle voulait que sa santé fût aussi l'effet de ses soins, afin de pouvoir s'en faire un mérite. Depuis la mort de son second mari, elle avait proscrit la chasse, par économie, mais elle n'en recevait pas moins des visites nombreuses. Laure, en arrivant au Vivier, y retrouva plusieurs familiers de sa tante. Mais le plus grand plaisir pour elle, fut d'y retrouver l'automne.

Il semblait affiner et amincir le paysage comme ces grandes coquilles dont on use les parois pour en faire apparaître toute la nacre. Les horizons étaient irisés. Une lumière alanguie arrivait à peine aux

choses, dans le paysage éclairci et déjà froid que les hameaux réchauffaient de loin en loin par un embrasement de leurs vitres. Laure allait se promener toute seule. Elle entrait dans la forêt, elle marchait sur le sol spongieux et muet que l'automne rendait riche comme un fond sous-marin, avec ses coraux et ses madrépores. Partout, au pied des arbres, les champignons sournois surgissaient, arrogants du venin qui les gonflait, rouges, oranges, ou d'un bleu pareil à celui des orages. Le plaisir de Laure était de se trouver assez engagée dans les bois, au moment où le soir venait, où un soleil dolent se blessait aux branches aiguës. On entendait au loin les cors de l'équipage du duc de Chanday, et la jeune femme se rappelait ses chevauchées d'autrefois, son mari qui excitait les piqueurs, à la fois faible et forcené. Elle revenait sur ses pas. Parfois un homme passait dans l'ombre, sauvage comme une bête. Elle n'avait pas peur, ou plutôt elle se trempait dans sa peur, sans en être pénétrée, comme dans une eau froide et pure. Elle allait, d'un pas que le sol couvert de mousse rendait plus élastique et plus léger, elle respirait toute sa jeunesse, et ce qui n'était d'abord en elle qu'un contentement physique et momentané grandissait, montait, devenait brusquement le besoin absolu d'être heureuse. Alors, pour abattre en hâte ce sentiment menaçant, elle était bien aise d'être arrivée au château; elle retrouvait sa tante qui tricotait pour les pauvres, et aux premiers mots de Mme d'Alberon elle se sentait calmée, éteinte.

Un soir, pourtant, que cette allégresse s'était déclarée en elle d'une façon plus impérieuse, elle revint en retard, et n'eut que le temps de s'habiller.

Quand elle descendit pour dîner, elle trouva M. Jeffand, le marquis de Candun, député, et son collègue le vieil Esprevat, puis le vieux Préault et Benoît de Garbe d'Herny, frère du beau Mathieu. Le dîner commença. Au milieu de ses convives, Mme d'Albéron présidait et nul mot n'aurait pu lui convenir davantage. On ne pouvait se la figurer seule, tant c'était un être social. Ce soir-là, elle s'occupait de politique, car elle jugeait que son ancien rôle d'ambassadrice lui avait laissé un droit sur les événements, puis, d'autre part, Esprevat était là, et il était dans le caractère de Mme d'Albéron de ne pas souffrir qu'aucun de ses convives restât inutile. Les Chambres venaient de rouvrir et l'on parlait beaucoup d'un jeune député socialiste déjà en renom, François Fermillod, qui avait, dans un discours, attaqué le ministère radical avec une froide violence.

— Il m'intéresse, ce petit Fermillod, déclara Mme d'Albéron. Je le ferai venir chez moi.

Elle aimait assez à soutenir des hommes nouveaux, mais d'autre part, attentive à ne pas égarer sa faveur sur des gens indignes, elle attendait qu'on l'eût méritée par des succès répétés, et ne protégeait d'une façon vraiment sincère que ceux qui avaient déjà réussi.

Laure avait rencontré le député, un mois avant, aux représentations wagnériennes de Munich, où il venait attester qu'il n'était pas seulement un homme politique. Elle dit de lui quelques mots. M. Jeffand en faisait de grands éloges, louant sa hardiesse et sa décision. Esprevat, un peu piqué, se taisait. Il connaissait, lui, la nature de ces jeunes gens bourgeois, avides et secs, en qui des

raisonnements ne servent qu'à armer un amour-propre pressé de tout obtenir. Il savait ce qui se cache en eux de faiblesse, derrière cette apparence de force que présente tout être nouveau. Cependant, il se taisait, pour ne point paraître jaloux d'un de ses collègues. M. de Candun se taisait aussi. Catholique et conservateur, décidément persuadé que tout allait mal, il n'intervenait point dans les discussions, pas plus qu'à la Chambre.

On en vint à parler du socialisme. Mme d'Alberon ne demandait pas mieux que de lui paraître favorable, pour témoigner de sa hardiesse d'esprit, quoiqu'elle n'eût jamais considéré pour de bon qu'elle pût être privée un jour des avantages dont elle jouissait. M. Joffand décrivait l'élan mystique de ces foules soulevées et bien qu'il fût lui-même d'une toute autre opinion, ne pouvait s'empêcher de voir là le travail d'où sortirait l'avenir. Il comparait les groupes des socialistes à ceux des premiers chrétiens et cette idée avait ce qu'il fallait de faux, de facile et de saisissant pour rallier Mme d'Albéron. Elle s'en empara, et bondissant d'une généralité à une autre plus vaste encore :

— Ce qui prouve, s'écria-t-elle, que rien n'arrive dans le monde qui n'ait une cause noble et qu'ainsi le progrès existe!

Mais elle souffrait impatiemment le silence d'Esprévat.

— N'est-ce pas votre avis? lui demanda-t-elle, pour qu'il parlât.

Il tourna vers elle sa figure aux yeux malins, où subsistaient, affectées d'un caractère un peu différent, la ruse et la finesse paysannes. Il avait vu et peut-être fait trop de choses, depuis le temps

qu'il était mêlé à la politique, pour garder aucune foi. Son sentiment le plus positif était de l'aversion pour la brutale médiocrité de ses collègues. A son âge, il n'avait plus que du scepticisme et de la sagesse.

— Je vous demande pardon, Madame, dit-il d'une voix où traînait un reste d'accent provincial, ce n'est pas tout à fait mon avis. Ce qui me semble le caractère des premiers chrétiens, si je ne me trompe, c'est justement leur esprit d'abnégation et de sacrifice, enfin leur valeur morale. Au lieu que ce qui rend les socialistes si forts, en fait, mon cher Joffand, c'est l'appel qu'ils adressent à l'égoïsme, à la convoitise, au désir de jouir, et l'impudence qu'ils donnent à ce désir, qui, jusqu'alors, dans chaque être, restait contenu et comme honteux. De sorte que les premiers chrétiens et eux, c'est tout le contraire.

— Pourtant, il me semble, ces grandes aspirations... dit M. Joffand qui ne renonçait pas facilement à ces analogies qui rendent l'histoire très simple. Quant à Mme d'Albéron, elle n'avait pas écouté, ç'eût été risquer d'apprendre. Mais elle répondit au hasard, impérieuse et distraite, n'importe quoi d'absolu. Esprevat laissait passer ses phrases avec ce léger vacillement qu'ont les soldats quand ils sentent le vent du boulet, puis, tenace, il reprenait :

— Sans doute, Madame, vous croyez à la générosité des socialistes, parce que chacun de nous, éprouvant la médiocrité des gens qu'il connaît, — ses petits yeux se bridèrent, — reporte son idéal sur ceux qu'il ne connaît pas. Mais, moi, je les ai pratiqués. Laissez-moi vous assurer que, dévastés comme nous par les mêmes sentiments misérables,

envie, jalousie, égoïsme, plus grossiers seulement et plus ignorants, ils sont aussi incertains que nous, et aussi faibles. C'est même cette faiblesse, égale dans les groupes les plus différents, qui me paraît le trait véritable de notre époque.

Esprevat était satisfait. Défenseur des riches, mais fils d'un paysan, il ne pouvait résister au plaisir de se venger d'eux, de temps en temps, par des vexations d'ailleurs trop subtiles pour qu'ils les sentissent. Du reste, l'effort qu'il avait fait vers la vérité avait suffi pour qu'on ne l'écoutât plus. A côté de Laure, le vieux Préault mangeait avec la gloutonnerie de certains vieillards.

— C'est fort bon, dit-il, en levant les yeux vers elle.

Laure se rappela sa promenade dans la forêt : « Je ne suis pas comme eux », se dit-elle, en trouvant une jouissance secrète dans le sentiment de son indépendance. Elle regardait le grand tableau suspendu en face d'elle. C'était une chasse de Snyders. On y voyait en même temps le large élan de la poursuite, l'atrocité des chiens, leurs yeux injectés de sang, et l'éclat minutieux dont brillaient les poils du cerf, qui écrasant un limier sous une de ses pattes de derrière, en soulevait un autre, en l'éventrant de sa ramure, sur le fond calme et lointain d'un ciel léger.

Après le dîner, les convives passèrent dans le grand salon, où un feu superbe déployait dans la cheminée ses grandes tentures, tandis que sur les murs, au-dessus des gens qui étaient là, une suite de portraits faisait comme une autre assemblée, plus discrète et plus taciturne. M. de Candun s'assit devant le feu et demeura sans bouger, avec ses yeux

vides que donne la contemplation des flammes. Laure s'approcha de lui :

— Comment va Estelle, lui demanda-t-elle, elle ne m'a plus écrit?

— Elle se porte bien, madame. Elle est allée voir son père en Provence, mais elle va revenir.

— Et vos fils?

Le visage de M. de Candun s'éclaira :

— Oh! dit-il, ce sont des gaillards. Il se mit à parler à Laure de l'école où ils étaient, et où l'on élevait sainement les enfants en pleine campagne. Heureux d'être écouté, il s'animait. D'autre part, la conversation continuait. Esprévat se donnait le plus grand mal pour expliquer ses idées à Mme d'Alberon, sans même remarquer qu'elle ne comprenait rien de ce qu'il disait. Il n'était question de rien moins que de l'état de la France. Benoit de Garbe d'Hermy intervenait par moments. Frère de Mathieu, dont il n'avait point la beauté ni la suffisance, c'était un de ces hommes partagés comme il s'en rencontre assez. Il ne lui suffisait pas de végéter sur un grand nom déjà mort. Il aurait voulu exister un peu lui-même ; mais, indécis et n'ayant pas de forces en lui, il passait d'une étude interrompue à un amour incomplet.

Il causait avec Esprevat :

— Il est certain, lui dit-il, que nos noms, nos titres, cela ne représente plus rien.

C'était là son opinion sincère. Cependant, il ne lui aurait pas déplu qu'elle fût un peu contestée ou qu'au moins on eût l'air sensible à la générosité qu'il y avait de sa part à la professer. Mais personne ne lui répondit. Esprévat l'approuvait simplement en hochant la tête, comme s'il eût

dit une chose évidente. Mme d'Albéron l'entreprit :

— C'est, dit-elle, à cause de votre oisiveté. Il faut agir. Faites quelque chose.

— Mais quoi? demanda-t-il.

— N'importe quoi! répliqua la vieille dame : l'action! Et pour mieux lui prouver l'indigence de son état, elle le malmenait allègrement comme s'il eût été nul, et il regimbait, il voulait défendre sa vie qui, vide de résultats, n'en était pas moins pleine de tentatives. Puis le sujet de la conversation changea. Benoît de Garbe d'Hermy revenait du château qu'avait acheté Mme Orvieto, grosse personne très riche, encore nouvelle à Paris, dont c'était la manie d'amener tout le monde chez elle. Il était reçu de se moquer d'elle et de son mari, vieillard hébété qui la suivait sans souffler mot, comme si, en amassant sur eux tout le ridicule possible, on avait cru qu'il n'en resterait plus ailleurs. Cependant, tout en s'en excusant, on cédait à ses instances et c'étaient ceux qu'elle n'invitait pas qui finissaient par se sentir mortifiés.

Benoît de Garbe d'Hermy se mit à raconter quelques incidents de son séjour, sans que personne parût trouver qu'il manquait ainsi à l'hospitalité qu'il avait reçue. Ces anecdotes minuscules émerveillaient Mme d'Albéron, et à ses yeux paraissaient énormes. Esprévat écoutait, redevenu naïf quand il s'agissait de ce monde où il ne se sentait toujours qu'un intrus. M. Joffand s'approcha de Laure. Il était bon, loyal, honnête. Elle lui sourit.

— Eh bien, lui dit-elle, racontez-moi quelque chose...

— Madame, répondit-il, je suis allé en Italie...

Émue soudain, elle regarda le bonhomme qui, sans le savoir, l'avait frappée de ce mot. Il lui cita les villes qu'il avait visitées. Il lui parlait des gens qu'il avait vus, de Sethver qu'il avait failli rencontrer. Elle attendait.

— J'ai vu aussi André Arlaut, dit-il. Il n'avait pas l'air heureux. Il avait l'air de s'ennuyer.

— Gypsy, cria Laure, tu vas te brûler. Elle saisit tout à coup la petite chienne de Mme d'Alberon, qui se chauffait tranquillement près du feu et la serra contre elle. Elle avait rougi comme une enfant, et, les yeux brillants, elle regarda ardemment M. Joffand qui ne s'aperçut de rien. Elle avait besoin qu'il se tût, qu'il n'ajoutât pas une parole. Elle voulait être seule avec ce qu'il lui avait dit. Elle eut une véritable terreur qu'on n'eût entendu le nom d'André et qu'il devint le sujet d'une conversation ordinaire. Heureusement il était tard. Mme d'Alberon se leva, Laure, bientôt, se retrouva dans sa chambre.

Elle se souvenait, elle revivait. Tous ses souvenirs, dont elle s'était détournée avec l'espoir confus qu'ils s'éteindraient dans cet abandon, elle voulait maintenant les retrouver, elle avait peur qu'un seul lui manquât. Mais ils l'accablaient, si nombreux qu'elle n'en revoyait aucun séparé ; c'était seulement comme si elle eût ouvert un caveau plein de diamants. Ceux-ci ruisselaient sur elle et tandis qu'elle les supportait avec angoisse, par eux-mêmes ils étaient gais, joyeux, animés d'une ardeur incorruptible. Elle avait l'impression d'être splendide, couverte de gemmes.

Dans la ferveur qui l'emplissait, elle ne pouvait pas avoir de pensée distincte. « Comment, se

disait-elle seulement, notre bonheur nous a-t-il manqué? »

Elle avança jusqu'à la fenêtre et, en écartant les rideaux, regarda dehors. Toute chaude encore, elle vit la campagne obscure sur laquelle elle sentait que le froid tombait, et le croissant qui avançait péniblement, entravé par les branches : pendant qu'en elle palpitait une vie fréquente, elle sentit que dehors une autre vie, patiente, tardive, usait lentement les jours, les saisons. « Pourquoi n'est-il pas là? se dit-elle. Alors j'aurais joui pleinement de ces heures, des soirs frileux : tout aurait été plaisir autour de notre bonheur. » Elle repensa à lui, non pas même au centre mystérieux de sa nature, qu'elle ne croyait pas connaître encore, mais à tout ce qu'il y avait en lui de certain, à tant de grâces et de dons. Elle avait tellement cru que tout était terminé par la fin de leur amour, qu'elle renaissait rien qu'en pensant : « il vit, il existe encore. Et je l'abolirais, se demanda-t-elle? Non, je ne le tuerai pas en moi. » Après leur rupture, elle avait su qu'il était parti, et sans qu'elle se l'avouât, ce départ même lui avait paru une preuve que pour lui aussi leur amour avait été sérieux. Maintenant il s'ennuyait. Sans qu'elle le voulût, cette idée était délicieuse à la jeune femme. C'était comme s'il lui avait donné un gage : « il n'est pas heureux », pensait-elle; cela voulait dire : « il n'est pas perdu, il n'est pas ailleurs. » Et elle, alors, se sentait riche de tant de vie et d'ardeur, tant de sentiments coulaient d'elle, qu'elle était étonnée que tout n'en fût pas aussitôt changé, que cela ne se traduisît par rien.

Sans y prendre garde, Laure avait commencé à se

déshabiller. A mesure que son corps lui apparaissait, un regret plus sourd montait en elle, éteignait toutes les paroles intérieures qui l'avaient illuminée. Elle n'appartenait plus qu'à sa chair. Mais alors elle regarda cette chambre où elle se trouvait : c'était celle où elle avait déjà logé jeune fille. Quelques meubles anciens, laqués de blanc, la garnissaient. Aux murs pendait une tapisserie qui les recouvrait tout entiers, de sorte qu'on pouvait se croire dans un asile de verdure, car on y voyait figurés de grands arbres, une chasse, des sangliers. Mais ce que Laure y avait surtout aimé autrefois, c'était un personnage qui paraissait s'être égaré. Il s'avançait sous le couvert, et, quoiqu'il fût seul, il marquait encore sa déconvenue avec politesse. Il tendait la main en avant, sa bouche entr'ouverte comme pour un léger cri rendait plus délicat son éternel silence. En même temps qu'il avouait sa déception, un enchantement sylvestre commençait à se répandre sur lui. Il regardait ces branches tranquilles, ces vastes feuillages où un écureuil le guettait; il semblait avoir perdu la chasse, et découvrir la forêt. Alors, devant ces témoins de ses anciens rêves, Laure repensa à eux, et sans qu'elle sût par quelle transition, sa mélancolie prit une autre voie et redevint pure. Quand elle fut couchée, tandis que les derniers sursauts du feu soulevaient brusquement l'ombre et faisaient palpiter la tapisserie d'une vie trompeuse, elle, épuisée et laissant tout ce qu'elle avait été se mêler, profitait un peu lâchement de l'illusion qui précède le sommeil pour croire que tout s'accordait, que sa jeunesse rejoignait son amour, que son amour continuait dans sa vie, qu'elle était heureuse.

II

Le lendemain, Laure réfléchit sur elle d'une façon plus grave et plus sérieuse. Elle dut s'avouer qu'elle ne pouvait pas vivre sincèrement sans se rappeler son amour : les souvenirs qu'elle en gardait se rallumaient, s'enflammaient au haut de toutes ses émotions un peu vives. Tout ce qu'elle sentait fortement ranimait et ressuscitait ce qu'elle avait senti de plus fort. Alors elle repensa à cet amour et osa croire qu'il avait été beau. Par un effet singulier elle ne revoyait pas leurs débats et leurs crises : tous ces accidents étaient tombés de l'image qu'elle gardait ; ce qui se représentait à elle, c'était ce qu'ils avaient essayé plutôt que ce qu'ils avaient accompli, comme si, de tout ce qui leur était arrivé, le plus réel eût été le rêve qu'ils avaient fait ensemble. Elle retrouvait tant d'heures qu'ils avaient eues, chaudes, ardentes ou tendres. Certaines avaient révélé tout de suite leur splendeur. Mais celles qui étaient maintenant pour Laure les plus précieuses, c'étaient celles dont ils n'avaient pas d'abord soupçonné le prix, celles qui auraient dû leur paraître vides, et où ils avaient senti qu'ils s'aimaient hors de toutes les

caresses de l'amour. Elle savait bien que son amant n'avait pas seulement cueilli les plaisirs qu'elle pouvait lui donner, mais qu'il s'était intéressé à tout ce qui était en elle. Pour les idées mêmes, elle ne pouvait essayer d'en avoir une et de la pousser plus loin, sans retrouver dans son esprit l'influence d'André. Parfois ce qu'il lui avait dit avait confirmé une opinion de M. d'Huvière et cet accord des deux actions qui s'étaient exercées sur elle était ce qui la rassurait et la justifiait le mieux. Maintenant, cependant, que ferait-elle ? En s'interrogeant là-dessus, elle se demanda ce qu'elle était et s'aperçut qu'elle ne le savait pas. Ce qu'elle distinguait le mieux c'était ce qui l'opposait aux autres. Elle n'avait pas envie de ramasser des plaisirs, elle voulait obtenir son bonheur par la possession d'une chose unique, et pour atteindre à ce but, elle se croyait capable de grands efforts. — Suis-je fidèle ? se demanda-t-elle. Et il lui parut si ignoble de ne pas l'être, que, dans sa répulsion, elle voulut voir un signe qu'elle avait cette qualité. Mais elle apercevait en elle des tendances plutôt qu'elle n'y saisissait un caractère et celles-ci, à la fois fortes et douteuses, ne se traduisaient point par des mots. Incertaine, elle revint à ses souvenirs pour se reconnaître. Ils n'étaient pas une dépendance d'elle : en eux, au contraire, elle avait son centre, elle les retrouvait en soi comme le cœur dans un corps. « Ils sont à moi, ils sont moi », se dit-elle avec une sorte de gloire. Non seulement ils occupaient le passé, mais ils emplissaient le présent, et il lui semblait qu'elle n'avait qu'à leur obéir et à suivre l'élan qu'ils lui imprimaient pour entrer impétueusement dans l'avenir. Ce qui lui restait de tout son amour, c'était le

besoin de valoir quelque chose, et elle crut qu'il dépendait d'elle seule de faire durer ce qu'il avait eu de plus noble : son propre pouvoir l'éblouit, elle se crut maîtresse de son destin.

Sans doute, vivre ainsi, s'enfoncer dans la direction qui l'attirait, ce serait s'éloigner des autres. Mais cela n'était pas pour l'intimider. Elle n'avait qu'à se rappeler tout ce qui l'avait aidée et nourrie, avant même qu'elle connût André, pour sentir que ses émotions les plus profondes avaient toujours été enfouies, ignorées en elle. « On ne vit que sur des secrets, pensa-t-elle, et l'amour n'est que le secret le plus profond. »

Elle se fit d'immenses promesses, et, dans sa ferveur, elle souffrait de trouver presque trop faciles les grands engagements qu'elle voulait prendre, craignant qu'ils fussent ainsi moins réels. Sûre de la splendeur des sentiments dont elle était pleine, elle aurait voulu pouvoir transcrire, fixer au dehors les résolutions qu'elle arrêtait dans son cœur, être certaine qu'elle s'obligeait et que le moment où elle vivait commandait vraiment à tout l'avenir.

Tandis qu'elle était ainsi agitée, ses yeux rayonnaient, son visage brillait, fier et tendre, et elle se sentait faible, en même temps, de toutes les forces qui étaient en elle. Elle marchait dans la campagne. Les herbes des champs avaient ces grandes barbes laineuses qui ont l'air d'annoncer la vieillesse de la végétation. Laure était seule avec un chien qui l'accompagnait et qui, ne pouvant rien comprendre de ce qui l'emplissait, tournait cependant vers elle ses yeux, comme pour l'aider.

Elle revint à Paris. Ce fut alors qu'elle attesta son courage. Avec autant de naïveté que de foi,

sans que personne s'en doutât, elle voulut se livrer à ce qu'il y avait de plus beau. Elle réserva presque tout son temps, se mit à lire, recommença à jouer du piano, s'en alla toute seule dans les concerts, ce qui parut singulier, et la richesse de ses premières émotions la surprit elle-même : étonnée de rencontrer si peu de difficultés, elle se répéta avec plus d'audace qu'il dépendait uniquement d'elle de rendre sa vie intérieurement magnifique. Elle apprenait par ses lectures que les mêmes sentiments qu'elle avait connus avaient déjà marché sur des existences innombrables, et, sans savoir se le dire, elle trouvait un charme subtil à augmenter ainsi sa valeur en réduisant son importance. Elle n'avait plus son histoire pour seul horizon. Parfois, elle goûtait seulement le plaisir tempéré de s'instruire. Parfois, à la lecture d'un livre très beau, l'enthousiasme la saisissait, des qualités splendides se révélaient dans son cœur, comme des hôtes éblouissants qui, jusque là, n'avaient même pas été visibles. Sûre, alors, d'être généreuse, elle cherchait où employer les forces superbes qui l'encombraient. Cependant, dans le petit salon où elle se trouvait, la lumière égale baignait les objets, ce feu murmurait, elle pouvait voir celle de ses deux mains qui ne tenait pas le livre s'allonger, oisive et belle, sur le bras de son fauteuil et ce calme qui l'environnait avait d'autant plus de douceur, qu'il enveloppait sa ferveur intime et en faisait un secret. D'autres fois elle entrait dans la musique. C'était un parc immense où toutes les passions bouillonnaient, où les jets d'eau s'élançaient, où les cascades croulaient entre les feuillages, et elle était presque effrayée qu'un si vaste domaine lui fût

ouvert et qu'elle pût s'y promener ainsi toute seule. Souvent elle retournait au Louvre où elle était allée avec André, et elle essayait en même temps de ne pas trop se souvenir de lui et de ne rien oublier de tout ce qu'il lui avait appris. Devant les tableaux, elle ne gênait par rien d'étranger l'impression qu'elle en recevait, et ne considérait jamais non plus celle-ci comme quelque chose d'intangible qu'elle ne pût pas amender. Ainsi elle avançait peu à peu dans les secrets de la peinture. Parfois, comme si une barrière était tombée brusquement, dans un tableau qu'elle croyait lui être familier, se découvrait à elle, toute une nouvelle région de beauté, où elle pénétrait éblouie et, par la révélation qui lui était faite, elle mesurait l'étendue de ce qu'elle avait ignoré jusque-là : alors une idée sortait de sa sensation, et de la jouissance qu'elle avait recueillie sur un point d'une œuvre d'art, lui restait une instruction qui valait pour toutes. Parmi les tableaux qu'elle revenait voir assidûment, elle en admirait certains pour la primauté qu'ils exerçaient sur les autres : certains moin
mauté qu'ils exerçaient sur les autres : certains, moins souverains, lui plaisaient presque plus chèrement par l'affinité qu'ils avaient avec sa propre sensibilité, et comme des interprètes plus particuliers de son cœur. Elle aimait à les regarder et, tandis qu'elle contemplait ainsi l'un d'entre eux, tout le reste, pour elle, s'abolissant, et l'œuvre créée autrefois arrivait jusqu'à elle, de son temps lointain, comme un navire qui descend un fleuve.

Durant qu'elle agissait de cette façon, elle ne croyait rien faire de rare et de singulier et pourtant elle ne se fût ouverte à personne de ces tentatives.

Au contraire, elle éprouvait un plaisir secret et presque voluptueux à échapper ainsi aux autres, sans même qu'ils s'en doutassent, et à être pleine de tous les sentiments, loin de toutes les personnes. Cependant ceux qu'elle négligeait fixaient décidément sa réputation. Il en fut comme à l'ordinaire. Nul examen attentif n'ayant précédé le jugement qu'on rendait, la négligence eut autant de part que la médisance dans les deux ou trois mots que quelques-uns dirent sur elle et que tout le monde répéta. Comme elle n'offrait rien de théâtral, il fut décidé qu'elle n'avait rien d'intéressant; personne ne se mit en peine de la deviner et la plupart des gens s'accordaient d'autant mieux à la regarder sans faveur qu'ils sentaient bien qu'elle se passait d'eux, ce qui leur paraissait à la fois offensant et inexplicable. Pourtant il ne manquait pas d'hommes qu'elle eût attirés; mais il suffit qu'elle ne garantit pas à leurs hommages une prompte récompense pour en obtenir beaucoup moins, et, tout ce qui, dans sa nature, eût dû leur promettre des sentiments plus réels, ne faisait que leur représenter des relations moins faciles, et ils s'écartaient d'elle sur ce soupçon confus, mais sûr, qu'elle n'était pas insignifiante. Elle n'y prenait même pas garde, assez occupée à poursuivre ce qu'elle avait entrepris. A l'encontre de beaucoup de femmes, elle n'avait pas que des ambitions subites : elle aimait à persévérer, et comprenait qu'on n'arrive pas d'un coup au sublime, et qu'il faut traverser, pour y parvenir, une large zone d'effort sérieux. Pourtant elle dut reconnaître qu'elle manquait d'un appui solide. Elle avait beau remplir sa vie, le centre en demeurait vide.

Ses enthousiasmes s'éteignaient et les plus beaux d'entre eux lui paraissaient vains, puisqu'elle ne les transformait en rien. Elle éprouva qu'on ne peut pas vivre uniquement d'émotions fastueuses. Riche des sentiments que l'art suscitait en elle, elle cherchait la réalité où elle aurait pu les dépenser, et comme elle n'aurait pas souffert que celle-ci fût moins superbe qu'eux, et qu'elle était plutôt portée à vouloir rendre sa vie belle qu'à se soumettre aux lois de la morale ordinaire, elle demeurait déconcertée, les bras chargés de ses trésors inertains. Du reste, elle se trouvait trop hésitante pour se diriger toute seule dans ces domaines qu'André lui avait ouverts. Elle n'avait eu qu'à s'abandonner à tous les sentiments qui naissaient en elle, quand il les interprétait. Maintenant, devant une idée qui se présentait à son esprit, elle doutait si elle devait la suivre ou s'en détourner. Elle en savait assez pour avoir pris le goût de la vérité, et non pas assez pour la reconnaître. Parmi les œuvres d'art qui l'attiraient ou la séduisaient, André lui avait appris que toutes n'ont pas la même valeur, que certaines ne sont parées que d'un faux prestige; en en admirant une nouvelle elle craignait d'être dupe et de donner dans un piège. Alors, comme égarée en de magnifiques jardins, elle s'arrêtait, et dans les choses mêmes où elle avait cru pouvoir se passer d'André grâce à ce qu'il lui avait appris, elle ne faisait plus que retrouver son absence.

Alors, redevenue passive, elle regardait le ciel varier ses nuances, le soir étendre au delà des choses ses régions délicates que flétrissait l'ombre, et elle tombait dans une rêverie que le

moindre accident précipitait dans la tristesse; ainsi affectée, elle s'étonnait presque que l'âme ne préserve pas mieux ce qu'elle garde de plus profond de ce qu'elle ressent de plus fortuit, en voyant que les impressions les plus légères suffisaient à abattre en elle les résolutions les plus fermes; après avoir cru une fois de plus s'être concentrée et arrêtée sur quelques principes inébranlables, elle se trouvait soudain sans courage, parce qu'un ciel bas traînait sur la ville et qu'il pleuvait.

Moins orgueilleuse, alors, elle revint subrepticement vers ces autres; mais elle s'aperçut que sa tentative, si elle ne l'avait pas rendue capable de se passer d'eux, avait du moins abouti à l'en séparer, et avait achevé ce qu'avait commencé la sincérité de son amour. Car Laure avait fait un effort, et justement, ils n'en faisaient aucun. Ils étaient contents d'eux, sans rien se demander. Ils se moquaient les uns des autres sans cesser d'être pareils. Ils n'auraient pu s'intéresser à aucune âme, fût-ce à la plus rare, mais ils étaient, en revanche, curieux des histoires de n'importe qui. Parfois pourtant, ils sentaient le besoin d'intervenir dans les grands sujets et passaient sans transition d'une anecdote trop menue à une idée trop générale. Alors hésiter, fût-ce pour réfléchir, eût paru humiliant. Il fallait trancher. Peu importait d'ailleurs dans quel sens on exagérait, pourvu qu'on ne prononçât que des mots extrêmes. Mais Laure avait pris le sens du scrupule. Elle ne pouvait employer les mots sans penser à ce qu'ils représentent et, rendue muette par ce sentiment, elle entendait les autres juger et décider au hasard, et elle les

voyait, des plus grands débats, ressortir aussi légers et aussi vides.

Elle se dit que, pour trouver en eux plus de ressources, il fallait les connaître de plus près. Mais il ne servait de rien de se frotter à eux plus souvent, ces rapports plus fréquents ne constituaient pas une intimité plus étroite. Chacun d'eux dépendait de l'idée qu'il s'était faite de soi, et ceux mêmes qui se croyaient le plus amis ne se donnaient rien l'un à l'autre. Mme d'Albéron croyait qu'elle jouait un grand rôle et sacrifiait tout à cette illusion. Pour prêter à sa vie plus de majesté, elle ne la meublait que d'événements publics et n'aurait pas condescendu à avoir des affaires particulières. Mme de Candun, dans un autre genre, ne pensait aussi qu'à l'effet qu'elle produisait. L'aimable Robert de Lembaye amassait les petits plaisirs et se croyait revenu de tout parce qu'il n'avait la force de s'attacher à rien. Mais, inquiète des suites qu'aurait pour elle ce qu'elle reconnaissait ainsi, Laure pensait en même temps que tout cela était vrai et qu'il ne fallait pas se le dire.

Restait Mme D'Arsivilliers; mais elle non plus ne faisait pas d'effort véritable. Elle eût voulu se dépenser d'une manière subite et sublime, qui l'eût enfin imposée à l'admiration des autres, car, si elle prétendait à s'élever au-dessus d'eux, encore convenait-il qu'ils s'en aperçussent, sans quoi elle elle se serait jugée dupe. En attendant de se déployer ainsi, elle refusait toutes les modestes occasions que la vie pouvait lui offrir de dépenser les trésors dont elle se disait pleine. Ayant suivi jusque-là les pratiques de la religion, elle s'était avisée de perdre la foi et avait bâti sur ce sujet tout un drame

à la fois excessif et factice, dont on ne sentait jamais mieux que lorsqu'elle voulait leur donner beaucoup d'importance, qu'il n'avait aucune réalité.

Inquiète et craignant de n'être parvenue qu'à se rendre sa vie insupportable, sans avoir trouvé les moyens d'en avoir une autre, Laure pensa à Mlle d'Idrifonds. Celle-ci, du moins, avait fait quelque chose d'effectif, puisqu'elle avait lutté avec la souffrance. Comme, du Midi, où elle passait l'hiver avec sa tante, elle pressait Laure de venir la rejoindre, la jeune femme, à la fin de février, vint retrouver la malade dans l'hôtel où elle était descendue, non loin de la mer. Laure y revit des gens qu'elle connaissait mêlés à de plus vulgaires. Ceux qu'elle avait déjà rencontrés ailleurs, lorsqu'ils lui apparaissaient là, dégagés de leurs habitudes, lui semblaient plus visibles, comme des bibelots exposés dans une vitrine. Il y avait à l'hôtel la belle Madame Herféron, son vieux mari et un jeune marquis napolitain, Mme Aursier, d'autres encore. Certains partaient, certains arrivaient, sans que l'ensemble du tableau fût modifié, et parfois, sur ses bords surgissaient quelques personnages non moins ordinaires, mais parés du faux prestige de la perversité et du vice. Laure et Ursule restaient à l'écart. Quand Mlle d'Idrifonds était assez solide, elles se promenaient en voiture ensemble, non pas qu'elles aimassent beaucoup ce paysage grêle et vibrant, qui semble tendu sur du vent, mais il y avait néanmoins pour elles un plaisir presque magique à se sentir abritées sous un dais d'or et de soleil, quand, partout ailleurs la pluie salissait le monde. Les deux âmes

causaient, elles échangeaient leurs sentiments sur les livres qu'elles se prêtaient... Laure avait emporté quelques romans, mais il lui semblait maintenant que le caractère véritable de la vie était dans une indécision qu'aucun d'eux ne savait traduire, et sans doute, s'ils l'avaient essayé, au lieu de paraître ressemblants ils auraient eu l'air mal faits. Mais ces fictions n'étaient pas seules à s'offrir à son esprit. Il y avait aussi les histoires vraies qui étaient arrivées aux gens, et Mme Lemellier, dont la curiosité était extrême, en savait un très grand nombre et racontait aux deux amies celles de toutes les personnes qu'elles connaissaient. Elle parlait à Laure et à Ursule de cette Mme Aursier qui, douze ans avant, s'était enfuie avec un peintre célèbre. Celui-ci était mort depuis, et comme le mari de la dame venait de mourir aussi, sans avoir divorcé d'avec elle, elle se retrouvait correctement veuve, et multipliait les humbles démarches pour rentrer dans ce monde dont elle était sortie si arrogamment. Mme Lemellier, assiégée par elle, résistait sans la repousser tout à fait et jouissait de ces instances comme d'un hommage rendu à son importance. Mme Lemellier racontait encore bien d'autres histoires. Mais ce qui apparaissait d'elles, alors, c'était surtout leur caractère comique, et Laure, tout en riant, se disait qu'il y avait peut-être dans tous ces pauvres romans du réel quelque chose de plus vrai qu'on ne devinait pas du dehors.

Un matin la jeune femme était sortie avec son cousin Robert de Lembaye, qui était venu la voir. Après quelques journées maussades, le vent se levait, débarrassait le ciel, emplissait les pins

qui déjà chantaient comme des orgues. Robert de Lembaye approchait de la quarantième année, mais, trivide, il gardait quelque chose d'un jeune homme, ou plutôt, ressemblait à un adolescent un peu flétri. D'abord désappointé de n'avoir pas séduit sa cousine, il en avait assez vite pris son parti, à la condition que personne ne fût plus heureux que lui, et il s'était accoutumé à user d'elle comme d'une amie, lui faisant des confidences presque sincères, à peine teintes de complaisance. Pour le moment, traînant une liaison qu'il voulait rompre, il se déclarait, de plus, amoureux de deux jeunes femmes entre lesquelles il hésitait, assez fier de cet état, sans savoir combien il est fréquent chez des hommes faibles. Il craignait que l'une ne fût coquette. Et l'autre, fort belle, — c'était une fille de M. de Lizy, — il avouait qu'il ne semblait pas la troubler. Mais alors il se promettait de la conquérir par son art et, pour commencer, il prêtait un sens stratégique au petit voyage qu'il était en train de faire dans le Midi, et qu'il avait entrepris par hasard. Vivant en amateur de l'amour et sans cesse occupé des femmes, il était plein de petites remarques à leur sujet, dont beaucoup étaient fines et dont aucune n'était profonde.

Du reste, il se plaignait d'elles. Libertin de goût et de prétention, il gardait en lui quelque chose de sentimental ; il avait voulu ne vivre que pour le plaisir, mais on n'est jamais sûr d'être aussi léger qu'on le voudrait, et parfois, dans des moments de faiblesse, il avait envie de rompre avec les femmes son pacte de futilité et de demander à quelqu'une un secours sincère. Mais les faveurs mêmes qu'il en avait reçues l'empêchaient d'avoir confiance en elles.

Il leur reprochait leur coquetterie, leur amour-propre, leur infidélité :

— Cela prouve, répondit Laure à ses doléances, que vous n'avez pas été vraiment aimé.

— Ah pardon! protesta-t-il. Car, s'il se plaignait de n'avoir pas reçu davantage des femmes, il ne voulait pas admettre qu'elles eussent pu donner à d'autres plus qu'il n'en avait obtenu lui-même.

Mais, regardant Laure, il comprit qu'elle voulait le taquiner, il rit :

— Et puis, reprit-il, il y a des choses plus sérieuses. Et il avoua que ses dettes le traquaient de près, et le réduisaient à la nécessité de faire un beau mariage. Il ne pourrait pas y échapper. Et comme Laure avouait qu'en effet c'était là une triste perspective :

— N'est-ce pas, vous trouvez, dit-il, presque effrayé tout à coup, comme si, en s'affectant de ses ennuis, on lui en avait appris la gravité à lui-même.

Puis il reprit :

— Et je vieillis! Que vais-je devenir, moi qui ne savais qu'être jeune? Ce qui le peinait le plus était qu'il devenait chauve, et en effet cette petite disgrâce l'affectait plus que tous ses soucis. Mais il se consolait en s'avisant qu'un front découvert lui donnerait l'air plus pensif.

— Pensif! dit Laure en riant, tant ce mot convenait peu à son cousin.

Elle le regarda. Svelte, il avait une assez jolie figure, l'air alerte, et était habillé coquettement, mais dans la manière dont il s'y prenait pour être élégant, il y avait quelque chose qui datait déjà. Elle sentait à la fois ce qu'il avait de futile et de fin, et elle était pleine à son égard de sentiments

mélangés, dont le moins douteux était une sorte d'indulgence.

— Mon cher Robert! dit-elle.

— Vous vous intéressez vraiment à moi? demanda-t-il.

— Pour sûr, répondit-elle très sincèrement.

— Ah! Laure, s'écria-t-il, si vous vouliez!

Et il protesta qu'il n'était vraiment attaché qu'à elle, qu'il n'était venu dans le Midi que pour la revoir. Il était d'ailleurs bien vrai qu'il l'aurait épousée volontiers, et, quoiqu'il manquât un peu d'élan, il tâchait de donner une expression passionnée à ce sentiment raisonnable.

— Et Mme X..., dit Laure, et Mme Z...?

« Elle est donc jalouse! » se dit-il, charmé, et il pensa aussitôt : « Elles sont toutes pareilles. » — Mais je vous les sacrifierais, s'écria-t-il. Et comme décidément il ne trouvait pas d'autres paroles :

— Ah! dit-il, vous vous souvenez?

Et il lui parla des bals où ils dansaient ensemble, du temps du mari de Laure, quand on croyait qu'ils s'aimaient.

Elle revit ces bals mornes et dorés où elle s'était ennuyée si souvent, et maintenant ces moments lui paraissaient doux, parce qu'ils baignaient dans le passé. Elle avait pris une expression rêveuse que Robert interpréta à son avantage.

— Mais voilà, dit-il, c'est ma faute, les femmes ne veulent pas nous faire changer d'emploi. J'ai eu le tort de prendre le rôle d'ami, c'est ma faute.

Elle l'interrompit :

— Voyons, Robert, vous ne prétendez pas que je vous aime?

— Et pourquoi pas? s'écria-t-il.

— Mais, dit-elle, en lui souriant, je vous connais! Je vous connais, et alors...

En ce moment, en effet, elle sentait clairement que par delà ses qualités, il n'offrait aucune ressource.

— Et alors, reprit-il, d'un air offensé, mais où la plaisanterie se laissait encore voir.

— Mais, lui dit-elle, je fais cas de vos mérites : vous n'êtes pas grossier comme les autres, vous êtes fin, délicat.

Il fit la moue :

— Quels pauvres mots!

— Eh quoi, répondit-elle, n'avez-vous jamais remarqué que les petits compliments sont les seuls qui aient du sens, et que les grands éloges ne veulent rien dire?

Et comme il gardait toujours un visage chagrin

— Voyons, Robert, reprit-elle, ne croyez pas que vous n'êtes pas content. Vous n'êtes que mon meilleur ami, c'est vrai. Mais d'abord, on a dit de nous autre chose, et si je compte bien que vous n'avez rien fait pour accréditer ces bruits, vous n'avez pas pu les empêcher de courir, et cela n'a pas dû vous être désagréable. Puis enfin, vous savez que personne ne tient près de moi le rôle que vous n'y avez pas pris, et que, quoi que vous soyez, vous êtes le premier. N'est-ce pas l'important, voyons!

Il sourit, acceptant de se sentir deviné. Et, à la vérité, au fond de lui-même, il était presque content d'avoir trouvé en elle une femme qui ne fut pas comme les autres.

— Nous nous connaissons, conclut-elle, nous sommes amis.

— Non! dit-il, vous me connaissez peut-être,

mais moi je ne vous connais pas! C'est au point que parfois je me demande si vous n'avez pas un secret.

Elle rougit violemment :

— Mais, répondit-elle d'une voix presque dure, on en a toujours un, c'est soi-même.

Elle s'était un peu éloignée et, à ce moment-là, il la sentit soudain étrangère, et en même temps il la vit, droite, avec son air réservé et son beau corps, et, brusquement, il lui en voulut.

— Enfin, dit-il, il ne suffit pas de tout refuser. (Tout, sans qu'il y songeât, c'était lui-même.) Vient un moment où il faut prendre quelque chose, et à ce moment-là...

Elle s'était arrêtée, agacée que, ne soupçonnant rien de ce qu'elle était, il lui dit pourtant quelque chose de vrai.

— Qu'avez-vous? demanda-t-il.

Elle écoutait le bruit des pins. C'était comme un cantique immense et léger, comme la rumeur apaisée d'une mer supérieure. Il lui parut qu'elle était transportée très loin. Elle n'aurait pas su dire ce qu'elle avait dans l'âme, mais tout ce qui était en elle, l'hymne de ces arbres l'exprimait.

— Il est l'heure, dit-elle, allons déjeuner.

Ils revinrent, et à mesure qu'ils se rapprochaient de l'hôtel, ils rencontraient quelques-uns de ses habitants, qui se promenaient tout autour, comme des marionnettes autour de leur boîte. Ils avançaient prudemment, comme s'ils avaient craint que le grand air les défît. Laure et Robert aperçurent le jeune marquis napolitain habillé avec une élégance criarde et commune, le monocle brillant, le visage d'une laideur proéminente. Il regarda Laure, en passant, de son œil cru.

— Voilà un jeune homme bien mal élevé, dit tout haut Robert, qui était susceptible.

Laure haussa les épaules : « Bah! » dit-elle. Et une fois de plus, il pensa qu'elle n'était pas comme les autres, que n'importe quel hommage ne la flattait pas. Puis vint une jeune femme qui marchait à pas comptés. Elle avait un visage assez ingrat, et qu'on ne remarquait pas, mais elle était vêtue avec une élégance si exacte et si pointilleuse, qu'elle-même en perdait toute importance, et, petit soldat de la mode, semblait mise là seulement pour montrer ce qu'il faut porter. Derrière elle avançait une dame âgée, encore blonde, qui faisait en marchant les mines des anciennes belles et rappelait à elle de temps en temps, avec des paroles mignardes, une levrette grêle et grelottante. C'était Mme Aursier.

— Saluez-la, dit Laure à son cousin.

— Mais je la connais à peine.

— Justement.

Il salua, et Mme Aursier répondit par un sourire éperdu qui remerciait trop. Laure et Robert arrivèrent sur l'esplanade qui s'étendait devant l'hôtel. Le vent soufflait avec plus de force, le ciel se purifiait, la mer durcissait et se mouchetait d'écume. Une auto longue et basse venait de s'arrêter devant le perron, où elle sursautait encore. Deux hommes en descendaient : c'était Victor Préault, le beau-frère de Laure, accompagné d'un de ses amis, Louis Serizier, qui vivait pour ainsi dire à sa suite. Ils arrivaient de Monte-Carlo, et ayant aperçu Laure et son cousin, ils coururent à eux, et il fut décidé qu'ils allaient déjeuner ensemble. Ils s'installèrent autour d'une table, avec un empressement joyeux, comme

s'ils eussent été de vrais amis. Robert avait d'abord regretté de ne pas rester seul avec Laure. Mais bientôt il fut tout aux bavardages de Serrizier. Laure avait plusieurs fois rencontré celui-ci chez Mme de Candan, auprès de laquelle il se contentait de durer au second rang, tandis que d'autres y brillaient au premier. Il était toujours plein de commérages. Ce matin-là, aussitôt le repas commencé, il se mit à éparpiller les plus récents, citant les noms, assurant tout ce qu'il supposait. Il parlait et Laure connaissait bien cette médisance à la fois ignoble et distraite, qui attribue à chacun les actes les plus infamants, sans paraître d'ailleurs trouver que rien soit blâmable. Mais elle en voulait un peu à Robert, qui était bien supérieur à Serrizier, de se rabaisser si vite à son niveau, de ne pas mieux sentir et défendre sa différence. Elle-même causait avec son beau-frère : celui-ci mangeait de bon appétit, se plaignait de la grossièreté des vins, mais tandis qu'il racontait à Laure ses gains et ses pertes au jeu ou ses victoires sportives, elle, regardant ce garçon robuste et presque athlétique, sentait dans ses propos elle ne savait quoi de précaire et de faux qui lui rappelait son mari, pensait à leur père qui était mort fou, et, avec un malaise indéfinissable, elle sentait un instant que, par-dessous leurs prétentions et leurs vanteries, s'accomplit implacablement le destin des êtres.

— Madame, lui demanda Serrizier, il y a longtemps que vous êtes ici ?

— Mais oui, dit-elle.

— Et vous y êtes pour longtemps encore?

Pour se fournir de renseignements, il posait ainsi des questions à tout le monde, avec une indiscrétion

qui lui était devenue si naturelle qu'il ne la remarquait plus.

— Peut-être, dit Laure.

— Il paraît, reprit-il, que vous vous êtes beaucoup promenée en barque à voile avec Constant de Citra.

C'était un beau garçon un peu exotique, adonné aux voyages, aux sports, et dont on vantait aussi les bonnes fortunes.

— Oui, dit Laure, mais il est parti.

On parla de lui, et mécontente de ceux qui étaient là, elle fut aise de se servir de lui pour les vexer :

— Il est beau, dit-elle.

— Voilà son secret, pensa Robert. Elle ne m'en avait pas parlé. Et, sans rancune, il se dit seulement : « Les femmes! »

Laure savait bien quel emploi Serrizier ferait des renseignements qu'il obtenait, et elle croyait entendre déjà ce qu'il dirait d'elle. Elle détourna les yeux. Elle vit cette salle blanchâtre, son luxe ajouté. Le marquis napolitain parlait trop haut, Mme Herferon riait trop fort; au fond de la salle, avec de nouveaux arrivés, déjeunait la noire et sèche Mme Brauger, d'une maigreur presque épineuse. Elle prétendait être venue là pour se reposer, mais bavardait d'une manière infatigable: on voyait sa bouche se tordre, et Laure, songeant à tout ce qu'elle aussi pouvait bien raconter, se dit qu'elle faisait pendant à Serrizier. On était servi par des garçons allemands qui comprenaient à peine ce qu'on leur disait, la cuisine même était vile et la plupart de ceux qui étaient là n'avaient pas le goût assez fin pour le sentir. Ils étaient satisfaits de payer très cher et

ils y voyaient une preuve suffisante de leur supériorité. Mme Aursier déjeunait seule avec son petit chien et dépensait pour lui le surplus de ses sourires. Près de Laure se trouvait un couple de riches trop récents pour connaître encore personne. Lui, gras, lourd, informe, mangeait et buvait, avec l'assurance de l'homme qui paye. Mais elle, teinte, raidie, fardée, répudiait déjà ce compagnon trop vulgaire, et, tournant instinctivement la tête à chaque nom brillant que prononçait Serrizier, regardait tous les gens qui étaient là, pour que, si elle apprenait ensuite qu'il y avait parmi eux un prince ou une duchesse, elle pût se dire qu'elle l'avait vu.

Laure remarqua successivement tout cela et soudain elle se sentit écœurée. Elle connaissait bien ces moments où une quantité de petits détails qui auraient dû l'amuser, ou au moins la laisser indifférente, se réunissaient pour l'accabler. Il lui semblait qu'elle ne repoussait plus les autres, que ce qu'ils étaient revenait sur elle et la recouvrait. Alors elle regarda, à travers les glaces, le grand paysage où l'on devinait, à la vibration de la lumière, la force que prenait le vent. Dehors, tout était salubre et pur.

Aussitôt après déjeuner, quand les trois hommes furent repartis, elle monta dans sa chambre pour mettre un petit chapeau qui s'enfonçât mieux sur sa tête, puis elle sortit. Elle avait besoin d'être seule. Il n'y avait personne dehors; les gens s'étaient prudemment renfermés dans l'hôtel. Tout devenait dur, net, splendide ; ils devaient trouver qu'il faisait mauvais. Laure descendit, par des sentiers raides, jusqu'à la mer. Les pierres roulaient sous ses pieds. Les arbres s'agitaient si violemment

qu'il semblait que le vent allait les dénouer dans l'espace. Elle arriva sur la petite plage. Les vagues s'y écrasaient avec un bruit de tonnerre. Sur toute la côte elles se brisaient ainsi et les dernières d'entre elles étaient si lointaines que Laure, en voyant jaillir leur écume, ne pouvait pas croire qu'elle entendît encore leur bruit. Les choses que rien ne gênait dévoilaient leur face éclatante. Le ciel, la mer, semblaient à chaque instant devenir plus sincères. Au loin, un promontoire surgissait, dépouillé de toute vapeur, nu comme un nageur héroïque qui se dresse avant de plonger. Dans le tumulte éblouissant des flots, seule une barque avançait obstinément, ne livrant au vent qu'une étroite voile qu'il gonflait avec fureur; mais sans que l'effarement de l'écume la déconcertât, son avant taillait et retaillait la vague, et, seule ainsi sur la mer, elle ressemblait à un petit outil rude et fruste, enfoncé dans une immense matière précieuse.

D'abord il parut à Laure que la liberté des choses la délivrait. Bientôt, pourtant, son chagrin reparut en elle. Elle regrettait encore André. Mais maintenant elle ne pensait même plus à tout ce qu'il lui avait apporté. Elle souffrait seulement qu'il ne fût plus là. La veille, en visitant un de ces jardins qui, trop épais et trop fleuris, sont suffocants comme des flacons d'essence, elle avait pensé à lui d'une façon si désespérée et si tendre qu'elle avait eu envie de mourir. Comme il le lui avait promis un jour, il avait tué pour elle les autres êtres. A quoi cela servait-il? Elle avait essayé de lire et de réfléchir, mais, seule, toutes ses pensées étaient incomplètes. Ses souvenirs ne lui servaient plus

à rien, elle ne faisait plus qu'en jouir; elle était devenue experte à en tirer tout ce qu'ils pouvaient lui fournir de volupté sournoise. D'abord elle avait seulement cherché en eux l'image d'un bonheur passé. Puis ils étaient devenus un monde indépendant, fallacieux et fragile, qui, avec ses prismes et ses facettes, s'opposait orgueilleusement au présent, et elle connaissait les moments où ce monde illusoire l'environnait, l'entourait, si bien qu'il lui semblait qu'il allait se substituer au réel, le vaincre et s'implanter à sa place. Mais tout s'effondrait, et elle ressortait épuisée de ces crises secrètes et presque honteuses. « Il y a un an que nous nous sommes quittés, pensa-t-elle, un an! » Ce mot étonnait son esprit; il ne mesurait pour elle rien d'exact, il lui paraissait à la fois immense et vide. Elle se demanda ce qu'elle deviendrait. Elle se sentait, maintenant, sans force contre la multitude des jours. Son destin, si elle y pensait, lui paraissait n'avoir pas d'issue, mais elle n'osait pas se donner assez d'importance pour croire que ce fût tragique et, en constatant combien sa vie devenait difficile, elle avait encore peur d'exagérer.

Elle était étendue sur le sable qui lui rendait présente la forme de son corps, et voyait au-dessus d'elle s'élargir l'azur. Tout ce qui l'entourait était beau, simple, impérieux. Les choses du monde n'avaient qu'un élan. Elle s'en était crue toute voisine et s'apercevait qu'elle ne pouvait s'y mêler. En elle sa vie résistait, étroite mais irréductible. Quand elle regardait par quoi elle se distinguait du reste de l'univers, elle ne s'y voyait d'abord que comme un point; mais à mesure qu'elle descendait dans ses sentiments, ils s'enchevêtraient, elle s'y

perdait et ce point aussi devenait un monde, qui repoussait l'autre bien loin. Tout ce qu'elle enfermait lui paraissait pauvre, confus, déplaisant, et pourtant elle ne pouvait pas le déposer, elle n'était pas autre chose.

Elle se releva. Le soir venait : un azur plus dense encore semblait se masser dans les vagues. Les monts, les rocs avaient l'air de se roidir, s'opposaient au ciel comme dans un monde d'airain et de cristal, dur, orgueilleux et parfait. Laure remonta lentement vers l'hôtel. Elle pensait qu'elle irait voir Mlle d'Idrifonds. Celle-ci, aussi, avait dû répondre à la vie : elle avait trouvé des principes sur lesquels elle s'appuyait. Parfois elle remerciait Laure de sa sollicitude et Laure avait honte, car elle savait bien qu'au lieu d'apporter de l'aide à son amie, elle venait près d'elle chercher un secours.

Ce soir-là, Mlle d'Idrifonds était étendue sur sa chaise longue. A côté d'elle, sur une petite table, il y avait un livre béant, un œillet dans un vase, un flacon d'éther, toute cette petite nature morte qui dit la détresse et l'ennui des malades. Enrhumée depuis deux jours, elle avait dû subir un moment avant les remontrances de Mme Lemellier, qui lui avait présenté ce rhume comme le châtiment légitime et presque satisfaisant d'une promenade qu'elle avait faite. Puis la vieille dame était sortie avec majesté, pour aller jouer au *bridge* avec quelques personnes, dont Mme Aursier, qu'elle acceptait de rencontrer, en spécifiant bien que cela ne compterait pas pour Paris. Quand sa tante fut partie, Mlle d'Idrifonds se sentit aigrie et irritée : qu'on vît ainsi dans ses souffrances les punitions méritées des moindres plaisirs, cela la

révoltait. Alors, quand elle avait été ainsi blessée par les autres, elle avait envie de se venger d'eux en les voyant comme ils sont ; elle se représentait soudain le caractère de sa tante, avec tout ce qu'il cachait derrière sa morgue bourgeoise, d'égoïsme, d'avarice, de sentiments inavouables. Elle se sentait presque méchante. Mais Laure entra. Ursule fut désarmée.

— Oh, dit-elle, chérie, j'espérais que tu viendrais.

— Comment vas-tu? demanda Laure.

La malade répondit tout de suite qu'elle allait mieux, pour en être quitte.

— Et toi?

A cette question si simple, Laure hésita. Si secrète qu'elle fût, elle aurait voulu ce soir parler de soi à la jeune fille. Mais qu'aurait-elle su dire? Elle craignait de se laisser entraîner par les mots, d'inventer malgré elle quelque chose de différent, d'inexact, et de ne faire que gâter son secret, sans vraiment le révéler. Cependant elle disposait les coussins autour de son amie. Ursule sentait sa mauvaise humeur dissipée. C'était l'heure où elle devenait plus alerte, non point qu'elle allât mieux en vérité, mais au contraire, à cette heure-là, une fièvre légère s'allumait en elle comme une rampe de théâtre. Alors mille idées s'avançaient dans son esprit, colorées, fantasques et presque dansantes. Elle eut envie de causer puisque c'était là son grand plaisir, sa seule folie, mais elle voulait que d'abord la chambre fût douillettement éclairée et close.

— Chérie, dit-elle, veux-tu tirer les rideaux et allumer?

Laure alla jusqu'à la baie. Dehors le vent était

tombe, le paysage où rien ne bougeait d'éclatant devenait insensiblement taciturne. Un palmier jaillissait, ouvert et figé, comme une grande fontaine noire. Laure pensa à la petite plage où les vagues devaient battre encore. Il lui parut qu'elle avait laissé là-bas toutes ses pensées, tous ses sentiments, comme un grand manteau oublié. Elle tira les rideaux, tourna le bouton d'un commutateur. Le petit salon banal, éclairé par deux lampes voilées de rose, prit un air familier. Ursule sourit d'aise. Laure vint s'asseoir près de son amie, prête à l'écouter : mais elle n'avait pu rien lui dire.

III

Laure revenait à Paris. Elle avait été lasse, soudain, de cette vie d'hôtel, et quoiqu'elle ne dût retrouver personne dans sa maison, avait éprouvé le besoin d'y rentrer. Au reste, elle n'était même pas triste; elle s'abandonnait au courant des jours. Mais elle se rendait compte qu'elle devait se remettre parmi les autres et qu'elle n'avait peut-être que trop tardé à le faire. Elle comprit combien cela lui serait malaisé dès qu'elle les eut retrouvés. Le plus frappant était comme ils avaient peu changé. Ils ne se fatiguaient pas d'être les mêmes. La première visite que Laure reçut fut celle du vieux Préault. Il lui raconta toutes les histoires qui couraient et qu'elle écoutait comme une étrangère. Elle se demandait si elle pourrait parvenir à s'y intéresser et si c'était là le but qu'elle devait se donner. Elle vit bien que Serrizier avait parlé d'elle et qu'on associait à son séjour dans le Midi les noms de son cousin Robert et de Constant de Citra, mais comme on avait pris l'habitude de ne pas tirer parti d'elle, on ne se fatiguait pas à faire des suppositions à son sujet. Bientôt

Estelle de Candun arriva chez Laure, qui eut plaisir à la voir; elle avait cet entrain dont on profite toujours. Elle aussi raconta à son amie de petites histoires comiques ou scandaleuses. Si, comme les autres, elle croyait à leur importance, elle avait du moins plus de malice pour s'en divertir. On ne pouvait pas dire précisément qu'elle fût intelligente. Mais son esprit était si mobile et les phrases qu'elle lançait si prestement remplacées, qu'en eût elle dit une qui fût sotte, on n'avait pas le temps de l'y saisir.

Elle parlait, Laure l'écoutait. Depuis qu'elles ne s'étaient vues, Estelle avait pris l'habitude de forcer jusqu'au roux la couleur de ses cheveux blonds, car il fallait qu'on la remarquât, et elle se laissait aller par faiblesse à toutes les singularités. Courte, assez grasse, le corps sans lignes, elle était vêtue coquettement, mais avec ce quelque chose de galant qui révèle si bien où en sont les femmes. Quand elle s'asseyait, sa robe étroite remontait presque jusqu'à son genou, et par habitude elle laissait sa jambe exposée, quoiqu'il n'y eût pas d'homme.

— Enfin, dit-elle à Laure, maintenant que te voilà de retour, tu vas nous donner un dîner amusant.

Estelle, dans son appartement trop petit, donnait des thés encombrés, mais point de dîners, et elle arrangeait chez ses amies ceux dont elle avait envie.

— Il faudra bien que j'en donne un, répondit Laure, mais qu'il soit amusant, j'en doute. Je dois inviter ma tante Alberon et les gens qui lui plaisent : Rolland, Esprevat, ça t'ennuierait.

— Au contraire, s'écria Estelle, fais un dîner politique!

Et comme elles cherchaient des convives :

— Invite François Fermilled, il t'intéressera.

— Mais je le connais à peine, dit Laure étonnée, je serais gênée de l'inviter, et sans doute il ne viendrait pas.

— Il viendra, il va partout!

— Il est vrai, dit Laure, que ma tante aimerait à le rencontrer.

— Mais elle le connaît, il va chez elle!

— Il est socialiste, n'est-ce pas? demanda Laure avec un peu d'aversion, comme si elle eût senti malgré elle l'absurdité de tous ces mélanges.

— Oh! socialiste indépendant, répliqua Estelle. Tu comprends, il faut ça pour parvenir! Mais indépendant, ce n'est pas du tout la même chose. Albert lui-même m'a expliqué...

— Eh bien, voyons, dit Laure en dénombrant ses convives, toi, ton mari...

— Non, Albert ne viendra pas, il est forcé d'aller à Brujey pour une élection au Sénat.

Elles choisirent les derniers noms, puis Estelle se leva. Elle prétendait qu'elle avait envie ce jour-là de danser, que cela venait de son sang provençal. Ayant perdu sa mère quand elle était tout enfant, elle avait grandi au hasard des garnisons, élevée par un père à la fois grondeur et débonnaire, d'autant plus rude et rigoureux en paroles qu'il était en vérité plus accommodant et plus faible. Maintenant le vieux colonel d'Escouves passait son temps dans les cercles; parlant de la politique étrangère et s'intéressant aux conflits des États les plus éloignés, il ne se souciait jamais de sa fille.

Laure avait su que Mathilde d'Arsivilliers se plaignait d'elle à plusieurs personnes, et quoique ces reproches indirects lui parussent un vrai manquement à l'amitié, elle ne voulut pas s'en prévaloir, et elle profita de ce que c'était la fête de son amie pour lui envoyer un petit cadeau avec quelques mots. Elle reçut aussitôt un billet de remerciements éperdus et Mathilde accourut.

— Pourquoi, demanda Laure, n'avais-tu pas répondu à ma dernière lettre?

— Oh! dit Mathilde, j'ai cru que tu n'avais plus besoin de moi.

— Mais puisque je t'avais écrit?

— J'ai cru qu'Ursule d'Idrifonds te suffisait.

— Voyons! dit Laure.

Aux premiers rapports, elle retrouvait les êtres tels qu'elle les avait connus, et le signe qu'ils lui donnaient d'eux lui rappelait toute leur nature : Mme d'Arsivilliers parlait toujours de sa sensibilité et c'était toujours à sa susceptibilité qu'on avait affaire.

— Pourtant, j'ai bien besoin de toi, va, soupira-t-elle.

— Qu'est-ce qu'il y a, demanda Laure?

— Eh bien, toujours, ma belle-mère, mon mari... Elle essaya de raconter ses ennuis, mais à mesure qu'elle les expliquait, elle en sentait elle-même la mesquinerie.

— Et puis, dit-elle en soupirant, bien autre chose...

— Tes enfants vont bien?

— Bien, répondit-elle, mais eux aussi, ils n'ont pas besoin de moi.

Elle expliqua qu'elle souffrait, qu'elle vivait dans le malaise :

— Que veux-tu, s'écria-t-elle, j'ai besoin de justifier ma vie!

Elle disait ces mots sincèrement, encore qu'elle les retînt d'un livre qu'elle venait de lire.

Elle parla de ses amies par qui elle avait aussi été déçue, et en particulier de la duchesse de Chanday. Laure connaissait ces amitiés féminines, tout de suite étroites et soudain brisées, celles qui les avaient formées ne profitant alors de s'être connues que pour se dénoncer l'une l'autre dans tous leurs défauts.

— Nous, pourtant, nous nous aimons, reprit Mathilde. Les gens sont si vils! Nous devrions nous unir contre eux, nous aider contre tout le monde.

Elle tournait vers Laure son visage sec et ses yeux sincères. Laure pensa en effet à tout ce qu'on pourrait trouver de force dans une pareille entente et promit sérieusement à son amie de s'allier à elle. Mais aussitôt ce pacte conclu, Mme d'Arsivillers parut l'oublier. Ses plus vives ardeurs tombaient subitement comme des flammes d'alcool. Elle avait une espèce d'étourderie triste.

Elles s'entretinrent de choses plus légères. Laure voulut lui annoncer le dîner qu'elle allait donner, de peur qu'en l'apprenant par d'autres, Mme d'Arsivillers n'en fût piquée :

— J'ai vu Estelle, dit-elle d'abord.

— Ah! fit Mathilde, déjà méfiante et un peu jalouse. Et que t'a-t-elle dit?

— Eh bien, nous avons arrangé un dîner. Tu viendras?

— Tu y tiens vraiment? demanda Mme d'Arsivillers, soupçonneuse.

— Mais oui, écoute. Il y aura ma tante Alberon, Esprevat, Rolland, Benoit de Garbe d'Hermy que

la politique intéresse, et puis, surtout, s'il accepte, François Fermillod.

— Pour sûr, il acceptera, s'écria Mathilde, presque aigrement.

— Pourquoi?

— Comment, tu ne sais pas? Et elle assura qu'une intrigue était nouée entre le député et Mme de Candun et que tout le monde le savait.

Laure douta si c'était vrai. Comme Mme d'Arsivilliers était honnête, elle voyait partout des amours et des liaisons.

— Mais, demanda-t-elle, ils se voient donc?

— Je crois bien, répondit Mathilde, ce Fermillod va partout!

— Enfin, reprit-elle, il est tout de même un peu hardi de te le faire inviter!

Elle-même, comme pour bouder, avait envie de ne pas venir. Mais la curiosité fut la plus forte. Elle voulait connaître ce François Fermillod, qu'elle n'avait pas rencontré encore. Il venait justement de prononcer un de ces discours par lesquels les jeunes hommes politiques essayent de faire croire qu'ils ne ressemblent pas à ceux qu'ils veulent remplacer. Il avait parlé avec dédain des vieux politiciens qui ne savent plus répondre aux difficultés du présent et, par une de ces métaphores que les journaux ressassent longtemps, il les avait comparés, en face des nouveaux problèmes qu'ils étaient incapables de résoudre, à de vieux sorciers épouvantés de voir les éléments ne plus obéir à leurs formules caduques.

Quand vint le soir du dîner, Mme d'Albéron était prête à se sentir piquée que Laure eût invité François Fermillod, car, du moment qu'elle l'avait eu

plusieurs fois chez elle, elle jugeait qu'on ne pouvait le recevoir sans le lui voler. Elle se flattait d'exercer sur lui une influence décisive et était prête à approuver tout ce qu'il ferait pour qu'on crût qu'elle le lui avait inspiré. Elle entra donc chez Laure assez disposée à s'irriter. Mais sa nièce avait l'air si peu désireuse de se parer de ses invités et si prête à laisser à sa tante toute l'importance que celle-ci en fut apaisée. Ce fut elle, plutôt que Laure, qui eut l'air de recevoir François Fermilod. Le jeune député était d'une politesse un peu guindée, mais très stricte. Déjà accoutumé au monde, il y avait d'abord pénétré avec défiance, tant son amour-propre craignait qu'on l'y offensât. Mais, naïvement étonné de l'accueil qu'il y avait trouvé, il avait bientôt désarmé, avec une satisfaction où se mêlait un dédain secret pour ces gens qui ne savaient pas mieux se défendre.

Le dîner commença et fut agréable. Mme d'Albéron parlait beaucoup, Mme d'Arsivillers oubliait ses peines en recevant les soins du vieil Esprévat. Celui-ci était cependant le moins satisfait des convives. Il se préservait mal d'une aigreur secrète en voyant ceux dont il défendait les intérêts, et même les privilèges, accueillir et fêter un ennemi : il les accusait une fois de plus, dans son cœur, de futilité, d'absurdité et d'ingratitude. Mais, du moment qu'on donnait un dîner en l'honneur de François Fermilod, il aimait encore mieux y être. Tandis qu'il se composait un maintien sceptique et indulgent, destiné à réduire un peu l'effet des propos tranchants de son collègue, il se racontait tout bas à soi-même, pour panser son amour-propre, combien il avait déjà vu disparaître

de ces jeunes présomptueux. Mathieu de Garbe d'Hermy, qui était là, avec son frère Benoît, pour remplacer M. Rolland, engagé ailleurs, trouvait que la conversation générale faisait mieux valoir les phrases galantes dont, à mi-voix, il essayait l'effet sur Laure. Quant à Estelle, elle triomphait.

Mais c'était peut-être Benoît de Garbe d'Hermy qui écoutait le jeune député avec le plus de crédulité. Il était pourtant assez vain de ce qu'il représentait, de son sang, de sa noblesse. Mais depuis trop longtemps, dans sa famille, on n'avait rien fait. Le dernier des siens qui eût touché aux affaires avait été ministre de Charles X. Depuis lors ses descendants avaient vécu séparés de tout et, affaiblis par cette longue inaction, une curiosité involontaire et presque puérile les poussait à se rapprocher de toute force réelle, fût-elle grossière, et à en subir le prestige. La force, ce soir-là, Benoît de Garbe d'Hermy croyait sincèrement la voir dans ce jeune homme au profil si net, secrètement neurasthénique, mais qui parlait sans paraître hésiter jamais. François Fermillod cependant, au moment même où on le croyait si ferme, s'amollissait. Heureux d'être reçu dans une maison nouvelle, il ne pouvait plus douter de sa victoire dans le monde où il avait pénétré, puisque, parmi toutes ces femmes, il en voyait une qui était à lui. Alors il ressentait cette dilatation de l'amour-propre qui, pour de telles natures, est ce qui ressemble le plus au bonheur. Son égoïsme satisfait rendait ses doctrines moins rigoureuses. Elles tombaient de lui comme des armes inutiles. Crédule, lui aussi, il jouissait des fleurs, des vins, de la table, mais tandis qu'il cédait ainsi aux premières sommations du luxe, bien loin de discerner sa propre fai-

blessé, il jouissait du commencement de duplicité qu'il sentait dans son âme jusque-là trop simple et goûtait le plaisir, capiteux pour un jeune homme encore naïf, de se croire un peu cynique.

Ainsi, grâce à ces sentiments différents, chacun se trouvait satisfait. Après le dîner, on en vint à s'entretenir de ce que pourrait être la société future. Quoique le jeune député n'en sût en cette matière pas plus que les autres, on parut prêter à son avis plus d'autorité, et lui, pour répondre à ces prévenances, eut la gracieuseté d'affecter un certain scepticisme, qui parut du meilleur ton. Quand il se fut retiré, en même temps que Mme d'Albéron, il fut évident que l'impression qu'il laissait était favorable. Estelle, pour la confirmer, expliqua que, malgré son socialisme, il n'avait rien de méchant, et que, d'ailleurs, il avait dit dans son discours qu'il était absurde de vexer des religieuses et des moines.

— Sans doute, madame, dit Esprevat, mais s'il écarte ainsi l'anticléricalisme, ce n'est que pour donner quelque chose de plus actuel aux revendications sociales.

— Peu importe, répondit-elle, il a dit qu'il était absurde de poursuivre des religieux.

— Oui, madame, il l'a dit, mais enfin...

Esprevat, découragé, s'arrêta.

« Quelle exiguïté d'esprit! se dit-il. Ne pas pouvoir embrasser une idée entière!

Mais Mathieu de Garbe d'Hermy, qui était encore là, s'avisa de penser à son tour et énonça une opinion, sans qu'on pût savoir d'où elle lui venait, ni comment il se l'était faite; il déclara que, dans peu de temps, ce seraient les socialistes qui rétabliraient la monarchie. Pressé par Esprevat de justifier cette

idée, il parut étonné de l'avoir eue. Hors des commérages et des galanteries, Mathieu de Garbe d'Hermy ne parlait plus qu'avec une sorte de naïveté et d'incertitude et, cherchant tous ses mots, il semblait préparer sans cesse un effet qu'il ne produisait jamais. Enfin il se tut.

Laure n'avait pris à la conversation qu'une part discrète. Sauf lorsqu'une gaieté sincère l'animait et la rendait toute présente, les discours qu'elle entendait lui donnaient plutôt envie de se taire, et de rêver à des choses que ceux qui l'entouraient ne soupçonnaient pas.

Le printemps arriva. Comme Mlle d'Idrefond était revenue à Paris, Laure et elle prirent l'habitude d'aller, l'après-midi, se promener ensemble, en auto, dans la campagne, et elles connurent ainsi toute la suite de la saison. D'abord, avant même qu'il y eût des feuilles, ce fut le moment des arbres en fleurs. Dans le paysage informe des banlieues, sur d'obscurs remblais, entre une usine trop grande et une villa trop petite, ils éclataient, ignorants, fous d'enthousiasme et d'amour. Mais l'auto allait plus loin, atteignait la campagne et parfois, comme dans de vieilles robes de soie, on retrouve l'étoffe plus vive entre certains plis, ainsi, entre deux chemins, les jeunes femmes retrouvaient de véritables plis de nature. Elles descendaient de voiture, faisaient quelques pas. Un vent humble et frais rasait l'herbe, les arbres bourgeonnants semblaient gonflés au loin d'une fumée verte, quelques nuages tendres, hésitaient dans le ciel. Des chants d'oiseaux s'élevaient par endroits, comme de minces appuis sur lesquels vacillait la coupole de l'espace immense.

Alors, au fond des vallons, elles apercevaient d'autres arbres fleuris, déjà plus rustiques, et qui, se détachant sur la terre encore lourde et noire d'hiver, avaient le blanc un peu bis de ces dentelles que font les paysannes. Tandis que Laure contemplait vaguement ces choses, il lui semblait qu'elle oubliait tout; tout ce qu'elle avait pris pour sa destinée ne lui paraissait plus qu'accidentel, et elle était étonnée, en revenant chez elle, de ne pas retrouver autre chose que sa vague captivité d'habitude. Les jours suivants elles s'échappaient de nouveau. Elles voyaient le printemps se garnir peu à peu; les arbres sages déployaient leurs feuilles : comme une foule de spectateurs, ils se massaient sur les collines. Alors, partout, comme une dernière entrée de ballet qui répondait à la première, les faux-ébéniers aux grappes jaunes, les acacias, les cythises, les marronniers parés de rouge ou de blanc, apparaissaient, et, beaux galants, comme des acteurs de la comédie italienne, comme des Linders ou des Clitandres, ils semblaient faire des déclarations d'amour aux villas.

Laure ressentait de nouveau l'influence d'Ursule. Par le fait que rien de personnel ne la retenait, la malade semblait se mêler plus librement à la nature. Elle savait les noms de toutes les herbes. Parfois elle composait des bouquets avec tant d'art et d'agrément qu'elle paraissait grouper les corolles selon leurs propres affinités et ne faire, en les rapprochant, que les rendre heureuses. Laure, émue, regardait le visage de son amie, flétri et innocent, lui sourire parmi les fleurs.

Elle-même s'était remise à lire, à jouer du piano, et elle avait repris les mêmes occupations que pen-

dant l'hiver, mais en y portant beaucoup moins de foi. Quand elle revenait de ses promenades, encore pleine d'images et de reflets, ce qu'on lui racontait des autres lui paraissait à la fois obscur et chétif. Il lui semblait qu'au-dessus des hommes, il y avait un monde sans ombres, vaporeux, riche, aérien, où brûlaient des lustres de jours, où les saisons brillaient comme des miroirs, et où elle-même voulait se suspendre. Au lieu d'exister par ce qu'on fait, il lui semblait souhaitable de n'être plus qu'un reflet des choses. Elle laisserait les autres vivre entre eux et croire à leur mutuelle importance. Leur société avait pour appuis quelques aimables vieillards qui, n'ayant plus rien à faire de cache, pouvaient tout entiers se donner au monde. Laure en connaissait plusieurs. Parfois le charme d'une conversation suffisait à faire concevoir à la jeune femme toute une vie délicate, qui eût été moyenne sans être médiocre, et où l'emphase n'aurait pas pu s'exercer. Mais, si beaucoup de gens lui paraissaient agréables, c'était justement parce qu'elle ne leur demandait presque rien et un sûr instinct l'avertissait que, plus exigeante envers eux, elle n'aurait pu en garder la même opinion. Quoi qu'ils valussent, ils n'étaient pas des cariatides, sur lesquelles on pût appuyer sa vie. D'ailleurs, qu'avait-elle besoin d'eux? L'amour qu'ils prétendaient avoir dans leur existence, elle le retrouvait bien plus pur, le matin, quand elle faisait de la musique : alors elle se baignait à la source des sentiments, avant qu'ils allassent se corrompre et se pervertir dans les pauvres histoires humaines. Cependant elle voyait toujours Estelle de Candun, et celle-ci exposait sa liaison avec François Fermillod d'une façon si insistante que Laure

se demandait parfois si son amie ne trouvait pas dans cette ostentation son plus grand plaisir. Mais elle ne s'interrogeait pas sur ce que contenait cet amour. Elle se disait seulement que c'était l'amour et, sans chercher plus loin, elle éprouvait une sorte de mortification voluptueuse à en infliger le voisinage à sa solitude. En même temps elle apportait à son amie cette aide insaisissable, mais certaine, qu'une femme dont la réputation est pure peut fournir à une autre qui ne jouit point du même avantage. Estelle en profitait sans que cela lui suffit. Elle se sentait encore blâmée, tant qu'on ne vivait pas comme elle. Sans faire à Laure des confidences explicites, elle lui décelait sa satisfaction à demi-mot, comme pour la tenter, et répétait qu'il fallait vivre. C'était, pour elle, s'abandonner allègrement à toutes ses fantaisies. Sa grande adresse était de représenter comme une entreprise pédantesque le moindre effort qu'on pût faire pour répondre de soi. Elle ne manquait pas non plus de prêter aux besoins des sens, lorsqu'elle y faisait allusion, une force irrésistible, et Laure, qui, depuis quelque temps, n'était guère tourmentée par eux, en ressentait quelque confusion et n'osait pas le dire à son amie. Un jour que celle-ci, forte de la supériorité que lui donnait son air de bonheur, avait attaqué Laure plus directement, en lui représentant qu'elle ne serait pas heureuse tant qu'elle ne changerait pas de mœurs, comme Laure résistait et élevait plusieurs objections, Estelle en vint à dire que la vie serait trop compliquée si l'on devait encore s'embarrasser de fidélité.

— Mais l'amour, c'est la fidélité, dit Laure.

Elles s'arrêtèrent et, soudain, elles qui croyaient se connaître, elles se virent. L'une ne regardait

point à ce qu'elle devenait; elle ne cherchait que des moments et, dans chacun, oubliait ceux d'avant. L'autre avait besoin de pouvoir se reconnaître dans tout ce qu'elle avait été. Un air de hauteur involontaire et presque de dégoût parut sur le visage de Laure et Estelle comprit qu'en un instant elle risquait de perdre son amie. Elle eut l'adresse de parler aussitôt d'autre chose.

L'été arrivait. Laure et Mlle d'Idrifonds avaient rêvé de faire un grand voyage, d'aller ensemble en Norvége. Mais la jeune fille était de nouveau plus malade; ces beaux projets se dissipèrent au moment où ils auraient dû s'accomplir, et il ne restait plus à Laure que ses habitudes et ses obligations ordinaires. Cédant aux instances de son cousin, elle accepta l'invitation de sa tante à Trouville. Là continuait la même vie, plus grossière et brillantée par l'argent seul. Ceux qui la menaient prétendaient s'amuser, mais comme s'ils eussent craint qu'un d'eux, en s'échappant, allât trouver ailleurs des plaisirs réels, ils s'engageaient à rester ensemble et s'enchaînaient les uns aux autres comme des forçats. En voyant dans les journaux la relation de leurs fêtes, ils pouvaient croire qu'ils s'y étaient divertis. Dans ces groupes les liaisons se mêlaient aux mariages. Parmi les jeunes femmes que ce tourbillon emportait, certaines restaient honnêtes, mais cette honnêteté, presque absurde dans la vie qu'elles menaient, ne valait rien, ne nourrissait rien. Robert de Lembaye prenait part à tous ces plaisirs et Laure aurait presque souhaité qu'il l'y entraînât. Mais lui, au contraire, s'étant accoutumé à venir parler de lui à la jeune femme, ne songeait guère à s'occuper d'elle. Contraint de songer

de plus en plus à se marier, le pire était pour lui qu'une occasion se présentait. Il s'agissait d'une famille d'Américains d'origine allemande, les Steiner, établis depuis peu à Paris, et dont Robert s'empressait d'annoncer à sa cousine qu'ils n'étaient pas israélites. Il avait connu leur fille qui ne lui plaisait ni ne lui déplaisait, mais il fallait qu'il se décidât, et devant l'acte auquel il était acculé, tout ce qu'il y avait en lui de délicat à la fois et de naïf se réveillait. Il avait ingénument réservé le mariage comme le premier acte d'une vie nouvelle, et il voyait avec surprise qu'au contraire c'était le dernier qu'exigerait sa vie présente. Il semblait étonné, lui qui n'était que faible, d'être conduit à quelque chose de vil.

Que faire? soupirait-il, je ne peux pourtant pas me mettre, moi aussi, à brocanter de vieux meubles.

Quand il pensait au travail, il ne voyait devant lui que des expédients et des besognes presque inavouables. Alors il recommençait à supputer ce que valait la famille Steiner. C'était la grossièreté du père qui le repoussait surtout. Quant à la fille, il la trouvait ingrate et maussade, mais comme, à son insu, il était pénétré de tous les préjugés, il se demandait si cela ne valait pas mieux que d'épouser une femme trop agréable et si les disgrâces de Mlle Steiner ne devaient pas être tenues pour des qualités.

Laure aurait voulu l'aider, mais du moment qu'elle ne se dévouait pas à son cousin jusqu'à l'épouser, elle ne pouvait rien pour lui. Elle-même cherchait un secours. En quittant Trouville, elle alla chez son frère. Celui-ci, depuis qu'il avait quitté l'armée, vivait à la campagne, où il s'occupait d'exploiter les terres qu'il avait héritées et celles que sa femme

lui avait apportées en dot. Laure vint le retrouver dans le petit château paternel où elle avait passé tant de jours. Mais elle s'aperçut bien vite qu'on ne peut être en plus sans être de trop, et que ceux qui sont unis entre eux le sont toujours contre les autres. Elle s'était prise d'affection pour la fille aînée de son frère, tendre et charmante enfant de huit ans, qui répondait à ses caresses. Mais cela déplut à sa belle-sœur, qui semblait craindre que Laure, ayant éludé les charges de la vie de famille, vînt s'en donner les plaisirs à leurs dépens. Le frère de Laure, un peu empâté dans le sérieux provincial, et fier de ses quatre enfants, méprisait la corruption et la futilité de Paris et soupçonnait peut-être, sans le dire, la vie de sa sœur. Laure se sentait exclue de la vieille maison où régnait maintenant une étrangère et elle éprouvait avec une peine cuisante que le fantôme de son père en était chassé avec elle et qu'elle seule le gardait encore vivant dans son souvenir. Alors, lasse, elle rêvait. Dans le désarroi où elle se trouvait, lasse, inutile, vaincue, des phrases qu'André lui avait dites lui revenaient fortuitement à l'esprit; elle s'en rappelait une qu'il lui avait écrite une fois : « La puissance du cœur a l'air d'une faiblesse. » Mais tout cela passait en elle sans y agir. Cependant elle s'évertuait encore à se donner une vie réglée, à se fixer quelque travail. Elle avait même repris, pour les relire, les trois romans d'André Arlant, et ainsi, de tous les livres qu'elle avait voulu connaître, elle retombait sur les siens; mais une sorte d'aversion nerveuse l'empêchait de les ouvrir; et comme elle n'aurait pas pu davantage les éloigner d'elle, ils demeuraient, sans qu'elle y touchât, sur sa table.

IV

En octobre, elle alla à Corneilles, chez Mme d'Arsivilliers, qui, elle aussi, ne vivait pas sans inquiétude; mais, essayant sans cesse de s'expliquer sa nature, elle n'y réussissait qu'en employant les plus grands mots, au lieu que Laure n'osait jamais s'en servir. Puis Mme d'Arsivilliers, sous prétexte de connaître ses sentiments, rendait impossible leur croissance en elle, et faisait penser à ces enfants qui, dès qu'ils ont semé une graine, la déterrent pour voir si elle germe et l'empêchent à jamais de pousser. Indiscrète envers soi-même, elle ne respectait pas son propre mystère. D'ailleurs, elle prétendait avoir changé, s'être décidément détournée des êtres qu'elle dédaignait et ne plus trouver d'assistance que dans les livres. Mais ses idées se renversaient soudain sans se modifier vraiment, et l'on ne sentait jamais mieux que dans ces renversements combien elle restait toujours la même.

Alors Laure eut envie de retrouver d'autres êtres, Estelle de Candun, qui, par comparaison, lui paraissait naturelle et simple, et qui, elle, du moins, avait le mérite d'être contente. Mais, là encore,

tout s'était altéré. Estelle de Candun et François Fermillod étaient différents d'origine et de caractère, et ces mêmes différences qui avaient augmenté pour eux le plaisir de se saisir, les empêchèrent de se mêler. A toute occasion, sans y penser, elle parlait des hommes de son monde en les opposant à lui et ainsi, étourdiment, se faisait haïr. En même temps, ce jeune bourgeois, d'abord étonné de sa facile entrée dans une autre société, rencontrait maintenant ce dédain subtil, à la fois insurmontable et transparent comme un mur de verre, par lequel une classe se défend contre de nouveaux venus. Il reprit aussitôt toute sa susceptibilité et sa maîtresse ne fut plus qu'un otage sur lequel il se vengeait. Elle-même ne valait pas pour son amour-propre tout ce qu'il avait cru d'abord. Il remarqua combien d'hommes la traitaient familièrement, sans déférence, sans estime; il pensa à tout ce qu'elle avait fait avant qu'il l'eût rencontrée; il s'aperçut même que ce n'était pas lui qui l'avait vraiment conquise, mais que, dans leur liaison, c'était elle qui était adroite et lui inexpert, elle qui avait eu la fantaisie de se l'attacher et qu'ainsi, au lieu de faire une conquête, il était presque tombé dans un piège. D'autant plus jaloux de sa maîtresse qu'il armait contre elle plus d'inimitié, il était dépité de cette jalousie comme d'une façon qu'elle avait encore de s'imposer à lui, de le distraire de ses vrais travaux. D'autre part, s'étant surmené pour la rédaction de plusieurs rapports, il était devenu neurasthénique et cette maladie lui avait donné des choses et de soi-même un sentiment moins intéressé et plus approfondi. Jusque-là il s'était naïvement cru fort, parce qu'il se sentait sans scru-

pules, et comme il croyait en lui, tout ce qu'il constatait de misérable chez les autres ne l'affectait pas. Maintenant en même temps qu'il voyait mieux l'indigence de ses compagnons, il s'aperçut qu'il ne savait pas non plus les mots qui commanderaient à la tempête, et il eut peur soudain des foules brutales qu'il déchaînait et qu'il ne pourrait pas conduire. Alors, petit ambitieux fatigué, sa faiblesse le rendant faussement tendre, il avait besoin d'amour. Mais celle à qui il en demandait était la première à qui il devait cacher sa détresse, et devant laquelle il devait continuer à soutenir son rôle d'homme fort. D'ailleurs, tout les opposait : de sa nature, il était sérieux; elle ne vivait que pour le plaisir. Il avait des susceptibilités et des exigences qu'elle ne comprenait même pas. Alors il était envers elle méchant et dur, mais tout ce qu'elle subissait de lui, loin de le désarmer, ne faisait que l'irriter davantage, car il y voyait une preuve qu'elle en avait supporté au moins autant de ses autres amants, de ceux qu'elle avait pris dans son monde.

Cependant tous ceux à qui il n'arrive rien s'attroupaient autour de leur histoire, curieux et comme affamés. Dans une vie oisive et plate, l'amour était considéré comme la seule cause dont on pût encore espérer des surprises et des catastrophes. De vieilles dames réprouvaient Mme de Candun, mais, par une opinion où l'orgueil de caste avait part, elles croyaient qu'elle n'aurait pu honorer de ses faveurs ce jeune député sans le gagner à d'autres idées, et sans en faire l'instrument d'une restauration prochaine. Laure, un jour, se disputa presque avec Serrizier, qui, jaloux de se voir négligé par Mme de

Caudun, recrutait les médisants contre celle dont il se prétendait l'ami. Laure défendit Estelle avec beaucoup de fermeté et cependant elle ne pouvait pas l'approuver; mais, trouvant pauvres les idées morales de ceux qui la blâmaient, elle ne savait que croire et devenait triste. Dans tous ceux qui l'entouraient, elle ne trouvait aucun appui. Si quelques-uns avaient su rendre leur vie plus sérieuse, ils s'étaient mis par cela même à l'écart. Les autres se laissaient aller et finissaient par ne plus prendre garde à ce qu'ils devenaient, mais, quoi qu'ils fissent, ils parlaient toujours, et Laure avait le sentiment indéfinissable que rien de réel ne répondait à leurs paroles. On secouait les plus grands mots sur les plus pauvres histoires. Il n'y avait plus de pudeur pour rien. Mais tandis qu'on parlait de passion ou d'amour, chacun n'en vivait pas moins sur sa vanité. Les femmes ne pensaient qu'à se faire valoir. Elles affectaient entre elles bien des sentiments. Le seul sincère était une jalousie toujours prête.

Laure allait se promener au Bois. L'hiver était rigoureux et clair. Elle marchait le long des allées. Au loin, la ville aiguë fumait comme une arme trempée dans un bain glacé. Elle allait. Parfois, en marchant, elle croisait quelques couples maussades d'amants, descendus pour un moment de leur voiture. Elle voyait leur visage empoisonné de fausseté, elle entendait en passant quelqu'une de leurs phrases. Ils ne se parlaient même pas franchement, ils ne se disaient que les mensonges rituels. « Seule, se disait Laure presque âprement, nette et seule! » Il lui semblait qu'elle se purifiait dans l'hiver. Elle regardait les petits étangs gelés, que ne variaient plus les mouvements de

l'eau et que la glace faisait paraître plus grands. Une délicate aigreur emplissait l'air rose. Les arbres, se ramifiant sur le ciel jusqu'à leurs moindres brindilles, ressemblaient à des algues sur le feuillet teinté d'un herbier.

Parfois aussi, elle retournait dans les musées, mais tout ce qu'elle y voyait de beau lui paraissait maintenant bien loin de sa vie.

M. de Candun, depuis quelque temps, était mécontent. Un nouveau journal lui faisait la guerre dans l'arrondissement qu'il représentait. Habitué à n'y rencontrer que des égards, ces attaques triviales lui étaient pénibles et il n'ouvrait jamais sans malaise la petite feuille qui les lui apportait. Un jour, à la Chambre, il voulut lire le dernier numéro : il y avait à peine jeté les yeux qu'il rougit, comme s'il avait été souffleté. Un article, écrit avec l'esprit et les grâces de la province, relatait à mots presque découverts la liaison de sa femme avec François Fermillod. Il enfouit le journal. Il aurait voulu le détruire. Il sortit, son sang bouillonnait. Le pis était pour lui de reconnaître que cette révélation ne lui apprenait rien et le forçait seulement à s'avouer ce qu'il n'avait pas voulu se dire. Alors il revoyait tout. Il se souvenait même de l'heureuse surprise qu'il avait éprouvée un an avant, quand, sa femme s'intéressant tout d'un coup aux choses de la politique, il avait cru qu'elle revenait à lui, alors qu'elle pensait à l'autre. Qu'elle eût porté ses désordres dans un monde où jusque là ils n'étaient même pas soupçonnés, qu'elle l'atteignît jusque dans son pays, cela l'irritait comme une telle-

nie suprême. Il revint à pied chez lui sans que son agitation diminuât; sa femme était là, et faible, irrité, ne pouvant rien faire, il lui fit une scène.

Le lendemain matin, à onze heures, Laure était déjà habillée et prête, car elle avait à déjeuner sa vieille institutrice, puis devait aller au Louvre avec M. Joffand, à qui elle avait promis ce noble plaisir. Elle vit entrer Estelle : celle-ci montrait un petit visage chiffonné, où les yeux seuls restaient à leur place.

— Ah! dit-elle, j'avais besoin de te voir, ça ne va pas, je n'en peux plus. Il faut que ça finisse.

— Qu'y a-t-il? demanda Laure.

Estelle lui raconta ce qui était arrivé et, en lui mettant sous les yeux l'article où l'on relatait sa liaison, elle semblait encore flattée que tout ce qui la concernait fût si public.

— Eh bien, Albert l'a lu... et alors...

— Alors? demanda timidement Laure.

— Il m'a fait une scène!

« Il ne savait donc pas », fut sur le point de s'écrier Laure, et cette seule pensée dévoilait aussitôt toute la misère d'une telle histoire. Elle se contenta de dire :

— Mais comment peut-on imprimer de pareilles choses?

— Que veux-tu, répondit Estelle. Et puis, là-bas, on s'occupe tant de moi!

Elle commença à parler à Laure du jeune homme qui dirigeait ce journal, ancien maître d'études qui s'était jeté dans la politique. Elle l'avait rencontré une fois et n'était peut-être pas loin de supposer qu'il était amoureux d'elle et d'en voir une preuve singulière dans l'article qu'il lui avait consacré. Laure sentit confusément ce qu'il y

avait de complaisance en tout cela et fut presque irritée qu'on ne profitât pas de pareilles circonstances pour voir au moins une fois les choses comme elles sont.

— Enfin, répondit-elle à Estelle en parlant du journaliste provincial, il veut surtout, sans doute, remplacer ton mari.

— C'est possible, répondit Estelle, plus humble... En tous cas, reprit-elle avec violence, ça m'est égal, je suis contente qu'Albert ait lu ça. Oui, j'en ai assez! Si ça ne lui plait pas, qu'il se sépare...

— Mais enfin, demanda Laure, que lui reproches-tu?

— Oh! tout! De tout supporter! D'être là.

En effet, comme les maris qui s'effacent, M. de Candun en était arrivé à rendre sa seule existence aussi odieuse que toutes les rigueurs.

— S'il criait, au moins, s'il me faisait des reproches! Non, il se tait. Sous prétexte qu'il est religieux, il me pardonne. Il m'humilie en me pardonnant! Est-ce qu'il s'occupe seulement de moi? Il me laisse libre! Eh bien, il devrait savoir que les femmes veulent être dominées. Tout le monde le sait! Meyran me l'a encore dit l'autre jour! Ou bien alors il n'avait qu'à ne pas m'épouser! Une nature ardente comme la mienne!

Laure écoutait. Elle alla fermer la porte de peur qu'un domestique entendît.

— Oh! ça me fait du bien, reprit Estelle, de te parler ainsi! Tu sais, je suis son moindre souci. Je sais bien ce qu'il aime! C'est de représenter son pays, comme il dit, ainsi que l'a fait son père. Belle représentation! un muet! Il retarde en tout, d'ailleurs, je n'ai même pas ses idées! Mais il faut le voir,

à Brujoy, dans cet horrible endroit, où il me force à passer tous les étés! Là-bas, il parade. Et s'il m'en veut, ce n'est même pas pour ce que j'ai fait, mais parce qu'on l'a su chez lui! Chez lui, il prétend qu'on l'aime! N'empêche qu'à la dernière élection il a fallu débourser quarante mille francs. Et puis ce sont mes chapeaux qui coûteront cher!

Il semblait à Laure qu'elle voyait couler devant elle tout ce que contenait cet amour.

— Tes enfants..., murmura-t-elle.

— Mes enfants! Ce sont les siens!

Et comme si elle avait voulu poursuivre et traquer son mari dans le seul sentiment où il ne dépendait pas d'elle :

— Oui, dit-elle, eux, il les aime! Il aurait voulu en avoir d'autres! Grand merci. Je savais ce que j'avais eu de mal pour faire ceux-là! Et comme je n'avais même pas eu de plaisir avant!

— Estelle! dit Laure.

— C'est vrai, reprit la jeune femme. Elle continua de parler, mêlant à ses propos des noms d'anciens amants, et paraissant supposer que Laure était instruite de toutes ses histoires. Puis elle se plaignit de la curiosité dont on la poursuivait, oubliant qu'elle avait pris plaisir à l'exciter; elle nomma les gens qui avaient pris parti contre elle, un de ses cousins qui, disait-elle, eût mieux fait de surveiller sa propre femme, Serrizier, dont elle faisait entendre des choses que Laure n'osait pas comprendre, et ainsi, se défendant et prête à se venger sur n'importe qui, elle ressemblait à ces petites bêtes traquées dont la morsure devient venimeuse.

— Non, reprit-elle, non, il faut que cela finisse!

Et elle répétait qu'elle en avait assez, qu'elle était

lasse de sa vie avec son mari, qu'elle ne pouvait plus la supporter, elle prenait plaisir à insister ainsi, à s'exciter davantage, comme si, de l'exaspération de ses sentiments, avait dû sortir l'acte dont elle se savait incapable.

Laure se taisait. La pitié en elle était gênée par le dégoût. Ce qu'Estelle lui découvrait lui paraissait si triste et si irréparable qu'elle avait honte des phrases convenues qu'elle aurait pu prononcer pour la consoler. Ne trouvant rien de vrai à lui dire, elle ne comprenait pas qu'au contraire quelque chose de faux pouvait seul convenir à l'âme de Mme de Candun et s'y ajuster.

— Enfin, reprit-elle en se contraignant, que t'importe tout cela, tu es aimée!

— Ah! fit Estelle, et Laure connut qu'elle avait touché le point sensible.

... François m'aime, sans doute, reprit-elle, mais, lui aussi, c'est un homme, comme les autres! Il m'aime, mais...

... Vois-tu, s'écria-t-elle brusquement, j'en ai assez, j'ai envie de me jeter à l'eau!

Elle s'approchait ainsi de tous les actes extrêmes sans avoir la force d'en accomplir aucun, et elle mêlait ses plaintes d'aveux embrouillés, où quelques derniers mots de complaisance subsistaient encore. Pourtant elle ne faisait plus de bravades ni de théories. Elle avouait presque l'état nerveux qui lui donnait besoin de l'amour. Laure était étonnée qu'elle ne fît pas une meilleure résistance. Elle, si fanfaronne à l'ordinaire, maintenant que la vie la mordait, elle pleurait, prise dans le piège. Elle semblait dire à la Douleur : « Lâche-moi ».

— Ma petite Estelle, dit Laure, voyons, il

faut avoir un peu de courage. Tout cela passera.

... Toi qui es si gaie, ajouta-t-elle.

— Oh! j'en ai l'air, reprit l'autre, mais, dès que je ne m'agite plus, si tu savais, je suis si triste! c'est comme si j'étais cassée. Personne ne tient à moi. J'ai été si mal élevée... Mon père... J'ai envie de me jeter à l'eau, répéta-t-elle. Et de toutes les idées qu'elle avait agitées, celle de sa destruction lui paraissant vraiment la seule émouvante, elle éclata en sanglots :

— Pauvre moi, murmurait-elle en pleurant, pauvre petit moi!

— Pense à tes enfants, répéta Laure avec embarras.

— Mes enfants! bredouilla Estelle en pleurant encore.

Quoiqu'elle crût bien sentir qu'Estelle ne gardait pas la force de rien exécuter, Laure restait pourtant inquiète :

— Promets-moi, dit-elle, de ne rien décider tant que tu seras dans cet état, d'attendre... promets-moi.

— Mais s'il fait quelque chose, lui, Albert, murmura Mme de Candun, et Laure vit bien quelle crainte celle-ci gardait en elle.

— Mais non, répondit-elle, tu sais bien qu'il ne fera rien, tu le sais, — et, pleine d'un dégoût indicible, elle arriva enfin à la phrase qu'il fallait dire :

— Il t'aime aussi.

Estelle reçut cette assurance sans protester, en se regardant dans le petit miroir qu'elle avait tiré de son sac et devant lequel elle se refaisait un visage.

— Tu l'as revu, ce matin? demanda Laure.

— Non, mais j'ai dit en sortant que je venais chez toi, répondit Estelle, dévoilant ainsi à demi

ce qu'elle attendait de son amie : il viendra peut-être, ajouta-t-elle.

Elle se laissa donc arracher l'engagement de ne pas agir. Laure voulait la garder à déjeuner.

— Tu es seule?

— Non, il y a Prudent, mon institutrice. Estelle parut piquée qu'une si mince invitée ne lui fût pas sacrifiée. Elle partit. Presque aussitôt après, Prudent parut. Maigre, correcte, elle avait cet air modique et cette dignité toujours en défense des subalternes qui ne doivent pas être pris pour des domestiques. Pendant le repas, Laure avait soin que le service en fût très lent, pour que la vieille fille pût satisfaire sa gourmandise sans renoncer au plaisir de la causerie. Laure, en la regardant, songeait à la prodigieuse inégalité des destins. L'institutrice s'était dévouée, pendant des années, pour entretenir une mère infirme. La jeune femme se disait que la vie ne prend peut-être son sens que dans de telles épreuves. Mais aussi Prudent était sortie de ces luttes un peu desséchée et, dans tout ce qui était magnifique et opulent au monde, elle ne voyait qu'un luxe dont elle se défiait. Deux ans avant, cependant, elle avait fait un petit héritage dont l'argent s'était joint à celui de ses économies. Depuis lors elle portait un âpre intérêt à la politique, s'intéressant à tout le train des choses pour la petite miette de fortune qu'elle y avait hasardée. Elle avait d'ailleurs à l'égard des gens au pouvoir ce ferme mépris des petites gens, trop sûrs que les puissants n'ont pas leurs strictes vertus. Elle jugeait avec la même sévérité les députés de tous les partis et les appelait des farceurs.

Après le déjeuner, tandis qu'elle humait son café,

Laure lui apporta un petit cadeau qu'elle avait réservé à son intention : c'était un collier de cristal et d'améthystes. La jeune femme, en ces occasions se rappelait toujours ce que lui avait dit son père, qu'il vaut encore mieux donner aux pauvres quelque chose de superflu dont ils ont envie que quelque chose d'utile dont ils ont besoin. Ce collier, en effet, parut ranimer chez la vieille fille des sentiments qu'on n'y aurait pas cru présents et, dès qu'elle l'eût passé à son cou, une sorte de coquetterie heureuse et honteuse se peignit sur son vieux visage. Elle remercia Laure qui pensait, en la regardant, à ses sacrifices inconnus, à cette vertu de fourmi, humble, opiniâtre et chétive.

— Laure, lui dit soudain Prudent, vous avez toujours votre nature charmante.

— Non, s'écria Laure, et elle eut brusquement les yeux pleins de larmes, il ne faut pas me faire de compliment, je ne mérite...

Prudent la regarda, surprise. D'habitude, elle ne se souciait plus de ses élèves dès que celles-ci lui échappaient. Mais, cette fois-là, elle pensa pendant un instant à ce que pouvait être la vie d'une jeune femme comme celle-ci et, pour tâcher d'en deviner quelque chose, songea aux romans qu'elle avait lus.

On annonça M. de Candun. La vieille fille s'esquiva et Laure vit entrer le mari d'Estelle. Il avait l'air fatigué, mais toujours correct, ses cheveux gris régulièrement partagés. Il vint tout de suite au fait, comme s'il avait craint, en tardant, de ne plus oser.

— Avez-vous vu Estelle ? demanda-t-il après les premiers mots.

— Oui, dit Laure.

— A quelle heure est-elle partie ?

— Mais, à midi.

— C'est qu'elle n'est pas rentrée déjeuner, je suis inquiet.

Puis, prenant soudain son parti :

— Madame, je vous parlerai franchement. Vous êtes son amie. Hier soir, je me suis laissé aller à lui faire de durs reproches, je me suis emporté contre elle. C'est pourtant là quelque chose que je croyais bien m'être interdit. J'ai eu tort. Mais je crains qu'elle ne se porte à quelque extrémité, ne serait-ce que par faiblesse.

Laure, embarrassée, répondit qu'Estelle lui avait paru calme.

— Madame, reprit-il, je ne sais pas ce qu'on dit de moi, mais je crois pouvoir le négliger. Vous savez que je suis religieux, et je plains ceux qui n'ont pas un tel secours. Je me demande comment ils vivent. Ce que ma femme est devenue tient à trop de causes pour que moi-même je puisse les saisir. Mais, dans cette incertitude, je n'ai de sûr que mon devoir. Je n'abandonnerai pas Estelle. Je ne veux pas que la mère de mes enfants...

— Monsieur de Candun... dit Laure avec émotion. Elle s'apercevait qu'il existait.

— Pour agir ainsi, reprit-il, il ne me faut qu'un peu de courage. Il est vrai que ce n'est pas celui auquel on nous a préparés : il consiste à être au-dessus de l'opinion. Mais il suffit pour la dédaigner de penser à ce que valent ceux qui la font.

Tandis qu'il prononçait ces paroles, on sentait en lui la fermeté qui lui venait de sa conviction, en même temps que la hauteur involontaire d'un gentilhomme. Néanmoins, au moment où il se déclarait au-dessus de l'approbation des autres,

il avait besoin de recevoir celle de la jeune femme qui était devant lui.

— Monsieur de Candun, dit Laure, je vous remercie de me marquer tant de confiance. Soyez sûr qu'Estelle ne fera rien d'inconsidéré. Laissez-moi vous assurer, même, qu'elle sent ce qu'elle vous doit.

— Oh! dit-il avec tristesse.

— Si, croyez-moi. Mais elle ne sait pas vous l'exprimer. Elle est légère et faible, comme nous toutes...

— Pas comme vous, Madame, dit-il, vous êtes d'une nature sérieuse.

Laure reçut cet éloge avec confusion. Elle se rappela soudain l'aide qu'elle avait vaguement apportée aux amants, elle se trouva coupable envers l'homme qui était devant elle et aurait voulu lui demander pardon.

— Soyez tranquille, dit-elle seulement, Estelle ne fera rien, vous la trouverez ce soir chez vous.

Il reçut avec un soupir cette assurance qui le rendait moins soucieux, sans lui promettre aucun bonheur. Il entendit du bruit et fit le geste de se lever.

— C'est sans doute M. Joffand, dit Laure, avec qui j'ai un rendez-vous.

M. Joffand parut, frais, content, sa belle barbe bouffante. Après quelques mots insignifiants, M. de Candun se leva.

— Mais vous n'avez pas séance aujourd'hui? demanda Joffand.

— Non, mais une commission...

Il prit congé. Laure était troublée. Elle restait d'autant plus inquiète qu'elle se sentait moins certaine de tout ce qu'elle avait garanti à M. de Candun pour le rassurer. Elle se reprochait d'avoir laissé Estelle

partir, elle aurait voulu la rejoindre; elle pensa même, un instant, à aller chez François Fermilod, et, en même temps qu'elle se tourmentait, elle sentait aussi qu'au-dessous des mots la réalité se découvrait un moment, elle aurait voulu se pencher et voir. Cependant, en agitant ces pensées, elle était sortie de chez elle avec Joffand et se trouvait près de lui dans l'auto qui les emportait.

Il parlait et ne s'apercevait guère si elle l'écoutait, pourvu qu'elle le laissât dire. Il venait de déjeuner avec des hommes politiques, expliquait que le ministère allait se retirer. D'ailleurs, tout était au pis. La Chambre fabriquait des lois que le Conseil d'État n'arrivait pas à mettre en forme. Il aurait fallu tout changer pour que quelque chose allât bien; l'avenir était plein de menaces. Mais tandis que M. Joffand discourait ainsi, il avait plaisir à répandre ces sombres présages dans cette voiture moelleuse, auprès de cette jeune femme élégante, pendant qu'on voyait à travers les glaces Paris calme et gris.

Ils arrivèrent. Laure connaissait bien cette entrée du Louvre et le groupe cocasse et piteux des guides, avec leur misère grimée d'élégance pour fasciner les étrangers. Ils entrèrent.

— Ah! dit M. Joffand, oublions tout dans les arts!

Ils gravirent l'escalier. Quand ils pénétrèrent dans la première salle, dehors une éclaircie s'était faite, et la lumière, en se répandant sur les tableaux, les ranimait tous ensemble. Il y avait là des combats, des portraits, des corps de femmes, reliés par la même gloire, et les objets d'une nature morte, peints dans leur modeste douceur, ne le cédaient

pas, dans cette transfiguration des arts aux apothéoses et à la nudité des déesses. On eût dit qu'un air magique, plus riche et plus capiteux que l'air réel, coulait parmi ces peintures, et, entre ces murs éclatants, c'étaient les vivants qui ressemblaient à des ombres.

Laure et Joffand étaient venus sous prétexte de revoir certains Watteaus. Mais ils allaient maintenant, attirés par une toile, puis par une autre, M. Joffand s'enthousiasmant au hasard. Laure l'enviait. Elle se sentait en même temps offerte à toutes les choses et incapable de s'y livrer. Elle était contrariée, irritée, nerveuse. Ils traversèrent plusieurs salles. Partout on apercevait des œuvres confuses, et de cet entassement finissait par émaner quelque chose de mélancolique, comme si l'on avait pressenti que la réunion de tant de trésors ne ferait que rendre, un jour, leur destruction plus facile et plus complète.

Ils rencontrèrent le petit Arsailly. Il prenait des notes sur un carnet et, devant des richesses si évidentes, il prononçait tout de suite des mots abstraits. A vrai dire, il ne voyait pas les tableaux, mais professait à leur sujet les idées qu'il croyait le plus élégantes. Il ne s'entendit pas avec M. Joffand, car ils étaient d'âges trop différents pour avoir les mêmes affectations. L'un visait encore à l'éloquence, quand l'autre ne prétendait qu'à la précision. Laure revint avec Joffand dans le salon carré. Les tableaux apparaissaient sur les murs, non point brillants d'un éclat facile, mais enveloppés d'une gloire plus réservée, telle qu'il fallait, pour l'atteindre, traverser l'obscurité qu'ils avaient reçue des siècles, et celle dont les couvrait la

journée. Des peintres, tout près d'eux, s'appliquaient à les reproduire, mais il suffisait qu'on regardât leur copie pour qu'ils parussent repoussés bien loin, comme si le chef-d'œuvre s'était défendu. Laure s'assit sur une banquette, en face de la grande fête de Véronèse. Celle-ci, ample et calme, s'enfonçait dans ces tons chauds qui sont la vieillesse dorée de la peinture. Sous la paix d'un ciel vaste et fin qui en tempérait l'éclat, le festin s'étalait à l'aise, à la fois riche et mesuré, mais au premier plan, pour donner à ce voluptueux banquet quelque chose de noble et d'idéal, il y avait un groupe de musiciens. En bas, au pied de cette orgie sereine, les visiteurs défilaient, ternes, poudreux, ennuyés, la plupart relevant à peine la tête vers ce qui aurait dû les éblouir. Certains, pourtant, s'arrêtaient et, pareils à des mendiants, ils semblaient demander à ces tableaux comment ils devaient faire pour donner à leur existence le même éclat qui brillait en eux, mais l'art ne répondait pas; il étalait seulement, avec une largesse et une magnificence ironiques, ses amples trésors, et la vie, à ses pieds, ne paraissait plus qu'une épave.

— Mon Dieu, dit Laure, essayant maladroitement de traduire ses aspirations confuses, quand on voit tout cela, comme il semble que la vie devrait être plus grande!

— La vie! s'écria Joffand. Que ne permet-elle? Elle nous offre tout, le travail, l'amour!

Laure souhaita qu'il se tût et elle se promit de ne plus le provoquer, pour qu'il ne lui gâchât pas les grands mots dont elle avait tant besoin. En ce moment-là, il lui déplaisait. Sa crédulité même le privait de toute émotion profonde; il lui expliqua

qu'il suffisait de vouloir être heureux pour y parvenir, et tandis qu'il livrait la recette du bonheur comme on donne celle d'un plat, son optimisme hygiénique offensait la mystérieuse délicatesse des choses. Mais Laure pensa que le petit Arsailly venait aussi de lui déplaire. Fallait-il donc qu'elle s'écartât de tout le monde? Alors même qu'elle croyait avoir raison contre chacun de ceux qu'elle repoussait, il lui semblait impossible de ne pas avoir tort contre eux tous. Elle entendit un rire clair et se retourna. Elle vit une dame qu'elle connaissait, Mme de Grollay avec ses deux filles. Bien que celle-ci fût vêtue élégamment, jolie et jeune encore, elle n'attirait point l'attention parce qu'aucune coquetterie ne la poussait en avant. Elle ne s'occupait que de ses enfants. Ses filles, au contraire, avaient, dans le jour terne, quelque chose de grêle et d'éclatant, comme des arbres encore sans feuilles et couverts de fleurs. Elles s'arrêtèrent et échangèrent quelques mots avec Laure.

— Nous venons, dit l'aînée, de rencontrer M. Arsailly. Vous aussi, Madame?

— Oui, dit Laure en souriant.

— C'est drôle, reprit la seconde, au lieu de regarder, il écrit. Qu'est-ce qu'il écrit? Il a l'air de faire de l'espionnage.

— Mais il ne surprend pas les secrets, reprit la première.

— Voyons! dit leur mère.

Laure la regardait. Unie à un mari acariâtre, elle avait pourtant l'air tranquille et heureuse, comme si elle avait trouvé les sources véritables de la vie. Les jeunes filles regardaient les tableaux et elles, du moins, en jouissaient simplement, franchement,

et n'en disaient rien qu'elles n'eussent ressenti. Laure, près d'elles, se croyait déjà vieille, et cependant il lui sembla qu'elle avait rencontré là les seuls êtres avec qui elle aurait pu s'accorder. Elle redescendit avec M. Joffand. Celui-ci, à propos de Mme de Grollay, qu'il dédaignait, parlait à Laure de son amie, la scintillante Mme d'Errhouart, dont il entama l'éloge. Laure lui répondait à peine. Ils sortirent et firent quelques pas. Le jour était devenu plus pauvre et plus hésitant. L'Arc du Carrousel, charmant par ce qu'il gardait de rose dans cette grisaille, posé sur son terre-plein, apparaissait menu, précieux, comme un bibelot de la gloire. Il répondait à l'Arc de l'Étoile, mais c'était lui qui, tout proche, était tout petit, pendant que l'autre, lointain, paraissait immense. Après les spectacles concentrés de l'art, tout, dans le réel, était épars, sans force et sans ordre, et pourtant Laure, instruite par ce qu'elle venait de voir, saisissait mieux les tableaux imparfaits qui s'ébauchaient parmi les choses, elle en sauvait certains aspects plus subtils. Un remorqueur remontait la Seine, et sa fumée enlaçait vaguement les maisons du quai. Joffand parlait toujours et, moins excité par ce qu'il avait vu que par ses propres discours, il en venait à raconter à Laure ses bonnes fortunes. Il était heureux, car il avait une nature moyenne dont il jouissait d'autant mieux qu'il ne croyait pas que rien de sublime lui fût interdit. Du reste, malgré son âge, il ne renonçait à rien et Laure le vit si échauffé qu'elle craignit un instant le ridicule d'une déclaration.

Elle lui demanda pourtant de venir prendre le thé chez elle. Elle appréhendait de demeurer seule.

Elle continuait à penser à Estelle, et, sans pouvoir rien supposer de précis, elle avait peur de ce qui pouvait arriver à celle-ci, dans ces heures qu'elle-même passait sans rien faire. Elle se reprochait de nouveau de n'avoir pas agi. Quand elle fut revenue chez elle et que M. Joffand, bien installé, lui parla de M. de Candun, dont il avait remarqué l'air triste, elle fut presque satisfaite que la conversation portât sur le sujet qui l'obsédait.

— Ah! quelle histoire! s'écria Joffand, commençant de s'ébahir selon sa coutume. L'amour de cette jeune femme noble, d'un naturel libre et audacieux, pour ce jeune bourgeois révolutionnaire, ces deux êtres séparés par tous les obstacles et les franchissant pour s'unir, il trouvait cela passionnant.

Laure avait cru remarquer plus d'une fois qu'il substituait à la réalité des fictions de mauvais roman. Mais elle était trop agitée ce soir-là pour exercer sa critique, et d'ailleurs, quand elle pensait que M. Joffand avait déjà vécu longtemps et qu'elle regardait sa barbe grise, elle ne pouvait croire qu'il fût sans expérience. Lui, devisant toujours, ne jugeait pas possible qu'un amour aussi dramatique pût bien finir.

— Mon Dieu, demanda Laure, vous pensez qu'il arrivera quelque chose? Et, se rappelant toutes les menaces d'Estelle, elle était sur le point de le croire.

— C'est certain, dit M. Joffand hardiment. Comment voulez-vous qu'il en soit autrement?

Et il recommençait à opposer, avec une fausse rigueur, les éléments de cette histoire, quand M. de Lizy entra. Il avait son air propre et fin, et dès qu'il eût baisé la main de Laure et se fût

assis, il parut déjà en disposition de se divertir. Mais Laure était inquiète et voulait savoir.

— Nous parlions d'Estelle, dit-elle tout de suite et en se forçant. J'ai tant de souci à son sujet...

— Ah! dit d'un air réservé M. de Lizy, car, dans un monde où l'on ne vivait que de rapports, il était presque le seul à rester discret.

Laure comprit bien sa retenue, mais, quoiqu'il lui en coûtât, elle était résolue à passer outre.

— Oui, reprit M. Jeffand, je disais à Mme Préault que je ne crois pas qu'un tel amour puisse finir sans désastre. J'ai peur qu'il n'arrive...

Et il s'arrêta comme si le regard du vieil homme l'eût gêné pour soutenir son avis.

— Que voulez-vous qu'il arrive? demanda M. de Lizy.

— Mais, je ne sais, un divorce, un suicide, un enlèvement!

M. de Lizy se tut un instant comme pour laisser à l'absurdité de ces suppositions le temps d'apparaître. Puis il opina posément, modestement, assurant qu'il ne pouvait préjuger d'un cas qu'il ignorait, mais que, le plus souvent, en dépit de ce qu'ils peuvent eux-mêmes s'imaginer, c'est à leur place dans la société que les êtres sont le plus attachés.

— Pourtant, dit M. Jeffand, revenant aux personnages de son histoire, pourtant ils s'aiment!

M. de Lizy le regarda comme si, au lieu d'un bonhomme de cinquante ans passés, c'eût été un adolescent qui avait prononcé ces paroles.

— Ils s'aiment, répéta-t-il. Ne croyez-vous pas, mon cher Jeffand, que c'est ce mot lui-même qu'il conviendrait d'éclaircir? Vous paraissez croire que les gens qui aiment sont pleins d'un sentiment tout

nouveau qui pousse en eux d'une manière merveilleuse. Mais non. Alors même qu'il les trouble, l'amour ne les change pas. Il remue les éléments de leur nature. Il irrite leur amour-propre au lieu de l'abolir. Il ne transforme pas un ambitieux en passionné.

Joffard se taisait. La vérité le déconcertait toujours. Il regrettait son feuilleton déchiré.

— Enfin, demanda Laure au vieillard, tout s'arrangera...?

— Je le pense, madame. C'est parce que les tragédies se passent en vingt-quatre heures, qu'il y éclate des catastrophes. Mais il y a dans le temps quelque chose de si dilatoire qu'il suffit de le laisser opérer et appliquer les jours sur les jours pour que, comme certaines drogues, il endorme au moins tout ce qu'il ne guérit pas. Tout s'arrange misérablement, voilà la marque de la vie. C'est ainsi que sur la plupart des familles, des ménages, même des amours, pèsent tant de choses mal résolues, à demi pardonnées, à demi oubliées, jamais oubliées ni pardonnées tout à fait, qui n'empêchent pas les gens de vivre ensemble, qui les empêchent seulement d'être heureux.

Le vieillard se tut, puis, comme s'il avait revu et remué en lui-même bien des souvenirs :

— Il faut, dit-il, une grande pureté et une grande simplicité pour le bonheur.

— C'est bien vrai, dit M. Joffard.

— Il n'arrivera rien, conclut Laure. Du reste, qu'eût-il pu arriver?

Et rassurée, elle se sentit en même temps déçue, dégoûtée, comme si l'idée que rien ne sortirait de tout ce qu'elle avait un instant surpris l'écœurait aussi et la rendait triste.

V

François Fermillod attendait Estelle, ayant reçu d'elle un billet fiévreux, mais il était déjà mal disposé à son égard. Il espérait devenir ministre et, concentré dans cette ambition, il retrouvait la paix en rentrant dans sa nature. Il ne pouvait plus qu'en vouloir à celle qui l'en avait un moment fait sortir; il se rappelait les crises où elle l'avait jeté, et résolu à lui interdire l'entrée du présent, de tous les sentiments qu'il avait eus pour elle, il ne subsista soudain que du mépris.

A deux heures, elle entra dans ce cabinet de travail où les photographies des Sibylles de Michel-Ange attestaient le goût des arts, ou, du moins, la prétention d'en avoir le goût.

— Eh bien, lui dit-il tout de suite, qu'est-ce qu'il y a?

Elle regarda son visage sec, souffrit de cette voix dure, et ce qu'elle apportait à son amant et qu'elle avait cru si considérable lui parut tout à coup insuffisant, négligeable.

— Eh bien, répondit-elle, il y a eu un article...

Au mot d'article, il avait frémi. Mais les explications d'Estelle le rassurèrent.

— Et après, demanda-t-il.

— Eh bien, Albert l'a lu. Et alors...

— Alors, quoi? dit-il brusquement. Dans un éclair, il crut qu'elle voulait l'attirer, l'engager de nouveau dans leur liaison au moment même où il s'en échappait, et qu'il risquait encore d'être sa dupe. « Est-ce qu'elle s'imagine, pensa-t-il, que je ne saurai pas rompre avec elle aussi bien que les autres! » Cette pensée le rendit impitoyable.

— Il l'a lu, dit-il. Qu'est-ce que ça lui a appris?

— Qu'est-ce que ça lui a appris? répéta-t-elle, déconcertée. Mais tout...

— Bah! fit-il en haussant les épaules. Et puis, il n'a qu'à venir.

Ce mot la choqua et l'offensa profondément, elle sentit toute la grossièreté d'une bravade si vaine.

— François! s'écria-t-elle. Que pensez-vous donc de mon mari? C'est un gentilhomme — ce mot irrita le député — une nature plus noble que vous ne pouvez le croire. Vous devriez le respecter.

— Soit, dit-il, je le respecterai, moi. Il allait et venait, se croyant fort, parce qu'il exerçait sans péril sa sévérité sur un être faible.

— Oh, dit-elle, que vous ai-je fait? Comme vous êtes dur! J'arrive et vous me traitez...

Ces reproches le gênaient un peu. Mais elle ajouta :

— Quand je pense comment je me suis donnée à vous!

Il avait l'esprit trop précis pour qu'une telle rhétorique ne l'agaçât pas. Il revit en effet ce qu'elle évoquait.

— Oh! dit-il en haussant une autre fois les épaules.

— Que vous ai-je fait? redit-elle.

Il se tut, presque étonné en effet de ne pouvoir justifier la rancune dont il était plein.

— J'ai vu bien des hommes, reprit-elle, enhardie par son silence, et jamais aucun...

— Pourtant, fut-il sur le point de répondre...

— Il est vrai, poursuivit-elle, éprouvant le besoin de se venger, qu'ils étaient...

— Qu'ils étaient quoi? s'écria-t-il, toute sa méchanceté prête.

— Des hommes de mon monde.

— Retournez-leur, cria-t-il.

— Au moins, ils étaient polis.

— Pas avec vous, riposta-t-il. Il venait de se souvenir des familiarités que tant d'eux prenaient avec elle et dont il avait, dans son amour-propre, si souvent souffert. Elle, avec la sensibilité épaisse des femmes faciles, ne comprenait même pas à quoi il faisait allusion, et d'ailleurs tout ce qui avait déplu à son amant, dans les manières des autres envers elle, c'était ce qu'elle appelait avoir du succès. Il dut lui expliquer ce qu'il voulait dire. Elle voulut répliquer, lui faire entendre que c'était lui qui manquait d'usages, en se formalisant de libertés toutes naturelles, mais, fatiguée, le cœur lui manqua, elle pleura.

Elle pleurait, sous son petit chapeau, dans sa coquetterie devenue dérisoire, en répétant de molles paroles qui n'avaient plus de sens, et lui, quoique embarrassé, s'assouvissait de ces larmes où elle s'avouait vaincue.

Il vint s'asseoir auprès d'elle, et elle voyait dans sa cravate une épingle qu'elle lui avait donnée au premier de l'an : « Il ne se souvient donc pas! » se

disait-elle. Il lui prit la main et moins dur, parce qu'il ne doutait plus d'être le plus fort :

— Petite Estelle, dit-il, je suis un peu nerveux, il ne faut pas m'en vouloir, j'ai l'esprit très occupé. Vous savez que je prépare un rapport. Puis le ministère se décompose et j'espère que dans le prochain...

— Vous serez ministre? demanda l'incorrigible curieuse, et retirant son mouchoir, elle découvrit un de ses deux yeux.

— Peut-être. Vous voyez comme c'est important pour moi, répondit-il brutalement. Toute ma carrière...

Il était comme content de lui faire sentir qu'il l'excluait, qu'elle n'était plus rien pour lui, qu'il revenait à ses vrais intérêts.

— Oh! ne craignez rien, dit-elle avec un retour de fierté. Nous nous quitterons sans scandale.

Il fut vexé qu'elle eût dit la première le mot qui les séparait. Il répéta qu'ils devaient se quitter, pour avoir l'air de le décider. Mais il n'en voulait plus à Estelle. Même, à présent, ce mélange de politique et d'amour lui paraissait de haut goût. Comme tous ceux qui vivent faiblement, il avait besoin du souvenir des livres pour vivifier les scènes de son existence. Il se rappela des romans. Ainsi tout se décidait. Après avoir risqué de se quitter dans le genre cruel, ils se quitteraient dans le genre noble. Ils convinrent de rester amis, ce qui les rassurait tous les deux. En même temps le jeune homme discernait qu'ainsi il ne rompait point ses attaches avec un monde dont il eût regretté d'être séparé. Ils se parlèrent des nécessités de la vie. Chacun tenant à honneur de montrer à l'autre

qu'il n'était pas le plus assujetti, ils se délièrent très facilement, mais cela même les rendit un peu tristes. Quand elle partit, il prit une rose qui baignait dans un vase et la lui donna.

Elle revenait. Elle aurait voulu marcher au hasard mais elle n'était pas libre : ses pas la ramenaient vers sa maison. C'était un de ces soirs blêmes et blafards où il semble qu'un souffle d'infini teraisse les choses. Les premières lumières faisaient çà et là, dans le crépuscule, des taches jaunes sans rayonnement. Un camelot courait, rapide et mou, et éparpillait dans les groupes confus ses journaux pareils à des linges blanchâtres, en annonçant une catastrophe. Cela ne surprenait pas Estelle. Ce qui lui paraissait singulier, c'était que tout allât encore à peu près. L'univers, auquel elle pensait si rarement dans son ensemble, lui parut d'une monstrueuse inutilité. Cependant elle revenait, se rapprochait de cet appartement où, dans sa folle révolte, elle avait cru ne plus rentrer. Elle pensait à sa nouvelle femme de chambre, une fille coquette et sale, à la précédente, qui était partie avec des injures, en disant que le temps n'était plus où les maîtres avaient tous les droits : et la loi dont elle se prévalait et qui lui donnait tant d'insolence était justement l'œuvre de François Fermillod. Elle marchait. Il lui sembla qu'un pas s'attachait au sien, car elle croyait aisément qu'on la suivait. Mais le pas s'égara. On ne l'avait pas suivie. Elle arriva devant sa maison, elle fut bientôt devant la porte de son étage. Elle entra. Son mari qui attendait dans le salon en essayant de lire les journaux du soir eut, en l'entendant, un triste soulagement, et, laissant tomber dans le vestibule son petit parapluie au manche cocasse, elle parut

devant lui, s'assit. Il voulait lui parler et cherchait ce qui les unirait le plus humblement.

— J'ai reçu une lettre de Jean, dit-il.

C'était leur fils aîné.

— Ah! fit-elle, ils vont bien?

— Oui. Elle est là.

Elle vit la petite lettre naïve et franche, sur le guéridon : « Mon cher papa, ma chère maman, » et, sans discerner à quel sentiment elle obéissait, elle différa de la lire. Mais, lasse, elle posa sur cette lettre la rose de son amant.

Au bout d'un instant il reprit :

— Les *Oldey* sont à cent trente. On nous aura vendus. Nous gagnons.

Ils spéculaient un peu, d'une manière qu'ils croyaient prudente.

— Tant mieux, dit-elle, ce sera pour notre été.

Il reçut ce mot, le comprit. Ils ne seraient pas séparés. Ils essayaient de se reglisser dans la vie commune, de ne pas s'être dit la vérité. Il y avait sur la table une invitation à dîner de la duchesse de Chanday. La même vie continuait. Estelle éprouvait une sorte d'apaisement à se dire que, si elle était sans force, il n'y aurait pas non plus d'événement nouveau auquel elle dût faire face.

— J'ai rencontré Hector, reprit le mari.

C'était un de leurs cousins.

— Qu'est-ce qu'il vous a dit?

— Eh bien, sa sœur ne va guère. Ils ont vu Pontabry qui conseille une opération.

Ainsi, ne pouvant se parler d'eux et craignant la gravité du silence, ils se mirent à parler des autres.

Le soir, Laure, ayant téléphoné, sut que Mme de Candun, s'étant trouvée lasse, s'était couchée et dormait. Le lendemain, elles allèrent ensemble au Bois. Il faisait un temps gris que rendait plus triste un peu de rose perdu dans le ciel. Tandis qu'elles faisaient quelques pas, Estelle ne put se dispenser de donner à Laure quelques éclaircissements.

— J'ai vu François, dit-elle. Nous avons renoncé l'un à l'autre très noblement.

Et elle ajouta :

— Je ne veux pas gêner sa carrière.

Dans sa mémoire, la transformation s'opérait déjà, et pour ce qu'elle n'arrivait pas encore à rendre flatteur, elle s'en déchargeait en se plaignant de la vie. D'elles deux, pourtant, c'était maintenant Laure qui avait l'avantage. Loin d'abuser de sa supériorité, elle craignait de la faire sentir. Mais, d'autre part, ce qu'elle avait saisi pendant un moment était si vil et si triste, qu'il lui semblait qu'il fallait absolument prendre un engagement, faire un effort, ou qu'alors c'était à désespérer et qu'il ne valait pas la peine de vivre. Pendant qu'elle parlait à Estelle de son mari, celle-ci endurait ces remontrances un peu impatiemment, et les considérait en elle-même comme le châtiment de ses propres confidences. Les propos sérieux de son amie la gênaient déjà pour oublier. Laure, de son côté, tout en parlant à Estelle, ne pouvait s'empêcher de remarquer avec quelque agacement que sa compagne était distraite par un rien, par le simple regard d'un homme qui passait. Si Estelle d'Escouves était devenue ce qu'elle était, ç'avait

peut-être été, d'abord, parce que n'étant pas proprement jolie, elle avait voulu se prouver tout de même qu'elle pouvait être un objet de recherche et de désir, et ce certificat dont elle avait toujours le même besoin, elle ne répugnait pas à le recevoir une fois de plus des yeux impudents de n'importe qui.

Pourtant il y avait dans les paroles de Laure tant de ménagements et de précautions qu'à la fin elle y fut sensible, et elle s'attendrit sur son mari, à l'idée qu'il dépendait d'elle. Étant rentrée, elle l'attendit. Il revint de la Chambre, sa serviette sous le bras. Dans la lueur douteuse du faux jour, elle regarda ce visage terne et régulier, cet homme qu'elle avait vidé de toute confiance et de toute joie. L'idée de sa responsabilité l'effleura. Elle lui demanda timidement comment il allait, puis, comme il la regardait, surpris, elle se jeta contre lui, et lui dit simplement :

— Albert, Albert, vous êtes bon, je... je...

Elle aurait voulu lui faire une promesse, prendre un engagement : mais cela lui était refusé. Puis elle ne vit pas la nécessité de s'humilier. Cependant il l'avait saisie : il pensa de son côté à lui adresser un petit sermon, mais il en sentit l'inutilité et il accepta en silence ce pauvre moment sans avenir. La maintenant de son bras droit, il posa sur son front un baiser plein de pardon. Elle le reçut, et comme elle se trémoussait contre lui, elle était encore persuadée qu'elle l'affolait.

L'histoire d'Estelle de Candun dura moins longtemps en elle que dans Laure Preault. Celle-ci com-

prit qu'elle avait, pendant un moment, aperçu le fond des choses, mais tout s'était refermé trop vite et la seule impression qu'elle gardât était qu'il n'existe aucun rapport entre ce qui est et ce que les gens en disent. Estelle ne lui inspirait plus qu'une extrême répugnance. Elle se dit qu'il est des choses qu'on doit refuser, ne fût-ce que par exigence, et qu'il ne faut pas tout prendre si l'on veut un jour tout avoir. Mais elle se faisait ces réflexions sans y puiser aucune force. Si elle voyait bien ce qu'il faut éviter, elle ne trouvait pas quel emploi elle aurait dû faire d'elle ; il lui semblait que tout ce qui arrive est impur, et qu'il faut s'abstenir, si l'on ne veut pas déchoir. Vivant sans les exercer elle doutait d'avoir encore les qualités qu'elle avait cru posséder. Les idées mêmes qui lui paraissaient vraies et l'éclairaient un instant s'éteignaient quand elle aurait voulu se guider sur elles : c'étaient des feux, ce n'étaient jamais des étoiles.

Laure revoyait Mme d'Arsivillers. Celle-ci se tourmentait toujours aussi sèchement et, pauvre et inquiète, elle ressemblait à un arbre secoué par la tempête et agitant des branches sans fleurs. Elle s'intéressait à tout sans s'attacher à rien. Elle prenait des décisions absolues qu'elle révoquait ou qu'elle oubliait. Elle n'était pas assez constante dans aucun de ses sentiments pour paraître vraiment sincère, et pourtant, elle souffrait.

Elle raconta à Laure qu'elle croyait que son mari aimait une autre femme.

— Que t'importe, dit Laure, puisque tu ne l'aimes plus?

— Ah! ma chère! On voit bien que tu ne sais pas ce que c'est! On croit ne plus aimer son mari, mais, tout de même...

— Et puis, avoua-t-elle, l'humiliation...

— D'ailleurs, reprit-elle, vraiment si ils s'aiment, je lui dirai moi-même de suivre son destin, de me quitter. Je ne veux pas qu'il s'enchaîne à moi.

On sentait dans cette résolution la conséquence de lectures confuses, l'influence d'œuvres disparates, et raidie, résolue, elle n'avait l'air, malgré tout, que de faire des parodies de beaux sentiments.

— Tu verras, dit Laure, que tu exagères et que tes craintes ne sont pas fondées.

Mathilde protesta et elle parut mécontente qu'on lui ôtât un prétexte d'agiter sa vie. Laure essayait de la calmer, mais c'était au moment où elle s'évertuait ainsi à se rapprocher de son amie qu'elle sentait le plus vivement les différences subtiles qui les séparaient.

— Vois-tu, dit-elle à Laure, tout son courage cédant brusquement, ce sont celles qui s'amusent qui ont raison : la vie n'est bonne que pour elles.

Laure, pensant à Estelle, voulut nier que cela fût vrai. Mais Mathilde insista, comme si elle avait pris plaisir à se vexer avec l'idée du bonheur des autres.

— Et puis, ajouta-t-elle, elles peuvent croire qu'elles sont aimées. Et elle éclata en sanglots. Elle pleurait, souffrant autant dans son amour-propre meurtri que dans son cœur inutile.

— Enfin, dit-elle en essuyant son pauvre visage, il faut être courageuse. Il faut vivre seule, toute seule, et elle répétait le mot terrible en s'en effrayant elle-même.

— Non, pas seule, chérie, s'écria Laure en la saisissant. En ce moment-là elle ne sentait plus que la souffrance de son amie : elle se reprochait la clair-

voyance de son esprit comme une faute de son cœur. Elle s'engagea à ne pas abandonner Mathilde et l'idée d'être utile à un autre être était ce qui pouvait le plus l'aider elle-même. Elles se fréquentèrent davantage. D'autre part, Robert de Lembaye, toujours occupé de son mariage et ne demandant qu'à s'en distraire, était heureux de revenir près de sa cousine. A eux trois se joignait M. de Minière, ami de Mme d'Arsivilliers. C'était un homme de cinquante ans, dont l'esprit était distingué et le caractère faible. Engagé d'abord dans la carrière diplomatique, il en était sorti pour se livrer à un amour malheureux, dont il était resté tout endolori, et plus aigri encore que souffrant. Depuis il avait essayé de travailler, sans jamais franchir le pas qui sépare l'amateur du professionnel. Obsédé du projet de quelques travaux, il avait ainsi vécu dans une paresse hantée, n'accomplissant rien, se sachant supérieur à ceux dont il était entouré, mais moins calme, moins suffisant, moins béat, et ne ressentant cette supériorité que par des désavantages. Du moins, il s'intéressait aux arts et aux sciences, faisant partie de ces sociétés qui imitent les Académies. Souvent morose, il n'était pas sans idées quand son esprit s'allumait. Laure, Mathilde, Robert et lui formèrent un de ces groupes qui s'élèvent ainsi, par moments, comme des retranchements, d'entre les relations ordinaires. Mais on blâmait Laure Préault de retenir son cousin sans l'épouser, et Mme Brauger, dont la bouche travaillait dans tous ces propos, racontait partout, avec des détails, que la jeune femme était jalouse de son cousin.

Eux, cependant, goûtaient assez vivement le plai-

sir de se retrouver, pour qu'il leur devînt bientôt nécessaire. Ils ne se lassaient pas de causer entre eux ; même quand ils croyaient parler des choses qui gênaient leur vie, elles leur échappaient sur le moment, et sans s'apercevoir que les sujétions auxquelles ils étaient soumis s'exerçaient toujours au fond d'eux-mêmes, ils trouvaient dans les mots une sorte de liberté brillante et trompeuse. Une fois qu'ils avaient ainsi dîné ensemble, ne s'étant adjoint que M. de Lizy, leur causerie, après le repas, devint particulièrement heureuse. Il leur semblait soudain que toutes les vérités se mettaient à leur portée, et chacun, tirant de son esprit ce qu'il ne se fût pas douté d'y avoir, était un peu reconnaissant aux autres en même temps que content de soi. Mme d'Arsivilliers venait de critiquer, non sans verve, une de ses amies, car, ainsi que beaucoup de femmes, elle savait très bien relever sur d'autres ses propres défauts. Ils en vinrent à parler de la société où ils vivaient, et de ce qu'elle pouvait valoir. A en croire Mme d'Arsivilliers, ce n'était guère. Prenant les histoires courantes et les vidant de leur contenu, elle assurait impétueusement qu'il n'y avait presque partout qu'égoïsme, bassesse, trahison, amour de l'argent ; le témoignage était effrayant.

Robert protesta doucement :

— Mais non, dit-il, nous ne sommes pas si affreux. Lui-même aurait pu se reprocher bon nombre d'actions assez douteuses, mais il savait bien qu'il les avait accomplies sans guère y penser et, ne fût-ce que par modestie, il ne se croyait pas bien coupable. Et comme, par paresse, il était assez porté à préférer, parmi les pensées, celles qui exemptent de penser davantage, il ajouta qu'il était bien vain

d'épiloguer et que les hommes avaient toujours été les mêmes.

M. de Minière prétendait être de l'avis de Mme d'Arsivilliers, quoiqu'il dît tout autre chose. Arrivant à l'âge où il faut se signaler à quelque titre, et remplacer l'éclat de la jeunesse par celui des croix et des grades, manquant de tout cela et n'étant pas même assez riche, il trouvait que le monde discerne bien mal le mérite quand celui-ci n'a que soi-même pour se signaler. Quoiqu'il exprimât son opinion en termes généraux, il la tirait tout entière de son propre cas.

Comme la conversation devenait confuse, Laure se tourna vers M. de Lizy et lui demanda son sentiment. M. de Lizy, pour répondre, détourna le regard, fin comme une épigramme, qu'il fixait sur M. de Minière pour qui il n'avait pas beaucoup d'inclination. Car, fidèle aux anciennes mœurs, le vieillard jugeait qu'on ne doit paraître parmi les autres que pour leur apporter un peu d'agrément, et M. de Minière, trop souvent maussade, lui paraissait manquer à ce devoir.

Il répondit cependant :

— Mon Dieu, madame, le monde n'était pas fait pour donner des vertus, mais pour conserver des manières. Du moment que celles-ci se perdent, il n'y a plus de société, il n'y a plus que des riches. Et les riches... ajouta-t-il les yeux au ciel.

Il continua, faisant toucher la grossièreté des mœurs nouvelles, et d'autant plus sévère qu'il parlait en termes plus mesurés. On chercha les causes d'un tel abaissement : M. de Minière avança de grandes raisons. Robert de Lembaye était d'avis que tout venait de l'impur mélange des sangs, tel qu'il s'était

opéré dans la plupart des familles; cela le fit penser à son propre mariage et il se tut.

M. de Lizy parla à son tour :

— Madame, dit-il comme en s'excusant, s'il en est ainsi, je crains que la faute en soit un peu aux femmes. On dirait qu'elles ne sont plus délicates. Elles ont beaucoup de vanité, et trop peu d'orgueil. Elles convoquent chez elles n'importe qui, pourvu qu'il les divertisse un moment, et, comme elles disent toujours, qu'il les amuse : et ainsi elles finissent par souiller leur maison de tous ceux qu'elles y ont laissé entrer. Elles invitent n'importe qui et dédaignent tout le monde. A leur place, je mettrais à un plus haut prix l'honneur d'être admis chez moi. Personne n'y entrerait pour qui je n'eusse vraiment de l'estime. Il me semble que je ferais de ma maison comme la serre délicate de quelques mérites, au lieu qu'elle soit comme une baraque de la foire, où la seule marque du succès est dans l'invasion de la foule. C'est dommage. Il faudrait choisir.

— Oui, dit Mme d'Arsivilliers d'un ton pénitent. Pourtant, reprit-elle en se redressant brusquement, comme quelqu'un qui a trouvé un argument qui lui redonne raison, n'est-il pas bien d'être curieux de ce qu'on ignore, de vouloir sans cesse connaître du nouveau, de chercher...?

— Madame, dit M. de Lizy en levant les mains, que vaut cette curiosité sans attention, à la fois goulue et distraite, qui a l'air de s'intéresser à tout et qui ne s'attache à rien, qui ne peut profiter qu'aux charlatans?

— Que voulez-vous, monsieur de Lizy, répondit Robert, nous sommes curieux par oisiveté, par dé-

sérieusement, parce que nous ne pouvons pas nous suffire. Alors nous courons où l'on nous a dit que quelque chose existe vraiment. Mais comme nous y allons tous à la fois, ajouta-t-il en riant, nous avons la déception de nous y retrouver.

— Il faudrait choisir, redit M. de Minière, qui s'était arrêté au point où la conversation lui avait paru toucher le plus juste, et qui ne pensait pas qu'aucun choix pût l'exclure..

— Choisir, répéta Mme d'Arsivilliers, comme si elle avait voulu, en redisant ce mot, l'enfoncer en elle.

— Mais, reprit Robert qui, d'une courtoisie moins raffinée que M. de Lizy, parlait des femmes plus librement, pour exercer ce choix sur les gens, il faudrait d'abord sentir les différences qu'il y a entre eux. C'est de quoi la plupart des femmes sont bien incapables. Elles se bornent à trouver intelligents tous les hommes sur qui elles croient qu'elles ont fait impression. Les autres...

— Ah! dit M. de Minière.

On se mit à évoquer ce qu'aurait pu être la vie de société si l'on en avait exclu les sots et les gens grossiers : quelque chose d'aussi délicat que de la musique de chambre. Mais Mme d'Arsivilliers ne pouvait rester longtemps confinée loin des sentiments extrêmes.

— Bah, dit-elle, on croit qu'on va faire mieux que d'habitude, et c'est quand on prend le plus de peine que c'est le moins réussi.

Et comme elle avait été voir dans l'après-midi une de ses amies très malade :

— Puis, reprit-elle, se donner tant de mal pour des riens, quand on pense à ce qu'est la vie et que demain on peut être mort!

— Ah! naturellement! dit M. de Lizy. Il n'aimait pas qu'on crevât ainsi la conversation par un de ces grands mots qui rendent tous les rapports impossibles, et cela le choquait comme une légère impertinence et une faute contre le jeu. Mais il se reprit aussitôt et, se tournant vers Mme d'Arsivilliers :

— Cela, madame, dit-il, c'était à moi de le dire.

— Monsieur de Lizy! s'écria Laure, soudain émue. Il venait de lui apparaître avec toute la fragilité des vieillards. Elle pensa que lorsque lui et quelques autres s'en seraient allés, il n'y aurait plus que des gens vulgaires. Souvent il disait des choses qu'autrefois elle avait déjà entendues de son père et que, depuis, elle oubliait insensiblement et n'osait plus croire vraies puisque personne ne les répétait plus. Mais il suffisait que quelqu'un soutînt ces opinions pour qu'elle y revînt aussitôt et s'y attachât de toutes ses forces. Quand les autres s'en allèrent, elle voulut que M. de Lizy demeurât encore un instant. Avec la générosité naïve qui était dans son caractère, elle avait besoin de le remercier, elle aurait voulu lui faire comprendre qu'elle l'estimait tout son prix et en même temps elle craignait d'offenser par des compliments maladroits cette délicatesse qu'elle voulait justement louer; d'ailleurs, il n'avait rien qu'on pût célébrer par de grands mots.

Lui, ragaillardi et fier de plaire ainsi à une jeune femme, comme un vieillard dont ce sont là les dernières bonnes fortunes, tout en jouissant des compliments que Laure lui faisait, essayait de les détourner et de revenir à des idées générales.

— Non, Madame, disait-il, en protestant qu'il était bien peu de chose. C'était justement l'avantage

des anciennes mœurs, qu'elles arrivaient parfois à rendre agréables des gens ordinaires ; quand ils n'avaient pas de mérite, elles leur prêtaient quelques qualités. Mais ces qualités, maintenant, ne valent plus rien et sont à ce point surannées qu'elles deviennent un peu ridicules.

Laure lui assura qu'il se trompait, et que bien des femmes demandaient encore qu'on les eût et les trouvaient précieuses.

— Peut-être, répondit-il ; mais c'est alors qu'elles sont comme ces monnaies qui deviennent des médailles. Elles sont précieuses quand elles n'ont plus cours.

Il sourit :

— Oui, dit il, la vie de société, cela a l'air de durer encore : il y a beau temps que c'est fini. C'est une fête envahie, tout le monde entre, on piétine les fleurs. Il brûle encore quelques vieux lampions, mais ils fument, dit-il d'un air plaisamment pitoyable, et bientôt ils s'éteindront.

Il s'était levé, et, rouge, un peu grisé de ses propres paroles, il regardait cette jeune femme, étonné d'avoir, grâce à elle, tiré de lui tous ces mots. Il pensait en même temps qu'il était tard et qu'il aurait dû être déjà rentré. « Mais oui, mais oui, répétait-il machinalement, et il faisait suivre tout ce qu'il avait dit d'expressif et d'ingénieux d'une cascade de petits mots inutiles. Laure lui témoigna avec quel plaisir elle le verrait plus souvent et tandis qu'il recevait en s'inclinant cette obligeante assurance, elle sentait, presque irritée, ce qu'il y avait dans ses instances de trop sincère, et le besoin qu'elle éprouvait de trouver quelque part un appui. Elle devenait de plus en plus nerveuse.

Cependant les jours passaient, le printemps approchait. On racontait que Seiliver allait arriver à Paris pour y faire jouer sa *Pasiphaé*, et le petit Arsailly, qui le connaissait, en prenait déjà de l'importance. On annonçait aussi une pièce d'André Arlant.

TROISIÈME PARTIE

I

Siegfried forgeait. Le premier acte approchait de sa fin. La salle de l'Opera était d'une richesse sourde dans l'ombre, et André, assis dans la loge à côté de Debrenne, voyait devant lui le cou pauvre et les épaules grêles de Mme de Scivandi, tandis qu'en haut, avec ses ampoules à demi éteintes, le lustre ressemblait à la racine d'un arbre fabuleux, pleine d'œufs étranges. La musique se tut, la salle s'éclaira, l'importance repassa de l'œuvre au public.

Aussitot les spectateurs recommencèrent à bavarder, tenant exactement les mêmes propos qu'avant le commencement de l'acte, comme pour témoigner qu'ils sortaient indemnes de cette musique et que leur médiocrité n'avait pas souffert. André entendit la voix de Mme d'Alberon dans la loge voisine. Mais Mme de Scivandi se tournait vers lui :

— Monsieur Arlant, dit-elle, votre pièce va passer bientôt?

— Oui, Madame, je crois.

— Comme cela doit vous intéresser! Mais le

théâtre, après le roman, ne vous paraît-il pas un art bien grossier?

André répondit évasivement. Mme de Seivaudi avait toujours le même air romanesque et chagrin, mais, par un de ces efforts comme en font les laides pour se jeter hors de leur apparence ordinaire, elle avait essayé de se teindre en blond; elle renonçait maintenant à cette coquetterie et sous ses cheveux bruns où quelques mèches claires duraient encore, elle ressemblait assez à un tison qui s'éteint. Elle se leva pour passer au fond de la loge et, ne pouvant éviter la glace appliquée au mur, prit, avant de s'y regarder, une de ces expressions pincées et bizarres, par lesquelles les femmes qui ne sont pas belles essayent de se prémunir contre la vérité que le miroir va leur dire. Puis, s'étant assise, elle recommença à causer : elle prétendait toujours s'intéresser aux plus nobles choses de l'esprit et de l'art, mais comme elle avait moins l'air de s'en occuper par vocation que de se rabattre sur elles par dénuement, ces goûts affectés ne la rendaient pas plus riche ni plus vivante.

Des visiteurs entraient dans la loge. André en sortit, descendit à l'orchestre et, s'avançant dans une travée, regarda la salle : il reconnaissait les mêmes personnes, vieillies et pareilles. Il pouvait s'apercevoir que d'antiques liaisons n'étaient pas rompues et que ceux même qui étaient las d'être ensemble ne l'étaient pas de se montrer côte à côte. Certains, dans la pesanteur de leur richesse récente, jouissaient de se faire voir; d'autres, un peu plus anciens dans les mêmes habitudes, croyaient que cette parade les ennuyait : eux aussi, cependant, reprenaient la force d'exister en repré-

sentant, et, dans une vie de vanité, de telles heures étaient encore les plus solides. La lourde famille Steiner s'étalait dans une loge. Dans une baignoire, Mme Livrain, heureuse de se pousser dans le monde, était assise auprès de Mme de Candum. Seuls manquaient les morts, les malades. Mme Mastien, souffrante, ne paraissait plus. Mais, comme l'effrayant génie de cette vie mondaine, une vieille dame toujours présente trônait sur le devant de sa loge, immobile, sèche, éclatante, condamnée à un sourire fixe qu'elle ne pouvait restreindre ni élargir, arrêtée dans une conservation plus sinistre qu'aucune décrépitude. Tandis qu'en bas les spectateurs se distinguaient les uns des autres par un orgueil séparé, au haut du théâtre, noirs, pressés, confondus, des envieux se penchaient sur tout cela.

André regardait. Il s'était demandé s'il apercevrait Laure Préault, mais ne s'avoua cette curiosité que lorsqu'il eut constaté qu'elle n'était pas là. Les gens qu'il retrouvait ne lui inspiraient aucun intérêt. Il se dit que, pendant son séjour à Paris, il demeurerait à l'écart ; il se croyait parfaitement calme ; seule l'idée de sa pièce l'importunait. Jamais il n'avait été moins actif, mais jamais non plus il n'avait offert aux autres de plus grands miroirs. Il était plein d'une indifférence où tout se reflétait sans que rien l'affectât. Il revint vers la loge et rencontra Lerton, qui lui annonça l'envoi d'un petit ouvrage, avec toute la fatuité discrète qu'il pouvait glisser dans cet adjectif en apparence modeste. Mme de Sivaudh, elle aussi, pensait à écrire. Elle voulait raconter sa vie, ne doutant pas que son histoire ne fît un roman.

Rentré dans la loge, André s'assit. De nouveau la salle s'était assombrie et l'on ne voyait plus que l'orchestre, baigné d'une lumière douce et studieuse, avec ses musiciens inclinés et les pages des partitions brillant comme des feuillets d'ivoire. C'était de cet orchestre attentif que l'œuvre puissante allait se dégager pour célébrer sa propre magnificence. Le rideau s'était levé, et tandis que le second acte se développait, André, dans les émotions que lui donnait la musique, reprenait de lui un sentiment moins superficiel. Il revoyait sa vie depuis plus d'un an : des voyages, de beaux pays, de brèves aventures, et, par-dessous cette richesse de reflets, le malaise d'une pauvreté qu'elle ne diminuait pas. S'il cherchait la cause de son inertie intérieure, il la trouvait dans le fait qu'il ne portait plus à personne d'affection réelle. Il n'était qu'une paresse dont se détachaient de brusques désirs. Absolus, impérieux, l'attitude d'une inconnue, un geste, une bouche, suffisaient à les susciter, et s'il eût paru à André, maintenant, absurde et presque enfantin de porter à quelque femme que ce fût un intérêt sincère, il n'y en avait presque aucune, par contre, qui ne lui parût digne de piquer un moment sa curiosité, et celles qui y réussissaient le mieux n'étaient pas toujours celles qui y semblaient le plus propres. Il s'était surpris, pendant l'entr'acte précédent, au moment où Mme de Seivaudi prononçait une phrase noble, à remarquer ses pieds qu'elle avait jolis, puis, relevant ses regards jusqu'aux yeux de la jeune femme, il l'avait vue se troubler imperceptiblement. Tout cela l'amusait presque, sans ébranler le profond ennui qu'il conservait par-dessous. Il ne se demandait pas

où il allait, il n'avait plus que des jours, il ne regardait pas l'avenir au delà du lendemain. Seule sa pièce le gênait. En y songeant, il revit le théâtre, la salle obscure, et une jeune actrice, Julie Morgan. Puis il dut penser à sa pièce elle-même : malgré lui, dans sa vie passive, elle était ce qu'il avait fait, son œuvre, son acte. Pourquoi l'avait-il écrite, s'il lui était si déplaisant d'y penser? Alors, redescendant en lui, il y retrouvait les racines de son ouvrage : tout enchevêtrées qu'elles fussent, il les tâtait et les distinguait. D'abord, mécontent de ne plus rien produire et impatient de sa stérilité, il avait voulu s'en donner le démenti. S'il avait choisi d'écrire un ouvrage dramatique, c'était que celui-ci lui demandait les moins longs délais, et prêt à un effort violent, il n'aurait pas été capable d'un effort soutenu. Mais d'autres raisons encore l'avaient déterminé. Seule une pièce de théâtre fait beaucoup de bruit et, éloigné des autres depuis deux ans, il éprouvait le besoin de les occuper de son nom. Seule elle peut rapporter beaucoup, et il lui fallait de plus en plus d'argent, ne fût-ce que pour satisfaire ses caprices qui devenaient d'autant plus exigeants qu'il était au fond plus détaché de tout. Cette pièce, enfin, il avait souhaité qu'elle eût du succès; et pendant qu'il l'écrivait à la hâte, il l'avait plus d'une fois tordue et déviée vers l'applaudissement.

Il s'arrêta : ramené dans les régions profondes de l'être, il avait perdu son calme trompeur, et rempli d'humeur par tout ce qu'il constatait ainsi malgré lui il détestait cette pièce qui allait le forcer à se juger. Mais, tandis qu'il souffrait ainsi de son œuvre fausse, elle éclatait sur la scène, l'œuvre véritable, dans sa richesse, sa joie, sa vigueur. Alors il pensa

soudain à Wagner, à ses drames librement conçus, accomplis héroïquement. Presque personne ne l'avait aidé à les créer. Mais, avant de mourir, il avait traîné devant elle les puissants de la terre; maintenant même, dans cette salle, les fils de ceux qui l'eussent autrefois sifflée l'écoutaient silencieusement, et s'ils ne la comprenaient pas davantage, du moins gardaient-ils l'attitude du respect. Paré comme pour rendre plus solennel son hommage, sous son harnais de diamants et de perles, il était là, aux pieds du chef-d'œuvre, le public, le monstre dompté.

André, pour se distraire, détourna la tête et, à travers la pénombre, il vit dans une loge voisine, qui, jusque-là, était restée vide, un couple entrer. C'était Scilver et Mme Agairrea, qui depuis longtemps vivaient ensemble. Il les regarda; ils s'assirent l'un à côté de l'autre et, tout proches, on les sentait cependant hostiles; ils ne se disaient pas un mot. Mais à l'entr'acte, la salle s'étant éclairée, on les aperçut, des spectateurs se tournèrent vers eux, et la curiosité qu'on leur témoignait parut les remettre ensemble. Ils achevaient, par leur présence, ce tableau de toutes les vanités, ils y tenaient leur place et, destinés à représenter le mépris des lois et l'insolence de la passion, ils jouaient docilement leur rôle d'insoumis. Cependant il y avait entre eux une différence, car, tandis que Mme Agairrea, maigre sous ses cheveux noirs, sa bouche rouge et mince, un peu crispée, se raidissait à sa place éclatante et scandaleuse, lui, la montrant comme une enseigne et la dédaignant comme une victime, sa lorgnette aux yeux, cherchait d'autres femmes. Mme de Servaudi parla du musicien et de ses amours étalées, avec une aversion qui lui venait

moins d'une répugnance sincère pour de telles aventures que de la certitude qu'elle n'était pas assez belle pour y prétendre. Tandis qu'elle parlait, on vit le petit Arsailly paraître dans leur loge et s'exposer à toute la salle dans son intimité avec eux.

Le spectacle fini, André et Debrenne revinrent ensemble, à pied. Le peintre était de méchante humeur. Il avait accepté de faire le portrait du vieux Steiner, mais il était révolté de la grossièreté de sa nature et de ses mœurs, de son indifférence bestiale pour toute espèce de mérite.

— Si tu savais, dit-il, quelle bassesse! Il ne pense qu'à ce qui lui appartient, et il croit vous faire un cadeau s'il vous dit de vous asseoir sur une chaise qui est à lui.

Le peintre en prenait texte pour dénoncer l'horrible stérilité de la richesse moderne qui ne produit rien, ne nourrit rien et où l'on ne fait qu'adorer l'or dans sa nudité presque obscène. Il prévoyait d'ailleurs des temps sinistres, où sa grande âme naïve et fastueuse refusait d'entrer. Tout en causant ainsi, ils arrivèrent, près de l'Étoile, devant l'hôtel où André logeait.

— Tiens, dit Debrenne, tu habites là?

— Oui, dit André, et il expliqua que, quoiqu'il eût gardé son appartement, il avait préféré descendre à l'hôtel, pour pouvoir repartir plus vite.

Debrenne regarda son ami et regretta d'avoir dépensé en paroles étrangères ces moments où ils auraient pu se parler d'eux.

— Quand je reviendrai de Londres, dit-il, je ferai un nouveau portrait de toi. Ta figure a changé; elle est devenue lointaine.

— Elle est calme, dit André. C'est la figure d'un homme qui laisse la vie arriver.

— Mais enfin, reprit Debrenne, ta pièce t'intéresse?

— Oui, dit André sans sincérité.

— Tu es content de ce que tu as fait?

— Je ne sais pas si j'ai fait ce que j'aurais voulu.

— Mais qu'aurais-tu voulu faire?

— Bah! dit André. L'essentiel est qu'on joue cette pièce et que j'en sois débarrassé.

L'un en face de l'autre, ils sentaient qu'ils avaient d'autres mots à se dire, qu'ils auraient pu se rapprocher. Mais il était tard, ils ne savaient de quelle façon commencer.

— Enfin, dit Debrenne, puisque tu ne demandes qu'à t'en aller, à l'automne nous ferons un grand voyage. Veux-tu?

— Je veux, répondit André, et ils se quittèrent.

II

Laure Préault ne se reconnaissait pas. Elle s'inquiétait d'autant plus de se sentir changée que personne, autour d'elle, ne semblait s'en apercevoir, et cela même lui faisait mesurer combien elle était seule, avec ses amis lointains. Tous ceux qui l'entouraient prenaient d'elle ce qu'elle pouvait leur offrir d'agrément, puis allaient à d'autres plaisirs. Aucun ne lui portait de sollicitude sincère, et n'eût pu même penser qu'elle avait quelque peine à vivre. Ils environnaient sa solitude sans l'entamer. D'ailleurs, elle-même avait voulu être fière, écarter les autres, et elle n'endurait pas sans un peu d'amertume d'avoir si bien réussi. M. Joffand, déçu, à la fin, en voyant qu'elle ne rendait pas sa vie plus théâtrale, commençait à revenir de tout ce qu'il avait pensé d'elle; il lui fit comprendre son désappointement, et le plus étonnant est qu'elle y fut sensible. Mme d'Arsivilliers, bien loin de l'aider, ne faisait que la détraquer davantage. Il y avait en elle quelque chose d'excessif et de vain qui dégoû-

tait Laure de ses propres sentiments. D'ailleurs son amie avait d'autres soucis. A la suite d'une discussion où ils s'étaient trouvés du même avis, elle s'était engouée du petit Arsailly. Négligeant la peinture ancienne, dont on ne parle pas assez, celui-ci s'occupait à présent de la peinture la plus moderne dont on a plus d'occasions de parler. Il courait les expositions et les magasins et, en face des toiles qu'on lui montrait, œuvres de jeunes peintres promis à la gloire, savait qu'il ne devait jamais se déconcerter et qu'il aurait toujours l'air de s'y connaître, s'il louait davantage ce qui au fond le choquait le plus. Il entraina dans ces visites Mme d'Arsivilliers qui, en dépit de son mari, alla jusqu'à acquérir quelques toiles, et les vieux tableaux galants et guerriers de l'hôtel d'Arsivilliers durent recevoir parmi eux ces taches confuses que semblait limiter au hasard leur cadre d'or. Ces tableaux qu'elle avait achetés, Mme d'Arsivilliers ne les regardait même pas. Mais à leur propos, elle se vantait de donner un exemple aux autres, en favorisant l'art de son temps; ainsi, elle se flattait encore de prendre un avantage sur ceux qui l'entouraient, et dans tous les sentiments où elle croyait échapper au monde de la vanité, elle s'y rattachait une fois encore.

Laure, elle, regarda ces tableaux et, comme ils ne lui plurent guère, elle le dit. Son amie lui fit entendre un peu aigrement qu'elle manquait de l'éducation nécessaire. Elles se contredirent d'autres fois, et quand elles en eurent pris l'habitude elles trouvaient dans ces dissentiments un âpre plaisir, comme soulagées d'avouer enfin l'opposition de leurs natures. Mais leur désaccord le plus vif

éclata un soir où il s'agissait de Sedliver. Celui-ci était le sujet de toutes les conversations ; on se racontait des traits de sa vie à Constantinople, on parlait aussi de la *Pasiphaé*, dont le sujet monstrueux faisait naturellement suite à ces histoires. Parmi les femmes, celles même qui prétendaient résister à l'entraînement général n'exprimaient leurs restrictions qu'après avoir obtenu qu'il vînt chez elles et il était comme une tache éclatante dont toutes à l'envi voulaient se parer. Il avait dîné chez Mme d'Arsvilliers, qui s'était prise d'enthousiasme pour lui, et répétait depuis une phrase qu'il lui avait dite sur ses origines : « Je suis, lui avait-il dit, le fils du navigateur et de la sultane. » Elle l'avait invité une autre fois : comme ce jour-là il lui avait manqué au dernier moment, elle en était d'abord restée mortifiée, mais, depuis, elle avait cru magnanime de ne pas en vouloir au musicien, qu'elle avait recommencé d'exalter. Laure, en écoutant son amie, sentait croître en elle cette irritation qui lui devenait maintenant trop habituelle. Elle sentait que tout ce qu'on disait là était creux et faux et ne savait pas néanmoins trouver de paroles pour y répliquer. L'engouement grossier de toutes ces femmes pour un homme qui s'en faisait gloire, la blessait et l'offensait dans sa propre pudeur.

Elle interrompit Mme d'Arsvilliers. Celle-ci riposta qu'on avait bien le droit d'admirer quelqu'un qui en était digne.

— Mais ce n'est pas de l'admiration, dit Laure, c'est une espèce d'avidité, c'est le besoin de s'exhiber soi-même en se montrant à côté de lui. D'ailleurs, s'il n'avait fait que sa musique, on ne s'en occuperait pas tant. Ce sont toutes ces histoires...

Mme d'Arsivilliers répondit que les grands artistes avaient le droit de ne pas vivre comme les autres, et qu'ils en avaient même besoin. « Moi qui suis vertueuse, pensait-elle, je sais reconnaître à d'autres les permissions dont je n'use pas et même je n'en veux pas à Scilver de ce qu'il n'est point revenu chez moi. Mais Laure n'est pas généreuse. » Laure à son tour répliqua : au lieu d'énoncer ce qu'elle voulait, elle avait l'air de défendre des idées bourgeoises. Ce fut une de ces discussions irritantes où ceux qui se contredisent n'ont même pas la satisfaction de bien définir ce qu'ils pensent. Par dépit de ne pas trouver les mots justes, Laure en employa d'excessifs, et ne pouvant persuader son amie, elle voulait au moins la vexer et lui déplaire. Tandis que toutes deux parlaient au hasard, elles se regardaient avec la plus franche aversion. Pourtant Laure aurait souhaité qu'un autre eût raison en exprimant ce qu'elle n'avait pas su dire. Elle dut renoncer à cet espoir : M. Joffand approuvait Mme d'Arsivilliers. Robert de Lembaye parlait de Mme Aguirroa, qu'il avait connue. Elle avait fasciné ce vieil adolescent :

— Elle m'intéresse, disait-il d'un air d'amateur.

Elle lui avait paru étrange, et, parce qu'elle ne finissait pas ses phrases, il la trouvait mystérieuse. Laure regarda M. de Lizy. Mais les vieillards n'ont plus que de rares présences et M. de Lizy semblait ne pas être là; on eût dit qu'une buée l'enveloppait. Laure se tut. On en vint à parler de l'amour; tandis que tous prononçaient ces phrases vaines et brillantes, ces fausses maximes de la conversation qui ne répondent à rien de réel

et ressemblent à des assignats qu'aucun or ne garantit, malgré elle. Laure écoutait; et elle s'aperçut qu'elle en était venue à un tel point que, doutant de tout, ce qu'elle croirait dépendait d'une révélation quelconque. Mais tout ce qu'elle remarqua, c'est que ceux qui parlaient étaient pareillement contents de ce qui leur était échu; et chacun, dans son amour-propre, se félicitait de ses amours. Seul un jeune homme se taisait comme elle. C'était un garçon de vingt-quatre ans, Louis Jacqueville, à peine arrivé de sa province, que patronnait Mme de Servandi, dont il était le cousin. Il avait des yeux très petits, des cheveux pommadés et luisants comme un bonnet de soie, la mine un peu fausse. Laure fut frappée de son air attentif. Lui aussi il voulait savoir. Élevé sévèrement et encore nouveau à la vie de Paris, il regardait ces jeunes femmes qui parlaient si librement, se rappelait ce qu'il avait entendu raconter de certaines d'entre elles; cependant, il avait beau leur prêter toutes les aventures et les dégrader en imagination, il n'arrivait pas à se sentir moins timide envers aucune. Mais il souhaitait ardemment de se rendre favorable n'importe laquelle, ne fût-ce que pour intéresser ensuite les autres. Laure rencontra son regard et en fut gênée sans savoir pourquoi.

M. de Minière s'approchait, il s'assit à côté d'elle. Depuis quelque temps, d'ailleurs, il la recherchait et lui faisait des visites fréquentes, à la façon des vieux garçons qui vont n'importe où pour n'avoir pas à rentrer chez eux.

— Mon Dieu, l'amour! dit-il en levant les bras au ciel.

Lui, au moins, n'était pas satisfait. Néanmoins, ce

qu'il lui dit ne plut pas davantage à Laure. Il n'avait pas l'air assez triste de tout ce qu'il énonçait d'affligeant. « Je ne serai donc de l'avis de personne », se dit-elle presque effrayée. Elle aurait voulu répondre à M. de Minière, mais ne savait au nom de quoi protester. Lui, au contraire, s'autorisait de l'expérience, et l'opinion qu'il exprimait, il la tirait, une fois de plus, de sa seule histoire; il n'avait pas l'air de supposer qu'il pût exister autre chose que ce qui lui était arrivé. D'ailleurs, mis en confiance, il en vint à parler de lui. Expliquant à la jeune femme pourquoi il avait manqué sa vie, ce n'était pas pour des qualités, qui lui avaient fait défaut, mais, au contraire, pour des mérites qu'il avait de plus que les autres. Ainsi il commençait par se plaindre et finissait par se vanter.

Laure, parfois, allait voir ses deux vieilles tantes. Elle les trouvait dans leur petit appartement qui restait grisâtre, même par les jours les plus clairs. La jeune femme, dès qu'elle entrait, se sentait suspecte. Les vieilles demoiselles n'avaient pas encore approuvé qu'elle eût épousé le mari dont elle était veuve, et la jugeaient plongée dans une vie pernicieuse. Elles-mêmes dédaignaient le présent; parfois, pourtant, comme pour montrer à leur nièce qu'elles n'étaient pas si en retard, elles lui parlaient d'un livre qu'elles avaient lu, ou d'un tableau qu'elles avaient remarqué, à l'un des Salons, et qu'elles ne louaient jamais d'après sa valeur propre, mais seulement selon le sujet qu'il traitait. Du reste, elles étaient honnêtes, exactes, scrupuleuses, mais plutôt que de nourrir ces vertus d'une façon vivante, elles semblaient seulement en conserver en elles le squelette. On ne pouvait

que craindre leur blâme, sans espérer leur conseil.

Laure souffrait. Depuis qu'elle avait accepté de subir certains états, elle y retombait sans cesse. Elle était irritée, impatiente. Elle devenait susceptible. Pour un rien, elle rejetait ses amis, elle sentait varier son sentiment à leur sujet, et en avait honte. « Je deviens comme Mathilde », se disait-elle. Le pis était qu'ils ne justifiaient que trop ces variations : ce qu'il y avait de meilleur dans leur caractère était aussi ce qui s'y trouvait de moins sûr. Ils étaient sans cesse infidèles à ce qu'on aimait en eux. Robert de Lembaye se dégradait insensiblement dans une société vulgaire, et quoiqu'elle n'eût jamais eu l'envie de le prendre pour elle, elle lui en voulait d'être à d'autres. Elle ne voyait plus les gens que par leurs tics et M. Rolland lui devint insupportable parce que, tout en discourant, il faisait sans cesse tinter dans sa poche un trousseau de clefs. Tous ses sentiments devenaient mesquins. Jamais elle n'avait eu pour les autres plus d'hostilité. Mais en même temps qu'elle voulait s'opposer à eux, elle ne trouvait en elle aucun principe qui lui en donnât la force. Elle n'était plus qu'une suite de crises. Eux, au contraire, elle les voyait béats, pourvus, satisfaits, et c'était au moment même où ils lui déplaisaient le plus qu'elle était saisie d'une brusque envie d'être comme eux.

L'idée qu'elle eût pu faire le moindre progrès lui paraissait dérisoire. Elle ne lisait plus aucun livre. Elle avait fini par se détourner des arts, et par penser qu'il vaut mieux ne plus voir de belles choses, puisqu'on ne peut rien faire de beau. Elle n'était qu'exaspération et faiblesse. Rien n'agissait en elle profondément. Elle avait su qu'André Arlant

était revenu à Paris, sans que cela fît rien qu'augmenter peut-être son impatience. Elle n'avait plus de trésors dans son souvenir. Cependant, un jour, à propos de la prochaine pièce de l'écrivain, on parla de lui, de ses romans. Il y avait là M. de Staunhort. Fils d'un Russe allemand qui s'était marié à Paris, c'était un de ces oisifs venimeux comme il s'en trouve. Ayant déjà plus de cinquante ans, et aigri de n'avoir pas fait un beau mariage, il répandait au hasard des calomnies qui faisaient qu'on le craignait et le ménageait. Il tint soudain sur un livre d'André, que sans doute il n'avait pas lu, des propos quelconques. Elle le regarda avec une haine subite. Elle se représenta brusquement ce qu'un tel homme représentait de privilèges injustifiés, de malfaisance et de nullité. Elle regretta aussitôt de n'avoir pas relu les romans d'André pour pouvoir les défendre mieux, ce qui d'ailleurs eût été bien inutile. Elle répondit à Staunhort durement, car elle savait marquer son dédain. Elle vit le visage de son interlocuteur rougir comme si elle l'avait frappé, et vaciller les yeux troubles.

— Oh! oh! dit-il avec un petit ricanement, on ne peut donc pas toucher à M. Arlant !

Il la regardait de ses yeux vairons, et il avait l'air de ces mauvais sorciers qui savent tous les secrets. Peut-être l'avait-il surprise autrefois. Peut-être lui-même, sans qu'elle s'en doutât, avait-il pensé à l'épouser.

— Soyez tranquille, lui répondit-elle, de l'air le plus calme, il ne faut pas croire que vous touchez à tout ce dont vous parlez.

En face des autres, son antagonisme l'avait soutenue. Mais elle avait eu beau défendre les livres

d'André Arlant, elle n'avait pas eu une pensée pour lui, et si elle avait gardé quelque sentiment à son endroit, ce n'aurait été qu'une sorte de rancune. Elle était pauvre, faible, irritée, et dehors c'était le printemps. Les jours allongeaient, les arbres des avenues étendaient leurs rameaux, comme pour écarter les maisons et laisser voir un azur plus vaste. Il semblait qu'un bonheur immense et facile fût offert à tous les vivants et Laure ne savait pas comment en saisir sa part. Tandis qu'elle était étendue sur sa chaise longue, le matin, près de la fenêtre ouverte et pleine d'or, elle entendait les cris d'une femme qui s'exerçait à chanter, et ce long gémissement régulier, lentement traîné sur toutes les notes, finissait par avoir quelque chose d'énervant et d'insupportable qui la faisait presque défaillir. Elle n'osait pas regarder dehors, elle évitait, comme des écueils, toutes les choses trop belles que lui présentait la saison, un langoureux nuage arrêté dans l'azur, une façade claire qui riait de toutes ses vitres, et, en face, dans le jardin de l'hôtel Hutzen, un voluptueux marronnier rose. Elle, autrefois hautaine, fière de son cœur difficile que rien de faux ou de facile n'abusait et qui ne se rendait qu'aux plus nobles œuvres d'art, un rien, maintenant, l'ébranlait. Pour une mauvaise romance elle avait les yeux pleins de larmes. Ces émotions subites ne la trompaient point sur son état et n'empêchaient pas qu'elle se sentît plus sèche et plus stérile qu'elle n'avait jamais été. Pourtant elle s'y abandonnait. Parfois, quand elle était étendue ainsi, il lui semblait que sa jeunesse, sa beauté l'étouffaient comme un énorme bouquet inutile. Alentour, la ville printanière, nouvelle, lâche, oisive, était, avec ses feuil-

lages verts déployés, comme les voiles d'un grand vaisseau chargé de foules heureuses, et elle qui avait toujours eu l'orgueil de se tenir à l'écart, maintenant elle se sentait humblement la sœur d'une multitude d'êtres inconnus, ordinaires. Alors le désir d'être comme tous les autres, de trouver la paix en se confondant avec eux, s'emparait d'elle de nouveau et d'une façon plus puissante. Qu'importaient les paroles et les doctrines? L'essentiel était pour chacun de saisir avant le tombeau les quelques moments de bonheur qui le justifiaient d'avoir vécu. Ainsi, croyant que dans son âme tout était détruit, elle en tirait du moins la consolation de penser qu'elle pourrait s'ordonner ce qu'elle voudrait, sans trouver en elle de résistance.

C'est alors qu'elle revit Constant de Citra, qui revenait des Indes. Il faisait des voyages qui lui tenaient lieu d'occupations et le sauvaient un peu de la platitude des oisifs ordinaires. Il rencontra Laure chez les autres, et il vint la voir chez elle. Ses faciles succès, bien loin de lui avoir donné des femmes une connaissance plus raffinée, n'avaient fait que lui inspirer à leur endroit une sorte de cynisme insipide. Il les croyait toutes pareilles, avec plus ou moins de déguisement. Mais il sentit pourtant que celle-ci était différente, et, de ce sentiment inavoué, le désir qu'elle avait éveillé en lui prit quelque chose de moins distrait et de plus tenace. Il comprenait qu'il devait être prudent et qu'il n'aurait pu revenir d'une fausse démarche. Cependant, aussi bien qu'elle n'aurait pas souffert qu'il se déclarât, elle n'aurait pas, non plus, voulu le perdre. Elle était heureuse qu'il fût là et qu'il représentât vaguement tout ce qu'elle ne lui lais-

sait pas exprimer. Il racontait ses voyages, ses dernières chasses aux Indes, il nommait des villes lointaines et de ces beaux noms émanait une poésie dont quelque chose restait sur lui. Parfois il se hasardait à parler à Laure un peu d'elle-même, et la jeune femme le laissait faire en le surveillant. Il lui était pourtant facile de s'apercevoir que, hors du désir qu'elle lui inspirait, il ne soupçonnait rien d'elle. Mais, au lieu que cela lui déplût, elle en profitait presque pour échapper justement à tous ces états qu'il ne devinait point : grâce à ce désir masculin, elle reprenait une vie plus facile, plus simple, elle rentrait dans sa chair. Ils étaient attirés l'un vers l'autre moins par la sympathie que par l'opposition de leurs deux natures. Il n'avait presque rien de ce que Laure préférait. Mais elle s'adressait à lui non pour satisfaire ses rêves, mais pour obtenir enfin de s'en délivrer. Il était beau, viril, avec une figure assez chaude, et lui, au moins, il s'occupait d'elle.

Mlle d'Idrifonds, avec sa tante, était revenue à Paris ; Laure et elle avaient recommencé leurs promenades. Elles partaient, avides d'espace. Dès que l'auto arrivait au Bois, elles voyaient le paysage s'élargir. Tout était clair. On aurait dit que l'ombre n'existait plus, qu'elle était bannie de la terre. Des marronniers dressaient leurs fleurs, d'abord rouges comme du fard, qui déteignaient lentement dans l'azur suave. Toute la lumière était dans le ciel, toutes les couleurs étaient sur la terre et, au milieu de cette effusion de nuances, un arbre, une aubépine, apparaissait chargé de blanc, comme si, dans cette fête multicolore de l'été, il avait neigé pour lui tout seul.

Elles allaient jusqu'à Saint-Cloud, montaient à pied au haut des jardins. Elles s'asseyaient, regardaient, et, peu à peu, elles se laissaient gagner par les choses. Les corbeilles étaient propres et luisantes et partout, le long des pelouses, couraient des lignes ardentes de géraniums, pareilles aux cordons de feu qui soulignent le dessin des édifices dans les illuminations. Les arbres élevaient leurs masses légères, que l'azur avait l'air d'attirer avec douceur. De gros pigeons volaient, souffletant les branches. En bas la rivière semblait faucher la colline et la mettre entre deux ciels. Laure et Ursule demeuraient là aussi longtemps qu'elles pouvaient. Le paysage se préparait pour le soir, se purifiait avec lenteur, et à mesure que le crépuscule approchait, le ciel devenait plus pâle, en même temps que l'espace devenait plus silencieux. A la fin rien ne bougeait plus, les feuilles se rejoignaient, se massaient et chaque arbre semblait planer dans une immobilité enchantée. Seul le gros cri d'une grenouille crevait comme un fruit plein d'eau. La dernière hirondelle passait aiguë dans l'espace où tâtonnait déjà la première chauve-souris, confuse. Paris, décoloré, s'étendait, pâle et délicat, avec ses monuments, qu'on apercevait, et comme une branche, toute proche, s'allongeait sur les toits lointains, un des petits dômes dorés de la ville, suspendu entre les feuilles, avait l'air d'un des fruits de l'arbre.

Laure tâchait de s'oublier en contemplant tout cela; Ursule jouissait des choses avec une naïveté sans trouble, une sorte d'impunité qui finissaient par faire pitié à son amie. Un soir qu'elles étaient assises ainsi, en face d'une grande allée qui s'allongeait devant elles, Laure regardait un jeune homme

et une jeune femme s'y enfoncer, l'un près de l'autre, sans se toucher; ils étaient presque arrivés au bout, fluets et amincis par la distance, entre les grandes cascades de feuillages et, quoiqu'ils fussent tout proches, on voyait encore l'interstice d'air qui les séparait, quand, soudain, ils s'inclinèrent l'un vers l'autre, et leurs silhouettes se touchèrent; Laure comprit qu'ils s'étaient donné un baiser, et cela avait été si subit et si naturel que son cœur battit. Elle se leva. Ursule n'avait rien vu.

A la fin de mai, le temps se gâta. Des nuages lourds obstruaient le ciel, le malaise et la gêne d'un orage qui n'éclatait pas rendaient les heures pesantes. Laure et Ursule, cependant, n'avaient pas renoncé à leurs promenades. Un jour, elles revinrent ainsi à Saint-Cloud et montèrent jusqu'à la terrasse d'où l'on aperçoit Paris. La ville était sans couleur, comme écrasée sous le ciel blafard, d'où tombait par plaques une lumière trouble et fausse. Par moments une bouffée de vent rendait les arbres houleux. Laure souffrait dans tous ses nerfs. Elle avait envie d'être seule et s'avança loin d'Ursule. Sur la terrasse un seul groupe apparaissait. C'était une mère avec ses deux filles, maussades et molles, habillées de flanelle blanche, autour desquelles s'empressait, un appareil photographique dans les mains, un grand jeune homme à la figure naïve, en redingote, coiffé d'un chapeau haut de forme, les souliers poudreux. Demeuré seul avec l'aînée des deux filles, tandis que la mère et l'autre s'étaient éloignées, toute la bonne humeur qu'il affectait tomba brusquement; il se mit à parler fiévreusement. Appuyée à la grille, Laure l'entendait.

— Anna, disait-il, me laisserez-vous retourner là-bas sans un mot? Songez que pendant ces deux ans je n'ai pensé qu'à vous, je n'ai travaillé qu'en pensant à vous. Il l'implorait, mais comme il continuait de remuer en tous sens son appareil photographique, en face de Paris étendu, il avait l'air, tout en parlant, de prendre des vues absurdes.

— Partout l'amour, se dit Laure avec une sorte d'ivresse.

La molle fille ne répondait rien et, pour n'accorder pas même un regard à son soupirant, détournait les yeux.

— Ou bien alors, reprit-il d'une voix tremblante, s'il ne doit plus rien y avoir entre nous, si vous révoquez vos promesses, dites-le moi, que je le sache, si vraiment c'est fini... et tout son visage suppliait qu'on lui épargnât cette vérité qu'il demandait.

— Non, répondit-elle d'une voix traînante, en faisant la moue, ce n'est pas fini...

Ce mot, par lequel elle refusait seulement de perdre une victime, fut accueilli par le jeune homme avec une reconnaissance éperdue. — Chère Anna, murmura-t-il, chère Anna! Alors, avec un vague sourire, elle le parcourut lentement du regard et l'on sentait qu'aucun des détails ridicules de la toilette ou de la personne de son compagnon ne lui échappait; et lui aussi, en l'examinant, aurait pu prendre avantage de tout ce qu'elle avait d'imparfait, de sa forme lâche, de sa peau tachée : mais il ne voyait rien de cela; il la contemplait avec des yeux pleins d'amour.

Cependant les nuages s'étaient amassés sur Paris comme une sombre vendange. Ils étaient devenus d'un bleu dense, puis avaient roussi et l'on avait

entendu le grondement des premiers tonnerres, pareil au bruit des chars qui les auraient apportés. Soudain, au-dessus de cette ville et de ce paysage fatigué, soumis à l'homme, avec une liberté et une violence sauvages, l'orage éclata. La pluie pressée tombait sur Paris, des éclairs saccadés allaient et venaient, pareils aux archets des violons au moment le plus furieux d'une symphonie. Mais tandis qu'on regardait ces éclairs incessants, on entendait se prolonger la profonde roulade des tonnerres, complaisante, heureuse, et presque paisible. L'espace était plein de forces soulagées qui se délivraient. Comme il ne pleuvait pas encore au-dessus d'elle, Laure était demeurée sur la terrasse, quoiqu'elle eût entendu Ursule l'appeler. Un vent humide venait à elle et lui révélait tout son corps. Elle ne céda la place qu'aux premières gouttes et rejoignit en courant Ursule sous le kiosque où celle-ci s'était abritée. La pluie arrivait, rapide et violente. Mais au bout d'un quart d'heure elle s'éloigna. Les deux amies ressortirent.

Tout se relevait. On était étonné de retrouver Paris avec ses monuments entiers, ses toits riants, ses fenêtres d'où partaient de joyeux appels de lumière. Les grandes perspectives se rétablissaient. Des bruits lâches et lascifs tintaient comme de grands rires. On entendait une forge. L'espace était plein d'un échange splendide de rayons croisés. On voyait ressortir et s'éparpiller dans l'espace les papillons qu'on aurait crus morts et il semblait qu'ils allaient se disperser sur la ville où les vitres multicolores devaient les tenter comme des bouquets. Dans le parc les oiseaux chantaient et les arbres, se déchargeant par moments, avec

un bruit musical, de toute l'eau dont ils étaient encore accablés, ressemblaient à de grands bardes verts qui eussent laissé tomber leurs harpes. Tandis que les derniers restes de l'ondée dégouttaient encore des feuilles, les jets d'eau du milieu des bassins brillants et gaufrés remontaient et rapportaient de l'eau dans le ciel. L'azur brillait, nouveau, pur, absous, et quand une bribe de nuée blanche y eût disparu, rien ne tacha plus sa gloire. Mais partout les grands marronniers fleuris se dégageaient avec une mollesse magnifique des autres feuillages, et, oublieux de la terre, ils semblaient vouloir monter dans cet azur, pour y remplacer les nuages.

Ne pouvant crier, Laure ouvrit les bras. Enivrée, elle était la folle de tout ce printemps. Elle repoussa dans le passé ses inquiétudes, ses crises stériles, tous ces débats qui la séparaient des choses. Pour être heureuse, il lui sembla qu'elle n'avait qu'à obéir à son corps. S'étant tournée vers Ursule, elle vit le pauvre visage trop innocent, et à ce moment elle méprisa brusquement son amie, parce qu'elle n'aurait pu rien lui dire de ce qui était en elle.

Elles revenaient. Les feuillages fumaient, de partout s'élevaient des colonnes de moucherons que tranchaient des vols d'hirondelles. Laure revit le groupe qu'elle avait aperçu sur la terrasse. Le jeune homme s'était sans doute exposé à l'averse pour abriter ses compagnes, car il était mouillé, et son chapeau haut de forme, tigré de taches d'eau, prêtait à rire ; lui-même, pour égayer les femmes, faisait le bouffon en plaisantant sur son propre aspect. Deux petits amoureux chantaient, unis comme deux oiseaux. Tandis que l'auto ramenait Laure et Ursule, tout, autour d'elles, jetait la même

clarté. Les petits pavés brillaient, réveillés dans leur couleur, verts, jaunes, grenats, luisants comme s'ils l'avaient été au fond des torrents; les façades miroitaient; tout semblait cristallin, éclatant, fragile. Ursule parlait peu, comme si elle eût senti qu'elle déplaisait à son amie. Pourtant elle disait par moments quelques mots afin de rompre le silence.

— Que fais-tu, ce soir? demanda-t-elle.

— Je dîne à la campagne, tu sais, dans ce gros hôtel qu'on vient de construire, avec mon oncle Préault et...

Elle s'arrêta; au moment de nommer les convives, elle avait pensé tout de suite à Constant de Citra qui devait se trouver parmi eux. « Lui », se dit-elle. Elle ne prononça pas son nom. Mais en elle-même, dès qu'elle eut pensé à lui, elle sut que sa résolution était prise et elle se tut à côté de son amie, pleine de sa décision et de son secret.

Revenue chez elle, elle trouva un très gros bouquet de roses d'un rouge sombre, que n'accompagnait nul billet; mais elle avait dit à Constant qu'elle aimait ces fleurs, et comprit qu'elles venaient de lui : ils avaient donc en même temps pensé l'un à l'autre; cette rencontre la frappa. Elle fut d'autant plus touchée de la discrétion de cet envoi qu'au fond elle en était un peu étonnée, et ayant malgré elle une certaine idée du caractère du jeune homme, elle était heureuse de tout ce qui lui permettait d'infirmer ce jugement qu'elle n'osait pas s'avouer. Elle fut sur le point de lui répondre, comme avide de s'engager. Mais elle pensa qu'elle lui parlerait, le soir. Elle revit tous les moments qu'ils avaient déjà passés ensemble et, dans un éclair, elle les rendit importants. Pendant que sa femme de chambre

l'habillait, elle jouissait de faire enfin pour quelqu'un cette toilette qu'elle avait faite si souvent avec ennui et accablement, quand ce n'était pour plaire à personne. Comme sa chair lui apparaissait, elle s'attendrit un peu sur son corps, pensant qu'elle l'avait oublié. « Enfin, je suis jeune », se dit-elle, et elle ne voulait se connaître que dans ce mot.

En repassant dans le salon, elle y revit le gros bouquet dont les roses étaient des bouches qui donnaient toutes le même conseil. Alors elle en prit trois, les groupa, et comme pour rendre visible la résolution qu'elle enfermait en elle, les fixa sur son corsage. Puis elle descendit. Elle avait promis au vieux Préault d'aller le chercher. Mais, quand il ouvrit la portière de l'auto, elle fut saisie de sa mauvaise mine : son visage sans barbe, dont il avait fait raccourcir les moustaches par une obéissance à la mode assez surprenante chez un vieillard, était à la fois hâve et bouffi. Il avait eu la grippe pendant l'hiver et depuis lors, loin de se rétablir, se plaignait de devenir de plus en plus faible. Atteint d'albuminurie, il devait suivre un régime. Mais il semblait croire que sa maladie n'existerait plus s'il parvenait à l'oublier, et, plus il se sentait fatigué, plus il s'attachait à la vie mondaine. C'était lui qui avait voulu donner ce dîner. Dès qu'il fut assis dans l'auto près de Laure, il se mit à lui parler de toutes les histoires des autres. Elle ne l'écoutait pas. Elle regardait dehors. L'espace était encore clair. Les arbres mouillés semblaient vernis. Sur les trottoirs, des jeunes femmes avançaient à petits pas, dans leur robe étroite, fières d'une gêne qui prouvait leur élégance, et presque toutes avaient quelque chose de comique et de joli. Une d'elles, au bord d'une

flaque limpide, avançait un pied pointu comme un bec d'oiseau, et ramassait sa jupe d'un geste si délicat qu'il semblait se détacher d'elle. Une autre rejoignait un homme qui l'attendait, et Laure, en passant, vit une fois de plus, comme le centre subit de toutes ces choses, le baiser que se donnaient deux amoureux. Il lui semblait qu'il y avait partout une vie facile sans être basse, galante et pleine de plaisirs. Elle ne se souvenait plus en rien de la personne d'André, et s'il reparaissait en elle des souvenirs de leurs jours communs, tout ce qu'elle y voyait maintenant, c'était la gloire de l'amour, qu'elle voulait retrouver pareille dans d'autres amours. Cette phrase même : avoir un amant, qu'elle n'osait pas se dire du temps de sa liaison avec André, tellement elle lui paraissait infamante et indigne de tout ce qui les unissait, était ce qu'elle voulait mériter maintenant, tant, lasse de sa vie que rien n'emplissait, elle avait besoin de redevenir comme tout le monde ; elle ne voulait plus attendre et remettre. Elle fut contente en pensant que, ce soir là, elle allait enfin vers quelque chose. Et par besoin d'agir, pour mieux respirer ces heures d'été, elle baissa les glaces de l'auto.

Le vieillard lui demanda craintivement de les relever. Elle avait oublié qu'il était là. Maintenant ils avaient passé le pont de Saint-Cloud. Le paysage s'éteignait insensiblement, les couleurs des fleurs, au lieu de rayonner, se tassaient et se concentraient dans les corolles. Mais le jour large et pâle régnait encore partout et les premières lumières, blondes et moelleuses, avaient quelque chose d'opulent et d'inutile et semblaient posées sur le paysage comme des bijoux sur du velours. Laure se rappelait l'orage

merveilleux de l'après-midi; il lui semblait que dans ces secousses splendides la nature aurait dû s'épuiser, et cependant, après cette heure éblouissante et sauvage, d'autres venaient, toutes différentes, aussi belles, tandis qu'au loin les horizons s'élargissaient dans l'espace. Laure renversa la tête, ferma les yeux : comme la beauté continue! se dit-elle.

L'auto s'arrêta devant l'hôtel, grande bâtisse qu'on venait de planter en pleins bois, non loin de Versailles. Laure regretta d'être déjà arrivée. Elle eût voulu être ainsi emportée longtemps encore, dans le crépuscule d'été. Du moment qu'elle avait pris sa résolution, ayant décidé les choses en elle, elle avait cru que tout était fait, et elle s'aperçut que rien n'était commencé. Au moment où elle quittait son manteau, elle se vit dans une glace, à l'improviste, de sorte qu'elle reçut son image avant de la reconnaître. Elle avait vu, sous un grand chapeau, une haute jeune femme élégante en robe rose et grise, avec à la ceinture trois roses d'un rouge si épais qu'elles paraissaient noires. Elle se promit d'avoir une histoire qui répondît à cette image. Cependant, tandis qu'elle avançait, dans la grande verandah lumineuse, vers la table qu'on leur avait retenue, elle reconnaissait déjà quelques personnes parmi des gens qui étaient là : Staunbert dînait avec des étrangers. A peine assise, Laure vit entrer Mme Lemellier, suivie de M. Joffand, haute, antique et majestueuse, parmi les autres femmes, comme un navire d'autrefois au milieu de vaisseaux modernes. Il sembla à Laure que tous ces visages la séparaient du dehors, la remettaient dans cette ancienne vie qu'elle croyait avoir répudiée; elle sentit qu'elle perdait son élan.

Les quelques invités de M. Préault arrivaient. Ce fut d'abord le petit Jacqueville, puis un homme encore jeune, gros, avantageux, qui se répandait dans le monde. Il s'appelait M. Branny, et c'était un de ces personnages qui deviennent parisiens avant même qu'on sache s'ils sont français. Estelle de Candun parut, amenée dans l'auto de Serrizier, qu'avait convié Mme Lemellier. La jeune femme avait refait amitié avec lui, car ils avaient besoin l'un de l'autre, et, après s'être mutuellement décriés, ils se réconciliaient toujours, un peu plus bas chaque fois. Mme de Candun était joyeuse. Oubliant ses dernières aventures, elle se sentait disposée à du nouveau : elle courait depuis quelque temps les devineresses qui, toutes, lui prédisaient invariablement de grandes épreuves, suivies de revanches superbes ; et comme les malheurs qu'on lui annonçait devaient affliger ses proches, et le bonheur qui succéderait être pour elle, elle se sentait pleine de courage pour supporter les premiers en attendant le second. Laure se trouvait de nouveau enfermée dans les personnages habituels. Il ne manquait plus que Constant de Citra : elle espéra en lui pour la délivrer des autres ; elle l'aperçut la première, elle vit son profil qu'il tendait toujours un peu en avant, et, sans le vouloir, elle regretta qu'il fût déjà là. Il vint à eux. En cet instant, s'il lui avait marqué qu'il fût avide d'elle, même grossièrement, elle aurait peut-être été satisfaite. Mais il ne lui montra que de la familiarité, ce qui lui déplut. A table elle se trouva près de lui ; le jeune homme l'ayant effleurée, elle se retira avec une vivacité involontaire, mais si brusquement qu'elle comprit bien que c'était mal débuter. Alors elle souffrit de ne pas être de ces

femmes à qui les choses arrivent avant qu'elles s'en soient aperçues, et voyant les verres placés devant elle, elle pensa aux vins, à l'alcool, à tous ces vils moyens qu'on a de troubler sa conscience.

Les convives, au commencement du dîner, ne savaient guère de quoi ils allaient parler. Laure s'était dit qu'elle devrait remercier son voisin des fleurs qu'elle avait reçues, mais, à mesure qu'elle tardait, ce remerciement, qui aurait dû être tout naturel, lui devenait si difficile à exprimer, qu'elle doutait de pouvoir le faire. Soudain, comme pour fournir justement un sujet aux conversations des autres, Seiliver parut, avec une cantatrice célèbre, Irène Pernet. Plutôt petite, un peu maigre, elle portait ce soir-là une robe théâtrale où paraissaient subsister des souvenirs de tous ses rôles. Seiliver venait d'avoir une affreuse dispute avec Mme Aguirroa, il était las; cependant, quand tous deux avancèrent, tandis qu'on les regardait, ils jouirent ensemble de cette curiosité qu'ils feignaient de ne pas remarquer, mais qui les ranimait ainsi qu'un effluve électrique. Ils s'assirent, l'un en face de l'autre. Irène Pernet ne parlait que d'art, et n'était qu'ambition. Elle pensait à jouer le rôle de *Pasiphaé*, Seiliver supputait ce qu'elle pourrait valoir pour sa pièce et tous deux, chacun se demandant ce qu'il pourrait tirer de l'autre, s'estimaient comme deux lutteurs rivaux. Cependant, comme on les avait déjà vus ensemble plusieurs fois, ceux qui les regardaient ne doutaient pas d'assister au début d'un grand amour.

— Ah! dit à sa table Mme Lemellier, voilà ce fameux Seiliver, dont la musique, paraît-il, vous fait un effet...

Et elle s'arrêta d'un air de blâme, mais avec l'espoir qu'on allait parler de cet effet-là. Ayant vécu toujours très vertueuse, Mme Lemellier portait une curiosité tardive aux désordres qu'elle avait ignorés et les flétrissant encore, voulait, du moins, être renseignée sur tout ce qu'elle réprouvait. Elle se tourna vers M. de Lizy, qui se récusa. Mais Serrizier répondit à peu près à son attente en racontant sur Scilver quelques anecdotes. A la table de Laure, Mme de Candun en faisait autant, parlait du musicien, de Mme Aguirrea, car c'était une de ses affectations les plus chères de vouloir toujours connaître mieux que personne les gens dont on s'occupait. Constant de Citra, agacé qu'un autre homme prît tant d'importance, parla avec dédain de Scilver et des femmes qui lui faisaient escorte. Laure crut d'abord qu'il allait exprimer les sentiments qu'elle avait sur ce sujet-là, mais elle s'aperçut bien vite que, dans la personne du musicien, c'était surtout la musique qu'il méprisait. Il aurait donc fallu, cette fois-ci, que Laure défendît Scilver et retombât dans un de ces débats inextricables qui lui étaient si pénibles. Elle ne parla point; elle sentait seulement qu'ils s'éloignaient l'un de l'autre, et que, si cela continuait, il n'arriverait rien de ce dîner. Et elle ne voulait pas qu'il en fût ainsi, après ce qu'elle avait, quelques heures avant, résolu en elle. A ce moment, elle aperçut le visage fourbe de M. de Staunhort, qui l'épiait. Elle savait qu'il avait médit d'elle et de Constant de Citra. Ce fut ce qui la décida. Elle se tourna vers Constant.

— J'ai reçu vos fleurs, dit-elle, je les ai trouvées en rentrant. Merci.

Elle le regardait de ses beaux yeux devenus

tendres. Tout ce qu'elle lui demandait à ce moment-là, c'était de savoir l'abuser, de ne pas faire apparaître sa nature particulière, de garder son prestige vague de tentateur. Comme il ne savait pas au juste où il en était avec la jeune femme, il fut heureux de ce regard : « Une de plus », pensa-t-il. Plein d'un brusque désir, il se rapprocha d'elle insensiblement, et tournant vers elle sa figure devenue plus chaude :

— En rentrant, dit-il en souriant, et à voix basse; et d'où venez-vous?

Elle aurait voulu lui raconter le bel orage de l'après-midi et les sensations par lesquelles elle avait été justement poussée vers lui. Elle sentit qu'elle ne le pouvait pas. Elle se borna à dire :

— J'étais à Saint-Cloud, j'ai vu l'orage.

— Ah! dit-il.

— Vous savez, reprit-elle, poussée par un besoin délicat de lui parler d'elle et de lui expliquer ce qu'elle était, j'aime beaucoup à me promener.

— C'est que vous n'avez pas autre chose à faire, répondit-il en souriant encore.

— Mais non, répliqua-t-elle : il ne faut pas croire que j'agis par désœuvrement : j'aimerai toujours à me promener.

— Enfin, que faites-vous? demanda-t-il d'un air de condescendance.

Il la regardait avec une curiosité sans inquiétude et sans défiance, sûr qu'elle n'avait pas de secret. Elle était mécontente et presque irritée. Elle aurait voulu lui faire comprendre que toutes ses heures n'étaient pas vaines, l'intéresser aux efforts qu'elle faisait, au lieu que tout ce qu'il pensait d'elle, elle le sentait, c'était qu'elle perdait son temps tant qu'elle n'était pas sa maîtresse.

— Mais, dit-elle, je vais, je viens, je vois mes amis.

— Vos amis, qui est-ce? dit-il avec un mépris d'amant pour les rôles secondaires qu'on peut jouer auprès des femmes. Il s'attendait néanmoins à ce qu'elle lui nommât des hommes jeunes, déjà il était armé contre eux. Mais elle lui parla de Jolland, d'Esprevat, et voyant avec quel dédain il l'écoutait, elle avait un peu honte, d'autant qu'elle savait bien qu'au fond ils ne lui étaient de rien. Mais elle aperçut, à la table de Mme Lemellier, le visage rouge de M. de Lizy.

— Tenez, dit-elle, heureuse de pouvoir être sincère, voilà quelqu'un que j'aime beaucoup : M. de Lizy.

— Quoi, dit il, ce vieux!

— Ce vieux, répondit-elle sèchement.

— Mais vous devez vous ennuyer si vous n'avez que ça!

— Je ne m'ennuie pas, dit Laure. Elle comprenait ce qu'il y avait de dérisoire à défendre contre lui sa vie où elle avait justement voulu l'appeler, pour qu'il en comblât le vide. Pourtant il ne lui était pas possible de parler autrement : « Comment pourra-t-il m'aimer, se disait-elle, s'il ne s'intéresse même pas à ce que je suis? » Mais en même temps qu'elle souhaitait faire vraiment connaître au jeune homme ce qu'il y avait dans sa vie de plus sérieux, elle sentait qu'elle devait éviter le moindre mot qui pût lui paraître prétentieux, car il en aurait pris aussitôt prétexte pour la railler. — Et puis, dit-elle, aussi simplement qu'elle put, je travaille un peu, je fais de la musique, je lis beaucoup.

— Oh, oh, répondit-il, vous aussi, vous êtes une savante!

Malgré lui, il avait un air narquois, un ton sarcastique. Tous deux s'apercevaient que cette conversation les éloignait l'un de l'autre, et ils en subissaient le malaise sans pouvoir le rompre. Elle se rendait compte qu'il la méconnaissait tout à fait. Lui, maintenant, s'irritait de sentir dans tout ce qu'elle lui disait une prétention à se passer de lui, à trouver ailleurs quelque chose de valable et de suffisant. Ce sentiment d'hostilité rendait plus vif son désir, le besoin de reprendre l'avantage et de la soumettre.

— Et qu'est-ce que vous lisez, demanda-t-il alors d'une voix fausse, sans même s'apercevoir de ce qu'il disait.

— Le dernier livre que j'ai lu, répondit-elle, c'était *Le Rouge et le Noir*.

— Ah! dit-il, ennuyé, qu'est-ce que c'est?

Et tandis qu'il posait cette question, agacé de s'enfoncer malgré lui dans cette conversation où elle lui échappait, il revit brusquement tout le temps qu'il avait déjà passé près d'elle sans obtenir aucun résultat positif, il se crut sot, et enflammé à la fois de la voir si proche et de la sentir étrangère, en même temps qu'il murmurait une parole indistincte, il la frôlait du genou et appuyait son pied sur celui de la jeune femme. Mais elle, retirant le sien violemment, s'écria d'une toute autre voix, haute et mordante :

— M. de Citra qui ne sait pas ce que c'est que *Le Rouge et le Noir !*

Et, par une adresse de femme, pour que personne ne pût plus avoir la même ignorance, elle ajouta :

— Le roman de Stendhal!

— Oh! fit, scandalisé, le petit Jacqueville, trop

heureux de prendre son avantage sur ce Constant de Citra qu'il enviait. Lui, tourna vers Laure des yeux pleins de haine. Ne comprenant rien à ce qui arrivait, il crut qu'elle avait toujours voulu le jouer, et, à la pensée qu'il avait été sa dupe, il la détesta. Il chercha ce qu'il pourrait lui dire d'atroce et ce qu'il trouva fut bien loin de le satisfaire :

— Mme Préault, dit-il, lit beaucoup, elle a tout son temps pour ça.

— Et je le garde, répondit Laure.

Elle était dure, raidie, et malgré tout satisfaite de n'avoir plus à lutter contre sa nature. Ses yeux ayant rencontré, à quelques tables de distance, les yeux vairons de Staunhort, elle lui darda un regard étincelant. Constant de Citra ne lui représentait maintenant rien de plus que ce qu'il était, elle le voyait seulement dans sa suffisance et sa pauvreté. Elle le criblait malgré elle de mille remarques hostiles, et comme elle voyait sur la nappe sa main assez courte, aux ongles ternes : « Il pourrait au moins être plus soigné, se disait-elle, puisqu'il prétend plaire. » Elle regrettait seulement de porter sur elle des roses qui venaient de lui, elle aurait voulu les arracher. « S'il pouvait ne pas les avoir remarquées », pensa-t-elle. Cependant, par énervement, elle renversa un de ses verres et s'en voulut comme d'un désavantage qu'elle s'infligeait. C'était du champagne ; heureusement, la tache était claire. Pendant qu'un maître d'hôtel réparait le dégât, Estelle intriguée regardait Laure en regrettant d'avoir été trop absorbée par sa conversation avec Brauny pour comprendre ce qui venait de se passer et elle se trouvait confirmée dans le soupçon que Laure avait aussi ses intrigues, mais qu'elle savait les cacher et se garder ainsi,

sans y avoir droit, la supériorité d'une femme inattaquable. Mme de Candun, à cette idée, en voulait à son amie, pour toutes les confidences qu'elle lui avait faites sans être payée de retour. Laure ne parlait pas encore, elle n'était pas assez tranquille, mais toute femme a quelques airs de visage dont elle est sûre; elle avait pris son air de dédain et sentait cette expression adhérer à ses traits aussi distinctement qu'un masque. A la fin, elle comprit qu'elle devait dire quelques mots et, comme le petit Jacqueville parlait d'un de ses cousins, Lucien de Béryon, jeune officier qui se distinguait en Afrique, Laure loua les hommes qui occupaient ainsi leur vie, et, quoique ce ne fût pas dans son intention, ses paroles prenaient quelque chose de désobligeant pour Constant de Citra. Autour d'eux un brouhaha s'élevait. Le vieux Préault oubliait sa maladie, qui restait peinte sur sa figure. Un médecin qu'il avait consulté passa près de lui, beau, brillant.

— A la bonne heure! vous allez mieux, dit-il avec tout l'optimisme de l'indifférence.

— Mais il est guéri, s'écria Mme de Candun.

Laure regarda la face bleuâtre de son oncle et tout lui parut bas et triste. La lumière électrique, que ne variait aucune ombre, tombait de partout, morne, égale, flétrissant les visages comme une poussière. Une fois le dîner fini, Estelle préféra que le café fût servi sur la même table, autour de laquelle ils demeurèrent, placés plus librement. Soliver, un peu plus loin, se disposait à partir, et Mme de Candun s'agitait, comme pour attirer son attention, dans l'espoir qu'il viendrait lui offrir ses hommages et la signalerait ainsi à tous les yeux. Il salua,

mais n'approcha point. La jeune femme parlait de lui avec Constant de Citra, qui était venu s'asseoir tout près d'elle, et qui la traitait sans égards, avec le mépris familier des séducteurs pour les femmes qu'ils croient faciles.

— Alors, vraiment, lui demandait-il d'un ton ironique, Seliver vous a fait de si beaux compliments?

— Mais oui, répondait-elle.

— Bah! reprit-il insolemment. Et sur quoi?

— Sur mes bras, disait-elle d'un air à la fois infatué et soumis.

— Sur vos bras? Il regardait sans faveur les bras courts de la jeune femme, leurs lourdes attaches, et, en même temps, sans la voir, il sentait tout près Laure Préault, belle et perdue pour lui. Mais aussitôt, par vengeance et pour rassurer son amour-propre, il pensa à une autre jeune femme, à qui il faisait aussi la cour, et avec qui l'on n'avait pas besoin de chercher ses mots. « Et elle a peut-être une plus jolie gorge », se dit-il.

Comme pour vexer Laure en s'en allant presque aussitôt, il se leva. Mais quand il s'approcha d'elle, elle le regarda si droit, comme une femme seule et qui doit se faire respecter elle-même, qu'il prit congé d'elle correctement. Laure continua de subir la conversation de Branny. Il revenait d'Amérique et tout en nommant cavalièrement les milliardaires qu'il avait connus, il vantait cette vie brutale assurant qu'elle devait s'étendre au monde entier. Elle considérait cet homme robuste, quoique un peu bouffi, qui lui parlait et dont elle ne savait rien. Il la choquait dans tout ce qu'elle pensait. Étant sans aucune qualité, il semblait qu'il aurait dû être sans pouvoir, et cependant il y avait dans sa

médiocrité une espèce de force odieuse et, dans les propos qu'il tenait, il brisait des mondes. Il devait se croire très poli, pour quelques formules qu'il appliquait à ses discours, mais hors desquelles il n'avait plus aucune discrétion. Conversant avec cette jeune femme, qu'il rencontrait pour la première fois, il aurait cru manquer d'aisance s'il ne s'était pas montré familier; et comme il la complimentait sur sa robe et louait la légèreté de l'étoffe, pour mieux en juger sans doute il en prit sans façon un pli entre ses doigts, sur les genoux mêmes de Laure. Elle sentit en elle une révolte si violente qu'elle s'étonna de l'avoir contenue. « Où suis-je? » se demanda-t-elle. Une fois de plus ce qui l'entourait lui parut vil. Comme Mme Lemellier se levait, avec ses invités, Laure appela, elle cria presque :

— Monsieur de Lizy!

Il venait déjà vers elle, courbé, empressé, sénile.

— Vous allez rester un peu avec moi? lui dit-elle.

Il ne demandait pas mieux, quoique Mme Lemellier prétendît le ramener. Mais le vieux Préault, avouant sa fatigue, s'offrit à le remplacer, en s'excusant de partir ainsi. Laure voulait reconduire son oncle à Paris, mais il insista pour qu'elle n'en fît rien, et en effet, par lassitude, elle préférait demeurer où elle était, ne pas se retrouver tout de suite dans sa maison, dans sa chambre, dont l'image, sans qu'elle sût pourquoi, l'emplissait d'angoisse. M. de Lizy accompagna Mme Lemellier jusqu'à sa voiture et revint vers Laure, riant tout bas de la phrase par laquelle elle venait de commander la prudence à son chauffeur :

— Allez doucement; j'aime mieux que les accidents arrivent à d'autres.

Il s'assit auprès de Laure, ragaillardi de la retrouver. Il avait dîné à côté d'une jeune femme tout à fait moderne, dont il n'avait pu tirer deux mots. Elle semblait ne s'intéresser à rien, pas même à Sciliver, et de temps en temps elle tournait vers son voisin sa tête étroite, parée et froide. Les vieillards sont faciles à décourager, comme les enfants, et le pauvre M. de Lizy sentait qu'il avait tort de vivre encore, quand l'époque lui présentait, sous ce nom de femme qui lui avait toujours été cher, de petits êtres aussi glacés. Il se remettait en parlant à Laure. Mais tout ce qu'il lui disait paraissait ce soir-là à celle-ci, menu, mesquin, triste. Alentour, quelques dîneurs demeuraient encore, une femme fardée parlait haut, deux hommes riaient avec elle. Laure les admirait presque de pouvoir s'agiter ainsi. Elle ne se sentait pas au niveau des autres, mais séparée et plus bas qu'eux tous, comme si elle avait été au fond d'un trou. Sans savoir exactement à quoi elle répondait :

— Comme tout cela est sans intérêt, dit-elle au vieillard.

— Mais non, mais non, répliqua-t-il, il faut se faire spectateur. Tout ce qui est ennuyeux quand on s'y mêle est amusant dès qu'on s'en retire.

M. de Lizy était un homme très fin, il croyait connaître Laure Preault, mais il ne la voyait pas ce soir-là. Pour lui, du reste, à l'âge où il était parvenu, tout redevenait modéré. « Pourtant, se disait Laure en le regardant, il est vieux, il doit savoir. Mais peut-être est-il trop vieux, il ne sait plus. » D'ailleurs, elle n'aurait rien pu lui dire. Elle se sentit si triste qu'elle eut physiquement froid. Elle demanda son manteau. On le lui apporta. Il était

fait d'une soie ancienne de couleur feu et, quand elle l'eut mis, M. de Lizy la regarda et, par un effort méritoire, cherchant, pour la flatter, quelque chose qui fût de son temps à elle et non du sien :

— Comme vous vous enveloppez, dit-il, vous ressemblez à la Walkyrie dans les flammes!

Elle lui sourit : il lui paraissait extrêmement lointain et elle trouvait naturel que sur sa détresse tombassent ces compliments de vieillard.

Estelle de Candun, se tournant vers le petit Jacqueville, qui la regardait de ses yeux sournois, l'avait engagé à venir faire quelques pas avec elle, sous les arbres. Leste, alerte, elle commençait à sentir, comme un défaut dans sa vie et presque comme une faute, l'absence de toute aventure. Il faisait beau, le printemps brillait, elle avait besoin d'entendre une voix d'homme changer et s'altérer en lui adressant tout bas certains mots, tandis qu'un orgueil charnel la gonflait alors tout entière. Elle remarquait tour à tour un passant, un ouvrier, un acteur, mais ne se doutait pas encore de toute sa facilité et ne sentait que son entrain et son allégresse. Pourtant elle n'avait plus la coquetterie insolente de ses débuts, elle ne regardait guère aux moyens, pourvu qu'elle arrivât à son but, qui était de pouvoir se dire qu'on la désirait. Quelques instants avant, elle avait essayé presque humblement de tenter Constant de Citra. Pendant le dîner, elle n'avait pas dédaigné de se mettre en frais pour Branny. S'offrant sans se l'avouer à beaucoup d'hommes, elle oubliait aussitôt ceux qui n'avaient pas répondu à ses avances, et quand l'un quelconque serait devenu son amant, elle croirait que c'était celui-là seul qu'elle avait choisi. Elle

marchait maintenant à côté de ce petit Jacqueville qui n'était ni beau, ni spirituel, mais dont elle avait remarqué depuis quelque temps les regards qu'il fixait sur elle. Il était jeune, elle le sentait sans expérience; il piquait sa curiosité : cela suffisait.

— Venez, dit-elle, laissons Laure avec les vieillards, c'est ce qu'elle aime.

Le petit Jacqueville avait cru que les deux jeunes femmes étaient amies; aussi les mots et le ton de Mme de Candon le surprirent. Mais il s'aperçut bien qu'il était naïf et se promit de ne plus se fier à rien. Ils entrèrent brusquement dans une allée obscure, où quelques reflets des lueurs de l'hôtel étaient semés sur le sol. Cette promenade à deux, dans l'obscurité, étonnait aussi les mœurs de provincial que le jeune homme gardait encore, et il en fut d'abord plus gêné qu'heureux. Elle, cependant, parlait de ses projets pour l'été, de l'espoir qu'elle avait d'aller en septembre à Venise, qu'elle ne connaissait pas encore.

— Vous devriez y venir aussi, dit-elle. Il répondit évasivement, n'osant avouer que cela dépendait de son père et qu'il n'était pas libre. Tout en échangeant ces paroles banales, ils s'effleuraient. Elle lui posa quelques questions, pleines d'un intérêt équivoque, sur sa vie, sur ce qu'il faisait : il suivait les cours d'une de ces écoles qui, sans demander de travaux, donnent des diplômes; et comme en lui parlant elle le frôlait toujours, lui, plein de timidité et de violence, se demandait si elle le faisait exprès et s'il devait s'enhardir. Ils faillirent buter sur un banc et s'y assirent. Autour d'eux tout était noir et tranquille, mais ils entendaient les tziganes et cette musique ignoble et tendre, parlant de gen-

doles, de sérénades, d'étreintes, donnait envie d'avoir tout ce qu'il y a de faux et de pailleté dans le monde. Ils se turent un moment. Ce silence, cette ombre les rapprochaient.

— Vous n'avez pas froid? demanda-t-il.

— Non, répondit-elle, touchez. Et elle lui tendit sa main; il la prit, la retint un instant sans qu'elle protestât, et se tournant brusquement vers la jeune femme, il la saisit. Et tandis qu'il la gâchait de baisers avec la brutalité maladroite d'un adolescent, elle, déjà déçue, remarquait qu'il ne lui avait même pas dit qu'il l'aimait. Mais elle ne savait plus résister et s'abandonnait par habitude. Pour donner un peu d'intimité à cette scène, elle murmura : « Louis! » Il la lâcha. Ils restèrent silencieux, le cœur battant. On entendait toujours les valses menteuses. Soudain, par un mouvement de maître, il la ressaisit, mais si violemment qu'elle se dégagea.

— Voyons, laissez-moi, dit-elle d'une voix sourde où il y avait déjà, peut-être, la rancune d'avoir cédé. D'ailleurs, des gens approchaient, ils passèrent, écarquillant vainement les yeux pour voir qui était assis sur ce banc, et sans que, d'eux non plus, Estelle et le jeune homme pussent distinguer autre chose que des taches blanches. — Revenons, dit la jeune femme quand les promeneurs se furent éloignés. A ce moment-là, Laure et M. de Lizy s'étaient levés et avançaient à la recherche d'Estelle. Il faisait très bon. Les fleurs développaient leurs odeurs. Laure leva la tête et vit au-dessus d'elle, très haut, s'écarteler les branches tranquilles. Cependant Estelle les aperçut tout d'un coup et se trouva tout près d'eux avant d'avoir dit un mot au petit Jacqueville. Elle craignit alors de l'avoir repoussé trop rudement.

— Venez me voir demain à six heures, prononça-t-elle rapidement et pour lui seul.

Mais, moins expert, il ne comprit pas.

— Quoi? demanda-t-il tout haut, naïvement.

Laure avait à peu près entendu et devina bien qu'Estelle venait de se mettre tant bien que mal d'accord avec la saison et que les heures ne passaient pas vaines pour tout le monde. Elle se sentit lasse de tout. Cependant, M. de Lizy toussotait, un chasseur appelait les autos dans l'air tranquille, la leur approcha, et ils y montèrent.

III

Laure avait espéré qu'elle dormirait, qu'elle se fuirait dans le sommeil, sans avoir à reconnaître où elle en était, à remuer tout ce qui était en elle. Les yeux clos, s'efforçant d'éteindre toutes ses pensées, elle essaya d'abord de ruser, de tenter le sommeil en demeurant immobile, en s'offrant à lui comme une proie. Mais elle était sèche, agitée, fiévreuse; elle dut renoncer à dormir et s'avouer qu'elle était retombée dans une de ses crises dont elle avait cru sortir pour toujours, avec ce seul changement qu'elle ne pouvait même plus croire qu'elle se refusait exprès les plaisirs des autres. Elle avait voulu les prendre et n'avait pas pu, elle s'était reniée sans que cela lui eût servi de rien et il lui semblait maintenant que quelque chose de ridicule se mêlait à son état. Elle remuait avec irritation le vide de ses dernières années. Elle s'étonnait de n'avoir pas connu d'autres hommes, de n'avoir pas fait des rencontres romanesques, comme on en décrivait dans certains livres. Puis elle se disait que c'étaient ceux qu'elle

connaissait qui auraient dû lui plaire, qu'il ne fallait pas attendre d'en trouver un qui fût différent et elle comprenait alors Estelle de Candun et ses pareilles : pour pouvoir en choisir un, il fallait au fond les admettre tous. Mais pourquoi eux-mêmes n'étaient-ils pas pressants envers elle ? Pourquoi ne s'occupe-t-on pas de moi davantage ? se disait-elle presque aigrement, et en même temps que tout son égoïsme réclamait ainsi, elle pensait : pourquoi personne n'a-t-il besoin de moi ? Elle regretta de n'avoir pas eu d'enfant, sa propre inutilité lui parut monstrueuse et elle reconnut enfin ce qui l'irritait le plus dans son cas : ses tourments lui paraissaient vils parce qu'elle n'y retrouvait jamais qu'elle. « Je pourrais me faire religieuse, se dit-elle dans son délire, ou me vouer aux pauvres. » Mais habituée à ne pas se duper, elle sentait qu'on ne peut pas se porter d'un coup à ces résolutions extrêmes, auxquelles rien ne la préparait. Dans un demi-cauchemar, elle revoyait, déformés, cocasses, tous les gens qui lui étaient familiers et, ce qu'ils avaient de déplaisant la blessait, comme si chacun, en passant, lui avait jeté une flèche. Sur tout cela, dérisoires, résonnaient les grands mots de Mme d'Arsivilliers, ses formules impératives et vides. Et en même temps que toutes ces idées brisées emplissaient la tête de Laure, ses nerfs se tordaient, demandaient un soulagement immédiat, quel qu'il fût, sans avoir à connaître quelles pensées et quels sentiments l'agitaient. Elle, ne pouvant faire autre chose, s'abandonnait à cette exaspération, et il lui semblait qu'à force de croître, sa souffrance aurait dû s'entendre au dehors, faire venir les gens à son aide. A la fin, par un besoin d'agir contre son état,

elle ouvrit les yeux, se leva et, ayant jeté sur elle un peignoir, alla jusqu'à la fenêtre et en poussa les volets. Elle vit l'aube d'un jour d'été.

La rue était propre, pâle, un peu mauve, il n'y traînait pas un passant. Mais les choses qui, pendant le jour, sont communes et viles, apparaissaient alors avec une pureté et un calme inattendus, comme dans la solennité d'un baptême. Il n'était pas jusqu'à la grosse façade de l'hôtel Hutzen qui n'eût, grâce à ses fenêtres fermées, un aspect mystérieux et souriant. Dans le jardin, un arbre ressortait puissamment, vigoureux, vert, immobile. Sa lance d'arrosage à la main, un jardinier traversait la pelouse, avec cette liberté et cette aisance parfaites d'un être qui se croit seul. Dans les feuillages, des merles, comme des sentinelles, se renvoyaient leur phrase concise, robuste et sonore, où ils affirmaient déjà toute la joie d'un beau jour.

Elle aussi, elle aurait voulu commencer une autre vie, connaître la simplicité du bonheur. Ses sentiments, au contraire, étaient si troubles qu'ils lui paraissaient impurs. Se détournant, elle se vit dans une glace et telle était son agitation qu'elle fut surprise de retrouver ses traits à leur place, réguliers et fiers. Elle ramena les volets, le jardinier leva la tête au bruit. Elle revint à son lit, s'y étendit, mais tandis qu'elle s'enfonçait enfin dans un sommeil trouble et malsain, contrarié par l'aurore, elle entendait encore le piaillement de tous les oiseaux, plus aigu et plus insistant à mesure que le jour montait. Elle pensait vaguement qu'elle aurait voulu avoir une maladie pour échapper à son misérable état. Elle dormit. A son réveil, il était neuf heures. Amortie et assourdie, son inquiétude durait encore,

et elle comprit que de telles crises la dégraderaient si elle n'y échappait pas. Elle sortit à onze heures ; il faisait très beau, mais Laure était comme étonnée de retrouver ainsi dans sa banalité le jour qu'elle avait surpris si pur et si inconnu à sa naissance. Des tendelets, animés par la brise, battaient les maisons et les allégeaient comme des navires. Sur un petit hôtel trop neuf et trop blanc, l'ombre des marronniers se posait comme un loup sur un visage. Les passants étaient rares, élégants : la silhouette romanesque d'un cavalier sautillait au bout de l'avenue. Une marchande de fleurs poussait devant elle son étal roulant et les taches jaunes, mauves, rouges des bouquets, comblant la petite voiture éclatante et fraîche, la faisaient ressembler, parmi les couleurs diffuses du reste des choses, à une palette sur un tableau.

Laure ne se prêtait qu'à demi à tout ce qu'elle voyait. En arrivant chez Mme d'Albéron, elle la trouva dans la chambre du second où elle traitait ses affaires. — Assieds-toi, Laurette, dit-elle. Elle était en train de préparer une fête qu'elle voulait donner dans son château, près de Chantilly, en l'honneur de Seliver ; on jouerait pour la première fois un fragment de la fameuse *Pasiphaé*. Mme d'Albéron disposait tout avec un secrétaire et elle croyait avoir beaucoup travaillé lorsqu'elle lui avait distribué beaucoup de besogne. Lui, vieilli, abêti par la servitude, était tellement fait aux inadvertances de Mme d'Albéron, que, tout en les réparant, il ne les remarquait même plus. Laure, assise, écoutait malgré elle : c'était dans de tels préparatifs que les côtés mesquins du caractère de sa tante apparaissaient. Derrière une magnificence de parade, elle

cachait une extrême parcimonie. Elle chicanait sur tous les frais, cherchant obstinément à les réduire. Sa richesse ne faisait que la rendre plus vigilante et la moindre dépense la trouvait sur le qui-vive, sentinelle ombrageuse de son argent.

— Alors, dit-elle, Joussain, c'est entendu?

— Oui, madame la baronne, répondit le vieux mercenaire, en ramassant ses papiers. Il se retira. Laure avait eu vaguement pitié de lui et aurait voulu lui dire quelque chose d'agréable, mais il était parti avant qu'elle eût rien trouvé. Mme d'Albéron, d'un geste qui lui était familier, tapota ses frisons comme pour s'assurer qu'ils étaient toujours à leur place et tourna vers sa nièce son visage viril. Elle la vit découragée et maussade.

— Il y a longtemps, dit-elle, que tu n'es venue me voir. Ça va bien?

— Non, dit Laure.

— Voyons, qu'as-tu? Et la vieille dame prit le face-à-main dont elle semblait se servir moins pour rapprocher les autres que pour les séparer d'elle. — Explique-moi ça.

— Eh bien, dit Laure, je ne sais pas, je m'ennuie, j'ai envie de tout et je n'ai envie de rien, je suis agacée... je suis... — Tandis qu'elle parlait ainsi, il lui semblait en effet que tout ce qu'elle avait enfermé en elle finissait par fondre dans ces pauvres mots, comme des glaçons où tout l'arc-en-ciel a tenu, ne sont plus, quand ils se résolvent, qu'un peu d'eau sale. Cependant, en ce moment-là, Laure Préault faisait ce qu'elle n'avait jamais fait encore : elle essayait d'intéresser à son cas une autre personne, elle demandait du secours.

— Parbleu, dit Mme d'Albéron, tu devrais te

marier, je te l'ai toujours dit. Avec une nature comme la tienne...

Mme d'Albéron ne spécifia pas quelle nature c'était là ; cependant elle méprisait un peu sa nièce, comme peu propre à la passion, non pas qu'elle-même en eût connu les ardeurs, mais elle jugeait qu'elle eût été capable de les ressentir et pour elle cela suffisait.

Elle reprit :

— Ta vie ne peut pas continuer ainsi. Tu devrais te marier.

Laure reçut ce conseil et sembla l'approuver par son silence.

— Allons, dit Mme d'Albéron, d'un ton à la fois grondeur et bienveillant, je vois bien qu'il faudra que je m'occupe encore de ça. Et comme elle n'avait pas dépensé toute sa vigueur dans les préparatifs de sa fête, elle ne refusait pas d'en employer le reste à faire le bonheur de sa nièce.

— Tu sais, reprit-elle, que François de la Meillerie est à Paris ? Il paraît qu'une ambassade va être vacante et il voudrait que ce fût pour lui. Il est venu me raconter tout ça et me prier de m'en occuper. Il déjeune ici demain matin. Il m'a demandé de tes nouvelles. Tu devrais venir.

— Je viendrai, ma tante, dit Laure, soumise.

IV

Depuis que sa pièce était décidément remise à l'automne, André Arlant était redevenu calme. La seule idée qui menaçât son repos s'était éloignée : il pouvait de nouveau tout refléter en lui, sans que rien agitât son indifférence. Il songeait, un soir de mai, où sorti de son hôtel, apres dîner, il se promenait le long de l'avenue du Bois. La nuit était heureuse et légère, une lune encore incomplète répandait d'en haut sa lueur blanche qu'en bas arrêtaient et repoussaient presque les clartés jaunes de la ville. Éclairés par dessous comme des décors, les arbres avaient quelque chose d'un peu féerique. Partout, dans l'ombre, sur les bancs, dans les voitures qui passaient, on apercevait des couples, et tout cet amour vulgaire restait assez voilé pour dégager quelque douceur. Cependant André remarquait que, dans tous ces couples, c'était l'homme qu'on voyait affaibli et affaissé ; il s'était fatigué, pendant la journée, à quelqu'une des besognes que la ville impose à ses prisonniers. Maintenant il mendiait un peu d'oubli, de tendresse et de volupté. Mais les femmes, elles, n'avaient pas perdu leurs forces ailleurs et, sans rien livrer de leurs secrets,

elles ramenaient à elles, de leur bras replié, leur maître asservi.

André songeait à ses amours d'autrefois, à leurs commencements, quand il lui semblait que tout prenait dans son âme une élégance et une distinction merveilleuses ; il se rappelait ses désirs, ses joies ou ses craintes pour un rien, toutes ces émotions luxuriantes qui sont comme le feuillage charmant de l'amour. Maintenant tout était bien différent pour lui, la crise du désir et de la satiété était bien plus sèche et plus nue et peut-être se résumerait-elle encore. Alors il pensa à tout ce qui reste à ceux qui ne peuvent pas s'aimer, à la liaison de Scliver et de Mme Aguirroa, à toutes ces querelles et ces combats où les amants sans amour avaient l'illusion de retrouver un monde. Mais de si fausses aventures ne le tentaient pas. Il en sentait la prétention et la pauvreté. Alors il songea sans déplaisir à sa nouvelle maîtresse, Julie Morgan, et fut aussitôt rempli par le souvenir de toutes les joies qu'il tirait d'elle. Las des sentiments mélangés, il avait plaisir à se sentir franchement attaché à elle par la chaîne solide de l'attrait sensuel. Ainsi, avec la volupté d'une part, les pensées de l'autre, sa vie reprenait presque un aspect d'ordre. Pour aussi longtemps qu'il n'avait plus à s'occuper de sa pièce, il était tranquille.

Le lendemain matin, André déjeunait chez Pierre Miniot. Celui-ci était resté le même, mais on aurait pu trouver qu'il avait changé du tout au tout. Un an avant, en effet, il avait épousé une jeune fille de cette bourgeoisie parisienne pour qui la gloire n'est pas d'être admiré, mais d'être connu : et la famille qui avait recueilli Pierre Miniot savait que son nom l'était. Le nouveau ménage

avait juste assez de ressources pour prétendre à un genre de vie auquel il ne pouvait pas suffire. Aussitôt que Miniot fut marié, sa femme se saisit de l'autorité et le manœuvra comme une machine. Aprement ambitieuse, et subordonnant tout à ses fins, elle avait commencé par vouloir réformer le caractère de son mari; elle lui avait remontré qu'afin de n'avoir pas d'ennemis, il faut être aimable envers tout le monde; et que si, jusqu'à présent, il n'avait pas réussi mieux encore, c'était pour avoir manqué à l'observation de ce principe. Une telle explication satisfaisait trop bien Miniot, puisqu'elle lui rendait compte de tous ses échecs, sans rien coûter à son amour-propre. On l'avait vu depuis lors multiplier les grâces et les sourires, et bien loin de sentir ce qu'il y avait d'un peu avilissant dans ces pratiques, il se félicitait à l'idée qu'il tenait cette fois-ci la recette de tous les succès, et jouissait de se croire plein de duplicité et de ruses.

Ils habitaient une de ces maisons neuves, à la fois étroites et prétentieuses, où tout est disposé pour la parade et pour le mensonge. Quand André arriva, il y avait déjà la Claude Lerton, que Miniot, sans doute, croyait habile de gagner, et l'on attendait encore un autre convive, Pierre Couserand. Miniot présenta André à sa femme et celle-ci crut nécessaire de lui faire un petit compliment, mais la crainte d'en dire plus qu'il n'était strictement obligatoire restreignait à ce point ses louanges qu'André ne put s'empêcher de sourire de ces éloges rognés. Bien que rien de tout cela ne l'intéressât sérieusement, il pensa qu'il allait se divertir par l'observation et amuser son intelligence de ce qui blessait sa sensibilité. Mme Mi-

niot était brune, menue, sèche, remuante. Elle portait une jupe étroite qui se relevait très haut quand elle s'asseyait, ce qui faisait chaque fois loucher son mari, mais évidemment le plaisir de la voir habillée à la mode réprimait les mouvements de sa jalousie. La jeune femme avait aux doigts des bagues viles et nombreuses, et son corsage était fait d'une soie japonaise où des dragons à langue écarlate se contournaient et semblaient se donner inutilement bien du mal pour défendre son petit buste anguleux.

Couserand entra. C'était un homme de quarante-cinq ans, d'une taille moyenne, aux cheveux noirs, assez beau et dont le visage eût paru fort bien conservé s'il n'avait été couvert, comme par un filet, d'une multitude de rides ténues. Il avait dans l'œil cette étincelle et ce tremblement au coin de la bouche des hommes qui pensent toujours à lancer un mot. Ayant composé autrefois de petits ouvrages dramatiques qui avaient réussi, il semblait, depuis dix ans, frappé d'une stérilité mystérieuse, et l'on ne savait pas s'il préparait un grand ouvrage ou s'il ne pouvait plus rien écrire. Lui, cependant, comme victime de l'esprit acerbe qu'il avait excité en soi, se sentait aride devant sa table de travail, et, pour retrouver ses ressources, il lui fallait ne plus être seul, s'asseoir, à dîner, devant d'autres tables moins austères. Il allait beaucoup dans le monde, où il était recherché pour sa causticité, et fréquentait les théâtres. Il était visible qu'il n'y avait entre Miniot, Lerton et lui aucune véritable amitié.

On passa à la salle à manger. La table était fleurie, moins pour l'agrément, semblait-il, que pour le luxe, et tout concourait à donner la même

impression, désagréable et presque pénible, qu'on était chez des gens qui se forçaient et se tendaient pour paraître, et qui ne se seraient plus jugés estimables s'ils n'avaient pu imiter en quelque chose la vie des riches. Le service était fait par un domestique évidemment loué pour l'occasion, et dont les favoris trop longs menaçaient les sauces.

— Eh bien, dit Couserand en se tournant vers Miniot, êtes-vous content que vos conférences soient finies?

Cette question n'était pas sans malice, car Miniot venait de donner, avec un succès mitigé, et de publier en volume, une suite de conférences sur Alfred de Vigny, où, sans se déclarer contre le poète, il l'avait entouré de son enquête fureteuse, inquiète, aveugle. Miniot sentit bien l'intention de son interlocuteur.

— Mais oui, répondit-il, je suis content que ce soit fini, ne serait-ce que pour faire autre chose.

— Et quoi donc! demanda Couserand. Mais Mme Miniot l'interrompit : Le volume a eu le plus grand succès, dit-elle avec volubilité. Pierre a reçu beaucoup de lettres, de l'étranger même...

Couserand la regardait sans qu'elle y prît garde. Elle se vantait avec une insistance grossière dont son mari aurait été incapable et qui, cependant, ne semblait pas le choquer en elle. Pourtant, voulant peut-être détourner la conversation, il se mit à parler des Romantiques, objet général de son étude. Il était d'accord avec Lerton pour les traiter sans faveur. André, qui les écoutait, pouvait constater que, depuis qu'il avait quitté Paris, des mots nouveaux avaient trouvé crédit; il s'agissait maintenant d'ordre et de discipline, de sobriété

classique et d'intelligence française, et cette mode avait pour appuis Racine et Versailles. André ne pouvait s'empêcher d'admirer combien les gens médiocres sont habiles à introduire autant d'erreur dans les termes les plus contraires et transportent dans des doctrines opposées le magnifique pouvoir de ne pas changer. Comme, autrefois, l'extravagance et la confusion avaient été données pour du génie, les principes nouveaux autorisaient la pauvreté et la platitude. Miniot, sans que cela répondît en lui à aucune rénovation, ne s'en ralliait pas moins à eux, et même à ce qu'ils comportaient de moral. Il parlait de tradition, bientôt peut-être il parlerait de religion. Par habitude il gardait encore son ton d'ironie, acquis en des temps lointains. Mais il se peignait de la tête aux pieds en homme sérieux et c'était à peine si, sous ce récent badigeon paraissaient encore par endroits les anciennes couleurs du sceptique.

Trop vieux déjà pour opérer de tels changements, Couserand se bornait à considérer d'un air sarcastique les variations de Miniot. Celui-ci, excité par la causerie, rappela à André un ancien projet qu'il avait eu et voulait reprendre, celui d'écrire quelques dialogues à la manière des Anciens. Sa femme l'interrompit nettement. C'était évidemment une de ces compagnes complètes qui prennent part à tous les travaux de leur mari et ne laissent à l'homme aucun refuge.

— Pas du tout, dit elle. Pas maintenant. D'abord la pièce. Il faut faire du théâtre. Le reste ne rapporte rien.

Emmenée par son mari aux répétitions générales, et ayant pris goût à ces spectacles, elle avait rêvé

qu'un soir la pièce fût de lui et le triomphe pour elle. Depuis lors, elle considérait qu'il lui devait une telle joie et elle le surveillait sévèrement, bien résolue à lui faire payer sa dette.

— Oui, répéta-t-elle, le reste plus tard! D'abord ta pièce!

Et excitant ainsi Miniot, maigre et petite, un peu soulevée, elle avait l'air d'être le *jockey* de son mari. Lui souriait, les yeux plissés, content d'être mené, comme le sont beaucoup d'hommes. Cependant, tout ce qu'il gardait encore de désintéressé dans l'esprit, elle l'émondait, l'abattait. Elle lui ôtait ce qui faisait encore son honneur.

— Il n'y a que le théatre, dit-elle. Tu vois bien, M. Arlant lui-même en fait.

Les regards se tournèrent vers André, et après quelques questions sur sa pièce, Miniot lui demanda s'il n'avait pas fait autre chose, avec une curiosité où perçait une sorte d'appréhension, de telle manière qu'André ne put s'empêcher de répondre qu'il avait aussi écrit deux romans :

— Oh! oh! dit Miniot, deux romans, et ils sont finis?

— Presque, dit André; ils le seront bientôt, ajouta-t-il d'un air calme.

Il y eut un moment de silence et presque de gêne. — Allons, tant mieux, dit Miniot, et, remuant nerveusement son couvert, il sentit fermenter en lui les critiques contre ces livres qu'il ignorait.

Le silence menaçait de durer, mais, à propos de Lerton, qui était au régime, on parla de soins et de cures et l'intérêt que tous laissaient voir révélait assez que, sans l'avouer, aucun de ces habitants des villes n'était content de sa santé et de sa force.

Enfin Mme Miniot reprit le dé de la conversation, et, à propos d'un dîner auquel elle avait assisté, se mit à nommer des personnes du monde qu'elle prétendait connaître. Pour mieux le prouver, elle répéta négligemment les médisances qui couraient sur elles, mais se trompa dans son attribution, et Lerton le lui fit remarquer, tandis que Couserand l'épiait toujours de son œil malin. Après le repas les trois invités se retirèrent. André sortit avec Couserand qui fit aussitôt sur la femme de Miniot quelques petites remarques sardoniques. Il n'était pas dépourvu de cet esprit d'étroite observation si répandu à Paris, mais il l'exerçait sur des riens, et relevant sans cesse des détails qu'il ne rattachait à aucun ensemble, il était, à l'égard de la vie, comme un homme qui recueillerait avec curiosité les plumes ou les écailles d'un animal dont il ne chercherait jamais à savoir la forme. Mécontent lui-même de n'avoir pas obtenu plus de succès et d'honneurs, il commençait à faire figure d'indépendant et prétendait être exprès ce qu'il était devenu par force. André, l'ayant quitté, en continuant à marcher tout seul, pensait à lui, à Miniot, à Lerton. Aucun d'eux n'avait changé ; la vie les forçait seulement à avouer leur nature. Lerton, toujours élégant, offrait cette inutilité particulière à ceux qui durent sans vivre : il ressemblait à une plante qui eût monté au lieu de fleurir. Toutes ses paroles étaient pauvres parce qu'il ne les tirait d'aucune expérience. Mais il se croyait plus délicat que jamais et ainsi, à mesure qu'il nourrissait moins sa nature, il renforçait ses affectations. Pierre Miniot, lui, travaillait. Mais son travail, où il ne se livrait point tout entier, n'était qu'une besogne d'esclave. Son caractère n'en était

pas modifié. Il critiquait d'en bas et croyait renverser des statues quand il rongeait des piédestaux. Peu importait qu'il prononçât des mots nouveaux : il n'en était pas renouvelé. De quelque côté qu'il se tournât, il piétinait toujours à la même place. Il n'allait vers rien.

André pensait à eux, à leurs pareils, à tous ceux qui vivaient occupés de littérature. La plupart répandaient au hasard sur ce qui paraissait des critiques sans discernement, quittes à s'interrompre, devant une œuvre quelconque, dans une idolâtrie subite où non seulement toute hostilité, mais toute intelligence abdiquait. D'ailleurs, il ne subsistait aucun rapport entre la valeur des ouvrages et ce qu'on en disait, et les plus grandes louanges étaient devenues depuis longtemps fades et vulgaires, par l'usage qu'on en avait fait. Pourtant, parmi ceux qui les décernaient ainsi à ce qui les méritait le moins, certains, tout en se mettant à l'unisson, croyaient bien n'être pas dupes et garder en eux la vérité; mais ils finissaient par ne plus la savoir, à force de ne pas la dire.

Du reste, il s'agissait moins pour chacun d'aimer son art que d'obtenir le succès, qui n'était plus défini que par l'adhésion de la multitude. Tout étant calculé dans ce but, la bienveillance même n'était plus qu'une précaution, les amitiés n'étaient plus que des alliances. L'envie résultait naturellement de la compétition. Contenue et modérée chez quelques uns, elle allait chez d'autres jusqu'à empoisonner toute l'âme. Fatigués par la tâche qu'ils accomplissaient, les plus nombreux finissaient par ne plus s'intéresser à rien; mais comme, dans le cuir épais des bêtes de somme on maintient

une plaie saignante où les piquer au besoin, ainsi, dans leur caractère endurci, la seule place sensible était une susceptibilité toujours à vif.

André avançait dans la foule et peu à peu ses pensées cédaient à ce qu'il voyait. C'était un de ces jours pesants et comme bouchés où, sous un ciel lourd, toutes les couleurs semblent mortes. Les trottoirs étaient sales et poudreux. Les passants se hâtaient et presque tous, sur leur visage, portaient les marques de l'inquiétude et des sentiments serviles. La plupart avaient quelque chose à la fois de fiévreux et de fatigué : tandis qu'il ne pensait qu'à ses intérêts, plus d'un emportait déjà en lui la maladie dont il devait mourir. Dans ce peuple les femmes avançaient insolemment, non pas plus saines, mais fardées d'un éclat factice qui les faisait reines de cette foule grisâtre. Parfois un homme se retournait pour en revoir une, et le désir d'une jouissance subite le disputait, un moment, à ses soucis ou à ses calculs. André aussi regardait ces femmes. Il arrivait qu'une d'elles le tentait et cette tentation avait tout de suite de la force dans son être en désordre où rien n'était plus certain, hormis les désirs. Chacune de celles qui passaient proposait son visage comme une énigme. Chacune avait la magnificence d'être inconnue; mais André savait que ce n'étaient là qu'un prestige et une illusion qui auraient cédé à la première épreuve. Cependant, comme un courant qui se ralentit près des rives, sur les bords de cette foule rapide traînait une écume de gens sans ouvrage, de flâneurs et de paresseux. Eux qui n'auraient pu rien acheter, ils s'arrêtaient le long des boutiques. Indécis, tâchant encore de déguiser en promenade leur vagabondage,

on les sentait tout près de la détresse finale : peut-être une brusque violence les pousserait-elle bientôt au vol ou au crime. Peut-être le désespoir mènerait-il leurs pas errants, de rue en rue, jusqu'au fleuve qui emporte les vaincus. Pourtant, dans le désordre et la négligence de leur tenue, une suprême coquetterie de cravate ou de chevelure était comme un dernier signe qu'ils faisaient à la chance, attestait encore un espoir d'être sauvés. Mais, dans la ville sans charité, dans cette cohue où les plus faibles avaient encore l'air brutaux, tout les excluait et les proscrivait déjà. Tout était dur, violent, vulgaire. Les étalages des magasins forçaient l'attention au lieu de la séduire. Les affiches criaient sur des palissades, et même les statues qu'on avait dressées partout, dans leur immobilité agitée, n'avaient rien de la hautaine décence qui seule convient à la gloire, et, travaillant pour des célébrités suspectes, au-dessus des passants que leur geste trivial semblait vouloir attrouper, elles n'étaient que des charlatans de bronze.

Tandis qu'André avançait, il lui semblait que le Néant était le vrai roi de toute cette agitation. Il lui paraissait prétentieux et presque risible de vouloir faire quelque chose de la vie. C'était une suite de dégoûts, de désirs et d'ambitions que la mort tranchait au hasard, ainsi que ces étoffes qu'on coupe tout droit, sans même avoir égard au dessin qui y est tracé. Pendant qu'il semblait ainsi marcher sans but, André pourtant en avait un. Comme s'il avait eu besoin de retrouver un être différent de tous ceux qu'il venait de rencontrer, il allait voir un de ses anciens amis, d'un caractère singulier, et dont il n'avait que très rarement des

nouvelles. Julien Leslache avait été étudiant avec lui. Esprit réfléchi, uniquement épris de la vérité, cette recherche, sans qu'il le voulût, avait fini par le rendre seul. Il vivait de ressources extrêmement modiques et publiait parfois des essais qui, par l'exactitude même de ce qu'il y disait, semblaient privés de tout retentissement dans le monde du mensonge. André, pourtant, les avait souvent admirés. Ce jour-là, sans s'expliquer clairement pourquoi, il éprouva le désir de revoir Leslache. Celui-ci habitait près du Luxembourg, et tout en s'acheminant vers la rue où logeait son ancien ami, quoique les passants ne fussent pas moins nombreux, André savait bien qu'il s'approchait de la solitude.

Il reconnut la vieille maison, en franchit le seuil et, s'étant engagé dans l'escalier, s'arrêta sur le palier du troisième étage, devant une porte à un battant, et tira le cordon de la sonnette. Il l'entendit tinter, un pas s'approcha, la porte s'ouvrit. Celui qui se tenait sur le seuil ne reconnut pas, d'abord, l'arrivant dans la pénombre.

— Julien, dit André.

— Toi!

André entra. Ayant suivi un corridor, il se trouva dans une petite pièce, qu'encombraient seuls une grande table et un piano à queue. Les murs étaient recouverts de livres, de sorte qu'on était comme leur captif. Mais, par la fenêtre ouverte, on voyait le mur latéral d'une maison neuve, le ciel vague et, comme un faible et lointain signal de la vie, la pointe d'un arbre vert.

Tandis qu'ils se disaient avec un peu d'embarras ces premières phrases qu'échangent ceux qui se

revoient, quand ils ne savent pas encore s'ils se retrouvent. André regardait son ami, ce visage fin et comme usé par les livres, ces yeux d'où ne jaillissait pas un regard aigu, mais que la méditation avait, au contraire, emplis d'une lueur voilée et diffuse. Comme Lesclache ne parlait pas à André de sa pièce, celui-ci fut heureux de n'en rien dire. Bientôt ils cessèrent de s'interroger, car la substance de leur amitié était moins dans l'intérêt qu'ils se portaient l'un à l'autre que dans l'habitude qu'ils avaient prise de mettre leurs pensées en commun. André se leva et, s'approchant de la table, il y vit de nombreux journaux, ouverts ou pliés. Il en fut surpris et le dit en souriant à son ami. Dans cette chambre pauvre, austère et noble, où tout était favorable à la méditation, ils semblaient vomis là par le présent, comme la seule chose vile.

— Oui, dit Lesclache, il y en a beaucoup. C'est que je voudrais faire une étude sur la presse. N'est-ce pas, c'est un beau sujet?

Et il parla de la presse. Autrefois beaucoup d'hommes ne savaient pas lire. Mais dans cette prétendue ignorance, ils recevaient encore, par mille canaux détournés, par leurs usages, leurs légendes, même leurs proverbes, ce qu'ils avaient besoin de savoir et, par une heureuse harmonie, les sujets sur lesquels ils ne pouvaient point parler étaient les mêmes sur lesquels ils n'auraient rien dit de bon. Maintenant on leur avait ôté ces ressources, mais, par contre, on leur avait appris à lire, et ils lisaient le journal.

Lesclache se leva et, allant jusqu'à la table, en prit un et le déploya.

— Regarde, dit-il.

D'abord, on voyait les crimes : des photographies d'assassins se carraient en première page et toute la feuille, publiant leurs exploits, ne paraissait plus être que le bulletin triomphal de la brute humaine. Parmi ces forfaits, certains avaient pour auteurs des scélérats déterminés, la plupart n'étaient que l'excès de vantards éperdus qui, incapables d'accepter les conditions de la vie, avaient armé leur impuissance du pouvoir de tuer. Le meurtre qu'ils avaient commis n'était que la saccade et le spasme de leur faiblesse. Les crimes, cependant, n'occupaient pas toute la place. Dans le désordre de tout, les vieux lieux communs n'en continuaient pas moins à faire résonner leurs fanfares, à côté des faits qui les démentaient. Une ouvrière mécontente était allée crever un tableau au Louvre. Mais, à côté de l'article qui relatait ce dommage, un généreux député n'en demandait pas moins qu'on rendît plus étroit l'hymen du peuple et de la beauté. Des employés révoqués avaient fait dérailler un train. Mais on avait aussi inauguré des statues et, dans une de ces plates solennités, un vieux ministre verbeux avait secoué les lambeaux d'une rhétorique optimiste, à laquelle lui-même il ne pouvait croire. Meurtres, sottises, mensonges, le journal contenait tout cela, et, ainsi garni, il ressemblait vraiment au tablier d'une triviale Renommée, plein d'événements ignobles.

En deuxième page s'étalaient les verdicts incohérents d'un jury : au nom de quoi eût-il condamné, quand ceux qui le constituaient étaient sans doctrine ? Livrés aux artifices d'un avocat, ils opinaient au hasard, et comme elles ne sortaient d'aucun principe, leur clémence était sans noblesse

et leur rigueur sans autorité. Puis des nouvelles suivaient, inventées ou faussées pour des intérêts cachés. Le feuilleton proposait comme idéal un voleur. Ce qu'il y avait encore de moins impur, c'étaient les annonces de la fin, où, au moins, la charlatanerie s'avouait avec franchise. André voyait au passage des expressions que le crayon rouge de Lesclache avait soulignées, entre autres une note communiquée par un théâtre, et où, pour attester la valeur d'une pièce, on parlait « du chiffre admirable des recettes ». Le style même des moindres articles n'avait rien de naturel. Maniée chaque matin par des ignorants prétentieux, la langue se gâtait rapidement. Mais ce n'était là qu'un malheur secondaire. L'essentiel était que, dans ces journaux, rien ne pouvait paraître qui fût vraiment noble, rien ne pouvait même être relaté honnêtement, librement, exactement ; dans ce cadre du mensonge, la vérité ne pouvait pas se produire.

L'humanité était ramenée au niveau de ce qu'elle avait de plus bas. Les seuls faits relatés comme importants étaient ceux qui pouvaient être regardés comme tels par la masse des lecteurs : tandis que les rixes d'une grève étaient racontés en détail, la ruine d'une merveilleuse église romane qu'André connaissait était consignée en trois lignes. Cependant il ne fallait pas désespérer. Dans cette mosaïque des faits difformes, une case restait réservée à l'art : entre les portraits des assassins, on avait admis celui de Sciliver, et un petit article suivait, écrit d'ailleurs sur ce ton d'ironie que prennent les jeunes journalistes pour se préserver d'admirer : il y était question de la *Pasiphaé*. Si donc un artiste vivait sans discrétion ni

fierté, s'il faisait bon marché de toute sincérité véritable et s'épargnait l'effort et le labeur solitaires, il obtenait de ne pas être dédaigné de la Renommée, on lui faisait place parmi les criminels sans mettre d'ailleurs beaucoup de différence entre lui et eux. Qu'on parlât des gens en bien ou en mal, il ne s'agissait plus de cela : seul importait le volume du bruit qu'on faisait ; le scandale même était profitable. Après avoir tout dégradé, on avait enfin profané la gloire.

— N'est-ce pas, répéta Leschache, c'est un beau sujet ? Il se tournait vers André, et celui-ci regardait ce visage fatigué, pur du moins de toute expression servile. Ici, enfin, il n'était plus question d'adresse, de succès, d'opportunité, mais, seulement, d'essayer de dire ce qui était vrai. André en reçut une impression de noblesse et, se mettant à marcher dans la chambre étroite, à son tour, il parla de l'époque à son ami.

Les écumes de la sottise couvraient toute chose. Presque personne ne s'intéressait plus à rien, mais chacun voulait parler de tout. Non seulement ceux qui vivaient en se passant pleinement des arts devenaient de plus en plus nombreux, mais ceux-là même, par ostentation, prétendaient encore être juges dans ces choses qu'ils négligeaient, de sorte que, par un malheur double et contrasté, le domaine des arts était à la fois dédaigné et envahi, délaissé et piétiné. Quelques petits groupes, il est vrai, croyaient composer une élite dès qu'ils s'enfermaient, mais là aussi il n'y avait que vanité avide, amour-propre à vif, aucune vie plus réelle, et ceux qui affectaient de faire fi du succès, le guettant encore par les meurtrières de leur tour

d'ivoire, se donnaient l'apparence de le dédaigner tant qu'ils ne pouvaient pas l'obtenir. Si tant de gens écrivaient, ce n'était point par amour de l'art qu'ils croyaient ainsi pratiquer, mais uniquement pour produire leur propre personne. Il ne s'agissait plus que de s'exhiber, et comme tel était le désir dont chacun brûlait, il était naturel que les acteurs, qui ne font pas autre chose, fussent les rois de l'époque. Cependant, derrière ces parades individuelles, s'agitait un peuple énorme et triste, qu'on avait enfin appauvri de tout ce qui pouvait éclairer sa surface ou enrichir ses profondeurs et qui, ainsi désolé et n'ayant gardé que sa masse, n'était plus qu'un océan d'envie que, comme une lune d'or, la richesse seule attirait.

André s'épanchait avec une sorte d'amer soulagement, comme si, sans se l'avouer, il eût trouvé dans l'état des choses une justification de son propre désarroi. Pourtant, tous ces dégoûts ne lui donnaient rien et plus il dénonçait la pauvreté de ce qui les entourait, plus lui-même il se sentait pauvre.

— Sans doute, sans doute, approuvait Leselache, faible et le dos voûté, en regardant son ami. Soudain il dit :

— Mais qu'est-ce que cela te fait ?

— Comment? dit André.

— Oui, qu'est-ce que cela te fait? Tu travailles.

Brusquement ramené à lui-même, André se tut.

— Tu travailles, continua Leselache, tu agis, tu crées. Que t'importe ce qui est? Toi, de ton côté, tu peux être.

André se taisait toujours.

— Cet hiver, reprit Lesclache, j'ai relu tes livres. Ils sont beaux, surtout le dernier.

Il parlait toujours de sa voix presque sourde, avec cet air piètre et souffrant qui semblait rendre plus solennel le témoignage qu'il rendait :

— Oui, répétait-il, le dernier surtout. Il est très beau.

Et tournant vers André ses yeux gris :

— Tu es sur la voie, dit-il. Tu n'as qu'à poursuivre.

André se leva, ému. Sans qu'il sût pourquoi, cet éloge austère le frappait comme une condamnation. Il revint avec rancune sur les années qu'il venait de passer, irrité, parmi toute la cendre de ses heures pénibles et vaines, de ne pas trouver l'œuvre qu'il aurait dû accomplir. Au lieu de cette œuvre, il n'y avait que sa pièce, hybride et bâtarde, et pensant à elle à ce moment-là, il la prit en haine : comme on reconnaît un arbre à son fruit, il connut en elle la fausseté de toute la vie qu'il avait menée; elle était comme une faute qu'il avait commise et qui en représentait et résumait une multitude d'autres aussi réelles, mais insaisissables, enfouies, perdues. Elle était le témoignage visible de tous ses torts. Pendant une minute, il eut de la vie un sentiment profond. Alors, devant son ami, il voulut tout avouer, aller jusqu'aux racines de son malaise, retrouver les principes d'une vie féconde. Mais que dire? Plus ce qu'il éprouvait était enfoncé en lui, plus cela lui paraissait éloigné des mots. D'ailleurs, Lesclache continuait.

— Oui, disait-il, tu es jeune, tu ne te portes pas mal, tu as d'argent ce qu'il en faut pour ne pas dépendre des autres...

— Mais non, dit André d'un ton faussement badin, je n'ai pas assez d'argent. C'est même pour ça que j'ai fait une pièce!

Cette phrase, oblique et gênée, fut tout ce qui arriva au jour de l'aveu complet qu'il eût voulu faire. Lesclache ne la releva point, et André en fut lâchement heureux. Alors son émotion se détourna sur le solitaire. Regardant ce visage auquel l'habitude de la méditation avait donné un caractère effacé et comme nocturne, il pensa combien il était beau que la ville, dans le bouillonnement de ses intérêts, de ses convoitises, dût cependant nourrir les quelques contemplateurs incorruptibles qui la jugeaient. Il le dit à Lesclache. Celui-ci fit un geste de dénégation :

— Oh! répondit-il, ne me loue pas. D'abord, on ne choisit pas ce qu'on devient; on ne s'aperçoit de son destin que lorsqu'on en est le prisonnier. Et puis, je ne sais même pas si ce que je fais n'est pas mal. Parfois, le soir, quand j'ai passé tout le jour dans ma recherche et ma pensée solitaires, il me semble qu'il tombe du ciel sur les hommes une pitié dont je suis seul exclu. Et il raconta à André ses promenades nocturnes dans Paris, quand, l'esprit à la fois irrité et épuisé, il subissait cette sinistre détresse cérébrale qui ressemble si peu au repos. Alors, repoussant ses livres, affreusement dégoûté de tous les mots, il s'en allait au hasard le long des rues, et il apercevait, à travers les vitres des cafés, les gens criant ou riant, leurs figures peintes brusquement par la lumière, chacun d'eux heureux un moment pour ce qu'il avait de passion ou d'appétit. Lui, qui avait saisi dans son essence la vie de tous ces êtres, il se sentait éloigné de chacun d'eux par

une distance infranchissable. A la fin, il fallait qu'il revînt chez lui, quoiqu'il n'eût rien ni personne à y retrouver, et quand il relevait la tête, avant de rentrer, il voyait les astres, au delà de tout, triompher dans leur calme horrible.

Il s'était tu, mais sa figure avait pris insensiblement quelque chose de si navré qu'André en fut touché. Il avait cet aspect désarmé de l'homme uniquement cérébral; ses mains, faites pour ne rien prendre, traînaient timidement sur la table, et, même vides, respiraient une sorte de maladresse oisive. André, en face de lui, pensait à ses livres, seuls résultats de toute sa vie, et qui restaient si ignorés que, malgré leur valeur, il devenait presque dérisoire de les avoir faits. Il n'était pas jusqu'à son nom neutre et sourd qui ne le prédisposât à demeurer inconnu.

— Oui, reprit Lesclache, je crois qu'il est mal de vivre uniquement pour la pensée. On ne doit pas vivre tout seul. On a quelque chose en soi dont on ne doit pas frustrer les autres. Il faut servir à quelqu'un. Aider, aimer.

— Tu crois? dit André. Bah! reprit-il, on croit toujours à ce qu'on n'a pas fait. C'est la dernière illusion.

— Non, répondit Lesclache, non, tout de même...

Ils n'allèrent pas plus loin que ces pauvres mots et soudain, André se souvint de leurs discussions d'autrefois, quand, tout jeunes, et dédaignant les idées communes, ils avaient besoin d'être rassurés sur la valeur de leurs pensées par l'éclat et le tranchant des phrases qui les énonçaient. Les vérités ont quelque chose de modeste qui éloigne d'elles les jeunes gens. Maintenant seulement ils commen-

çaient à apercevoir les lois de la vie, non pas comme des statues d'ivoire et d'or, œuvres isolées et précises qu'on peut embrasser, mais comme des colosses à peine distincts, taillés au flanc des montagnes et qui ne se détachent pas de la pierre où ils sont tracés.

Lesclache avait les yeux plus brillants. Il avait parlé, ce qui enivre les solitaires. Il sortait peu à peu de sa retraite. Il arrivait malgré soi à des confidences.

— Et puis, dit-il enfin, ce n'est pas tout. Nos tourments mêmes ne peuvent pas rester libres. Et il avoua que le peu d'argent dont il vivait allait s'épuisant et qu'il lui faudrait bientôt considérer la nécessité de tirer parti de ce qu'il écrivait, dans une revue. Il s'arrêta, rouge, comme honteux :

— Oh! dit-il, je ferai les concessions nécessaires, je ne dirai qu'un peu de ce qui est vrai. D'ailleurs, tu sais, reprit-il en essayant de plaisanter, je n'ai pas besoin de gagner beaucoup, il me faut si peu de chose, je suis végétarien.

— Mon cher Julien! dit André avec élan. Rien ne sera plus facile... Je te le promets... Ce que tu écris est si remarquable! Et il était involontairement heureux de prendre cet engagement, de dépenser ainsi l'émotion excitée en lui. Mais il s'arrêta. Lesclache était devant lui, presque méfiant, pareil à une petite bête sauvage à la fois craintive et ombrageuse. Sans doute craignait-il de s'être humilié et André sentit bien, en le regardant, qu'il était à jamais séparé des autres, enveloppé dans les grandes ronces de la solitude.

— Nous verrons, murmura Lesclache, nous verrons, ce n'est pas pressé.

André s'approcha de la fenêtre et s'appuya à la barre. Il était plein d'une tristesse confuse. Il eût voulu trouver au moins, hors de soi, quelque chose de solide et de persistant, et l'idée que son ami, lui-même, dans sa vie modique, ne pouvait pas demeurer indépendant et serait forcé de venir à résipiscence le faisait souffrir. Lesclache vint s'accouder à côté de lui.

— De quel silence tu jouis, dit André au bout d'un moment.

— N'est-ce pas, répondit l'autre. J'aime le silence. C'est le protecteur des pensées.

Ils regardaient tous deux la petite cour sale, la paroi aveugle de la maison neuve; de la cour voisine montait un bel érable vert.

— Tu as un arbre! dit André.

Lesclache répondit :

— Si tu savais, il m'a fait rêver bien des paysages. Par lui je sais les saisons. Il est comme ces captifs qu'on garde pour les faire parler de leur pays. Il me raconte toute la campagne. A l'automne, si tu le voyais, il est doré et gaufré comme un prince maure et parfois le vent m'apporte une de ses feuilles. Elles sont si belles! Je ne peux pas m'habituer à les trouver communes. Quand j'en reçois une, il me semble qu'il m'envoie un don sans prix.

André l'écoutait et regardait le ciel. L'approche du soir commençait déjà à s'y faire sentir. Des teintes vagues et éparses y apparaissaient, si faibles qu'elles semblaient rester en deçà de l'existence. Parmi elles des fumées s'élevaient, les unes lointaines, à peine tissées sur l'espace, d'un bleu subtil et ténu, comme celles qui sont peintes dans les vieux tableaux, les autres d'un jaune soufré, d'autres plus

blanches; une, tout près, débouchait, bourrue et noire. Elles se cherchaient, se mêlaient aux nuages, sans que jamais ce spectacle prît une forme et un dessin : on eût dit le combat des nuances et des fumées.

André se retourna et vit le grand piano.

— Tu te souviens, autrefois? dit-il.

Et ils se rappelèrent les soirs de leur première jeunesse, quand, ayant abusé des mots, les nerfs tendus, l'âme à vif, et ne sachant plus ce qu'ils désiraient, ils faisaient des orgies de musique : il leur semblait alors qu'ils se répandaient dans les vignes de la joie, de l'amour, de la gloire et qu'ils écrasaient sur leurs lèvres toute une vendange imaginaire. Maintenant, pour désaltérer leur soif d'hommes, ils ne demandaient plus qu'une grappe, une graine, mais réelles.

— Veux-tu? dit André, en montrant l'instrument à son ami.

Lesclache fit signe que non. Mais il dit à André que Renaux, l'organiste, avait fait avertir qu'il jouerait ce soir-là à Saint-Sulpice, sans qu'il y eût personne, et il lui offrit d'y aller. Ils sortirent et, tandis qu'ils se hâtaient par les petites rues, André voyait mieux l'aspect débile, les épaules étroites de son ami. Ils arrivèrent à l'église. Aussitôt qu'ils y furent entrés, le son les enveloppa et les pénétra, et tel était ce gémissement qui parfois s'enflait, parfois s'atténuait jusqu'à devenir aussi léger qu'un soupir, qu'on ne cherchait pas de quel instrument il pouvait venir. C'étaient ces murailles, ces pierres qui chantaient, comme si, dans le moment où elles restaient seules, elles exhalaient et rendaient ce qu'elles avaient reçu de prières.

De l'orgue sortaient toutes les voix à la fois, comme si tous les vents y avaient été faits prisonniers, pour chanter les douleurs de l'homme. C'était comme le bruit d'une forêt, mais où chaque arbre eût traduit un sentiment, de sorte qu'on ne savait pas si l'on entendait la rumeur des chênes ou celle de l'orgueil, le souffle des hêtres ou celui de la tendresse. La tristesse alternait avec la pitié et parfois, à la pointe extrême des notes, éclatait une allégresse ingénue pareille à celle des bergers. Tout ce qui agite les hommes reparaissait dans cette musique, mais purifié, comme si l'on avait confié les vases des passions à la main des anges. Au haut de la nef obscure, un orage de plaintes s'amassait, que traversait par moments un appel tranchant et droit comme un rayon. Soudain, dans une splendeur terrible d'éclairs musicaux, l'orage éclata, et André, en entendant cette tempête de cris, se rappelait la foule qu'il avait traversée en venant ; il lui semblait que c'était cette multitude qui revenait, qui faisait irruption et s'arrêtait en face de l'autel muet avec toutes les demandes de sa colère et de sa douleur, mais, plus pure maintenant, moins pauvre dans sa détresse que dans sa médiocrité, c'était une foule sans corps, une foule d'âmes.

Il ne savait même plus ce qu'il écoutait, et si cette musique venait d'ailleurs ou sortait de lui. Il était réveillé dans toute sa sincérité. Il lui semblait qu'il était au bord de sources immenses et qu'il se baptisait à nouveau dans la foi et dans l'amour. Il s'avoua tous ses besoins. Il reconnut une fois de plus la nécessité de trouver la paix en faisant de sa vie une révélation de soi-même. Il comprit que cette paix nourrie d'action n'aurait rien

de commun avec son inertie qui ressemblait à la mort. Il ne se souvenait même plus de toutes les impressions pénibles qui l'avaient affecté. Elles disparaissaient, comme des scories qui fondent sur la face d'un métal bouillant. Son émotion le simplifiait. Il ne pensait plus aux autres. Il n'appartenait qu'à l'essentiel. Tandis qu'il écoutait l'orgue, c'était comme s'il avait entendu une voix qui lui disait : « Aime, donne, crois, crée », et qu'il eût reçu tous ces commandements confondus dans un seul mot, ce mot complet de la vie qui manque aux langues humaines.

Et il dut se dire que sans doute il était déjà en retard et qu'il fallait qu'il partît. Comme sa maîtresse avait désormais ses soirées libres, ne jouant pas dans la pièce qu'on avait reprise à son théâtre pour finir la saison, ils s'étaient promis d'aller ensemble dîner à la campagne. André, cependant, souffrait, comme d'une inconvenance, d'interrompre les sentiments qui se développaient en lui. Il n'aurait pas non plus voulu partir sans faire comprendre à son compagnon qu'ils avaient communié dans cette musique. Lesclache avait fermé les yeux, et André comprit alors dans quelles émotions le solitaire retrempait sa sensibilité desséchée. Pourtant il dut regarder l'heure à sa montre. Il était plus tard encore qu'il n'aurait cru. Il arracha une feuille à son carnet, y griffonna quelques mots, et la laissant sur sa chaise, se retira doucement.

Peu de temps après, ayant changé de vêtements, frais, dispos, nouveau, il attendait que sa maîtresse revînt le prendre, dans l'auto qu'il lui avait envoyée. Bientôt, avec elle, il s'en alla vers la campagne. Le ciel se découvrait, le soleil couchant posait au

hasard des clartés orangées, si distinctes des choses, qu'il semblait qu'on aurait pu les en détacher. D'autres autos s'échappaient aussi. Après les heures pesantes du jour, le soir semblait ouvrir la vie du plaisir. André, près de sa maîtresse, jouissait qu'elle fût là, sans écouter ce qu'elle disait. Il entendit pourtant qu'elle lui parlait d'un article sur sa pièce, paru dans un journal du matin. Inquiet, il apprit que rien n'y était révélé du sujet de son ouvrage : il ne contenait que de gros éloges à son adresse, qu'il eût naturellement négligés, mais dont il fut content cependant, puisqu'elle les avait lus. D'ailleurs, elle dédaignait ces choses, sachant comment on les obtient. Mais elle estimait le succès, tout en méprisant le public.

— Peu importe, dit-il, ne pensons plus à cela, et il lui fit un compliment. L'auto étant sortie du bois, ils voyaient les villas, leurs petits jardins éclatants, enflammés de fleurs, sur lesquels, comme pour éteindre cet incendie s'il gagnait, les arbres suspendaient leurs cascades vertes. André jouissait du détail de toutes ces choses au lieu qu'elle les résumait en un mot et trouvait oiseux de s'en occuper davantage. Arrivés à l'auberge champêtre qu'ils avaient choisie, ils firent, avant de dîner, quelques pas dans la campagne. L'espace était pâle et clair, on se serait cru très loin de la ville, et après l'été hâtif de ses arbres déjà grillés, on en retrouvait un autre lent, sain, sans fièvre, qui remplissait puissamment les grands horizons tranquilles.

Ayant devancé sa maîtresse sur le sentier d'herbe où ils s'étaient engagés, André s'arrêta, et, appuyé à un arbre, il la regarda venir.

Elle portait une robe légère qui révélait ses mouvements et, à chaque pas qu'elle faisait, il voyait le déplacement doux et régulier de ses deux genoux. Julie Morgan était toute jeune, d'une taille moyenne, ou plutôt à peine petite, comme pour qu'il n'y eût pas dans son corps le moindre espace inutile et que sa beauté ressemblât mieux à de la force. Ses lignes l'enveloppaient chaudement, et, tandis qu'elle avançait, quelque chose de ses mouvements, au lieu de se perdre au dehors, semblait se couler en elle. Devant André, elle s'arrêta. Sans même qu'elle eût à le faire exprès, elle ne prenait jamais une pose où elle ne parlât pas au désir.

— Plus près, dit-il.

Elle s'approcha et de son bras droit, avec avidité, mais sans la brusquer, il l'attira contre lui. Au premier contact il retrouvait ce corps jeune et ferme, toujours prêt pour l'amour comme pour un combat. Il la tenait. Il sentait tout ce qu'elle représentait pour lui de violent oubli.

— Comme tu es puissante! dit-il.

Quoique les rôles qu'elle avait joués l'eussent habituée aux phrases bizarres, elle ne comprit guère celle-là. Mais elle s'en souciait peu. Elle ne remarquait que ce changement de la voix de son amant, altérée par le désir comme un métal par un acide. Lui, cependant, avait eu autrefois des goûts de ce genre, sans y intéresser tout son être. Mais maintenant, son plaisir était justement de ne rien réserver, de s'abîmer dans cet amour, et son désir entraînait sa nature, sans y rien épargner, comme ces fleuves troubles et gonflés qui charrient toutes les richesses du pays qu'ils ont noyé. Ayant entendu du bruit, ils se séparèrent. Ils revinrent doucement.

Autour d'eux, l'ombre se faisait sur la terre, tandis que l'espace semblait encore s'éclaircir, et que les arbres se figeaient en noir sur le ciel limpide. En haut, quelques étoiles perçaient, comme les centres nouveaux d'un jour plus subtil. En bas, une vache n'était plus qu'une tache errante dans un enclos. D'honnête qu'elle était, la campagne devenait insensiblement suave.

En se rapprochant, André et Julie Morgan rencontrèrent quelques nouveaux arrivants. André reconnut un vieillard qu'à la ville il n'eût pas remarqué, mais là, l'air rogue, avec son monocle, et tendant le cou, cette bonne campagne lui faisait un terrible repoussoir. Deux femmes avançaient à petits pas, avec leurs compagnons, et l'une, vieille, teinte et boursouflée, poussait d'une voix usagée de petits cris d'enfant. Julie Morgan haussa les épaules. Les affectations et les mines lui faisaient pitié. Elle-même en était exempte. Elle n'essayait jamais de dire quelque phrase prétentieuse et qui pût l'orner. Il y avait beaucoup de choses qu'elle ne comprenait pas, mais, par un effet singulier, au lieu qu'elle en reçût quelque infériorité, c'étaient ces choses qui paraissaient inutiles.

Ils dînaient, l'un en face de l'autre, gais et rieurs comme deux camarades lascifs. Alentour, dans le jardin obscur où brillaient les lampes des petites tables, on entendait des voix, des rires. L'indulgence de l'été se répandait sur les dîneurs. De vieux esclaves mutuels avaient l'air d'être volontairement ensemble. André regardait Julie : ses dents, quand elle riait, éclairaient encore son visage. Elle mangeait de bon appétit, s'inquiétant peu des voisins, et regardant beaucoup moins les hommes que d'autres

femmes qu'André avait connues. Elle n'avait rien d'apparemment pervers, elle semblait au contraire n'être que santé, vigueur et fraîcheur.

Alors, tandis qu'André parlait, buvait et la regardait, il revoyait les divers moments de sa journée, son déjeuner chez Miniot, sa visite à Leclache, son émotion en entendant l'orgue, sans qu'aucun de ces instants lui parût maintenant primer sur les autres, et il jouissait seulement de leur contraste, en les rapprochant. Sa vie lui semblait assez justifiée par tout ce qu'il avait connu. Il se sentait dans un état à la fois lâche et lyrique, des heures passées se représentaient à lui et tous ces souvenirs restaient uniquement sensuels. Il pensait même à sa pièce, non plus alors à ce qu'elle était, mais avec un pur sentiment de joueur, il se disait qu'elle pourrait obtenir un grand succès, lui valoir beaucoup d'argent. Comme sa maîtresse, en face de lui, posait sur la nappe ses bras demi-nus, il voyait briller à son doigt, dans sa splendeur toujours vigilante, un beau rubis qu'il lui avait donné et dont il disait en plaisantant qu'il aurait pu lui raconter tout ce que faisait la jeune femme. La fièvre qui lui venait d'elle s'étendait jusqu'à son esprit. Il pensait aux œuvres qu'il voulait écrire et il lui semblait qu'il les accomplirait en un seul effort et sans véritable peine. Comme il parlait incidemment à Julie Morgan de ses voyages, elle avait parfois de brusques envies de pays, qui n'eussent répondu à rien si on les avait satisfaites, mais qui les poussaient à improviser de grands projets vagues et brillants grâce auxquels André avait envie d'entrer dans son avenir. Après dîner, ils se promenèrent encore dans les ombres transparentes. Puis ils revinrent. Dans

l'auto dont ils avaient fait baisser la capote, ils croyaient, en aspirant l'air nocturne, remonter un fleuve d'odeurs où les jardins venaient affluer, où, par endroits, les sureaux en fleurs déversaient leurs senteurs presque épaisses. Alors il la saisit, et tandis qu'il la couvrait de baisers pressés, avides, ou curieux et lents, comme s'il n'avait plus voulu la connaître qu'avec sa bouche, il se souvint des couples qu'il avait vus ainsi mêlés, et il accepta d'en faire avec elle un pareil à ceux-là. Comme des diamants dans une caverne, les plaisirs de la chair l'éblouissaient brusquement. Hors de leur possession glorieuse et facile, tout lui paraissait pénible et fallacieux. Ainsi les forces qu'elle excitait en lui, après avoir paru un instant prêtes à s'affranchir et à se dépenser ailleurs, revenaient toujours à elle.

V

Il faisait beau. Mme d'Albéron s'en réjouissait sans étonnement, et pendant qu'en bas tout se préparait pour la fête qu'elle allait donner, il lui semblait presque que dans le ciel les étoiles aussi étaient là par ordre. Beaucoup d'invités étaient déjà arrivés. Les autos en amenaient de nouveaux sans cesse. Ils se secouaient un peu, et entraient dans le parc, tandis que, des deux côtés de la grille, les gens du village faisaient ces groupes si nécessaires à ceux-là mêmes qui feignent de ne pas les remarquer, pour leur faire croire qu'ils sont enviables. Le vieux château dressait un peu plus loin ses murs rouges aux chaînes de pierre blanche, et tandis que les vitres de ses fenêtres inférieures étaient pleines et comme agitées des nombreux reflets de la fête, celles du premier étage, glacées de lune et d'ombre limpide, n'appartenaient qu'à la nuit. D'ailleurs, la volonté de Mme d'Albéron était qu'on y séjournât le moins possible, le spectacle devant se dérouler dans les jardins. On y avait disposé des quinquets dont les feux d'une lumière jaune et comme vieillie, étaient d'un piètre effet,

accrochés aux pâles et riches tentures du clair de lune. Quelques globes électriques jetaient parmi eux une clarté dure et blanche, qui faisait violence aux statues et les tirait en avant. On sentait que la nuit, avec toute sa douceur, s'était reculée un peu plus loin, sur la campagne taciturne et les prés en fleurs. Mme d'Albéron allait et venait, satisfaite, escortée de Claude Lerton, d'Arsailly, de quelques autres, et, comme deux orchestres soupiraient dans les bosquets, elle avait soin d'annoncer à ses hôtes qu'ils n'exécutaient pas des morceaux quelconques, et qu'ils jouaient du Mozart.

Quand Laure arriva, la fête était déjà en train. Elle avait pour décor une fausse ruine, construite à la fin du XVIIIe siècle et contre laquelle un vieil acteur illustre venait de réciter un poème sans rapport avec la circonstance. Il trouvait qu'on l'avait mal écouté et flétrissait dans son cœur les gens du monde. Heureusement, Mme d'Albéron venait à lui :

— C'est magnifique, dit-elle, et elle lui fit distraitement, pour en être quitte, quelques gros compliments qu'elle débitait à la hâte et qu'il savourait avec lenteur. Mais elle commençait à s'inquiéter du retard de Sellver. Les danseuses, les musiciens, cachés, attendaient. Irène Pernet était arrivée aussi. Mme d'Albéron perdait son calme et comme elle tenait sa petite chienne et que celle-ci l'embarrassait, elle la confia au jeune Arsailly. Il l'avait prise dans ses mains et la promenait ainsi, répondant aux plaisanteries qu'on lui adressait, jusqu'au moment où les rires qui s'élevaient lui firent penser qu'on pouvait se moquer de lui. Sa figure étroite s'aigrit aussitôt et il posa la chienne par terre.

Laure retrouva Mme d'Arsivilliers, qui était dans un soir d'affabilité. M. de Minière l'accompagnait. Ils avancèrent ensemble le long d'une allée. Il y avait beaucoup de monde, les mêmes gens se revoyaient une fois encore, mais, sûrs d'être bientôt séparés par l'été, ils se retrouvaient avec indulgence, d'autant plus que c'était cette fois-ci dans la liberté du plein-air, et non plus entre des murs. Les robes scintillantes tachaient la pénombre, on entendait les voix avant de voir les visages, et tous les invités, goûtant à se frôler ainsi un plaisir d'intrigue, n'étaient déçus qu'au moment où ils se reconnaissaient. Les lampions et le clair de lune contrariaient leurs lumières, le bruissement des violons était comme accompagné par le murmure encore moins distinct des arbres et de la brise, les parfums des femmes se détachaient, plus alliciants, sur les grandes odeurs rustiques et ce mélange de l'extrême artifice avec la simplicité de la nature n'était pas sans charme. Laure fut rejointe par M. de la Meillerie qui lui demanda de ne plus la quitter. Il lui expliqua que, revenant à Paris assez rarement, il finissait par se trouver presque perdu, dans un monde de plus en plus envahi.

— Enfin, lui dit Laure malicieusement, vous restez avec moi par nécessité.

— Par nécessité, madame! s'écria-t-il. Il protesta et ils plaisantèrent.

François-Auguste de la Meillerie était élégant, bien fait, un peu long, et, quoiqu'il eût quarante-sept ans, il ne montrait pas cet âge. Ses cheveux blonds, taillés presque courts, grisonnaient à peine. Son visage sans éclat ne manquait pas de finesse. Il parlait avec tant de convenance que ses propos

paraissaient toujours justes, quoiqu'ils ne fussent jamais frappants, et il semblait aussi impossible de ne pas les approuver qu'il eût été difficile de les retenir. Ainsi, grâce à la mesure dont il faisait preuve, restait-on longtemps avant d'en venir à s'interroger sur la valeur propre de son esprit. Sa courtoisie, sa prudence et sa discrétion, qui n'eussent dû servir qu'à l'effacer, faisaient que Laure le distinguait d'autant plus. Lasse des grands mots qui ne recouvrent rien, elle voyait dans la modération de ceux dont il se servait un gage de la vérité de ses sentiments. Enfin, tandis qu'elle faisait cas de lui, elle goûtait obscurément la satisfaction de sentir qu'en cela elle était raisonnable et que les personnes sages l'eussent approuvée.

Ils s'assirent tous quatre, elle et lui, Mme d'Arsivilliers et M. de Minière, un peu en retrait, de manière à voir les spectateurs aussi bien que le spectacle. Devant eux, un parterre de grands chapeaux s'agitait. On reconnaissait çà et là des figures; la même curiosité réunissait tous ceux qui étaient présents : ils allaient enfin entendre quelque chose de cette *Pasiphaé* dont on avait tant parlé, et que tout ce qu'on devait livrer au public leur fût d'abord réservé, cela les confirmait dans l'idée qu'ils étaient bien ce qu'il y a de mieux, et que leur mélange faisait une élite. Mathieu de Garbe d'Hermy murmurait à des jeunes femmes, au sujet du taureau, des plaisanteries très crues dont elles s'obligeaient à rire de peur d'avoir l'air prudes et niaises. Mme Lemellier était assise tout près de la scène, entre M. Joffand et M. Rolland, dans l'espoir d'entendre des horreurs. La jolie marquise de Barreluys riait avec un ambassadeur,

à côté de mistress Free, de Meyran et de Mme Orvéto, et le jeune Arsailly, s'isolant des autres par des mines plus magistrales, se préparait à écouter d'une manière qui le distinguât et marquât sa compétence.

Cependant Scilver n'arrivait pas. Enfin, il parut, portant son sourire trouble sur son visage lassé, ayant à son côté Mme Aguirroa, maigre, fiévreuse, les yeux brillants sous ses cheveux noirs, les joues allumées de fard et de fièvre. Après quelque brouhaha, le musicien s'assit près de Mme d'Albéron. Les femmes le regardaient : non pas que son visage même plût à la plupart, mais il était pour elles comme le signe d'une vie où elles auraient eu toute l'importance, et cela les faisait rêver. Enfin le silence s'établit, et, quelques assistants ayant encore remué leurs chaises, Mme d'Alberon tourna vers eux un front courroucé, car c'était elle qui, avant la musique, voulait avoir fait le dernier bruit.

Dans cet instant de pause, on entendit passer, tel qu'un soupir étranger, l'haleine subtile du vent dans les feuilles. Et comme la lune apparaissait, penchée, pleine et pure, au-dessus des gens immobiles, on put croire une seconde qu'elle triomphait enfin de leur agitation et que sa lueur magique les avait endormis et enchantés. Alors elle s'éleva, cette musique tant attendue. Trois ans avant, au cours d'un voyage en Crète, le jour où Scilver, à Knossos, dans les ruines du palais de Minos, avait pour la première fois pensé à ce sujet, il avait, en montrant Pasiphaé, la femme du roi sage et riche, amoureuse du taureau qui sortait des mers, rêvé d'exprimer toute la honteuse monstruosité du désir, tout cet inavouable appétit des femmes,

qu'il connaissait bien. Mais, depuis, la force créatrice avait manqué à un tel dessein, et comme, en même temps, l'ancien opéra mythologique redevenait de mode, l'œuvre s'était peu à peu réduite à n'être plus qu'une imitation de ces opéras, pauvre et mince à la vérité, mais propre à être reçue comme une merveille par des gens prêts à s'ébahir. On vit d'abord des jeunes filles, qui dansèrent en chantant, car c'étaient là les nouveautés qu'on en était venu à prendre pour des inventions. Enfin, dans une robe qui fit sensation, droite, pâle, parut Irène Pernet. Elle étendit un bras. Nul ne savait mieux qu'elle en imposer au public et, avant même d'avoir rien fait, lui donner l'impression que c'était très beau. Cependant elle dut chanter, et l'on entendit cette invocation à la mer, qui devait exprimer la trouble inquiétude du désir. Et aussitôt ce fut fini.

La déception fut vive, mais s'évapora sur le champ. La plupart de ceux qui étaient là avaient seulement craint qu'on les retînt trop longtemps, et, heureux d'être si vite lâchés, ils s'en allèrent vers l'un ou l'autre des deux buffets installés sous les arbres, en parlant déjà d'autre chose.

— On n'a même pas vu le taureau, disait, en écartant les chaises, Mme Lemelher, mécontente que rien ne l'eût scandalisée.

Serrizier, quelques autres, répandaient leurs petits sarcasmes, mais, chez eux tous, sans qu'ils s'en doutassent, la crédulité était plus grande encore que la raillerie, et, leurs plaisanteries dissipées, il n'en restait pas moins que Mme d'Albéron était une personne considérable et Seiliver un grand artiste. Couserand lui-même, en disant les mots âcres qu'on attendait de lui, ne faisait que tenir

sa partie et remplir son rôle de persifleur esclave. Seul, le petit Arsailly, de groupe en groupe, assurait que c'était admirable, sans daigner donner d'explication, et se sentait d'autant plus content que son sentiment était moins partagé, car ainsi il s'isolait, s'exceptait, se classait à part, hors de tous les autres.

M. de la Meillerie se tourna vers Laure :

— C'est tout? dit-il. Mais ce n'est rien!

— Rien, dit-elle en souriant.

— Je n'osais pas en être sûr, reprit-il. Je ne m'y connais guère.

De nouveau il lui plut et ils s'approchèrent ensemble du buffet, qui offrait un joli spectacle. Sous les arbres, des lampes électriques étaient enfermées dans de petits globes de soie dont elles pâlissaient les couleurs. Sur les tables, les sorbets, les gâteaux, les carafes claires reproduisaient les mêmes teintes, que les robes tendres des femmes continuaient encore alentour. Les buées de la glace ternissaient les verres comme une haleine. Un jaune verdâtre alternait avec un rose épuisé, une écharpe mauve se répandait, toutes les nuances flottaient langoureusement sur l'ombre. Mme Aguirroa approchait. Sourdement contente qu'Irène Pernet n'eût pas mieux réussi, elle n'en craignait pas moins le dépit du musicien, qui devait retomber sur elle. Négligée par lui, elle devait veiller, pour n'avoir point l'air abandonnée, à maintenir autour d'elle quelques personnages secondaires, Joffand, Arsailly, Brauny. Heureusement, la duchesse de Chanday voulut la connaître. Seiliver s'avançait de son côté, entouré d'un groupe de flatteuses qui n'étaient plus jeunes, mais qui faisaient toujours, avec des moyens affai-

blis, les mines qui les avaient autrefois rendues irrésistibles. On ne pouvait les voir sans se rappeler d'anciens romans, et les jeunes femmes, beaucoup moins portées à se soucier des arts, se demandaient en les regardant s'il fallait se moquer d'elles, ou bien s'il n'aurait pas convenu de les imiter.

Elles étaient là, les jeunes femmes, par groupes épars que tachait la présence obscure des hommes et, dans leurs robes parées que voilaient à demi des manteaux lâches et legers, sous leurs grands chapeaux à plumes, elles ressemblaient à de jeunes généraux charmants. Pourtant, elles n'étaient pas victorieuses. Ayant pour la plupart épousé sans élan un homme qui les avait déçues, elles doutaient si cette première déception était le signe que tout mentait, ou s'il leur fallait aller chercher des revanches à leurs risques. L'appréhension, la crainte en retenaient beaucoup, et, ne fût-ce que par commodité, elles auraient bien préféré pouvoir aimer leur mari. Cependant la tête leur tournait aussi du plaisir d'être jolies, flattées, adulées, mais parfois elles devinaient qu'il n'y avait nul intérêt pour elles dans toutes ces convoitises qu'elles inspiraient et, entourées et solitaires, elles avaient été emplies, par moments, d'une défaillance si profonde, qu'elles étaient étonnées que personne n'en eût profité. Parfois aussi, elles auraient voulu faire quelque chose de bien et étaient tristes que nul ne le leur demandât et qu'on ne parût rien attendre d'elles, hors le spectacle de leur beauté. Ainsi, désirées, méconnues, vaguement souillées, petites prisonnières d'un monde de vanités, tendres captives aux chaînes de perles, pleines d'égoïsme dans l'idée même qu'elles se formaient de l'amour, partagées

entre le rêve de bonheurs peut-être impossibles et l'attrait de plaisirs clandestins, se souvenant de certains vers qu'elles avaient sus jadis et gardant aussi dans la mémoire les plates obscénités des petits théâtres, attachées aux satisfactions d'amour-propre qu'elles croyaient dédaigner, mais faibles, sans guides, sans certitude, elles ne savaient pas ce qu'elles voudraient faire, ni même ce qu'elles laisseraient leur arriver, et sous leurs grands chapeaux d'un goût théâtral, elles souriaient, indécises.

Mme d'Arsivilliers, avec cette espèce d'envie inquiète qui, toujours, la portait à s'occuper des autres, regardait et signalait tout haut ce qu'elle voyait. Elle venait de faire des politesses à Staunhort, qu'elle craignait. Apercevant Pierre Miniot, elle proclama soudain, sans qu'on pût concevoir à quoi ce désir répondait, qu'elle aurait voulu le connaître. Mme Orvieto passait, dans une toilette rose et touffue, en répandant les sourires et en traînant son vieux mari hébété, et remplissait une fois de plus son rôle providentiel qui était d'attirer sur elle tout le ridicule. Brauny profitait de la brillante réunion de tant de dames pour se faire présenter à toutes celles qu'il prétendait déjà connaître. On apercevait Mme Miniot, habillée d'une robe jaune et verte d'un effet si évidemment désagréable qu'il était impossible de penser que la rencontre de ces deux couleurs n'eût pas été concertée, et alors, de déplaisant, cet arrangement devenait artistique, original. Mme d'Arsivilliers endurait avec un peu de jalousie que le petit Arsailly restât assidu auprès de Mme Aguirroa, au lieu de venir causer avec elle. D'ailleurs, il ne lui plaisait plus, mais elle ne pouvait pas l'avouer, car elle donnait à ses pre-

miers engouements une expression si extrême qu'elle était embarrassée ensuite pour en revenir.

Mme d'Albéron, au même moment, s'approchait du jeune homme :

— Et Gypsy? demanda-t-elle en cherchant la petite chienne.

— Mais, Madame, répondit-il un peu contracté, je ne savais pas que j'en répondais.

— Comment, je vous l'avais confiée! s'écria la vieille dame.

Au même instant, le feu d'artifice éclatait. Quoiqu'il ne fût point magnifique, il faisait suffisamment de bruit et de lumière. De gros soleils bouillonnaient, des feux tourmentés se disloquaient dans l'air avec fracas, tandis que se formait au-dessus un gros nuage de bourre blanche que la brise emportait avec douceur. Enfin la dernière fusée retomba.

Aussitôt on s'enfuit. Les invités attestaient à la hâte à Mme d'Albéron que tout avait été admirable, puis prenaient congé. Seule, Mme Miniot lui parla plus longtemps. La jeune femme venait d'inviter à un thé Saliver, mais craignant qu'il ne tînt pas son engagement, elle conjurait maintenant Mme d'Albéron de venir aussi, et, n'ayant pas d'autre moyen de l'attirer, elle usait d'une insistance suppliante et presque servile. Mme d'Albéron, flattée, promettait, pendant que Miniot attendait, un peu à l'écart, évidemment heureux de se fier à l'adresse de sa femme. Puis ils partirent aussi, et, tandis que tous se sauvaient comme s'il y avait eu péril à demeurer plus longtemps, ce qui revenait à mesure qu'ils s'en allaient, c'étaient l'ombre, la paix, la nuit diaphane.

Laure et ses amis n'avaient pas bougé.

Mme d'Albéron passa près d'eux :

— N'est-ce pas, dit-elle, c'était beau?

Et elle ajouta :

— Laissez les autres partir, et puis venez au salon : Seiliver va jouer pour nous.

— Allons, s'écria Mme d'Arsivilliers quand la vieille dame les eût qoittés.

— Mais non, dit Laure, restons. Regarde.

Et elle lui montra tout l'horizon vague et clair, qui semblait se ranimer à mesure que l'illumination du parc s'éteignait.

— C'est vrai, dit Mathilde, restons, restons!

Perpétuellement agitée par des sentiments mesquins, dont elle souffrait elle-même, elle éprouvait sans cesse le besoin de s'en délivrer dans une grande émotion. Elle regarda la campagne. Tout redevenait paisible. Les derniers quinquets s'éteignaient et la pâle lueur lunaire, passant sur eux comme une onde, les noyait avec dédain. Les statues, soulagées, remettaient leur robe obscure. Un grillon martelait dans l'herbe son petit télégramme mystérieux et soudain, au loin, comme s'il avait reçu le message et voulu rassurer toute la nature en lui annonçant la fuite des hommes, un chat-huant jeta son cri pur.

M. de la Meillerie parlait de la petite capitale où il résidait, auprès d'une vieille reine et d'une jeune princesse. Laure avait plaisir à le trouver délicat, et à estimer d'autant plus ses qualités qu'il en paraissait moins vain. Elle pensait un peu naïvement à l'importance de sa fonction, et lui savait gré de ne pas être inutile. En même temps, Mathilde, M. de Minière, lui plaisaient aussi. Mme d'Arsivilliers était devenue brusquement faible et douce comme il lui arrivait quelquefois, et presque tou

chante, il semblait à Laure qu'à eux trois ils la soutenaient à une hauteur moyenne, loin des exaltations et des détresses qu'elle redoutait à présent également. Cependant, de sa main pendante, elle touchait une branche; ce seul contact suffisait à la rattacher à la nature et, au moment même où elle jugeait avec bienveillance ceux qui l'entouraient, il ne lui déplaisait pas de se retirer ainsi à eux. Elle n'était pas malheureuse. Elle pensait aux ravins tranquilles, aux sentiers furtifs, aux petites maisons solitaires, debout dans leur blancheur doublée par le clair de lune. Un jour plus délicat, un jour féminin, qui montrait tout sans rien dénoncer, ruisselait inépuisablement sur le monde. La lune était au zénith, et les choses se haussaient comme éprises d'elle, les peupliers montaient tout droit, le paysage entier se soulevait, comme si, d'en haut, ce n'eût pas été seulement les flots qu'elle attirait et qu'il y eût eu vers elle, aussi, une douce marée de la terre.

M. de la Meillerie avait eu la discrétion de ne plus parler. M. de Minière, homme des maisons et des villes, parut s'apercevoir enfin de tant de largesses, et, levant son front fatigué :

— Comme il fait beau! soupira-t-il.

Laure ne répondit pas; elle voyait d'un côté les fenêtres éclairées du salon, pareilles à des rectangles d'or, de l'autre toute la campagne vaporeuse et bleue comme un rêve et il lui semblait qu'elle était entre la société et la nature. Le grillon même ne vibrait plus. Un silence parfait s'arrondissait sur le monde. Scilîver allait jouer. Mais soudain la jeune femme comprit que ce n'était pas pour lui que s'était faite une telle attente, car, dans le silence, jaillit le chant d'un rossignol.

QUATRIÈME PARTIE

I

Après un beau mois de juin, l'été avait été gâté par les pluies. André l'avait passé en compagnie de Julie Morgan, dans une lassitude inquiète qu'interrompaient des moments de plaisir, et voyant avec ennui s'approcher l'automne, qui le contraignait de repenser à sa pièce. Il était revenu à Paris pour en suivre les dernières répétitions. Elle allait être représentée en octobre. Il s'efforçait de ne plus arrêter son esprit sur elle et de le fixer seulement sur ce qu'elle pourrait lui valoir. Il avait de plus en plus besoin d'argent, pour satisfaire les désirs qui l'irritaient. Il avait toujours eu l'idée de se faire construire une maison selon ses goûts, mais ce projet, dont jusque-là il n'avait fait que se récréer, il s'était tout d'un coup mis en tête de l'exécuter : il traçait des plans, cherchait un terrain, et au moment même où sa vie était le plus vide, il voulait s'assigner une demeure et se la bâtir.

Cependant il songeait encore à de grands voyages.

En attendant, il occupait son temps comme il pouvait. Mme Hemmer lui ayant écrit, du château où elle séjournait, près de Paris, pour lui demander d'aller la voir, il s'y décida, un dimanche, d'autant plus que la vieille dame avait, un mois avant, perdu un petit-fils, bel enfant de douze ans, qu'André avait connu; et, ne doutant pas de la douleur qu'elle avait dû en éprouver, il voulait l'assurer de sa compassion. La campagne, ce jour-là, était grise et maussade. Mais, quand André arriva, vers trois heures, chez Mme Hemmer, dans le grand salon du château on causait avec beaucoup d'animation. Sauf M. Hemmer, qui considérait toutes les paroles comme inutiles lorsqu'il ne s'agissait pas d'une affaire, ceux qui étaient là bavardaient à l'envi, et la conversation était régie par une dame âgée, active et brouillonne, Mme Renobie. Elle s'occupait de tout, et particulièrement de bienfaisance, remuait, bouillonnait, sans qu'on eût jamais le soulagement de la trouver en repos, et elle imposait à ses auditeurs la fatigue qu'elle ne semblait jamais ressentir. Elle avait amené le vieux et futile M. de Bahtrand, qui était depuis fort longtemps lié à elle. Là se trouvaient encore l'ancien séducteur Mazenon et le robuste Jannicoud, homme de courses, de chasse et de cercles, tous vieux garçons qui avaient passé leur vie ensemble. Seul, un petit vieillard ne se mêlait pas à leur groupe. Vêtu de noir, le nez rouge, portant de grosses lunettes, il échangeait à peine quelques mots avec M. Hemmer. C'était M. Lepère-Teulet, homme d'affaires, au cerveau puissant, fondateur de plusieurs entreprises, qui maniait l'or et dédaignait la richesse.

A l'entrée d'André, on parlait de Sciliver et de son départ pour l'Amérique, car la saison nouvelle n'étant pas commencée encore, on était réduit à vivre des restes de la précédente. Mme Hemmer faisait grand état de son intimité avec le musicien. Mais Mme Rénoble, qui voulait toujours être la mieux informée, rapportait une histoire confuse où il s'agissait de lui et de Mme d'Errhouart, et relatait comment Mme Aguirroa, jalouse, avait voulu se tuer : ayant répandu dans son bain des roses et des parfums, elle avait essayé de s'ouvrir les veines, à la façon des Anciens. Cela seul avait manqué et on l'avait tirée de l'eau à peu près indemne.

— En somme, dit M. Jannicoud, dont l'âme était franche et simple, elle a pris un bain, voilà tout.

Il y eut un moment de silence. Puis quelqu'un nomma le vieux Préault, en demandant de ses nouvelles, et André, surpris, entendit ce nom avec un sentiment ambigu qui, avant qu'il eût pu le scruter, s'évanouit dans l'indifférence.

— Il ne va pas bien, on craint qu'il ne soit perdu, dit d'un air furtif M. de Bahtrand, qui, vieillard peureux, parlait tout bas de la mort comme les enfants parlent de l'ogre.

— Tu sais, dit Jannicoud de sa grosse voix, Préault avait toujours eu une très mauvaise complexion. Même autrefois, je me rappelle...

Ainsi cette maladie d'un homme de leur âge n'était plus que l'effet et comme le châtiment d'un cas particulier et sa mort même, s'il mourait, perdrait tout sens général et ne menacerait plus personne.

— Pourquoi, s'écria Mme Rénobié, pourquoi ne voit-il pas notre docteur!

Et elle se mit à raconter les miracles qu'un docteur allemand, arrivé de Londres, faisait depuis peu dans leurs dispensaires. Naturellement ses confrères le détestaient. Lui, cependant, considérait toutes les maladies d'un nouveau point de vue et les traitait en conséquence. Ainsi, lord Feadsley, tuberculeux au dernier degré et abandonné de tous les docteurs, malgré sa richesse, avait été soigné par lui. Il lui avait fait deux injections d'un liquide connu de lui seul, deux injections simplement. En suite de quoi le malade avait vomi pendant deux heures une matière infecte et noire, tout ce qu'il avait de mauvais, expliquait Mme Rénobié; puis il s'était senti à ce point fortifié que lui qui n'avait plus le moindre appétit avait voulu déjeuner, et, le lendemain, il avait mangé du homard. Depuis, il allait mieux.

— C'est que, justement, dit avec timidité M. de Balitrand, les nouvelles que j'ai ne sont pas si bonnes...

— Enfin, reprit Mme Rénobié, s'obstinant sur ce détail, il a mangé du homard, n'est-ce pas? C'est un fait.

Mme Hemmer prit André à part et ils firent quelques pas loin des autres. Elle l'entretint de son affliction. Il lui répondit par des condoléances sincères. Elle parut émue et, les yeux au ciel :

— Ah! soupira-t-elle, si je n'avais pas le travail!

Elle s'adonnait de plus en plus à la littérature, payant de petites revues où l'on imprimait son éloge, et André se dit avec une sorte d'horreur qu'il y aurait peut-être des poèmes en prose sur le petit mort. Puis, par confraternité littéraire, elle

l'interrogea sur sa pièce; ensuite elle fit allusion au temps où ils se voyaient, près de Gênes, comme à des jours de bonheur, et elle nomma incidemment Mme d'Issé. Cependant, des rires montaient du groupe qu'ils avaient quitté; et, tout en parlant encore de son chagrin, elle revint vers ces rires.

M. Jannicoud, M. de Balitrand, M. Mazenon étaient en train de remémorer leur jeunesse, et il y avait dans cette évocation une mélancolie à laquelle eux seuls restaient insensibles. Se rappelant leurs fêtes et leurs plaisirs, ils ressemblaient à ces vieux brocanteurs qu'on voit dans une arrière-boutique, remuer des haillons de soie et de peluche. Peut-être un sentiment sincère avait-il autrefois palpité en eux. Maintenant, ils étaient repris tout entiers par les apparences. La vie mondaine n'avait pas de figurants plus assujettis ni plus crédules. Leur dernière illusion était de croire qu'ils avaient agi, quand ils s'étaient seulement laissé faire par les circonstances. Si l'un d'eux avait dans son caractère quelque chose de pittoresque, c'était sans le vouloir, à peu près comme ces rochers qui, rongés par l'air et l'humidité, en viennent à dessiner par hasard une figure singulière. M. Jannicoud, le plus vigoureux, était de ces hommes qui vieillissent sans avoir rien perdu, mais qui, par précaution, ont commencé par ne pas trop avoir. M. Mazenon, amant autrefois pervers, privé maintenant des moyens d'être cruel, gardait à une petite actrice la fidélité honteuse et larmoyante des vieux séducteurs. Quant à M. de Balitrand, il avait, depuis longtemps, renoncé à tout, pourvu qu'il pût conserver quelques apparences. Débile et

coquet, il ne faisait plus que bavarder sans cesse, en retouchant de temps en temps les quelques mèches dont il voilait industrieusement sa calvitie. Comme il ne portait pas de lorgnon, malgré le besoin qu'il en aurait eu, il se heurtait aux personnes et aux objets, et sa vie n'était qu'une suite d'accidents comiques. Conquis, autrefois, par Mme Rénobié, il avait subi un servage dont les charges n'avaient diminué qu'avec sa vigueur.

Ils riaient, mais Mme Rénobié, tout en les écoutant, restait sur la défensive, car, ayant quelques années de moins qu'eux, elle était prête à revendiquer aigrement cet avantage et ne voulait être impliquée dans aucun de leurs souvenirs. Mais M. de Balitrand s'approcha d'elle, et la rejoignit, après avoir donné dans une petite table.

— Ma chère amie, dit-il à mi-voix, je crois que si nous voulons être de retour à temps pour ce thé, il faut...

Ils partirent, et André, qui avait craint de devoir ramener quelqu'un à Paris, fut soulagé quand il se retrouva seul dans l'auto qui l'emportait. Il avait dit au chauffeur de le promener au hasard par la campagne. Pourtant le paysage était triste. Au loin, la plaine s'étendait, terne et rase, sous les nuages pressés, comme un champ sous des chevaux qui vont charger. André entendait encore la voix de Mme Rénobié, qui l'avait questionné sur sa pièce. Et comme il répondait de mauvais gré :

— Bon! lui avait-elle dit, vous êtes malin, vous ne voulez rien dire!

Sa pièce allait donc être jouée. A mesure qu'il approchait du jour fixé, son malaise augmentait. S'il l'avait pu, il l'eût retirée. Sa lâcheté l'irrita.

Pourquoi, se dit-il impatiemment, ne réussirait-elle pas? Mais il sentit qu'il s'inquiétait moins du sort qu'elle obtiendrait qu'il ne se tourmentait de l'avoir faite. Elle ne le représentait pas. Au moment où il se séparait des autres, au lieu de témoigner de ce qu'il portait en soi, il avait maladroitement essayé de leur plaire et les corrections qu'il avait apportées à son œuvre ne faisaient que la rendre plus confuse, à la fois violente et hésitante. Une fois encore, mais plus nettement, il eut le sentiment d'avoir commis, en l'écrivant, une faute contre soi-même, dont il trouverait le châtiment dans la révélation de son ouvrage. Pourtant, cette faute, en quoi consistait-elle? S'il avait fait une œuvre plus franche, qu'aurait-il dit? Il ne le savait même pas. Sans doute, il avait écrit celle-là très vite, et sans réflexion, c'est-à-dire sans sincérité véritable. Mais la plupart des auteurs opèrent-ils autrement? Et, se rappelant même le désir d'argent qui l'avait poussé, en cela non plus il ne se trouvait pas différent des autres. Ainsi, s'accusant selon soi-même et s'excusant d'après eux, il réfutait les griefs suivant lesquels il s'incriminait sans pouvoir triompher du sentiment par lequel il se reconnaissait coupable. Il tombait dans un état d'énervement, où il se promettait tour à tour de faire de nouvelles pièces où il s'attesterait mieux et de ne plus travailler pour le théâtre. Las de ces agitations, il regarda. L'auto approchait de Maisons-Laffitte. Elle suivait un long chemin rigoureusement droit, bordé d'innombrables potences de fer qui, soutenant un câble électrique, se succédaient jusqu'à l'horizon, et la répétition de ces hauts gibets pareils, le long de cette voie rectiligne, avait

quelque chose de morne et de fantastique qui donnait l'impression d'un cauchemar. De chaque côté, des collines basses, sans dessin ni forme, avortaient au hasard sur le ciel neutre et ne semblaient faites que de débris entassés. Le château subsistait encore, mais sur son parc dépecé, surgissaient de petites villas, d'un caractère à la fois mesquin et délirant, mêlant tous les styles dans l'espace le plus exigu. Le jeune homme en vit une, en passant, que flanquaient d'une part une tourelle à poivrière, de l'autre un kiosque oriental aux vitres bleues et jaunes. L'auto se trouva ensuite engagée dans d'étroites rues. Partout, comme pour confirmer André dans l'illusion étrange d'un mauvais rêve, des vieillards apparaissaient, uniformément vêtus de bleu, coiffés de casquettes, et ils devenaient plus nombreux sans cesse, comme si le monde, soudain décrépit, n'avait pas eu d'autres habitants. Au bout d'un instant seulement, André s'avisa que ce devaient être les pensionnaires d'un hospice voisin, qu'on avait lâchés à l'occasion du dimanche. Plus déchus encore que ceux qu'il venait de quitter, ces vieillards-ci, contrefaits, grotesques, semblaient échoués dans une imbécillité où la mort même les dédaignait. Un d'eux, frôlé par les roues, protesta avec des gestes détraqués qui ne lui obéissaient plus. Mais un rassemblement occupait la rue. Un Italien aux cheveux crépus tournait la manivelle d'un orgue de Barbarie, sur lequel un petit singe, assis, clignait de l'œil d'un air sénile et vicieux, affublé de loques éclatantes, qui détonnaient dans l'air sourd. Tandis que l'auto avançait lentement, André, ayant tourné la tête, aperçut le visage animal d'une belle fille qui lui jeta un rire impudent.

Il revenait. Il voyait maintenant les maisons misérables des faubourgs, les unes vieilles et disjointes, avec leurs vitres crevées qui leur donnaient quelque chose d'affreusement béant et blessé, les autres plus sinistres encore, neuves et déjà noircies, debout dans un isolement qui les rendait pareilles à des tours. Soudain, il aperçut Paris, l'Arc-de-Triomphe qui, lui-même, semblait lourd et affaissé. L'auto roulait toujours. Près de la barrière, elle ralentit et il vit une haute palissade, toute couverte d'affiches, au point qu'entre elles le bois ne paraissait plus. Au-dessus des passants grisâtres, cette paroi mince, aux couleurs brutales, représentait toute la violence sans vigueur de la vie moderne. André pensa que, dans quelques jours, parmi ces affiches, il y en aurait une qui annoncerait le nom de sa pièce. Il revenait vers son œuvre, et rien ne l'en séparait plus.

II

Enfin, se dit André, en mettant le pied sur le trottoir, c'est fini. Et il se sentait soulagé d'être sorti du théâtre, de n'être plus le coupable auquel tous reprochaient le désastre qui les atteignait, de redevenir un homme pareil aux autres, l'égal de ces deux passants vulgaires qui avançaient en riant. Il avait envie de marcher seul pendant très longtemps. Il se jugeait si indifférent à la chute de sa pièce qu'il put presque, d'abord, s'imaginer qu'il était tranquille. Mais il s'aperçut bientôt qu'il emportait tout ce dont il s'était cru affranchi. Il était plein d'une multitude d'idées, d'images, de remarques sautillantes, qui, dans une parodie d'activité où lui-même n'était pour rien, s'agitaient en lui : parfois un de ces détails, en passant, le frappait plus vivement, et, sur le moment, sa souffrance existait seule; puis le défilé recommençait. Il revoyait au hasard, la grimace de certains visages, la figure du directeur qui avait d'abord essayé de tenir tête à l'insuccès, par de hautaines considérations sur l'incapacité du public à comprendre des œuvres trop nobles, mais qui, à la fin, exprimait plus franchement son dépit par les jurons qu'il

lâchait. Il revoyait aussi plusieurs expressions de Miniot : celui-ci, au début, lui avait dit à peine un petit bonjour contracté ; mais, il s'était détendu à mesure que devenait plus évident le mauvais sort de l'ouvrage, jusqu'à se montrer, à la fin, presque cordial. La dernière fois qu'André l'avait aperçu, il se mettait en frais pour un petit critique, aboyeur subalterne, qu'il devait ménager sans doute en vue de la comédie que lui-même il préparait. André avait vu aussi Lerton, Couserand ; maintenant, ils devaient être rassurés : après son échec, le risque qu'il avait représenté pour eux était épuisé.

Le jeune homme avait tout de suite senti que sa pièce n'atteignait pas le public, et par une sorte de substitution, elle était aussitôt devenue en lui ce qu'elle était pour ceux qui l'écoutaient, lente, embarrassée, ennuyeuse, et les défauts lui en étaient apparus avec tant d'évidence qu'il était étonné de l'avoir laissé représenter, et que les autres ne l'en eussent pas empêché. Du reste, elle avait été fort mal jouée ; heureusement, Julie Morgan était à peu près la seule à avoir obtenu, dans son rôle dont André avait soigné les répliques, un succès qui l'exceptait de la défaite et de l'humiliation générales. En pensant à elle, il se demanda s'il avait fait bonne contenance, et comme il n'était cette nuit-là qu'un vaincu, il se reporta vers elle avec une lâcheté qui se déguisait en tendresse. Cependant, en même temps qu'il acceptait la chute de sa pièce, il chicanait sur des détails, il s'étonnait que certaines phrases, certains mots n'eussent pas produit l'effet qu'il en attendait. Et se rappelant les quelques moments où l'on avait applaudi, il tâchait d'entendre à nouveau en lui ces applaudissements, d'en sup-

puter la vigueur et la quantité, comme un avare.

Il était parvenu au Rond-Point des Champs-Élysées; c'était le moment où la ville arrive presque à se taire : au loin, quelques silhouettes vagues se dissipaient et l'immense avenue que ne brouillaient plus les passants paraissait propre à mesure qu'elle devenait déserte. L'extinction de quelques réverbères suffisait à faire une place d'ombre où l'heure reprenait son caractère naturel. Il leva la tête. Entre les branches nues des arbres, où le vent passait avec une douceur lugubre, il aperçut le ciel blafard. Il eût voulu soudain purger sa vie de tout ce qui la gênait, n'en garder que l'existence, et marcher ainsi, dans la campagne, loin de tout, sous le même ciel. Alors, parmi tous les sentiments superficiels dont il était agité, un autre se fit jour, un regret beau, sérieux, sincère : il n'aurait pas dû faire cette pièce, il aurait dû faire une autre œuvre, fruit d'une autre vie. En pensant à sa faute, il oublia son échec. Mais il était arrivé devant l'hôtel où il logeait; il en fut fâché, tant il avait besoin d'avancer encore, d'aller devant lui au hasard. Sur la grosse façade qui restait trop blanche dans la nuit, des drapeaux flasques pendaient, arborés pour la venue d'un roi secondaire. André entra, il traversa le hall qui n'était plus qu'à peine éclairé. Le portier de nuit, la grosse barre d'or de sa casquette posée de travers, dormait, affaissé sur sa chaise; il se réveilla au passage d'André et remit à la hâte sur son visage un air de zèle. Le jeune homme remarquait tout cela; ses facultés excitées travaillaient toujours, et lui offraient leur butin, comme si elles n'avaient pas su que lui-même il ne pensait plus travailler jamais. Enfin, il se retrouva dans sa

chambre, et, commençant de se déshabiller, regarda sa montre. C'était le temps où passent sur le monde ces heures nocturnes qui ne tiennent rien dans les mains et ne font qu'amener un jour nouveau. André pensa que bientôt les journaux paraîtraient et que chacun contiendrait un article sur sa pièce. Il se demanda ce qu'en diraient les critiques et il s'assura que la plupart témoigneraient à son égard la fade indulgence qui leur était ordinaire. Ceux qui voudraient être plus rigoureux ne sauraient pas lui infliger les vérités qui, seules, l'auraient fait souffrir et, avec une sorte d'ironie, il s'en remit à leur intelligence pour ne pas armer leur hostilité. Mais il avait la fièvre. Les mêmes petits détails qui l'avaient déjà obsédé se représentaient à lui : c'étaient encore la figure de Miniot, les traits cyniques et durs d'une vieille actrice. Il comprit que tout recommençait et qu'il ne dormirait pas. Alors il regretta d'avoir cédé à l'impulsion qui lui avait fait désirer d'être seul, et de n'être point parti du théâtre avec sa maîtresse ; jamais il n'aurait eu autant besoin d'elle, de son instrument d'oubli.

IV

Avant de sortir, Pierre Miniot se retourna :

— D'ailleurs, dit-il, cette querelle ne m'étonne pas. Ce n'est pourtant pas ma faute si ta pièce est tombée. Depuis, tu n'es plus supportable.

— Je te remercie, répondit André Arlant, de me dire à moi-même ce que tu diras partout de moi.

— Ce n'est pas vrai, peut-être! s'écria Miniot.

Il était venu chez André, poussé, sous son intérêt apparent, par la curiosité presque hostile qu'il avait toujours ressentie pour lui, et qui était encore excitée par le désir de voir comment il supportait son échec. Ils s'étaient contredits, puis disputés pour des lettres intimes et scandaleuses d'un poète romantique que Miniot avait découvertes et qu'il se félicitait ingénument de publier. Leur dissentiment était tout de suite devenu très vif et ils se faisaient face, les nerfs tendus, chacun ne cherchant qu'à profiter de ce qu'il savait sur l'autre de plus vrai pour lui dire quelque chose de plus injuste. Soudain André sentit qu'ils ne tendaient qu'à se méconnaître et à s'offenser, et sa colère en fut suspendue.

— Non, dit-il d'un ton plus calme, ce n'est pas vrai. La chute de ma pièce! Au moins, Miniot, au

moment où nous nous opposons, tâchons de nous rendre justice et de voir ce que nous sommes : ne nous expliquons pas nos propres caractères de la façon la plus pauvre.

Miniot, dans ce moment même, était en train de chercher un mot aigu et l'on voyait vibrer les coins de sa bouche; les paroles d'André le déconcertèrent.

— Oui, répondit-il, tu crois que ton caractère...

— Au contraire, reprit André, je t'assure que je ne suis pas satisfait de ce que je suis. La vie n'est simple pour aucun de nous. Tu sais bien que nous ne nous sommes jamais aimés. Ce qu'il y avait de vil, c'était de ne pas nous le dire. Mais si nous nous parlions franchement, il me semble que nous pourrions presque concevoir l'un pour l'autre une sympathie nouvelle.

Tous deux se regardaient, comme désarmés, surpris de voir qu'au lieu de s'abandonner à leur querelle facile, chacun aurait pu faire un effort vers ce qu'il gardait en soi de plus misérable et de plus sincère et qu'alors, tous deux, ils auraient eu quelque chose à s'avouer. Un instant Miniot fut tenté ; ses traits vacillèrent, mais se fixèrent presque aussitôt dans une expression de refus : il venait de se rappeler quelques paroles mordantes qu'André lui avait dites au fort de leur débat. Il ne put pas sortir de son amour-propre.

— Non, dit-il, tu m'as offensé.

— Eh bien, dit André, adieu.

Quand il fut seul, il respira plus largement. Certains êtres sont tels que c'est un accroissement de les perdre. L'absence de Miniot lui rendit tout un horizon. Il s'assura que son vrai devoir était

d'exprimer, d'attester ce qu'il y avait en lui de plus profond. Il descendrait avec peine jusqu'à ces vérités enfouies, il serait le carrier de ce marbre intérieur, il en serait le sculpteur, et, la statue une fois taillée, il connaîtrait le repos au pied de son œuvre. Cependant, cette énergie qu'il voulait employer aux plus nobles travaux, il la dépensait sur le moment à aller et venir dans l'étroit salon attenant à sa chambre. Dehors, le soleil jaune de l'automne brillait parmi de petits nuages noirs et blancs, pareils à des morceaux de plomb. André regarda autour de lui; dans un vase trempaient les tiges de quelques gros œillets, d'une beauté lourde et inerte; les meubles grêles de l'hôtel, encore neufs, et déjà salis, figuraient contre les murs. Il se reprocha d'être là. Comment sa vie aurait-elle porté des fruits, quand elle n'avait pas de racines? Sur la table, des lettres étaient dépliées. Une d'elles lui venait d'un grand éditeur qui, pour une revue d'un genre nouveau qu'il voulait fonder, lui demandait un roman. Celui-ci serait bien payé, mais il fallait l'écrire très vite. André hésitait. Il comprenait bien que ce roman, s'il le faisait, serait, comme sa pièce, une fausse œuvre où il ne se satisferait point. Mais, outre qu'il était pressé par le besoin d'argent, il se sentait l'envie de se venger de l'échec qu'il venait de subir, de venir à nouveau obséder le public, et l'obligation même d'écrire ce livre en si peu de temps le séduisait, tant il aimait mieux substituer un effort violent et bref à la persévérance d'un labeur austère. Il était retombé dans l'incertitude et en souffrait d'autant plus qu'il ne pouvait se déguiser que, dans toutes ces questions médiocres,

c'était la direction même de sa vie qui se décidait. Soudain, il pensa à sa maîtresse et tout s'effaça. Il savait qu'elle allait sans doute venir, et assis, ne remuant plus, il tombait dans une torpeur sournoise où il développait déjà leurs plaisirs futurs. Tout à coup il rouvrit les yeux, tourna la tête : elle était là.

Elle était là, debout, le buste un peu renversé sur ses hanches fermes, vêtue d'une robe étroite, et, si féminine qu'elle fût, sa jeunesse lui gardait cependant l'aspect d'un grand page. Elle lui dit bonjour d'un air garçonnier et causa un instant avec lui. Ils prononçaient des mots quelconques comme des camarades, et savaient bien pourtant que, dès qu'ils se trouvaient ensemble, leur désir était en éveil. Elle lui raconta qu'elle était venue à pied et, avec une jalousie heureuse, il pensa à tout ce qu'elle avait, en passant, excité de convoitises, comme pour lui arriver plus tentante et plus riche encore. Tandis qu'il la regardait, il sentait qu'il eût voulu l'accabler, l'humilier de cadeaux, dépenser toute sa force d'homme à la posséder et à la soumettre.

— Je me suis fait mal à la cheville, dit-elle d'un ton boudeur, je me suis heurtée à la banquette de l'ascenseur, et elle s'agenouilla sur le canapé ; sa robe étroite se tendit et révéla tout ce corps à la fois jeune et plein qui ne s'amollissait dans aucune pose. Elle savait en parler ainsi avec une apparente innocence plus savante que toutes les agaceries. Éclatante de santé, elle n'en caressait pas moins d'un air dolent une de ses chevilles, qu'elle avait d'ailleurs assez épaisses, mais ce qui restait dans sa beauté de traces vulgaires, bien loin de déplaire à son amant, ne faisait que rendre

plus louche et plus puissant l'attrait qu'elle exerçait sur lui. Les yeux mi-clos, il la regardait, et toute son âme rampait déjà vers le plaisir.

— Et puis, dit-elle, je viens de me disputer à propos de toi.

— Et avec qui? demanda-t-il en venant s'asseoir près d'elle.

Elle lui nomma une autre actrice, femme à prétentions littéraires. — Oui, reprit-elle, parce que ta pièce n'a pas réussi, elle est venue me dire du mal de ce que tu écris. Tu comprends, elle voulait voir ma tête. Je lui ai répondu, tu penses! Bien sûr que ce n'est pas parce que je suis ta maîtresse, que je ne sais pas les défauts de ce que tu as fait!

— Bah! tu les sais? apprends-les-moi, dit-il en commençant à la caresser.

— Pour sûr, je les sais, répondit-elle, comme offensée de son ton ironique. Et alors, elle qui sans doute n'avait pas lu les livres de son amant, elle se mit à lui signaler les limites et les faiblesses de son talent, avec une exactitude aiguë, qui ne venait pas de l'intelligence, qui avait une origine plus secrète et presque diabolique. Lui, cependant, n'avait jamais goûté un plus profond plaisir. Tandis qu'il la rejoignait lentement par des caresses de plus en plus proches, elle parlait toujours, jusqu'à ce que la phrase qu'elle prononçait cédât brusquement dans une molle parole d'amour.

Ils étaient étendus sur le lit, épuisés, contents l'un de l'autre. La pénombre emplissait la chambre. Cependant il semblait à André qu'il flottait sur un temps sans heures, isolé de tout sentiment, de tout intérêt, comme s'il s'était trouvé seul dans une barque, à

midi, au milieu d'un grand lac, sans même en apercevoir les bords et enveloppé par une vapeur lumineuse. Il n'avait plus de sens distincts, mais une sensibilité diffuse restait répandue sur toute sa peau. Ils ne bougeaient ni l'un ni l'autre, et pourtant, anéantis, ils sentaient en eux un dernier désir, opiniâtre et impuissant, qui s'irritait d'être sans force et sans instruments. Enfin, sinueuse, elle se glissa sur lui et ce contact désaltérait la suprême soif qu'il avait d'elle.

Alors, si près de lui que sa bouche veule et chaude n'avait qu'à former les mots sans les prononcer, elle chuchota :

— Bientôt on part, dis?

Dans la parfaite indifférence où il reposait, il aperçut pour la première fois clairement ce projet qu'il avait accepté et laissé grandir par ennui, sans savoir s'il l'accomplirait. Il s'agissait pour lui d'accompagner sa maîtresse qui allait jouer à Saint-Pétersbourg. Depuis longtemps il avait envie de voir l'hiver russe. Il s'imaginait déjà sa vie là-bas, des plaines de neige nacrées et multicolores sous le soleil, Julie plus voluptueuse parmi des fourrures, et autour d'elle des hommes qu'il ne connaissait pas encore et dont sans doute il serait jaloux. Il pensa à tout l'argent qui lui serait nécessaire. Elle lui parlait toujours de tout près, lui expliquant qu'ils s'amuseraient ensemble, ce qui n'empêcherait pas André de faire une autre pièce, réservée celle-là au plus grand succès, en même temps qu'il brocherait aussi son roman. Et le jeune homme discernait, en effet, que tout cela se tenait et que, s'il partait avec elle, il accepterait aussi de fournir ce livre. Mais irait-il?

Il se le demandait, toujours inerte, sans que rien

en lui s'affectât, s'émût, avec une pure curiosité d'esprit, comme s'il s'était agi d'un autre. Du moins, dans l'alternative qui s'offrait à lui, tout lui apparaissait baigné d'une lumière sans ombre, égale et impassible comme celle d'un jour d'été. Rien ne lui déguisait la solennité de l'instant où il se trouvait : il était dans son moment de liberté. S'il suivait maintenant sa maîtresse, ensuite, peut-être, il ne pourrait plus se séparer d'elle. Ce qui s'ouvrait devant lui, comme un souterrain qui s'enfonce vers des trésors, c'était, bas, tortueux, secret, riche en jouissances inavouables qu'il ne connaîtrait qu'en les saisissant, le plaisir de se dégrader. Il pensa à ce qu'on dirait de lui s'il accompagnait Julie Morgan, mais il était trop accoutumé à dédaigner l'opinion des autres pour en subir l'influence. Il se demanda ce qu'il penserait lui même, et alors, sans que son émotion s'éveillât, il sentit toutefois se dilater en lui la présence d'un témoin, d'un juge. Mais, sa maîtresse, au nom de quoi la quitterait-il? Quoique dans ce moment-là ses sens fussent épuisés, il savait quels renouveaux de volupté elle représentait pour lui. Le fâcheux était qu'elle partît. Si elle était demeurée à Paris, il serait resté avec elle sans jamais avoir à le décider. Il s'irrita des circonstances qui le forçaient à vouloir en une fois tout ce qui serait dans la suite.

Elle lui parlait toujours, tout bas.

— Mais je ne viendrai pas, dit-il brusquement.

— Tu ne viens pas? s'écria-t-elle à haute voix, en se soulevant sur les coudes.

— Non, répondit-il.

Et comme si, sur le lit, il se fût senti trop faible, il se leva, et s'étant habillé légèrement, s'assit. Elle

s'était levée aussi, il l'entendait aller et venir, avec une hâte impatiente et maladroite et fureter sans dire un seul mot. Enfin, elle gronda :

On n'y voit pas ici, et ayant tourné les commutateurs, dans la chambre soudain pleine de lumière, elle s'avança vers lui, en corset.

— Alors, tu ne viens pas? redemanda-t-elle.

— Non, répéta-t-il.

— Mais qu'est-ce qu'il y a eu?

Elle cherchait un fait, dont son amant eût pu se prévaloir, mais comme ils ne s'étaient pas querellés depuis plusieurs jours, elle ne trouvait rien, ne comprenait pas.

— Rien, dit André.

— Alors? Les poings sur les hanches, elle le regardait, et sa bouche avait l'inflexion des paroles vulgaires qu'elle ne prononçait pas. Il la regardait aussi, et, tandis qu'elle était ainsi devant lui, il pensait combien il la regretterait.

— Alors quoi, reprit-elle d'un ton gouailleur, en se moquant elle-même de sa phrase, tu en aimes une autre?

— Non, répondit-il, tu le sais bien.

— Alors, c'est parce que c'est loin, ça t'ennuie?

— Non, je vais partir aussi, je vais travailler.

Les yeux de la jeune femme eurent un bref éclair et il crut qu'elle allait lui dire :

— Faire une autre pièce? Il s'y attendit. Cependant elle ne le dit pas, mais bâilla et fit claquer ses doigts. « Ça, conclut-elle, c'est rapide. » Elle croyait qu'il avait depuis longtemps pris sa résolution et qu'il venait seulement de la lui annoncer.

— Bah, dit-il, nous aurons été de bons camarades.

Elle lui jeta un regard trouble, comme pour lu

reprocher de ne rien avouer du goût violent qui les avait unis.

— Tu sais, reprit-elle, il n'en manquerait pas, d'hommes pour m'accompagner, sans compter ceux qu'il y aura là-bas.

Et elle lui en nomma un dont elle le savait jaloux.

— Eh bien, répondit-il, il faut l'emmener.

Elle le regarda de nouveau, déçue qu'une dispute lui manquât, se sentant de l'aversion et de la rancune pour cet homme qui se glissait dans tous les caractères sans qu'on sût lequel était le sien. Lui songeait au beau cadeau qu'il lui ferait. Quand elle fut partie, il revint dans le salon, s'assit. Vidé de toute force et de toute pensée, il remua les journaux ouverts devant lui, et chargés de leurs nouvelles vulgaires. Par hasard, ses yeux tombèrent sur l'avant-dernière page de l'un d'entre eux. Là, dans le courrier des théâtres, on annonçait qu'aussitôt après les dernières représentations de la pièce d'André Arlant, mentionnée maintenant avec négligence, Mlle Julie Morgan, qu'on couvrait d'éloges, partirait pour Saint-Pétersbourg où l'appelait un engagement magnifique.

IV

Enfin, André était seul et, sachant depuis combien de temps il était en vérité détaché des autres, se trouvait presque soulagé que sa vie apparente traduisît enfin son état réel. Il s'ennuyait. Cet ennui, d'abord, ne le faisait pas souffrir et il y goûtait au contraire une sorte de paix et comme une sérénité noire. Si on l'avait vu ainsi, on n'aurait pas manqué de croire que la chute de sa pièce l'affligeait encore. Pourtant, il n'y pensait plus. Il comprenait bien qu'il subissait la sanction de toute une vie, mais il ne s'intéressait pas assez à lui dans ce moment-là pour pousser plus avant ses recherches. Bien loin de vouloir prêter à son état le moindre prestige, il ne tendait qu'à en réduire les causes et il avait envie d'aller chez un médecin, pour que celui-ci l'humiliât utilement, en rapportant tout aux troubles de quelque viscère.

Il ne bougeait pas, il n'eût pu rien faire. Cependant, quoiqu'il sût bien, au fond, qu'il était incapable de tout travail, l'ennui ne lui découvrait pas son impuissance. Au contraire, au lieu de lui faire reconnaître qu'il n'aurait pu exécuter ses projets, il

les lui présentait tout achevés, terminés et inutiles, comme pour mieux l'en dégoûter par une sorte de satiété préalable. André laissait ce dégoût couler en lui comme un de ces acides qui ont l'aspect innocent de l'eau claire, et consument tout ce qu'ils atteignent. Il n'était rien dans son âme qui y résistât. Il n'avait jamais éprouvé aussi pleinement l'inutilité de tout, mais ce sentiment de néant s'exprimait d'abord par une multitude d'images lourdes, somptueuses. Elles passaient au-dessus de son âme inerte, pareilles à ces cortèges de nuages, plus brillants dans un air empoisonné, qui défilent au-dessus des marais. Il n'aurait pu rien faire, il reflétait tout. Pour jouir d'une vue plus vaste, il s'était logé au haut de l'hôtel et, de là, il apercevait la ville, avec ses édifices, ses toits sans nombre. Parfois il pleuvait, le ciel s'abaissait, des nuées lâches, traînant sur les monuments, semblaient les gâcher et les amollir comme elles. Le soir, ce rideau sombre se retirait : un espace limpide apparaissait comme un grand port, où brillaient quelques étoiles verdâtres. Alors, tandis qu'au-dessous la ville maugréait toujours, que ses habitants s'agitaient, il semblait à André que lui seul respirait la vanité de tous leurs travaux et que l'Ennui, l'élevant dans le ciel, le tenait en suspens entre les mornes profondeurs pleines d'astres.

En bas, pourtant, la foule remuait, les passants couraient comme s'ils avaient été poursuivis, ils se renouvelaient sans arrêt. Il y avait tant d'hommes que l'homme n'existait plus. L'individu s'abîmait dans la multitude. Celle-ci, par moments, se soulevait, s'irritait. Des grèves duraient, des émeutes avaient éclaté. Des événements énormes et pauvres,

d'une grosseur toute matérielle, menaçaient l'humanité. Demain, peut-être, un désastre marcherait sur ces maisons, comme un lion sur des fourmilières. Mais tout ce qu'il y avait eu de noble était déjà renversé. Il ne restait plus debout qu'une société grossière, déjà vidée de tout ce qu'elle aurait dû préserver et contenir. Quoi qu'il advint, il semblait à André qu'il ne pouvait plus rien arriver de grand. Un peuple brûlé par les plaisirs vénéneux de la civilisation retombait dans la sauvagerie sans en avoir les instincts, la vigueur native. On lui avait ôté toute religion et toute doctrine et, pour achever ces ouvriers qu'on prétendait ennoblir, on venait de leur apprendre à se dégrader dans leur travail et à le gâcher volontairement, tandis qu'on les drapait de plus belle dans leur titre de travailleurs. Ces hommes, en qui plus rien n'existait que la brutalité primitive, étaient cependant les mêmes sur lesquels certains prétendaient compter pour ouvrir un monde nouveau d'où toute brutalité serait exclue. Parfois, pourtant, ce peuple ravagé sentait la nostalgie de quelque grandeur et regardait au-dessus de lui ce qu'il aurait pu admirer. Alors il ne voyait que les riches. Ceux-ci, sans rien se demander à eux-mêmes, se jugeaient assez consacrés par la possession de l'argent, et les pauvres, qui n'auraient eu qu'à être dignes de la pauvreté pour les surpasser, se faisaient leurs inférieurs en les enviant. Eux, recherchant les jouissances, n'intéressaient même pas de raffinement à cette recherche. Beaucoup ne se reconnaissaient pas d'autre obligation que celle de se satisfaire; mais, jugeant ainsi, ils étaient d'ailleurs si piètres qu'ils ne se donnaient presque rien, et, sur la litière de tous les devoirs, ils mâchaient à

peine quelques plaisirs. La mort, de temps en temps, en ravissait un qu'elle allait déchirer loin de la troupe, dans des tourments prolongés, tandis que les autres, pour l'oublier, se renfermaient plus étroitement dans leurs conventions, comme dans un décor aux murs de toile. Parmi les hommes, quelques-uns dépendaient de l'amour, moins par vocation que par désœuvrement; les plus délicats s'y jetaient pour oublier leur médiocrité, et l'y retrouvaient. Mais la plupart ne se nourrissaient réellement que de satisfactions d'amour-propre. Incapables d'un développement personnel, ils vivaient seulement par rivalité et par concurrence et n'avaient même pas la puissance de se dégoûter de leurs petits intérêts. Chacun essayait de dépasser ses pareils. Ceux qui avaient réussi exposaient leur béatitude à un enfer d'envieux. Certains, maladroits, laissaient voir leurs ambitions. D'autres, plus fins, cachaient la leur, sans cependant faire un seul pas qui ne les rapprochât de leur objet, et cauteleux, tempérés, prudents, grimant leur médiocrité en modération, ils ressemblaient à des sages.

Alors, l'idée d'attester cela dans une œuvre véridique se présentait une fois de plus à André. Jamais sa connaissance des hommes n'avait été si aiguë. Il savait tous les dédales de leur petitesse. Sans emphase, il pouvait apporter son noir témoignage, presque élégant à force d'exactitude. Mais ce témoignage, exact, serait-il complet? Si nombreux que fussent les cas de médiocrité ou de bassesse, André avait assez pénétré la vie pour savoir que les mérites sont encore plus cachés que les fautes. La vérité n'est elle-même que dans son entier,

et n'en montrer qu'une part équivalait à mentir. Les quelques personnes nobles qu'il avait connues, sa mère, un ami, se représentaient à lui. Qu'elles eussent vécu, cela lui était un gage qu'il y en avait de pareilles. Il pensait à ces cariatides inconnues qui, au-dessus de l'existence ordinaire, soutiennent un haut idéal. Alors toutes les âmes communes devenaient pour lui négligeables et il lui paraissait vain de s'en soucier, fût-ce pour les dénoncer, car ainsi l'on marquait encore qu'on ne les avait pas assez oubliées. Toute la vie est dans quelques êtres et parler d'elle en les négligeant, c'était omettre l'essentiel, et ne pas la définir dans son centre. Même, pour lui, André l'éprouvait, son esprit édictait vainement des conclusions pessimistes. Ces décrets ne faisaient pas loi dans tout son être. A une certaine profondeur, ils rencontraient des forces qui n'acceptaient pas qu'on leur apprît ce qu'était la vie. Ces forces-là voulaient vivre et ce qui les animait, malgré André lui-même, c'était de la foi. Il se heurtait à elles en descendant en soi, et, peut-être, s'il fût allé jusqu'au fond, aurait-il atteint la sainte naïveté qui veut que, puisqu'on est vivant, on essaye d'être heureux. Alors, irrité de ne pas pouvoir se reposer tout entier dans un sentiment, ni goûter le soulagement de ne croire à rien, il se détournait avec violence de toute pensée et c'était dans ces moments que sa maîtresse lui faisait le plus cruellement défaut. Elle lui manquait comme une drogue et il ne pouvait comprendre pour quelle raison il l'avait quittée, sinon par gageure. Mais d'autres images aussi lui apparaissaient, que l'ennui même ne ternissait pas. Il revoyait des paysages. Plus loin que cette ville qu'il regardait, la terre s'étendait, belle encore,

avec ce qu'il lui restait de forêts, sous son manteau d'espace aux mille nuances. Plus libre, au delà, chantait la mer pleine d'hymnes. Que ne la rejoignait-il? Hésitant, il reprenait, sur sa table, une lettre que Debrenne lui avait envoyée. De l'extrême-sud algérien, dans ce style magnifique qui était familier aux deux amis, il sommait André de le rejoindre. Il lui parlait du désert :

« Si tu savais comme c'est beau! Toutes les couleurs que, partout ailleurs, on ne saisit que sur des objets, ici sont libres et folles, et, sans nombre, elles sont le peuple du désert! Il n'y a plus de rapports ni de repères. Tout s'évanouit dans un néant fascinant et vertigineux. Ne crois pas que je peigne : ce que je vois est trop au-dessus de mon art. La splendeur étant devant moi, je ne fais que l'adorer sans essayer de la reproduire. Que n'es-tu avec moi? Quand je pense que peut-être tu te perds encore dans le labyrinthe mesquin d'un être! Viens donc me rejoindre. Tu deviendrais si robuste, plongé dans ce torride bain d'or! Te souviens-tu de notre hiver dans les montagnes? Ce que tu trouveras ici est aussi beau. Les déserts et les glaciers sont les deux balanciers de la lumière. »

André reposa la feuille où étaient tracées ces belles phrases excessives. Redevenir un mendiant de pays et, comme ce pauvre qui coupait la frange d'un manteau royal, vivre au bas des richesses de la nature, il ne voulait plus de cet expédient. Ce n'était pas pourtant, comme Debrenne le supposait, qu'il s'intéressât à un être quelconque : il était séparé de tous.

Pour se détacher d'eux, il suffisait de leur dire un peu de vérité : les relations humaines n'y ré-

sistent pas. Il n'avait pas revu Pierre Miniot. Quant à Lerton, il se mariait : il épousait une jeune fille assez grisâtre, mais très riche, et sa nature bourgeoise se remontrait dans cette fin. André avait revu Mme d'Isse. Dans le paysage dégarni de l'automne, ils avaient fait une promenade longue et traînante, sans qu'il leur servît de rien de s'être mêlés un instant, puisqu'ils se revoyaient fardés de nouveaux mensonges. Elle était maintenant moins mécontente de sa santé ; elle avait raconté à André que son mari gagnait beaucoup d'argent, elle lui avait nommé, sans avoir l'air d'y prendre garde, toutes les personnes brillantes qu'elle connaissait, et n'avait même pas oublié de faire allusion à ce jeune homme dont elle lui avait parlé autrefois, et qui ne pouvait s'éloigner d'elle. Cependant, elle n'était toujours pas heureuse, et, tandis qu'elle expliquait ses désirs, ses ennuis, ses rêves, André admirait une fois de plus tout ce qu'une femme peut contenir sans cesser d'être médiocre. Aurait-il voulu lui donner un conseil sincère qu'il ne l'aurait pu, tant le mensonge dans lequel ils s'étaient connus les dominait encore. Elle parlait avec des mots recherchés, des affectations nouvelles, qui révélaient assez à André qu'après la sienne, d'autres influences s'étaient exercées sur elle ; à l'apprêt des phrases qu'elle prononçait, il avait deviné qu'elle se mêlait d'écrire et que les confidences qu'elle lui faisait deviendraient bientôt plus publiques.

André ne rejoindrait pas Debrenne, il ne voyagerait pas. Il ne se déroberait pas au débat intérieur où la vie prend son sens. Il retournerait à *la Fenice*. Mais qu'y ferait-il ? Alors, en apercevant l'avenir

dévaste qui s'étendait devant lui, pour la première fois il comprenait vraiment ce que peut être la solitude, et, au moment de s'enfoncer dans ce désert où il n'était même pas sûr de rencontrer ses devoirs, il avait presque peur. Il se disait bien qu'il travaillerait; mais ce mot restait inefficace et n'éveillait rien en lui. Il était sans pensées, sans forces. Après avoir d'abord connu l'ennui de ses fausses richesses, il en éprouvait enfin la stérilité sinistre, comme si, dans un caveau plein de gemmes, il eût découvert, en les écartant, le squelette qu'elles cachaient et qu'il vit rire la tête de mort.

Il se leva, parfaitement calme et vide. Sur la table, parmi ces quelques objets que les voyageurs emportent pour se masquer l'indifférence de leurs séjours passagers, brillaient, dans une sébile, des monnaies d'argent, d'antiques médailles grecques. Il les remua. Elles étaient précieuses et vaines, et nul marchand n'en aurait voulu pour payer l'achat le plus léger. Il lui sembla qu'en lui, de même, subsistaient quelques qualités inutiles. Il alla jusqu'à la fenêtre. Les toits s'étendaient, pressés, pareils, indistincts, et par endroits un monument se dégageait d'eux, dans un vain effort de gloire. Un après-midi de dimanche était béant sur la ville. Partout s'y répandait la race abondante des hommes, les promeneurs allaient lentement, et, esclaves embarrassés d'un moment de liberté, souhaitaient déjà la venue du lendemain, qui les rendrait à leur tâche. Entre les trottoirs où traînaient ces passants désoccupés, les autos couraient, brutales, rapides, cornant, meuglant, trompettant, et leurs bruits incongrus s'élevaient avec la rumeur de la foule. André voyait tout, il lui

semblait que rien n'existait, et il ne pouvait pas relever de différence entre le peuple d'hommes qui erraient en bas, et le peuple de fumées qui se perdaient dans le ciel.

V

Revenue depuis quelques jours à Paris d'où elle devait bientôt repartir, Laure, à la fin d'un après-midi passé à faire des courses, voulut aller prendre des nouvelles du vieux Préault : malgré le régime, sa maladie avait empiré et il avait eu, l'avant-veille, une première crise. Laure trouva, devant la loge du concierge, Mme d'Albéron, M. de Balitrand, le baron Sorvenois, qui s'entretenaient de son état. Déjà l'on parlait de lui au passé, mais comme une indulgence nouvelle empêchait qu'on ne répétât les quelques mots dont on le définissait d'ordinaire, on semblait vouloir le louer et l'on ne trouvait rien à dire. Le craintif M. de Balitrand, hochant sa petite tête, avoua à Laure qu'il le croyait perdu.

— Il ne mourra pas, dit soudain Mme d'Albéron, et elle parut s'attendre aux remerciements, comme si, au lieu de prévoir ce qui arriverait, elle l'avait décidé. Mais voyant que Laure s'engageait dans l'escalier :

— Tu montes? demanda-t-elle.

— Oui, si on peut le voir...

— Ça n'est pas contagieux?

Laure assura que non à sa tante, qui, tout en la laissant aller, prétendit être trop pressée pour la suivre, et déclara qu'elle reviendrait le lendemain. Préault habitait le premier étage d'une grande maison bâtie quelque trente ans avant. Laure entra, et tandis qu'elle traversait les pièces pompeuses de ce vaste appartement, il lui semblait qu'elle les voyait pour la première fois, comme si l'idée de la mort eût éclairé soudain tout ce qu'il y avait là d'inutile et de mensonger. Dans un cadre doré miroitait, tel qu'il avait été exposé au Salon deux ans plus tôt, un portrait du vieux Préault, où il était représenté lisse et béat parmi des livres, dans un faux décor d'art et d'étude, lui qui n'avait jamais rien lu. Laure arriva à sa chambre, et elle avait encore dans les yeux son image éclatante et fade, quand elle le vit.

S'étant levé pour quelques minutes, il était là, dans un fauteuil, sous les couvertures, la figure si altérée que ce n'était déjà plus le même homme qu'on avait connu. Il ne s'était pas rasé depuis deux jours, de sorte que sa barbe poussait en salissant ses joues. Son visage était à la fois amaigri et gonflé, mais dans cette face dont les traits semblaient fondre, les yeux se détachaient trop distinctement, avec un éclat bleuâtre, comme ces yeux d'émail incrustés dans certains bustes antiques.

Tout fatigué qu'il fût, il rangeait de la main droite, avec une insistance de maniaque, les objets placés sur la petite table qui était près de lui, sans paraître s'apercevoir du désordre qui, tout autour, régnait dans la chambre. Une religieuse bienfaisante et froide allait et venait d'un pas muet. Octave

Preault, de toute sa vie, ne s'était intéressé à rien. Parasite du monde, il avait toujours dépendu des autres, parlant de ce qui leur arrivait et n'existant plus dès qu'il était seul. Il n'avait jamais rien fait ni aimé personne. Il s'était soustrait au mariage et n'avait pas non plus cherché les plaisirs, il avait échappé au service militaire, il avait tout éludé. Ayant ainsi vécu, la mort était la première chose qui lui arrivait, et il semblait attendre la dispense qui l'affranchirait de cette obligation comme des autres. Cependant, il avait peur, il se sentait déjà séparé des vivants, il aurait voulu s'accrocher à eux. Dans son corps persistait la secousse de cette crise qu'on disait passée. La nature préparait en lui sa catastrophe avec autant d'impassible solennité que si, au lieu de détruire Octave Preault, il se fût agi de ruiner un grand homme. Déjà ses organes se contrariaient et se combattaient l'un l'autre, et les quelques mots qu'il prononçait masquaient à peine d'un peu d'unité toutes ces dissociations.

— Eh bien, mon oncle, dit Laure en s'asseyant, ça va mieux aujourd'hui?...

— Non, non, répondit-il d'une voix pleurarde, et il parla de son état en désespéré, tout en évitant de prononcer les mots irréparables dont il avait peur.

Laure le regardait et estimait si évident ce qu'il disait qu'elle n'avait pas la force de protester. Cependant, sans qu'elle sût comment, peut-être à un regard de la religieuse, elle comprit qu'elle devait s'y contraindre, et que le vieillard n'exagérait hypocritement ses maux qu'afin d'être contredit. Elle lui prodigua donc des paroles d'encouragement

et, tandis qu'elle-même les trouvait vides et vaines, elle eut la surprise de les voir opérer et elle comprit qu'il les attendait.

— Ah! reprit-il, d'un ton dolent, c'est depuis ce jour de mars où j'ai été mouillé!

Il avait pris un rhume le printemps d'avant, et faisait de cet accident la cause de tout son mal. Dans son détachement de tout, le sentiment le plus vivace qui eût subsisté en lui était une rancune rageuse contre la personne qui lui avait donné occasion de sortir ce jour-là.

Laure eût voulu l'aider et se trouvait presque coupable de ne rien pouvoir. Mais la religieuse s'approcha du malade, pour qu'il prît une cuillerée d'une potion qui lui était prescrite, et il l'avala avec des plaintes si piteuses sur l'amertume du breuvage, que Laure eut peur, soudain, qu'il se mît à pleurer tout à fait, et sa pitié fut presque glacée par cette répulsion qu'inspire aux femmes la lâcheté d'un homme. Elle se souvint de son père, très frêle, et qui avait su pourtant si fièrement, si discrètement souffrir. Il lui parut tout à coup que la mort avait une majesté dont le vieux Préault était presque indigne et elle le regarda comme un gibier trop commun où se fût égarée une flèche d'or. Heureusement Jannicoud entra. Il s'assit, robuste, carré, et sa santé, devant ce malade, avait quelque chose de presque choquant qu'il ne semblait pas sentir. On eût souhaité qu'il l'amortît et la déguisât un peu.

— Alors, dit-il d'une voix bourrue et grondeuse, comme ça, tu t'es mis à aller plus mal?

— Eh! fit Préault en tournant vers lui ses yeux pleins d'une détresse animale.

— Pourquoi ne vois-tu pas Pontabry? Vois Pontabry, reprit rudement M. Jannicoud. Le pauvre malade se tut. Il était ainsi tiraillé par mille conseils. Ceux même qui ne s'intéressaient pas à lui croyaient devoir lui en donner un, d'autant plus pressant qu'ils se souciaient moins du vieillard; et lui, indécis, hébété, était partagé entre la fatigue de se soumettre à un examen de plus, la crainte d'un autre diagnostic défavorable qui le condamnerait sans recours, et l'espoir qu'un médecin tout nouveau le guérirait subitement.

— N'est-ce pas, madame, dit Jannicoud, en se tournant vers Laure, qu'il voie Pontabry, à quoi ça l'engage-t-il? Ou bien, tiens, dit-il en s'interrompant : autre chose, et il reprit, en détachant ses mots :

— Il y a un médecin américain extraordinaire. C'est Mme Rénobié qui en parlait l'autre jour, elle qui s'occupe de tout ça; il est étonnant. Tu sais, lord Feadsley, que tu as dû voir, dans le temps, au cercle, qui était bien plus malade que toi, qui était perdu, eh bien, il s'occupe de lui, et ça va mieux. Des piqûres, il fait des piqûres, des injections...

— On m'en a fait, répondit Préault d'un air excédé...

— Mais pas les mêmes! s'écria Jannicoud. D'ailleurs, vois-le; je ne me rappelle plus son nom, un nom américain. Ma sœur, dit-il en se retournant, vous devez savoir ça...

La sœur, d'un air d'improbation discrète et froide, fit signe que non.

— Enfin, je vais téléphoner à Mme Rénobié et je te l'envoie tout de suite : tu comprends, ajouta-t-il avec une horrible incongruité, il fait des miracles!

— Et puis, reprit Préault d'une voix geignarde, je ne veux pas froisser Oloron, il est susceptible.

Oloron était son médecin.

— Ah! repartit Jannicoud, tu veux guérir, n'est-ce pas? Le reste, tu t'en moques? Tu es un homme?

Ce mot, asséné sur le vieux Préault, avait quelque chose de si pitoyablement comique que Laure n'y put résister. Elle se leva et prit congé.

Dehors, elle revint à pied. Elle marchait vite, sans rien regarder. Jusque là, elle n'avait guère pensé à la mort. Ce n'était pour elle qu'un sujet de déclamations, un des grands mots dont Mme d'Arsivillers s'affolait. Maintenant cette idée l'empoisonnait, l'infestait. Elle eût voulu être emportée au loin, dans un pays plein de roses. La figure du vieux Préault se représentait à elle, à la fois nulle et saisissante, terrible de l'avertissement qu'elle donnait. Cette menace, pourtant, les autres n'avaient pas l'air de l'entendre. Ils s'approchaient du malade, lui disaient quelques mots de commisération distraite, puis repartaient indifférents, comme s'ils n'étaient pas promis aux mêmes angoisses ; et d'avoir vu ce misérable ainsi accablé, cela faisait seulement qu'ils se trouvaient, comme dans une bonne pelisse, plus au chaud dans leur santé. Elle, au contraire, ne se sentait plus à l'abri ; tous ses organes lui paraissaient receler autant de périls, sa vie devenait pour elle un prodige dont elle s'étonnait qu'il durât encore, et soudain, elle se souvint qu'enfant elle était déjà ainsi, et que, le soir, avant de s'endormir, mettant la main sur son cœur, elle était pleine d'une terreur émerveillée à l'idée que sa vie dépendait de ces batte-

ments, si fragiles qu'ils allaient, lui semblait-il, s'arrêter d'un moment à l'autre.

Elle avançait dans l'avenue. C'était l'heure où la campagne s'endort, mais où la ville, repoussant au loin la nuit sur les champs, s'emplit d'une fièvre de lumières. Des étalages brillaient; la boutique d'un fleuriste, claire et limpide comme un aquarium, semblait écarter les devantures voisines. Des femmes passaient, le visage à demi masqué par l'ombre, avec le petit mystère de leurs yeux et de leur bouche, chacune, sans doute, héroïne d'un mince roman. Mais Laure n'aurait pas été surprise de voir un de ces passants tomber tout-à-coup. Il lui semblait qu'ils n'allaient et venaient ainsi, avec l'apparence de la liberté que par l'effet d'une permission qui ne pouvait leur être maintenue longtemps. Elle pensa que Mme d'Alberon mourrait, que Mme d'Arsivilliers mourrait, qu'Estelle de Candun mourrait, et tout ce qui lui avait déplu en chacune d'elles lui parut soudain négligeable; l'idée de leur destruction prochaine les effaçait déjà et les absolvait. Cependant, par une contradiction singulière, quand elle se dit qu'elle périrait aussi, la pensée qu'elle pourrait disparaître avant d'avoir vraiment apparu et de s'être attestée par rien lui fut si insupportable qu'elle suffoqua. « Puisque je mourrai, pensa-t-elle, il faut que je vive. » Si elle pouvait agir d'abord et se soulager en exprimant ce qu'il y avait de plus sincère en elle, il lui sembla qu'alors elle accepterait humblement la mort, comme toutes les créatures.

Elle aperçut l'heure au cadran d'une boutique et, d'entre les pensées qui l'agitaient, elle se souvint qu'elle avait à dîner ce soir-là quelques personnes,

Mme d'Arsivilliers et Mme de Seivaudi, M. de la Meillerie et M. Rolland, M. de Minière, Joffand, Arsailly. Comme elle avait rencontré, l'avant-veille, Maximine Ertant, la pianiste, et qu'elle avait envie d'entendre de la musique, elle lui avait demandé de venir leur en faire un peu dans la soirée. Mais elle était en retard, elle se hâta. Au fond, il ne lui déplaisait pas d'être ainsi pressée, car tandis qu'elle se dépêchait et qu'elle avait fort à faire pour être prête à l'heure, les idées qu'elle redoutait n'avaient plus la place de se produire.

VI

En sortant du petit appartement où il logeait pendant ses séjours à Paris et dont la modestie même était de bon goût, François-Auguste de la Meillerie résolut, puisqu'il ne pleuvait pas, d'aller à pied jusque chez Laure Préault; s'il voulait prendre ainsi un peu d'exercice, ce n'était pas seulement par bonne habitude et souci de sa santé, mais pour calmer ses nerfs, ce soir-là presque irrités. Tout à ses démarches pour obtenir une ambassade, il venait de lire un article dirigé contre lui, dans un journal radical-socialiste, dont, deux ans avant, il avait reçu très aimablement à sa légation le directeur, député vulgaire. M. de la Meillerie était accueillant à tout le monde, autant par politesse naturelle que par calcul latent, mais il suffisait que sa bonne grâce ne fût pas reconnue par un de ceux qui en avaient profité, pour qu'il reprît aussitôt toute la hauteur de l'homme noble et regrettât de s'être commis. Cependant, à mesure qu'il approchait de la maison de Laure, il se rassérénait, et la pensée de la jeune femme l'apaisait au moins autant que l'action de la marche. François-

Auguste, marquis de la Meillerie, était issu d'une famille noble, à laquelle s'était mêlé depuis peu un sang bourgeois et ce qu'il avait perdu à ce mélange de véritable distinction, il l'avait peut-être regagné en élégance apparente. Toute sa réussite venait des divers caractères qu'il unissait et tempérait si heureusement : les hommes politiques qui eussent été prêts à s'en défier, pour les mêmes raisons se trouvaient flattés d'avoir affaire avec lui et de le garder parmi eux, et les gens du monde, portés à le critiquer par envie, n'étaient pas moins satisfaits de voir un des leurs encore en place, et trouvaient dans la brillante façon dont il remplissait son poste une preuve qu'à l'occasion ils auraient tous pu en faire autant. Lui, cependant, sans le laisser voir, méprisait tour à tour les hommes politiques pour ce qu'ils avaient de grossier, et les gens du monde pour ce qu'ils avaient d'inutile. Il avait eu quelques bonnes fortunes, flatteuses et discrètes, et le sentiment le plus marqué qu'elles lui eussent en somme laissé était celui de sa propre délicatesse. Disposé à se marier, et trouvant nécessaire de l'être pour occuper une ambassade, cet homme heureux considérait comme une dernière preuve de son bonheur le fait d'avoir rencontré Laure Préault. Jeune, belle, cultivée, et non sans fortune, pourvue d'une bonne réputation, il la trouvait à souhait et elle avait justement assez de charmes pour que cela recouvrît les avantages pratiques d'une telle union et laissât quelque chose de délicat au désir qu'il en avait. Il n'avait encore hasardé nul mot décisif, mais il ne croyait pas qu'on pût le refuser; du reste il savait que déjà on les mariait et laissait cette opinion exercer sur Laure

une pression subtile. Quand il arriva chez elle, il n'eut en rien besoin de se contraindre pour avoir l'air d'excellente humeur.

M. de Minière était déjà là; il venait d'avoir une déception de plus; aspirant à la présidence d'une des sociétés artistiques dont il était membre, il s'estimait sûr d'être choisi et s'en jugeait digne, mais le baron Sorvenois, actif, allègre, impitoyable, l'avait évincé. M. de Minière, qui se croyait sans ambition parce que ses ambitions étaient sans courage, avait ressenti cet échec et un si petit hasard avait rendu ses opinions générales encore plus amères.

— Et je peux dire que je connais les hommes! soupirait-il, quand M. de la Meillerie entra.

Il fut suivi de M. Joffand, qui était heureux parce que tout lui avait réussi, et de M. Rolland, dont les sentiments étaient partagés, et qui trouvait l'univers bien fait en tant qu'il avait été ministre, et vicieux en tant qu'il ne l'était pas redevenu. Puis parurent Mme d'Arsivilliers, qui n'était à Paris qu'en passant et qui allait partir pour Cormeilles, où Laure la rejoindrait, Mme de Seivandi, qui avait dû aller en Italie et n'avait pas pu s'y rendre, et Jacques Arsailly qui en revenait.

Le dîner commença.

— Vous savez, dit Laure à Mme de Seivandi, qui regardait le menu, qu'on vous a préparé votre régime.

— Mais c'est inutile, répondit-elle en souriant et en rougissant un peu, et elle avoua qu'elle ne l'observait plus. Pendant dix ans elle s'était astreinte à ne prendre que les nourritures les plus insipides, assurant qu'elle ne pouvait vivre à moins, et mainte-

nant elle s'apercevait avec une sorte de déconvenue qu'elle pouvait manger de tout sans dommage. Elle le dit. On en plaisanta, puis la conversation prit un autre tour. On parla des troubles qui avaient éclaté. Pour une fois encore la force fragile du gouvernement avait contenu la convulsion populaire. Mais il n'y avait plus de doctrine ni de chef, les mœurs politiques étaient déplorables et le jeune François Fermillod, en qui de vieilles dames avaient mis leurs espérances, s'était éteint au ministère et n'avait pas trouvé d'autre moyen d'y demeurer que d'y faire les volontés de ceux qu'un instant il avait dénoncés. M. Rolland et M. de la Meillerie échangeaient leurs sentiments et, se consultant avec des égards, ils prenaient un peu de l'importance des gros intérêts qu'ils agitaient. Laure écoutait. Il lui semblait que ces débats réduisaient à rien ce qu'elle était et, sans savoir pourquoi, elle s'en trouvait soulagée et presque heureuse. Mme d'Arsivilliers se jetait à la traverse, demandait des explications qu'elle interrompait aussitôt et qui lui redevenaient nécessaires un instant après; alors M. de la Meillerie recommençait à les lui offrir avec une courtoisie si délicate qu'elle n'était même pas sensible; Laure s'en apercevait d'autant plus. Elle se dit qu'il n'avait jamais rien de choquant, et que ce n'était pas un mince mérite. Elle le trouva discret, décent, mesuré; elle lui sourit et il en fut content sans se douter qu'au fond, ce dont elle le remerciait, c'était de ne pas exister davantage. Cependant M. Rolland prodiguait toujours les propos et les jugements. Superficiel, il se croyait modéré. Il ne faisait guère que redire des lieux communs, mais par l'air qu'il prenait pour

les énoncer, il leur rendait quelque chose de confidentiel. Il parlait longtemps, après quoi il respirait un moment, sans prêter aucune attention à ce qu'on lui répondait, car, sûr d'avoir raison, il n'écoutait vraiment que soi-même.

M. de la Meillerie raconta ensuite des anecdotes sur la cour du vieux royaume où il était accrédité et que sa petitesse même semblait avoir protégé du progrès universel. Il répéta des histoires que Laure avait déjà entendues trois fois, mais elle s'en voulut de faire de si petites remarques. Parfois aussi, parlant des plus belles choses qu'il avait vues dans ses voyages, il gardait le même ton de modération et semblait rendre hommage à leur renommée, plutôt qu'en avoir lui-même senti la beauté. Il en vint à dire que le pays où il résidait commençait à être troublé et grossièrement inquiet comme le reste du monde.

— Quel dommage! dit Mme de Seivandi, et l'on fut d'accord que tout s'abaissait, que la vie perdait ses formes les plus charmantes.

— Ah! dit Mme d'Arsivilliers, c'est l'échec des gouvernements modernes. Il n'y a de bonnes que les tyrannies. Un tyran!

— Mais non, Madame, protesta M. Rolland, le système parlementaire était excellent, pourvu qu'il fût appliqué par des gens capables!

Quant à M. de Minière, il jugeait aussi que tout périssait et en cita un exemple, tiré, comme à l'ordinaire, de ses propres ennuis. A la suite d'un commencement d'incendie allumé par l'imprudence d'un voisin, on avait dû remettre en état quelques pièces de son appartement. Les peintres étaient donc venus, mais ils n'en finissaient pas. C'étaient de grands

gaillards veules et farauds, aux cheveux bouclés, vêtus d'une façon prétentieuse et débraillée, dans le genre artiste : ils sifflaient, chantaient, fumaient; quant à peindre, ils n'y songeaient guère, comme tous les travailleurs modernes, ils semblaient tenir à honneur de dédaigner leur métier. M. de Minière ne les pressait point, pensant qu'il avait à faire à des révolutionnaires qui se vengeraient atrocement de la moindre observation, et persuadé que leur paresse était encore leur défaut le plus innocent; mais plein d'une rage pusillanime, dans son appartement investi qu'empestait l'odeur de la peinture, il errait, timide et indigné, sans oser rien dire.

Tandis qu'il décrivait lui-même son dépit assez drôlement, on voyait cette pauvre existence d'un vieux garçon qui n'a évité les gros soucis que pour succomber aux menus tracas et se faire une calamité du moindre d'entre eux. Lui souriait, content qu'on eût ri. Jacques Arsailly s'était peu mêlé à la conversation, tant qu'il s'était agi de politique; car parmi tant de choses qu'il affectait de connaître, c'en était une qu'il affectait d'ignorer. Il parla enfin de son séjour à Venise, des personnes qu'il y avait rencontrées, et raconta une bévue du mari de Mme Orvieto, sans s'aviser que ces petites histoires étaient moins étonnantes que l'inépuisable capacité de s'en ébahir. Tout cela faisait pourtant une conversation assez amusante. Laure oubliait ses impressions d'avant le dîner. On n'avait même pas parlé du vieux Préault. Quand le repas fut fini, elle regretta d'avoir demandé à Maximine Ertaut de venir, tant la musique lui parut devoir intervenir mal à propos dans cette soirée agréable.

La porte s'ouvrit. Maximine Ertaut parut. Celle qui avait pour prénom ce bizarre diminutif était fort jeune encore, mais très grosse, et comme embarrassée de la place qu'elle occupait. Laure vint à sa rencontre, et la musicienne lui expliqua tout de suite que, quoiqu'elle tînt compagnie ce soir-là à sa mère malade, elle avait voulu venir, dût-elle demeurer moins longtemps. Elle était vêtue d'une robe mauve à entre-deux de dentelles noires et dont on sentait qu'elle avait été faite par une de ces couturières qui travaillent à la maison, près de la fenêtre, avec des épingles entre les dents. Elle tenait à la main un éventail ancien qu'une archiduchesse lui avait donné. Elle causa quelques instants avec Laure et, lui expliquant ingénument de quoi sa vie était occupée, lui avoua que, la consacrant toute à la musique, il lui suffisait de penser au progrès qu'elle avait à faire dans son art pour pouvoir travailler infiniment. Laure, en l'écoutant, pensait à tous ceux qui jugent leur existence insupportable dès qu'elle ne leur apporte plus assez de plaisirs.

Maximine Ertaut s'assit devant le piano et soudain, en face de l'instrument auquel sa propre grosseur semblait répondre, sa timidité s'effaça, elle eut un air d'assurance et d'autorité. Ses doigts flattèrent le clavier et le reconnurent. Elle se recueillit un moment. Laure s'était assise un peu à l'écart. Elle ne savait pas si elle se contenterait d'écouter, ou si elle se livrerait vraiment à la musique. Mais, par instinct, comme si une tempête allait s'élever, elle baissa la tête et se resserra tout entière.

Maximine Ertaut jouait une sonate de Beethoven. Aux premiers accords, tout, dans la grande pièce, pa-

rut s'exalter. Les ors brillèrent avec plus de vigueur, la présence des tableaux devint moins lointaine, les limpides eaux des grands miroirs resplendirent. La figure de la musicienne avait pris quelque chose de fixe, d'attentif, de volontaire. Elle avait dédaigneusement oublié tous ceux qui étaient là, mais, comme une prêtresse évoquant son Dieu, elle sentait qu'elle y ferait venir Beethoven, dont la présence, alors, serait la seule réelle. Elle se sentait le pouvoir de l'appeler et de l'amener, elle jouait impérieusement, mais, au-dessous de ces sommations, il y avait une prière humble et une supplication éperdue. Elle le conjurait d'ajouter une sorte de grâce à l'effort qu'elle faisait, de se dresser dans sa musique. En même temps que l'appareil technique de ce qu'elle jouait se présentait à elle de la manière la plus déliée, avec toutes ses difficultés et tous ses détails, il lui semblait aussi qu'autour d'elle tout avait changé, qu'elle était jeune, belle, forte, qu'elle avait brisé le réel avec des marteaux merveilleux et que, belliqueuse et invincible, pleine d'une liberté inouïe, elle avançait dans un paysage fabuleux, sur des prairies inondées de sources, sous un ciel ardent et grandiose d'aurore.

Laure savait bien qu'elle n'aurait pas dû se donner à la musique : elle était ce soir-là dans un de ces états moyens dont ensuite elle regrettait toujours d'être sortie, puisque les plus grandes émotions ne mènent à rien. D'abord, elle avait presque espéré se trouver dans cette disposition où l'âme est sèche et rétive, mais à la fécondité qu'eurent en elle les premiers accents, elle connut son erreur. Alors, désespérée, elle s'abandonna. La musique l'emporta. Il lui sembla qu'elle était débarrassée et affranchie

de ce qui n'était pas vrai en elle. Elle était redevenue sincère, simple, avide. Délivrée de tout ce qu'elle avait pris pour sa véritable personne, elle ne se reconnaissait plus que dans cette inconnue radieuse qu'elle découvrait dans son cœur. Rien de faux ne subsistait. Dans cette musique, c'était la vérité qui chantait. Elle s'étonnait d'avoir pu accepter comme de la vie tant de moments médiocres qu'elle rejetait maintenant. Elle repensa à la mort, mais de si haut qu'elle la dédaigna. Sans savoir comment cela se traduirait dans ses jours, elle se sentait victorieuse, couverte et tout armée d'elle, palpitante et triomphante dans le vide. Elle ne demandait qu'à ne pas déchoir de son émotion, qu'à demeurer à la même hauteur, mais elle ne savait par quel effort l'obtenir. Elle recevait un ordre sublime, et ne pouvait l'exécuter. Alors, au milieu même de ses sentiments superbes, elle se retrouva faible, impuissante, misérable. Quoiqu'elle ne pleurât pas, intérieurement elle était en larmes. Elle avait baissé les paupières, pour préserver ses secrets, mais il lui semblait que si elle les relevait, elle verrait la musique comme un grand jet d'eau, ou une flamme terrible.

Et, rouvrant les yeux, elle vit les autres, tels que s'ils avaient été très loin, distincts, minuscules. M. de la Meillerie feignait par bienséance d'être attentif et balançait à contretemps son pied verni. M. Rolland attendait visiblement que ce fût fini. Soudain Laure n'eut plus pour eux un seul sentiment modéré. En elle-même, elle les chassa. Pourtant, dans ce groupe qu'elle rejetait, M. de Minière écoutait vraiment et le souvenir s'épanouissait dans ses yeux vagues. Mme de Servandi avait pris

d'abord un air composé, mais, à mesure qu'elle écoutait, la musique triomphait d'elle; elle tendait la tête comme quelqu'un d'altéré, toute la tristesse de son destin paraissait sur son visage, elle devenait sincère.

Au moment où il semblait qu'on ne pouvait plus vivre sans elle, la musique se tut, et ce silence était comme une ruine subite et un grand malheur. Mais déjà Mme d'Arsivilliers parlait : elle précipitait Bach pour exalter Beethoven, et, dans son enthousiasme superficiel, semblait une fois de plus couverte de ces petites flammes qui s'éteignaient sans avoir rien brûlé. Laure, qui se sentait déjà redevenir pauvre, se demanda si l'émotion qu'elle avait éprouvée était aussi vaine que celle que son amie exprimait. Mme de Scivandi se taisait, mais de son silence, qu'elle opposait à la volubilité de Mme d'Arsivilliers, elle faisait aussi une affectation. Quant à M. Rolland, il jouissait d'un des plus sûrs privilèges des gens ordinaires : le génie même ne l'étonnait pas. Cependant Maximine Ertant, tout en essuyant son visage avec son petit mouchoir, remerciait distraitement de leurs éloges ces gens qui n'existaient pas pour elle. Elle savait qu'elle avait bien joué, cela suffisait. Maintenant sa laideur la reprenait, l'étouffait; elle n'était plus qu'une victime. Assise près du majestueux piano sombre, elle tenait à demi déplié sur ses vastes genoux son éventail ancien où l'on voyait des carquois, des arcs, des paniers fleuris, tous les emblèmes d'une vie facile et galante.

— Fais-la jouer encore, dit brutalement à Laure Mathilde d'Arsivilliers. Laure, au contraire, pensait que la musicienne avait peut-être hâte de retour-

ner auprès de sa mère. Celle-ci, en effet, avoua qu'elle le désirait et que sa voiture l'attendait en bas. Elle s'excusa de partir ainsi, mais en vérité, elle ne voyait pas ce qu'elle aurait pu faire encore. Laure l'accompagna et revint vers ses invités.

Ils étaient les mêmes qu'avant la musique, et maintenant, pourtant, ils lui déplaisaient. Mme d'Arsivillers et Jacques Arsailly avaient entamé un grand débat sur les arts, et leur dialogue, où ils heurtaient au hasard les plus grands mots, donnait l'idée d'un immense dégât impuni. M. Joffand se joignit à eux, et tous trois brouillaient si bien les idées, qu'incapables eux-mêmes d'atteindre à la vérité, ils eussent découragé quiconque de la rechercher. Laure, agacée de toutes ces paroles, se détourna : alors elle vit M. Rollaud et il lui déplut autant pour sa fausse modération que les autres pour leur faux enthousiasme; il lui demanda des nouvelles du vieux Préault; et tandis qu'il la questionnait sur le malade, lui-même solide, replet, trapu, il avait l'air immortel.

— Alors, dit Mathilde en venant s'asseoir près d'elle, mercredi, tu arrives à Corneilles?

Laure dit qu'oui.

— J'ai tant besoin de toi, reprit Mathilde plus bas, pour m'aider à supporter ma belle-mère! D'ailleurs, tu ne t'ennuieras pas.

Elle lui nomma quelques personnes qui seraient là.

— Et, ajouta-t-elle, Marthe de Chanday.

— Comment, ne put se tenir de demander Laure, vous êtes amies de nouveau? Elle se rappelait les plaintes et les récriminations sans nombre

de Mme d'Arsivilliers sur Mme de Chanday, leur discorde et leur brouille.

— Mais oui, répondit Mathilde. Marthe est très gentille, au fond, tu sais, très gentille.

Sans savoir pourquoi, Laure se sentit pleine de dégoût. Elle comprit à ce moment-là qu'avec toutes ses agitations, Mathilde d'Arsivilliers était vouée au néant. Elle-même serait-elle aussi variable? Ne vivrait-elle que pour se renier? Comment, d'autre part, garder aux autres un sentiment constant, quand ils étaient si peu solides? Cependant elle s'était levée et, au moment de passer avec ses hôtes dans la salle à manger, où des boissons étaient préparées, elle chercha auquel elle pourrait demander assistance. M. Joffand s'était aperçu qu'elle était nerveuse, mais il attribuait ce malaise à l'amour qu'il lui prêtait pour M. de la Meillerie et il se composait ainsi une de ces scènes romanesques dont il était friand. Laure regarda M. de Minière : il l'avait d'abord attirée, parce qu'elle l'avait cru modeste ; peu à peu elle avait discerné que cette prétendue modestie n'était qu'une fatuité plaintive. Il ne disait rien et bâillait commodément dans un fauteuil, car, à mesure qu'il prenait ses aises chez elle, il y faisait moins de frais, et, devenant familier, ne se mettait plus en peine d'être agréable. Elle regarda le petit Arsailly et s'étonna de l'avoir invité. Alors elle comprit que tous ces gens, bien loin de s'apporter le moindre secours, ne se réunissaient que pour se désennuyer l'un par l'autre et que leur société n'était faite que de tous leurs égoïsmes rapprochés. On ne pouvait rien leur demander. On ne pouvait même rien leur donner.

Elle se tourna enfin vers M. de la Meillerie, mais

avant de le revoir, elle savait qu'il ne se distinguait pas des autres. Debout, il causait tout bas avec M. Rolland et Laure fut frappée de son air sérieux; jamais il ne lui avait paru si sincère; en s'approchant, elle entendit qu'il rendait compte à l'ancien ministre des démarches qu'il avait faites. Quand il la vit, il lui fit face avec son air habituel d'empressement, mais cette expression, à ce moment-là, parut à Laure presque fausse.

— N'est-ce pas, lui dit-elle presque humblement, c'était beau?

Il ne comprit pas d'abord de quoi elle parlait, mais se ravisant :

— Très beau, dit-il précipitamment.

— Cela vous a plu? demanda-t-elle en le regardant toujours.

— Beaucoup! répondit-il en s'inclinant, et prêt à affecter l'enthousiasme par convenance, son visage respirait la modération. Soudain, Laure réprouva tout ce qu'elle avait estimé en lui, et dans les meilleures qualités de son caractère, elle ne vit plus que des signes de pauvreté.

— Il n'aime pas ce que j'aime, se dit-elle désolée : il n'a aucun besoin de ce que je suis.

Elle se tut, les traits durs.

— Vous êtes souffrante, ce soir? demanda-t-il. Mais un intérêt aussi dénué de clairvoyance n'était d'aucun prix pour Laure. Lui, cependant, surpris de la trouver énigmatique, éprouva le besoin qu'elle fixât par un mot le point où ils étaient arrivés.

— Madame, lui dit-il, je repars dans huit jours... et il attendit.

— Eh bien? dit-elle.

Il la regarda : « Serait-elle aussi une femme nerveuse ? » se demanda-t-il avec une appréhension subite.

— Décidément, reprit-il sur un ton badin, vous avez ce soir un peu d'humeur.

— C'est possible, répliqua-t-elle, mais, n'est-ce pas, je suis libre ?

Il s'inclina sans rien dire, mécontent cependant. Il ne se croyait pas fat. Il suffisait néanmoins qu'on n'eût pas l'air de priser suffisamment ses hommages pour qu'il en sentît lui-même toute la valeur. Cependant, il n'insista pas. Il était de ces hommes qui, s'ils n'ont pas la finesse de démêler ce qui se passe dans l'âme des femmes, ont du moins la prudence de ne pas s'y essayer. Il se dit que cela serait passé le lendemain.

Quand Laure fut seule, elle se regarda dans la glace, et ramena une mèche de cheveux indociles, sans s'apercevoir de ce qu'elle faisait. La lumière rayonnait dans le salon désert, excitant l'éclat des meubles et des étoffes qu'aucune présence humaine n'alourdissait plus. Un ample fauteuil doré, recouvert d'un vieux velours écarlate, brillait et vibrait, superbe et vide et prenait ainsi autrement d'importance que lorsque M. Rolland y était assis. Laure s'approcha du piano. Il ressemblait à une grande corne d'abondance qui aurait versé tous ses trésors. L'exaltation de la jeune femme était tombée. En elle recommençaient ces tiraillements, ces oppositions qui finissaient toujours par une crise. Elle n'aurait pas voulu se laisser faire, se laisser aller jusque-là. « Il faudrait dormir », se dit-elle humblement. Un domestique entra, et sa figure plate et fausse lui inspira une aversion sou-

daine, toute la vie qu'elle menait lui répugna, elle voulut en sortir, sans qu'elle vît ailleurs où elle pourrait aller vivre. Alors, dans ce grand salon, elle regarda ce qu'elle aimait. C'étaient deux tableaux de Claude Lorrain. L'un représentait les chasses d'Énée : un azur froid s'enfonçait en pâlissant entre les arbres, tandis que le héros et ses compagnons poursuivaient des cerfs sous les branches obscures. L'autre, que Laure préférait encore au premier, avait pour sujet la mort de Didon, délaissée par Énée ; mais on y voyait surtout la magnificence des choses. Un grand palais, dont les escaliers trempaient dans la mer, se dressait auguste et calme, et les premiers rayons du jour effaçaient sur ses colonnades les traces bleues de la nuit. En bas, tout près de sa façade pompeuse, des pêcheurs se démenaient, allègres et rudes, pour mettre à flot leur bateau. L'écume frisait sur les rochers, des arbres étageaient leur verdure, tandis qu'au loin le vaisseau d'Énée s'évanouissait dans l'aurore. Tout était opulent, serein, et il fallait regarder de très près pour apercevoir la terrasse où, sur un petit bûcher drapé de pourpre, Didon désespérée tombait à la renverse, un glaive poussé dans son sein.

VII

Laure dormit mal, se leva assez tard, et, s'étant épuisée par un bain trop long, se sentit lasse sans être calme. Quand elle sortit de sa chambre, tout habillée et prête à aller à la messe, car c'était un dimanche, elle trouva un gros bouquet que M. de la Meillerie venait de lui faire apporter. C'étaient de ces fleurs froides et vernies qui ne viennent pas de la nature et donnent seulement l'idée du prix qu'elles ont dû coûter. Alors, en les voyant, une pensée fut distincte dans son esprit fatigué : elle allait épouser M. de la Meillerie. Elle allait l'épouser sans que jamais elle l'eût voulu, sans pouvoir trouver dans sa mémoire un moment où elle l'eût décidé. Cela arriverait pourtant, uniquement parce qu'elle se laissait aller, comme sur une pente glissante, parce qu'elle n'avait pas résolu qu'elle ne l'épouserait point. Cependant elle savait bien qu'il ne lui plaisait pas. Ou plutôt il lui plaisait, mais au second rang, et ce n'était que par un abus et une tricherie envers elle-même qu'elle essayait de lui garder la même faveur en le portant au premier : si elle pensait à lui comme à l'homme à qui elle consacrerait

sa vie, son opinion se renversait brusquement. Elle l'avait apprécié par comparaison : il ne l'attirait par rien de positif. Pourtant, elle voulut s'imaginer ce que serait son existence si elle l'épousait : elle entrevit cette vie de figuration et de parade et en soupçonna vaguement l'avantage qui est de remettre tout entiers ceux qui la pratiquent dans des apparences. Soudain, comme si cette existence l'avait déjà entourée, elle étouffa si affreusement qu'elle eut un soulagement à s'apercevoir que rien n'était décidé, qu'elle était encore libre. Cette liberté, cependant, ce n'était que de l'ennui. Elle en était venue à considérer à la fois comme une nécessité et comme un devoir de ne pas rester ainsi inutile. Mais si elle se demandait comment exercer ce qui était en elle, son incertitude était complète, et, à mesure qu'elle se représentait mieux son état, elle ne voyait plus comment en sortir. L'angoisse l'étreignait. Pour que sa vie devînt tragique, elle n'avait pas besoin de la grever d'événements artificiels. Il lui suffisait d'y descendre.

Elle n'était pas allée à la messe. On lui avait apporté des lettres, elle ne les avait pas ouvertes. Elle déjeuna à peine et revint dans le petit salon, près de la fenêtre. C'était un jour morne, où de gros nuages aqueux emplissaient le ciel. Un vent brusque et inconstant secouait les choses, rabattait bruyamment un volet, et Laure, regardant au loin une rangée de maisons jaunâtres, croyait n'apercevoir qu'une toile peinte que ce vent allait soudain faire claquer. Une semaine avant, l'automne était encore léger, aérien, doré, il rendait la tristesse même flatteuse et vague. Les petits bois ressemblaient à des palais fragiles sur les coteaux. Un mauvais

temps brutal avait soudain gâché tout cela et c'était comme si un règne exquis se fût abîmé tout à coup dans de grossières émeutes. Laure voyait, en face d'elle, dans le jardin de l'hôtel Hützen, la bourrasque soulever les grandes feuilles mortes des platanes et les appliquer, comme des soufflets larges et mous, sur la face inerte des statues. En elle aussi, il lui semblait que les pensées, les sentiments ne tenaient à rien, tournaient au hasard, pareils à des feuilles mortes. Elle revit les lettres posées près d'elle, et reconnaissant l'écriture d'Ursule sur une d'elles, prit l'enveloppe et l'ouvrit. La jeune fille était en Touraine, chez sa tante, et décrivait à Laure avec son espièglerie habituelle la vie qu'elle y menait : « Il y a ici, lui écrivait-elle, des invités qui se remplacent et qui se valent. Ma tante a fait redorer tous les meubles du château, et comme elle a voulu qu'ils fussent le plus brillants possible, et qu'il a fallu, avec tout cet or, lui en donner pour son argent, nous vivons dans l'indiscrétion d'un luxe aveuglant. Heureusement, dehors l'automne est plus délicat, et les collines ressemblent justement, avec leurs lignes douces et larges, à de beaux et vieux meubles très fatigués, auxquels le brouillard vient mettre une housse. Hier, une brume immobile recouvrait tout, le soleil rose errait à travers, rien n'existait plus matériellement, les paysans marchaient dans les champs comme des somnambules. Par des jours pareils, l'inconvénient d'exister séparément, d'être une pauvre personne vivante, se restreint à sa plus simple expression... »

Les phrases se suivaient ainsi et Laure croyait déjà que ce n'était qu'une lettre comme tant d'autres que son amie lui avait écrites, quand, soudain, le ton changeait :

« Laure, écoute, j'ai un secret. C'est terrible! Il paraît que je suis guérie! Depuis quelque temps déjà, je me sentais mieux, je vivais plus facilement, mais sans oser me le dire. Puis, comme tu sais, je suis retournée en Suisse cet été, dans la maison de santé de Prechat, qui s'est occupé de moi avec tant de sollicitude, et avant mon départ, me regardant toujours de son air maussade : « Voyons, m'a-t-il dit, maintenant vous allez bien. Il faut vivre comme tout le monde! » Et il a ajouté : « Il faut vous marier! » Ma petite Laure! Je suis devenue écarlate! Et depuis lors, si tu savais quel trouble m'agite! Je n'ai encore rien dit à ma tante. Je crois qu'elle serait indignée que je pusse me remettre à penser à moi. Je lui paraîtrais une fille dénaturée et le plus fort est que je me fais un peu cet effet à moi-même. C'était si simple! Je m'étais retirée de tout, je ne demandais rien. Je regrette ma maladie comme une chambre bien close qui avait fini par m'abriter. Faut-il vraiment que j'en sorte? On me chasse de ma prison : comme la liberté est terrible! Alors, — ne ris pas, ce n'est pas drôle! — pour savoir ce que je puis espérer, prétendre, je regarde mon visage dans mon miroir. Et le pis est que je ne suis pas absolument mal, que j'ai gardé certaines choses. J'hésite, je ne sais plus. Laure, le bonheur peut être si beau! Faut-il avoir le courage de chercher à l'obtenir? je tremble! »

Elle avait signé, mais sous son nom, avec la grâce spontanée de sa nature, elle avait jeté une phrase comme un cri :

« Mais toi, au moins, sois heureuse! »

Laure reposa la lettre. « Sois heureuse! » : il fallait donc essayer d'atteindre ce qu'on désirait ; il ne fallait

pas vouloir s'endormir, se trahir soi-même. Au milieu de son angoisse, elle trouvait presque un soulagement à être de son propre parti, à ne plus lutter contre elle-même. Sa faiblesse n'en restait pas moins si sincère qu'elle eût souhaité recevoir un conseil. Elle chercha à qui elle aurait pu en demander un : elle ne trouva personne. Avant de tirer un avis de ceux qui croyaient la connaître, il aurait fallu qu'elle leur révélât sa véritable nature, et l'étonnement qu'ils en auraient eu les eût empêchés de rien lui dire d'utile. D'ailleurs, elle n'ignorait pas le sentiment de ceux qui l'entouraient. Depuis qu'on pouvait penser que M. de la Meillerie se rapprochait d'elle pour l'épouser, ils lui marquaient discrètement une sorte d'estime nouvelle, comme s'ils avaient estimé qu'elle se justifiait par ce résultat de tout le temps qu'elle avait passé sans rien faire. Il n'était pas jusqu'à ses vieilles tantes, instruites elle ne savait par qui, chez qui elle n'eût senti cette approbation que nous marquent nos parents, qui ne doutent pas que nous agissions pour notre bonheur, quand cela profite à leur vanité. Ainsi, l'acte même pour lequel elle se fût trouvée blâmable était celui pour lequel on était prêt à la louer. Alors, elle pensa à celui qui jugeait de tout autrement, à son père. Il n'employait pas souvent de grands mots, c'était un des principes de sa politesse de les respecter; il était fin, modéré, discret, et pourtant il avait les plus hautes aspirations, non point comme Mme d'Arsvilliers, qui tombait dans l'extrême par détraquement, mais, au contraire, parce que l'excellence de sa nature le portait à n'être satisfait que de ce qu'il y avait de plus beau. Elle se dit que lui seul aurait été véritablement près d'elle.

Mais aussitôt elle sut qu'elle s'était menti, qu'un autre homme l'avait connue, et, ainsi pressée de toutes parts, elle pensa qu'elle pouvait aller voir André.

Elle était assise. Dès qu'elle eut eu cette pensée, elle se leva, elle agit. Cependant en elle toute une délibération continuait. Sachant à quel hôtel il était descendu, elle se disait que sans doute elle ne l'y trouverait pas, que peut-être même il était déjà parti, que d'ailleurs rien ne justifiait cette visite. Elle n'écoutait pas ce débat. Elle était entrée dans sa chambre, et pendant qu'elle mettait un chapeau elle entendait monter de la rue la voix pleine et presque goguenarde d'un homme qui demandait l'aumône en vantant ses infirmités. Tous les sentiments de la jeune femme étaient soudain passés à un autre état, présents et voilés comme dans un rêve. En même temps qu'elle aurait sourdement voulu être très belle, elle répugnait à se parer, comme pour ne rien s'ajouter d'emprunté, et elle évita même de se regarder franchement dans la glace. Elle savait que l'auto devait l'attendre en bas ; elle descendit. Quand elle parut, le mendiant se hâta sur ses béquilles et arriva à temps pour lui tendre sa casquette. C'était une sorte de bellâtre tronqué, aux cheveux calamistrés, aux lèvres rouges. Elle lui fit l'aumône : « Merci, ma belle dame », répondit-il de sa voix pleine et théâtrale. Elle dit au chauffeur le nom de l'hôtel et fut comme surprise qu'il eût reçu cet ordre sans étonnement. Tandis que l'auto roulait, elle était très calme, sinon que ses nerfs s'étaient mis à vibrer doucement, et elle n'aurait pu réprimer ce tremblement. Son esprit, comme un miroir qu'on transporte, s'emplissait au hasard de ce qui se

présentait à ses yeux, les groupes de passants endimanchés, une vieille femme en noir, des petites filles. L'auto s'arrêta devant l'hôtel, elle en descendit, traversa le *hall*, demanda au bureau le numéro de l'appartement d'André. Quand elle le sut : « Il m'attend », dit-elle; elle alla jusqu'à l'ascenseur, et pendant que celui-ci s'élevait, elle remarquait les gros cheveux blonds plaqués du garçon qui laissait sa main glisser sur la corde.

L'ascenseur s'arrêta, elle en sortit; elle avançait comme dans un songe; il lui semblait qu'elle aurait dû se sentir emportée par une volonté orgueilleuse; au contraire, c'était alors qu'elle accomplissait son acte le plus personnel qu'elle se sentait le moins libre : au lieu qu'elle eût le sentiment de vouloir, elle avait seulement celui d'obéir. Ce qu'elle faisait lui paraissait sans vie et sans timbre, et au moment de voir André, l'idée qu'elle se faisait de lui était tout à fait vide et nulle.

Elle entra, il se retourna, ils se virent. Elle était venue vers lui, sans penser à cela même qu'elle le verrait, qu'elle aurait de nouveau devant les yeux ce visage qui avait été pour elle un si grand signe; ils restèrent sans paroles; il leur sembla qu'un grand événement leur était arrivé trop vite. Ils auraient voulu se remettre en deçà de leur rencontre, avoir, ne fût-ce qu'une seconde, le temps de s'y préparer. Comme aucun ne savait ce que l'autre était devenu, leur émotion était faite autant de s'ignorer que de se revoir et ils n'auraient pu l'exprimer : ils furent d'accord pour s'aider et se secourir l'un l'autre contre cette émotion intraduisible, pour l'étouffer sous des paroles. Mais les mots qu'ils prononçaient, ils ne les entendaient même pas.

— Vous! dit-il ; je vous en prie, asseyez-vous.

Elle s'assit machinalement. Du moins leur rencontre se justifiait. Il ne s'étonnait pas qu'elle fût là; elle même se sentait vidée de tous les prétextes qu'elle s'était donnés pour venir à lui.

— Vous êtes revenue à Paris depuis longtemps? demanda-t-il.

— Non, dit-elle, quelques jours.

— Voyez, reprit-il, je regardais des médailles grecques. Les connaissez-vous?

— Non, répondit-elle.

Elle se rapprocha et se pencha avidement sur elles, comme pour le fuir.

— Regardez, dit-il en les remuant, et, comme soulagé de pouvoir détourner son émotion sur un objet étranger, il lui montra celles qu'il préférait, non pas même celles qui présentaient l'image d'un dieu, mais celles qui portaient un emblème plus familier et plus modeste. — Voyez, lui dit-il, en poussant vers elle les petits disques d'argent, sans que leurs doigts se frôlassent, c'étaient des paysans, des marins, des vignerons; et alors ils ont frappé sur leurs monnaies un épi, un poisson, une grappe. Comme ils ont bien glorifié leur vie ordinaire! Comme ils ont compris que ce qu'ils faisaient tous les jours était beau!

Elle l'entendait et, tandis qu'il parlait, il semblait à Laure que des bûchers s'allumaient, la vie redevenait un cercle immense et enfermait mille choses. Lui, cependant, respirait le parfum de la jeune femme, si faible et si subtil que lorsqu'elle était tout près, il donnait l'idée qu'elle était lointaine. Et chacun ne sachant pas encore ce que l'autre était, tous deux jouissaient de ce moment spécieux, qui aurait pu exister dans une autre vie

où ils auraient été unis, ils souhaitaient en prolonger l'illusion quelques secondes de plus, différer un peu l'instant où, forcés de se parler d'eux, ils verraient peut-être qu'ils étaient séparés.

— Et celle-ci, d'où est-elle? demanda la jeune femme en touchant une autre médaille. Il regarda le disque d'argent et fut sur le point de répondre : de Sicile. Il ne le dit pas, comme s'il avait craint l'ébranlement que ce nom leur donnerait. Mais soudain ils sentirent qu'ils avaient parlé trop longtemps de ces monnaies, que ce n'étaient plus pour eux que de petits bouts d'argent mort. Et comme ils avaient d'abord craint de se heurter, maintenant au contraire ils se sentaient infiniment éloignés, et quelque chose de pantelant se demandait au fond de la jeune femme s'ils se rejoindraient.

Elle crut que c'était à elle de faire un effort.

— Je n'ai pas pu aller voir votre pièce, dit-elle sans le regarder.

— Oh! répondit-il, vous avez bien fait, elle est mauvaise.

A des signes presque insaisissables, elle retrouvait son caractère, sa franchise, sa simplicité. Elle en fut encouragée et comme enhardie.

— Qu'avez-vous fait? dit-elle; vous avez voyagé?

— Oui, dit-il. Ils évitaient de s'appeler par leur prénom.

— Et vous allez recommencer?

— Non, répondit-il, traîner de pays en pays...

Elle fit vers lui le dernier pas.

— Vous n'avez pas été heureux? lui demanda-t-elle, et elle ne savait pas quelle réponse elle désirait.

— Mon Dieu, dit-il au bout d'un instant, en souriant, je ne suis pas malheureux...

Elle souffrit. Elle reconnut le ton et les mots sous lesquels il dérobait autrefois ses vrais sentiments. Lui, au même instant, sentit qu'il n'était pas franc avec elle et, se le reprochant, il était sur le point de lui parler plus sincèrement, quand il s'aperçut qu'il allait s'ouvrir à elle et qu'elle ne lui avait encore rien dit d'elle-même. Dans un éclair, il se demanda ce qu'elle avait fait, et si elle ne lui apportait pas la tristesse et la lassitude d'un autre amour. Il sentit brusquement qu'il n'aurait rien pu lui pardonner.

— Vous, lui dit-il presque violemment, qu'avez-vous fait pendant ces deux ans? Ils se regardaient, ils étaient enfin face à face.

— Moi, dit-elle, André? Elle avait rougi, elle était sans forces. Mais je n'ai rien fait, j'ai voulu travailler, lire, que sais-je?

— Et puis? dit-il, comme si ce n'avaient été là que des mots oiseux qui retardaient son aveu.

Elle fouillait dans son passé, éperdue de n'y trouver rien de plus beau, pour témoigner d'elle, et de n'avoir à avouer que du néant. Ce ne fut qu'en relevant les yeux vers lui qu'elle comprit ce qu'il voulait dire.

— Mais, répondit-elle, défaillante, c'est tout, André, c'est tout.

Toute la violence de l'homme tomba.

— Laure, reprit-il d'une autre voix, presque humblement, je vous en prie, parlez-moi de vous.

— André, dit-elle, je vous l'ai dit : j'avais voulu devenir... j'ai essayé... Mais non, reprit-elle brusquement, j'ai perdu mon temps...

Au moment même où elle se parait de ses œuvres, elle croyait n'avouer que des défaites, mais en

même temps qu'elle aimait mieux se taire que d'employer le moindre mot qui pût paraître orgueilleux, elle aurait cependant tout donné pour qu'il sentît la noblesse de l'effort qu'elle avait parfois voulu faire.

— Dites-moi la vérité, je vous en prie, reprit-il tout bas, la vérité...

— Je vous la dis, répondit-elle, je veux vous la dire. En effet, elle sentait qu'elle était en ce moment là avec le seul être auquel il valût la peine de l'apporter. Mais cette vérité n'était pas en elle, prête à être révélée. Il fallait la trouver en l'énonçant, l'arracher d'elle lambeau par lambeau.

— Écoutez, dit-elle, ne croyez même pas qu'exprès j'aie beaucoup pensé à vous; non, je me détournais plutôt de mes souvenirs, parce qu'ils m'auraient empêchée de vivre. Pourtant, toute seule, j'aurais voulu faire durer notre amour. Mais je ne l'ai essayé que par moments. Les seuls sentiments où je me reconnaisse, je ne les ai pas toujours en moi. Je ne suis arrivée à rien. La vie des autres est étouffante pour moi, mais il me semble que j'ai perdu leurs plaisirs sans atteindre des joies nouvelles. Je ne sais pas m'obéir. Je sens que je ne dois pas rester seule et je ne vois personne avec qui je puisse et je veuille vivre. Et puis, je suis lasse de penser à moi. Je ne peux même plus me donner d'importance. Et pourtant... pourtant, il me semble aussi qu'il y aurait en moi tant de choses, pourvu qu'on en eût besoin.

Elle se tut; il ne l'interrogeait plus. Elle sentait bien maintenant qu'elle était à l'un des grands moments de sa vie, mais elle aurait voulu y arriver triomphante et jamais elle ne s'était sentie si pauvre. Désespérée, elle avait envie de pleurer, et se con-

tenait héroïquement, car elle ne voulait pas l'attendrir. Pourtant, quoi qu'elle eût dit, elle avait espéré qu'il la contredirait par un mot, et comme il ne lui répondait rien, pour la première fois depuis l'instant où elle l'avait revu, elle se sentit tout à fait seule.

L'ombre du soir entrait déjà dans la chambre.

— Et vous? dit-elle, dans un souffle.

Et comme tout ce qu'ils pouvaient se dire à ce moment-là sortait de leurs lèvres sans qu'ils s'en rendissent compte :

— Pensez, dit-elle, que je n'ai jamais su vraiment ce que vous étiez!

— Mais, répondit-il, troublé, je n'ai rien fait, moi non plus, ou plutôt, reprit-il précipitamment, c'est tout le contraire de vous, j'ai fait beaucoup de choses basses.

Mécontent de lui devant elle, il fut sur le point de s'avilir, mais il comprit quel mal il lui ferait ainsi et qu'il lui devait une vérité plus profonde que l'aveu même de ses fautes, l'aveu de ses véritables désirs.

— Je n'ai rien fait de bien, répéta-t-il; je n'ai de noble en moi que mes besoins.

Elle ne remuait pas. C'était à son tour d'écouter et de savoir. Elle était pâle, comme exsangue.

— Comprenez-moi, dit-il, j'ignorais moi-même ce que j'étais. On croit s'être fixé dans un état d'ironie ou de dégoût, n'avoir plus que des dédains. Mais les forces qui sont en nous n'obéissent pas. Elles nous traînent à vivre. Mes besoins sont aussi grands que jamais. Seulement, autrefois, tout les nourrissait. Ce n'étaient que des désirs. Je n'étais qu'un pillard qui se croyait riche quand il avait

pris beaucoup de joies. Maintenant, si vous saviez comme tout ce qui ne doit pas suffire me dégoûte dès sa naissance! Quand on croit qu'on ne veut plus rien, c'est qu'on ne veut plus que l'essentiel.

Elle écoutait, sans aucun autre sentiment en elle que celui de recevoir ce qu'il lui disait.

— Comment vivre, reprit-il, sans désirer ce qu'il y a de plus beau. Sans essayer de l'avoir? Et rien n'est beau que ce qui est sans retour. Pensez à tout ce qui nous enveloppe, de dangers et de ténèbres. Qu'est l'amour, s'il n'est pas notre réponse à tout ce mystère? Je ne crains plus les engagements: j'ai besoin d'en prendre. Je sais maintenant ce que je dois donner au bonheur que je demande: je sais que tout ce que j'aurai doit sortir de moi. Prendre, donner, avoir, c'est la même chose. Pourtant je pourrais aussi vivre seul. Je crois que j'en serais capable. Si je ne le fais pas, c'est par confiance, ce n'est pas par lâcheté. Je ne veux pas me fermer aux êtres. Je ne veux pas ne croire qu'à moi.

Il s'arrêta; les mots qu'ils se disaient avaient quelque chose de si insolite qu'ils ne les aidaient pas à se rapprocher. Tous deux sentaient cependant que hors de tout orgueil, de toute complaisance, de tout amour-propre, ils faisaient un effort pour se montrer éperdument l'un à l'autre, et ils contenaient leur émotion, ils craignaient presque qu'elle n'éclatât et ne les réunît trop tôt, avant que leurs âmes eussent eu le temps d'échanger ces paroles presque austères.

— Si je m'enfermais dans mon destin, dit-il, il deviendrait pauvre. Je ne veux pas refuser de recevoir un grand secours. Mais cet être que j'accueillerai...

Elle se taisait toujours. Il lui semblait qu'elle était en suspens sur un abîme.

— Cet être, dit-il, tout en moi lui sera livré. Je ne peux pas l'accueillir à demi, et il ne peut pas non plus m'appartenir à moitié. Je ne lui demande pas une plate perfection, je ne la souhaiterais pas. Je lui demande seulement de ne pas se tromper sur lui-même en venant vers moi, d'appartenir tout entier à son plus grand désir, d'être si sincère que ce soit là sa merveille. Je ne peux le convier qu'à la vie la plus belle. Mais si ce n'était pas pour en être l'esclave, mieux vaudrait pour lui n'y pas venir.

Il se tut et elle restait immobile; une fois de plus, comme c'était arrivé souvent autrefois, il avait exprimé ce qu'elle aurait souhaité dire. Mais alors, par un suprême triomphe de son amour, elle voulut lui nier qu'elle fût ce qu'il demandait.

— André, murmura-t-elle, ne croyez pas... ce n'est pas moi...

Elle était sincère: elle concevait si pleinement ce qu'il aurait fallu être, que, désespérée, elle ne s'estimait plus rien, elle s'immolait aux pieds de son idéal. Il sentit soudain quel tort elle se faisait, il voulut la secourir contre elle-même.

— Vous! dit-il, et déjà il avait besoin de la rassurer et de la réchauffer, il craignait de ne pas lui avoir promis assez de joies.

Cependant leurs paroles n'importaient plus, ils savaient désormais qu'ils seraient ensemble. Ils se trouvèrent tout près l'un de l'autre, mais un respect fervent pour ce qu'il y avait en eux de plus sacré les empêchait de se saisir tout de suite. Pour échapper au surcroît de leur émotion, ils se détournèrent vers la fenêtre ouverte, ils s'en appro-

chèrent. Paris blafard et ténébreux l'emplissait comme un immense mauvais rêve. Au loin s'éteignait la dernière plaie du couchant. Sous de vastes et mornes lambrequins de nuées, la ville s'étendait, confuse et mêlée au ciel par ses fumées. Alors, comme pour fixer cette vision flottante que le vent aurait pu emporter, des lumières commencèrent d'éclater, partout, avec une pétulance étroite et médiocre. Une s'allumait, d'autres répondaient, une rampe jaune courait soudain dans un coin noir et ces points clairs devenaient si nombreux qu'un moment on espérait qu'il y en aurait pour toute l'ombre, et qu'une fête illuminée allait repousser et vaincre le malaise pénible de l'heure. Mais cette propagation cessa bientôt, et en regardant les lumières qui brillaient dans la ville obscure, on savait qu'il n'y en aurait pas davantage.

Alors il se retourna vers elle et dans l'air étrange et pâle du soir, il la vit, il vit son visage qui semblait se dissiper, se défaire. Plein d'une terreur subite, ce fut pour ne plus jamais la perdre qu'il la saisit. Et tandis qu'au-dessus d'eux, comme le premier astre d'un ciel qui sera fourmillant d'étoiles, ils sentaient trembler leur premier baiser, ils se regardaient encore, de tout près, ils étaient enfin arrivés l'un à l'autre.

Et alors, seulement, ils se dirent les faciles mots d'amour.

VIII

André attendait Laure à *la Fenice*. Aussitôt après leur mariage, il l'y avait précédée, car c'était là qu'il voulait la recevoir. Sur la campagne romaine c'était l'extrême fin de l'automne. Il rayonnait dans une splendeur qui chaque jour devenait plus aiguë, comme une voix qui monte sans se briser jusqu'aux notes les plus hautes. Les feuillages presque consumés forçaient l'ardeur de leurs teintes, la montagne portait une toison violette et rousse, la plaine immense s'étendait sous une poudre de couleurs, et au loin la mer glorieuse, au lieu de clore le paysage, l'ouvrait et le prolongeait dans la lumière.

Elle devait arriver le soir. André était sorti pour user son impatience. Un vent superbe soufflait, comme autrefois en Sicile, qui rendait tout le paysage clair comme une figure splendide. Le jeune homme était allé jusqu'au village, où il y avait une fête agricole. Une foule dense et houleuse obstruait les petites rues : sur l'étroite place les musiciens jouaient, dans leur costume un peu bouffe, avec leur chapeau bicorne à plumet, leur redingote à aiguillettes, et le large vent rustique déchiquetait leurs airs d'opéra. Tout autour se pressaient les hommes rudes, dans leur grand manteau noir doublé de vert,

les femmes au corps un peu court, au visage antique. Dans cette multitude passaient les bêtes qui avaient remporté un prix. Parmi les cris et les rires, de grands bœufs blancs avançaient gravement, respirant la patience et la paix ; par un naïf besoin de magnificence on avait doré leurs cornes et, sur une housse d'andrinople, ils portaient un robuste petit enfant, qui tenait la bannière de soie claire qu'ils avaient gagnée. André était revenu quand la fête finissait, tandis qu'une vieille femme, sur un toit, secouait dans le ciel ses linges, et qu'au loin le soleil déclinant rayonnait crûment sur la mer. Un feu brillait en plein air, bouclé et touffu comme une chevelure héroïque. Il était remonté jusqu'à la villa. La vieille Mimma y avait amené tous ses protégés, auxquels s'étaient joints des domestiques appelés de Rome, de sorte qu'elle était pleine d'une agitation féerique et joyeuse, pareille à celle qui, dans les contes, réveille un vieux palais dont le maître est revenu. Des serviteurs allaient et venaient dans les escaliers, affairés, importants, pompeux. André s'arrêta devant la grande cuisine obscure. Un groupe de femmes travaillait autour d'une table. Mais, plus près de lui, une jeune fille, debout, le buste un peu renversé sur ses fortes hanches, attisait le feu tout en chantant d'une voix gutturale. Le charbon de bois d'olivier crépitait avec une profusion d'étincelles, et elle, entourée de ces points d'or rouge, excitait la braise moins par zèle que par plaisir, et chantait plus fort. André la reconnut. Elle avait à peine dix-sept ans et elle était réputée pour savoir beaucoup de ces couplets amoureux, faits de trois vers, que récitent les paysans italiens et qui s'appellent des *stornelli*. André lui avait souvent demandé d'en dire.

— Bonjour, Livia, dit-il.

Elle tourna vers lui brusquement son visage aux cheveux crépus de petite Tisiphone, sa bouche faite pour le cri, ses yeux véhéments, et comme il y avait là une autre jeune fille, toutes deux se mirent à raconter à André, avec une pétulance sauvage, comment elles avaient couru jusqu'au village pour voir la fête et comment l'on avait lancé en l'air des bonshommes de baudruche, dont l'un était resté pris dans les fils du tramway électrique. Mimma qui survenait, rabattit doucement leur bavardage. « C'est la jeunesse », dit-elle à André en souriant. « Eh bien, Mimma, lui demanda-t-il, tout sera-t-il prêt? »

Elle lui fit signe qu'oui et, sans savoir lui parler, elle le regarda avec une affection silencieuse qui faisait briller ses yeux dans sa figure bouffie et jaune. André lui sourit et que son bonheur fût compris par cet être simple, ce lui parut une preuve qu'il était vrai. Alors, pour consumer son temps et voir si tout était bien, il se mit à passer de pièce en pièce. Il se sentait vague, distrait, les nerfs vibrants. L'ombre taciturne commençait d'investir les chambres; André reconnaissait la courbe d'un meuble; il aperçut le lustre qui gelait dans l'air refroidi, et toutes ces choses familières reprenaient pour lui un aspect nouveau, à l'idée qu'elle allait les voir. De place en place, dans de grands vases de verre nus et purs, reposaient des bouquets. C'étaient les jeunes filles qui les lui avaient cueillis quand elles avaient vu qu'il acceptait même les branches, elles avaient joyeusement dépouillé pour lui tout l'automne, afin de lui apporter ces baies, dont le faste est plus rare et plus singulier que celui des fleurs. Dans d'autres vases se

tassement des narcisses, des cyclamens et des violettes. André se pencha sur l'un des bouquets et il reçut, comme un secret, son odeur obscure. Froides et pressées les petites fleurs semblaient se parler encore de la montagne d'où elles venaient, de leur source et de leur ravin. Il se redressa et continua d'avancer, et ainsi, de bouquet en bouquet, il arriva à la chambre qu'il avait préparée pour Laure.

Elle était grande, avec peu de meubles, grands eux aussi et d'une richesse assourdie. Le soir pénétrait par les trois fenêtres et l'emplissait de son mystère immobile. L'ombre y était bleue, et André, ayant laissé errer ses regards, aperçut le lit, pâle et presque sacré, inondé de cette ombre suave. Il fit un pas dans la chambre et vit le grand miroir qui était là pour elle. Vague et béant, plein d'une eau verdâtre, son large cadre figurait des herbes qui semblaient avoir reçu de l'automne leur or que le temps avait fatigué. André n'en approcha pas et, par un scrupule amoureux, il ne voulut pas y réfléchir sa propre image, afin qu'il restât vide, jusqu'à l'arrivée de celle qui devait s'y voir. Rien ne remuait, une vieille soie éteignait doucement ses broderies somptueuses, et seul, sur une table où nul autre objet ne posait, un vase de bronze était plein de roses.

Alors, le jeune homme pensa à tous les trésors qu'il aurait voulu répandre, aux pierres précieuses qui sortent des coffrets dans le coin des vieux tableaux, aux rubis pleins d'une gaieté matinale, aux diamants vigilants, aux perles et aux turquoises également dormantes et dédaigneuses. Mais tout cela n'était beau qu'en idées et, parce que l'amour

l'emplissait, cet homme si épris de magnificence comprit que la simplicité seule était suffisante. Puisqu'il ne pouvait pas allumer des bûchers sur les montagnes, ni augmenter le nombre des étoiles pour celle qui allait venir, regardant autour de lui, il se demanda s'il avait ôté assez de choses pour que tout fût digne d'elle, et il pensa soudain qu'il aurait voulu la recevoir dans une chambre nue et blanche.

Dans la pièce confuse, l'heure sonna, exacte et claire; il sut qu'il était temps d'aller l'attendre dehors. Il descendit, jeta un manteau sur ses épaules et sortit. Hors de la villa bruyante et chaude, il se trouva soudain dans la pureté froide du soir. Le vent était tombé tout d'un coup, les arbres se dépeuplaient de toute rumeur et c'était à peine si l'on entendait dans un pin un murmure pareil au bruit d'une ovation lointaine. André suivit la grande allée bordée de cyprès qui conduisait à la route. De chaque côté s'étendait le jardin obscur et touffu, plein du chuchotement furtif des eaux courantes. Pas un nuage ne tachait le ciel. Au zénith, dans l'éther sans fond, quelques étoiles perçaient et suscitaient lentement autour d'elles leurs constellations encore incomplètes.

Il arriva au portail et le franchit. Le crépuscule en purifiait les lignes un peu emphatiques, et c'était à peine si l'on distinguait encore, à son fronton, le phénix de pierre qui ouvrait ses ailes. André regarda autour de lui. Sur la pente, sur la plaine, se répandait une ombre confuse, mais au-dessus de cette humble obscurité l'espace immense s'épanouissait. Après avoir subi l'épreuve du vent, le paysage en ressortait ferme et pur, sans défaut, et il se dressait

sur l'éther limpide, il y triomphait pleinement, comme ayant en lui quelque chose de musical devenu solide. André regarda le sommet qui semblait recevoir et supporter toute la coupole du ciel. C'était là qu'autrefois se dressait le temple de Jupiter. Il n'existait plus, mais, ce soir, tout était si harmonieux et si noble que les lignes du temple détruit semblaient s'être répandues et avoir coulé sur les montagnes.

Il regarda ce paysage où il avait vécu ses moments les plus vrais et où tout les lui rappelait, et soudain, avec une sorte d'enivrement, il pensa qu'en ce même instant, dans le pays auguste, s'endormaient les lieux qu'il aimait, que Palestrina, sur sa montagne, allait recevoir fièrement l'assaut de la nuit, qu'au loin le Soracte isolé se plongeait dans l'éther sublime. Dans tout ce qui était beau, son cœur trouvait un appui. Il eut pendant un moment un sentiment héroïque du monde et, en même temps, il sentit ses forces avides remuer en lui. Mais il savait que c'était à lui de les conduire car, fraîches, fougueuses, ignorantes, elles étaient comme les chevaux blancs que guide Apollon. Il pensa à son travail, à ses plus beaux projets dont rien ne le séparait plus, il entendit en lui le chant profond de ses énergies, sur lequel se détachait la phrase nette des volontés. Soudain, il pensa seulement qu'elle venait.

Il l'attendait ; il lui livrait cette maison où il avait connu la solitude et où l'amour serait maintenant comme une solitude pleine. Que de fois, déjà, il avait attendu avec l'impatience du désir, la fièvre de la convoitise sans que ce fût jamais comme ce soir. Il n'eut pas honte de réduire à elle toutes les pensées

dont il était peuplé, car dans ce paysage souverain, au milieu des signes les plus solennels, elle lui apportait ce que l'univers ne pouvait pas lui fournir, un autre univers, un être. Il pensa à elle, aux jours qu'ils avaient vécus ensemble autrefois et qui maintenant donnaient un passé à tout ce commencement. Il aurait voulu la rejoindre et la secourir dans tous les moments où elle s'était crue sans soutien. Elle lui avait raconté sa vie et expliqué sa nature. S'il y avait eu une seule tache sur l'idée qu'il se faisait d'elle, il n'aurait pas pu l'attendre ainsi ; mais il se croyait sûr de ce qu'elle était, et bien loin que cette certitude la lui rendît trop connue, elle ne faisait que valoir à la jeune femme un mystère plus profond, le clair mystère de ses qualités. Assuré de ce qu'elle était, il ne douta pas de ce qu'il ferait d'elle. Il se sentait autant de pouvoir que d'amour. Cependant il ne voulut pas méconnaître le danger qu'il y avait à accueillir un autre être et à le mêler à soi si intimement, mais, ce risque, il l'accepta. Il compara le courage stérile, hostile, amer, qu'il lui aurait fallu pour vivre seul, avec le courage plus fécond et plus généreux qu'il lui fallait pour aimer, pour croire et pour espérer. Il ne rougit même pas de désirer le bonheur, sachant combien ce bonheur devait envelopper de devoirs et ce qu'il ferait pour en être digne. Jusque-là, il n'avait été qu'un chercheur de moments, abandonnant au hasard et à l'ennui tout leur intervalle. Il conçut enfin l'idée d'une vie où il répondrait de lui et où il trouverait dans la constance plus de renaissances qu'il n'y en avait eu dans ses changements. Il était plein de foi. Il atteindrait à des états inconnus.

Terrassé par l'émotion, il s'appuya au portail. Le sol, sous l'espace blanc, était devenu d'une couleur uniforme. Les suprêmes clameurs du vent s'enfonçaient dans les montagnes comme des hordes guerrières. Un dernier oiseau, comme repoussé par la pureté métallique du ciel, tombait aussi droit qu'une pierre. Les bruits, en se retirant, semblaient découvrir le paysage. Alors dans le silence susceptible qui s'étendait des monts à la mer, il entendit tinter, net, clair, lointain, le pas de deux chevaux et il sut que c'était elle qui venait. A partir de ce moment, il n'eut plus de pensées distinctes. Tous les sentiments qu'il avait dans l'âme n'étaient que des tentures pour la recevoir. Il s'était avancé jusqu'au milieu du chemin. Il avait la tête nue. La nuit se répandait lentement, sans que le ciel s'obscurcît, elle semblait fumer, monter de la terre. La voiture arriva au bas de la pente, la gravit, s'arrêta. Alors Laure s'y dressa soudain, dans l'air déjà ténébreux et encore pâle, il lui tendit la main, elle descendit, et tandis que la voiture poursuivait sur la route qui la ramènerait à la villa, lui, touchant toujours le bout des doigts de la jeune femme, remontait avec elle l'allée de cyprès. Elle ne tenait pas un objet. Son arrivée était pure, nue, complète. Il eût voulu lui parler, répandre toutes les paroles de l'accueil et du salut, mais, incapable de diviser dans des mots l'émotion qui l'étouffait, il se taisait, comme bâillonné. Laure non plus ne pouvait pas parler. Les yeux élargis, elle regardait ces lieux où il vivait, où elle vivrait, et il lui semblait que les sentiments qu'elle éprouvait étaient plus grands qu'elle et qu'elle mourait en eux. On entendait le chuchotement des eaux. Dans les cyprès, traînait un dernier bruit grave et pourtant

léger comme un effluve sonore. La villa leur apparut. Sa façade pâle retenait un reste de jour, et quoiqu'elle fût devant eux, elle avait quelque chose d'indiciblement rêveur qui la faisait paraître lointaine. Ils entrèrent dans le vestibule. Laure y laissa glisser son manteau. Les lampes qu'on n'avait pas distribuées dans les chambres y étaient toutes posées sur une console. La tenant toujours par la main, il l'introduisit dans la grande salle. Celle-ci n'était encore éclairée que par la section de lumière que les lampes y projetaient du dehors et aussi par le feu grondant et magnifique qui se développait dans l'ample cheminée de marbre. Livia, debout et se détachant en noir, y jetait des branches qui se dessinaient aussitôt d'un trait ardent et éclataient dans l'âtre avec des détonations sèches où l'on croyait retrouver toutes leurs épines. Cependant, la jeune fille se retourna : « Oh! la dame! » dit-elle, et elle laissa tomber son fagot. Elle semblait surprise que cette arrivée si impatiemment attendue se fût accomplie avec tant de simplicité, et, à travers l'ombre, elle regardait la nouvelle venue avidement. Laure s'assit dans un grand fauteuil, André plus bas, sur un tabouret.

Alors, ne pouvant rien dire lui-même, quoiqu'il fût plein d'hymnes, il s'adressa à la petite vierge sauvage.

— Livia, dit-il, chante.

La jeune fille tourna vers lui un visage que la timidité embrasait autant que le reflet du foyer.

— Chante, répéta doucement André d'une voix que l'émotion étranglait.

Alors, comprenant peut-être obscurément ce

qu'on attendait d'elle, elle commença de chanter d'une voix d'abord sourde et sans timbre :

Quando nasceste voi, nacque un bel fiore,
La luna si fermò nel camminare,
Le stelle si cangiaron di colore.

Et humblement, André traduisait :

Quand vous naquîtes, vous, naquit une belle fleur,
La lune s'arrêta de cheminer,
Les étoiles changèrent de couleur.

La petite voix rauque reprit, plus hardie :

Quando nasceste voi, nacque un giardino,
L'odore si sentiva da lontano,
Di rose, di viole e di gelsomino.

Et André disait :

Quand vous naquîtes, vous, naquit un jardin,
Et de loin l'on en sentait l'odeur,
De roses, de violettes, de jasmins.

Livia chanta :

Quando nasceste voi, nacque bellezza,
E battezzata foste alle chiare acque,
La neve vi donò la sua bianchezza.

Et André disait :

Quand vous naquîtes, vous, naquit la beauté
Et vous fûtes baptisée aux eaux claires,
La neige vous donna sa blancheur.

IX

Le lendemain, le temps était aussi clair, mais calme. C'était une de ces journées qui suivent les grands coups de vent, et où il semble que tout soit arrêté, fixé dans la lumière. L'automne à son extrême fin rayonnait sur la pente dans sa suprême splendeur. Des chênes, des platanes se consumaient, étendaient un feuillage ardent et rose, si usé qu'il devenait transparent, tandis qu'au milieu d'eux les arbres à feuilles persistantes restaient sains et verts, indemnes de l'incendie qui les entourait. Au loin, Rome éparse brillait et l'on reconnaissait distinctement, à contre-jour, la coupole de Saint-Pierre, auguste et petite. Au delà de la plaine immense, la mer étendait sa zone légère. La lumière emplissait tout le paysage et semblait en dilater les limites. Seuls, dans cette clarté répandue partout, les cyprès sereins faisaient comme des haltes d'ombre.

Ils étaient là, se touchant à peine. Mais ils s'étaient mêlés si profondément que leurs sensibilités n'étaient pas encore séparées. L'un près de l'autre, ils regardaient. Ils n'étaient pas encore rentrés étroitement en eux ; il leur semblait que les racines de leur existence les joignaient à tout, la simplicité de leur

bonheur leur donnant des fraternités sans nombre. Ils s'étaient assis sur un banc de marbre, à l'extrémité du jardin, là où celui-ci s'arrêtait sur les murailles qui le soutenaient, dominant la pente. André l'avait laissé redevenir inculte. Sous les larges festons sauvages des plantes, l'ancien dessin paraissait encore et, comme pour qu'on le vît mieux, il était retracé par les eaux qui jouaient toutes ce jour-là. Partout elles jaillissaient, couraient, retombaient, avec un faste innocent, une joie et une émulation juvéniles. Tandis que de gros jets presque solides à leur base, montaient en crépitant dans l'espace où ils finissaient par une caresse vaporeuse, d'autres, plus petits et plus grêles, surgissaient à peine d'entre les feuilles comme les chandelles partout posées de cette illumination limpide. Entre les arbres, des statues apparaissaient. C'était Mercure qui semblait s'élancer dans l'air au-dessus de soi, Narcisse qui s'infléchissait vers l'eau. Dans une caverne de chênes verts, Pluton dormait, gorgé d'ombre. Toutes ces statues avaient la douceur confuse de ce qui reste exposé aux heures, aux saisons. Elles s'effritaient peu à peu, mais leur destruction était si lente qu'elle gardait un air d'immortalité. André et Laure regardaient celle qui était devant eux. Dans son immobilité qu'agitaient les ombres qui flottaient sur elle, c'était un satyre tenant sous ses lèvres sa flûte à sept tiges. Et comme, dans les branches, un oiseau chantait, on attribuait malgré soi ce chant de l'oiseau caché à la flûte silencieuse.

André parlait à Laure des beaux lieux qui les environnaient, et, tandis qu'il les lui décrivait, elle se plaisait à retrouver en lui ce don de jouir du monde, inépuisable et joyeux comme une fontaine

du Paradis. Pendant le temps qu'elle avait passé seule, elle s'était bien souvenue de lui mais non pas de tout ce que contenait sa nature, et depuis qu'elle lui était revenue, elle n'avait pas fini encore de le retrouver.

— Songe, lui dit-il, songe à ce que nous ferons.

Il aurait voulu l'éblouir de leur avenir.

— Nous irons surprendre des pays lointains, nous arriverons le soir dans des villes inconnues, nous aurons tant d'heures! Notre amour est un secret pour jouir de tout!

— Tu n'avais pas besoin de lui pour cela, répondit-elle doucement, avec un peu de mélancolie.

Lui, alors, pensa à ses malaises parmi les plus beaux pays et soudain les joies mêmes qu'il en avait reçues lui parurent vaines. Il dédaigna ces richesses insuffisantes du monde, et pendant qu'elle le croyait encore perdu dans l'évocation de ces images étrangères, il était déjà revenu à elle.

— Tout cela, reprit-il, je sais bien que ce n'est rien. Je t'en parle, parce que je voudrais tout te donner. C'est en moi un désir impatient, presque puéril : je pense aux plus douces choses de la terre, aux fleurs de certaines îles, aux perles des mers éloignées, et je voudrais te les apporter pour les mettre sous tes pieds, sans que tu y fisses même attention. C'est peut-être aussi que je voudrais payer un peu ta venue; et je ne peux pas; je ne le puis qu'en ayant besoin de toi.

Il la regardait : elle était là, à côté de lui, familière. Mais, à mesure qu'il la contemplait, elle reprenait ses rayons mystérieux, sa présence redevenait une apparition. En lui naissait un étonnement sacré, il admirait ce miracle de la rencontre des êtres,

où tient l'inépuisable poésie de l'amour. Il ne se réjouissait pas seulement qu'elle lui appartînt; il pensait à ce qu'elle était et, en se disant qu'elle lui était livrée, il se sentait pour elle un respect aussi grand que son amour. Elle, sans bouger, offrait à André un visage que dénudaient la gravité et la ferveur, et comme il regardait les yeux de celle qu'il aimait, il lui semblait qu'il y avait dans ces larges yeux une arrivée incessante, merveilleuse, qu'il ne se lasserait jamais d'accueillir dans ses jours.

— Oh! reprit-il, si je te dis tant de paroles, il faut me les pardonner. Ne crois pas qu'elles me plaisent. Mais à force de prononcer ces mots inutiles, j'espère amener jusqu'à mes lèvres le seul que je voudrais te dire, celui qui me soulagerait enfin en t'exprimant tout mon amour.

Elle remua vaguement la tête, comme en songe, et elle sourit. Elle aussi aurait voulu lui parler, elle souffrait presque de l'excès de sentiments qu'elle ne pouvait pas traduire et dont elle était comme ravagée. Elle comprenait cependant que, se livrant l'un à l'autre, le seul secret que chacun devrait garder était justement celui de tout son amour. Puis, quand ils voulaient exprimer ce dont ils étaient emplis, ce que prenait, dans les mots, de noble ou de rare, des sentiments qui étaient si simples en eux, les gênait un peu, et ils préféraient se taire. Comme cette zone d'air azuré qui enveloppe les flammes, une délicatesse ineffable environnait leur ardeur.

— André, lui dit-elle seulement, si tu savais comme hier soir, en venant, j'aurais voulu t'apporter toute la joie et la beauté du monde. Je souffrais presque en pensant qu'il y en avait tant ailleurs. Je m'en voulais de n'être que moi.

— Toi! dit-il, et il répéta doucement ce mot, comme s'il avait suffi à l'enchanter. Tu ne sais pas toi-même tout ce que tu es, et je voudrais te l'apprendre. Mais j'ai beau t'offrir des louanges, il me semble que je t'insulte quand je te parle de toi. Il y a en toi des mondes si délicats qu'on les froisserait, quoi qu'on en pût dire. Mais je les attirerai jusqu'à l'existence. Tout cela naîtra.

Ils se turent. Ils sentaient que la seule véritable nouveauté était en eux, dans l'approfondissement d'eux-mêmes. Bien loin que l'avenir les effrayât, ils avaient besoin de tout l'espace qu'il leur réservait pour se révéler tout entiers. Dans la fidélité qu'ils se garderaient, ils n'apercevaient que leur renouvellement sans fin.

— Chère source, lui dit-il.

Confiante, elle l'écoutait, elle acceptait tant d'éloges, car elle ne pensait plus qu'à l'amour, qu'elle nourrissait, et sans se demander ce qu'elle était, regardant André, elle se sentait infinie pour lui.

— Laure, demanda-t-il brusquement, tu es heureuse?

Les yeux pleins de larmes, elle lui fit signe que oui. Et pourtant, elle l'aimait, elle aurait voulu avoir vingt ans. Avec une rancune qui ne savait où se prendre, elle songea à toutes ses années enfuies, à ce temps qui s'était perdu dans l'ennui et qui lui aurait été si précieux, maintenant, s'il avait coulé dans son bonheur. Elle rêva un moment, et, comme il lui parlait encore des plaisirs dont il voulait l'enivrer, elle, par une sorte de défiance pour cet avenir trop fleuri, voulut y trouver quelque chose de plus solide et même de résistant.

— Enfin, lui dit-elle presque humblement, moi, maintenant, c'est fini, je suis avec toi. Qu'est-ce que tu vas faire?

— Oh! dit-il, je vais travailler!

Elle avait reçu le coup qu'elle attendait, elle était contente. Ainsi à peine l'avait-il accueillie qu'il allait déjà la quitter, pour entrer dans un monde où il l'oubliait. Mais la souffrance qu'elle ressentait ne faisait que la rendre plus sûre de son bonheur. Avide de réalité, elle avait besoin de toucher, sous les guirlandes mêmes du présent, les appuis solides de leur avenir. Il travaillerait. Elle n'aurait pas voulu qu'il fît autrement. Elle avait été peinée qu'il s'y apprêtât déjà; mais il aurait diminué l'idée qu'elle se faisait de lui, s'il s'était entièrement ramené à elle. Elle l'aimait dans tout ce qu'il devait être. Sans doute, ils vivraient loin des autres, c'était une condition de pureté. Mais elle n'aurait pas voulu non plus qu'ils s'enfermassent dans un égoïsme monstrueux, et elle se dit que son travail les acquitterait de leur bonheur.

Laure songeait, immobile. Puisqu'elle était avec lui, il lui semblait en même temps que sa vie était finie et qu'elle commençait à peine. Même s'il lui était réservé de souffrir, elle souffrirait maintenant dans son destin. Elle qui, lorsqu'il la louait et la célébrait, se sentait presque anéantie, reprit la conscience de sa force en sentant tout ce qu'elle serait capable de faire et de supporter pour lui. Elle espéra qu'elle l'aiderait. Sans doute, il voulait l'accabler de joies, il y mettait presque sa gloire. Pour elle, néanmoins, ce n'était plus là le principal. Par-dessous son plaisir et sa volupté, ce qu'elle apercevait au fond de son bonheur, c'était un grand enga-

gement. Sûre de sa propre constance, elle se désaltérait enfin d'unité, elle était tellement livrée à l'amour qu'elle n'avait presque plus besoin d'André pour l'aimer. La seule idée affreuse était de ne pas pouvoir le garantir de tout malheur et cela lui fit assez mesurer combien la plus étroite union demeure incomplète. Alors, s'étant consacrée absolument à lui, et reconnaissant que cela ne suffisait pas à le rendre sûrement heureux, de tout son dévouement humilié, elle éleva pour lui une prière.

Pleine de paix, elle se leva et se mit à marcher sur l'herbe. Elle portait une souple robe de soie bleue, qui laissait libres ses mouvements. Elle allait de ce long pas droit et serein, pour lequel il l'avait comparée autrefois à l'ange de l'Annonciation, quand, tout léger encore de ciel, il vient à peine de toucher la terre. Une grâce surabondante tombait de ses bras et semblait répandre des fleurs sur le sol où elle avançait. Elle alla jusqu'à une petite fontaine où un mascaron tourmenté crachait en grimaçant l'eau naïve et simple, et comme pour se mêler aux plus pures choses, elle trempa dans l'onde ses belles mains, puis se redressa. S'étant un moment éloignée de lui, elle aurait voulu trouver quelque chose de merveilleux à lui rapporter et cette recherche rendait ses pas sinueux comme une danse. Pour lui, elle aurait voulu tout cueillir, et pourtant sans rien arracher, car l'amour qui était en elle l'intéressait à tout ce qui vivait au monde. Enfin, n'ayant rien trouvé, elle revint, n'ayant toujours qu'elle à lui rapporter, et comme pour s'excuser, elle lui sourit.

Cependant, il la regardait. C'était, depuis qu'elle était arrivée, le premier moment où elle était séparée

de lui, où il la voyait comme une étrangère. Elle allait. Tout ce qu'elle faisait était bien. Par ses moindres gestes elle satisfaisait en lui un vœu et un besoin qu'il ne connaissait que lorsqu'elle les avait exaucés. Sa grâce ressemblait à de la persuasion. Son existence achevait le monde. Tout, alentour, semblait attendre d'elle une vie nouvelle. Les statues, entre les branches, avaient l'air d'avoir recueilli une de ses poses et la garder pour toujours, et l'on aurait dit que c'était son geste qui, en s'élargissant autour d'elle, allait donner leur forme aux horizons.

Désormais, elle lui était donnée, il n'aurait plus l'émerveillement de la recevoir. Mais il ressentit en la voyant s'approcher une émotion si profonde qu'il fut rassuré. Elle venait. C'était bien toujours le même bonheur.

— J'avais déjà envie que tu reviennes, dit-il en la saisissant. Il caressait les bras nus de Laure. Ils étaient purs, longs, parfaitement modulés, et d'une telle jeunesse qu'il semblait que la vingtième année de la jeune femme se fût conservée en eux. Les veines pâles et bleues y transparaissaient et elles serpentaient ainsi par toute sa chair, comme si elles y eussent tracé le mot d'un secret. Il regardait son cou, son visage, ses yeux, toutes ces présences dont sa présence était faite.

— Vois-tu, lui dit-il, je me suis intéressé à toi si passionnément que j'avais presque oublié ta beauté. Je lui reviens. Il n'est rien en elle dont je veuille être l'ingrat. Je voudrais te parler de tes yeux, puis de tes cheveux, puis de ta bouche, puis encore... et ce serait comme un conte infini, et je ne te parlerais que de toi.

Elle l'écoutait, mais tandis qu'elle jouissait de

ces paroles, et quoiqu'elle fût reconnaissante à André de les lui dire, elle ne pouvait s'empêcher de les trouver presque superflues. De pareilles louanges, elle les avait reçues de lui autrefois ; elle se souvint de leur séjour en Sicile, comme du temps de sa gloire. Ces jours étaient passés. Elle lui sourit et le lui dit :

— Ce n'est pas la peine de me parler de moi. Parle-moi de ce qui te plaît, des choses, des pays, des villes. Ce n'est pas la peine de parler d'amour, je t'aime.

Soudain, par un mouvement souple et subit, elle s'allongea sur le banc de marbre comme une grande enfant et, posant la tête sur les genoux d'André, ferma les yeux ; ce fut comme si elle s'était tue davantage. Sans même se défendre par la parade du regard, son visage se livrait ; il voyait les larges sourcils, l'ovale très pur, la bouche facilement dédaigneuse ; et il se rappela que c'était ainsi, les yeux fermés, qu'elle lui était apparue la première fois.

Et il se souvint de certaines satiétés d'autrefois, avec d'autres femmes, quand, sur les sommets aigus du plaisir, il avait suffoqué dans le néant. Il n'en était plus ainsi. Plein de ses forces, il regardait l'avenir.

La vie lui paraissait sans limites. Mais au moment de son plus grand bonheur, il voulut accepter toutes les conditions de sa destinée, considérer les dangers possibles et les malheurs sûrs. Dans ce paysage, entre la plaine et les monts, il pensa aux journées et aux travaux, et tandis qu'au loin brillait la mer, avide d'une vie éternelle, il pensa pourtant à la mort. Il se dit qu'il remplirait ses devoirs et dans les actes les plus libres et les plus volontaires qu'il pourrait

accomplir, il ne vit plus, à l'avance, qu'une obéissance à de grandes lois.

Elle, cependant, les yeux clos, songeait à ce qu'ils avaient désormais devant eux, à la redoutable vie familière. Le miracle de leur réunion était déjà consommé. Ils allaient continuer de vivre ensemble, dans l'ordinaire des heures. Tout deviendrait habituel, et pourtant elle ne voulait pas que rien fût moins beau. Elle comprenait que si les plus médiocres amours ont leurs moments extrêmes et qu'on peut croire sublimes, il n'appartient qu'aux plus nobles de maintenir haut les heures communes. Elle espéra qu'elle aurait de quoi répondre à ce vague et terrible danger des jours. Sans doute leur ferveur retomberait. Mais si les flammes ne brûlent pas toujours, les sources coulent sans cesse. Comme elle méditait ainsi, justement, rouvrant les yeux, elle vit les eaux jaillissantes. Elles s'élevaient dans l'air subtil, et le soleil y faisait rouler d'innombrables pierres précieuses ; puis elles retombaient, se perdaient dans l'ombre où elles arrosaient les plantes, où elles n'étaient plus que l'eau bonne, utile, modeste. Mais, dans ce service, il suffisait qu'un rayon les touchât pour qu'elles fussent à nouveau pleines de diamants, et elles étaient toujours prêtes à redevenir toute richesse, parce qu'elles étaient toute simplicité.

— Comme cette eau, se dit-elle.

Elle s'était relevée. Le soleil venait de disparaître, les arbres se dressaient dans la pureté, et, bien loin de s'annoncer par de l'ombre, le soir ne se marquait que par un élargissement du jour. La grande et pâle évidence du crépuscule semblait dévoiler les choses. En bas, les paysans revenaient. Certains chantaient

d'une voix triste et mordante. Un village, sur son éperon, apparaissait rude et noir, criblé de vitres multicolores. Une petite fumée s'élevait dans le ciel, comme un chétif pèlerin terrestre, et sur ces prairies d'hyacinthe, elle cherchait son chemin en même temps qu'elle perdait sa forme. Une lueur rose, pareille au nimbe qui se dégage des saints, bordait la ligne des monts en extase, et l'on voyait le tremblement universel de l'air pâle et pur. Laure, renversant la tête, n'aperçut plus que le zénith vertigineux et comme, en écartant le sable marin, on met au jour un coquillage enfoui, son œil, en insistant dans l'éther, finit par y découvrir une étoile.

Tout redevenait tel que la veille; à eux, cependant, ce soir d'avant leur échappait, il était à jamais perdu, il trempait dans un souvenir merveilleux. Elle craignit brusquement que leur bonheur ne fût déjà un peu passé, une angoisse soudaine la saisit, et, tout à coup, elle fut aussi avide que si elle n'avait pas été heureuse. Elle se jeta contre lui.

— Regarde, lui dit-il alors, tout est aussi beau qu'hier.

— Aussi beau? demanda-t-elle, éperdue.

— Peux-tu croire, reprit-il, que je m'habitue à toi? Je suis si heureux de ta présence que je ne voudrais pas retourner à ton arrivée. Tu n'es pas venue en une fois. Tu arriveras toujours.

Autour d'eux, en eux, le même soir recommençait. Les chênes-verts, obscurs et massés, retombaient plus pesamment sur la terre, les cyprès se jetaient dans le ciel d'un élan plus simple et plus fort. Seul, comme pour les avertir que rien ne reparait jamais tout à fait, un nuage, cette fois-ci, pendait au loin sur

la mer, du côté des îles. Mais lui-même il était beau, violet, dense et ourlé d'or. Le reste du ciel était net, à peine percé de quelques étoiles. Alors ils eurent confiance en eux, et tandis qu'ils entendaient partout, parmi les plantes qui s'assombrissaient, le chuchotement des sources actives, il leur parut qu'en eux aussi tout était devenu vivant.

B — [illegible] — Libr.-Impr. réun., 7, rue Saint-Benoît, Paris.

Extrait du Catalogue de la BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
à 3 fr. 50 le volume
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR, 11, RUE DE GRENELLE

DERNIÈRES PUBLICATIONS

PAUL ADAM
Stéphanie . . . . 1 vol

MARGUERITE AUDOUX
Marie-Claire . . . . 1 vol

FERDINAND BAC
Vieille France . . . . 1 vol

ALBERT BESNARD
L'Homme en rose (Étude couleur de neige) . . . . 1 vol

ALBERT BOISSIÈRE
La Crinoline enchantée . . . . 1 vol

CANUDO
Les Transplantés . . . . 1 vol

LUCIE DELARUE-MARDRUS
Douce Moitié . . . . 1 vol

CLAUDE FERVAL
Un Double Amour (Louise de La Vallière) . . . . 1 vol

CHARLES GÉNIAUX
L'Océan . . . . 1 vol

CHARLES-HENRY HIRSCH
Le Sang de Paris . . . . 1 vol
Saint-Vallier . . . . 1 vol

JULES HURET
En Argentine : De Buenos-Aires au Gran Chaco . . 1 vol
— De la Plata à la Cordillère des Andes . 1 vol

MARCEL LUGUET
Nanniô . . . . 1 vol

MAURICE MAETERLINCK
La Mort . . . . 1 vol

OCTAVE MIRBEAU
Dingo . . . . 1 vol

J.-H. ROSNY AÎNÉ
Dans les Rues . . . . 1 vol

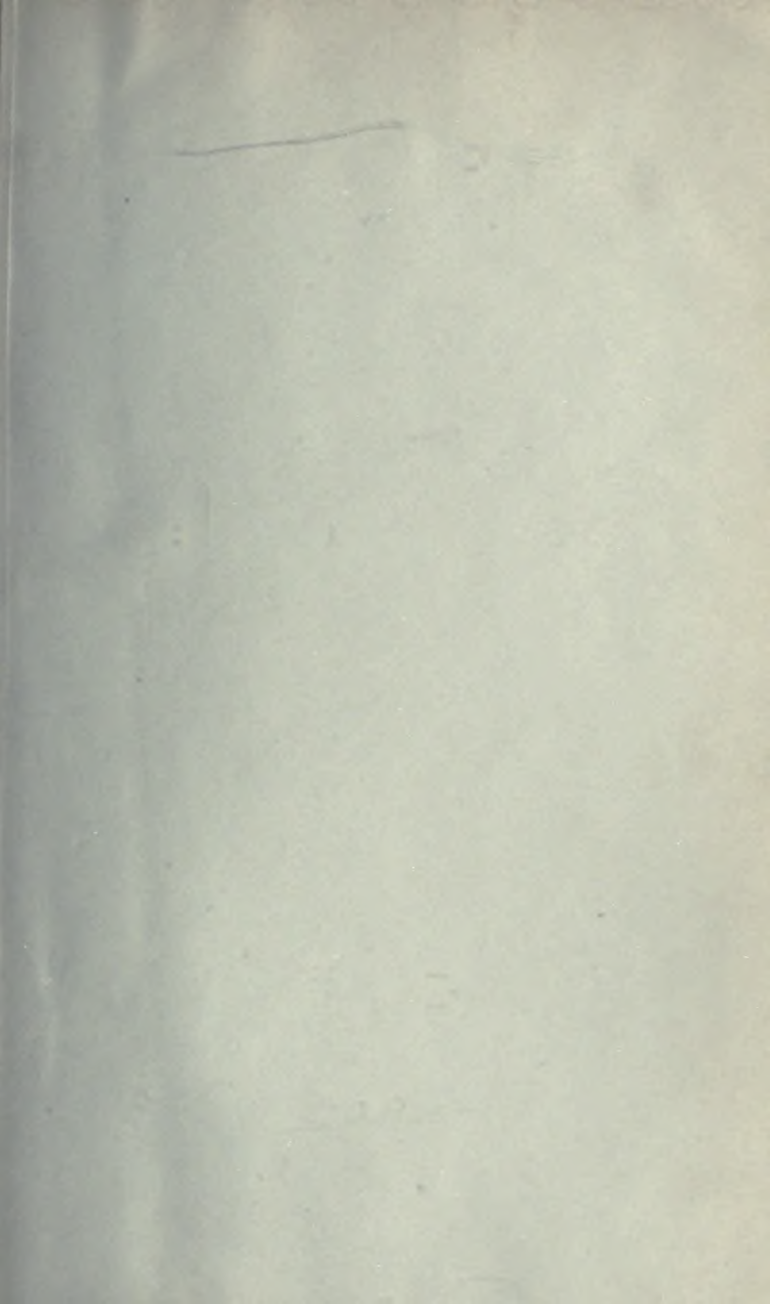
EDMOND ROSTAND
Chantecler . . . . 1 vol

GASTON ROUPNEL
Le Vieux Garain . . . . 1 vol

ÉMILE ZOLA
Correspondance — Les Lettres et les Arts . . . . . 1 vol

ENVOI FRANCO PAR POSTE CONTRE MANDAT

[illegible] — L.-Imprimeries réunies, rue Saint-Benoît, 7, Paris






UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 14 20 04 10 007 4